



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

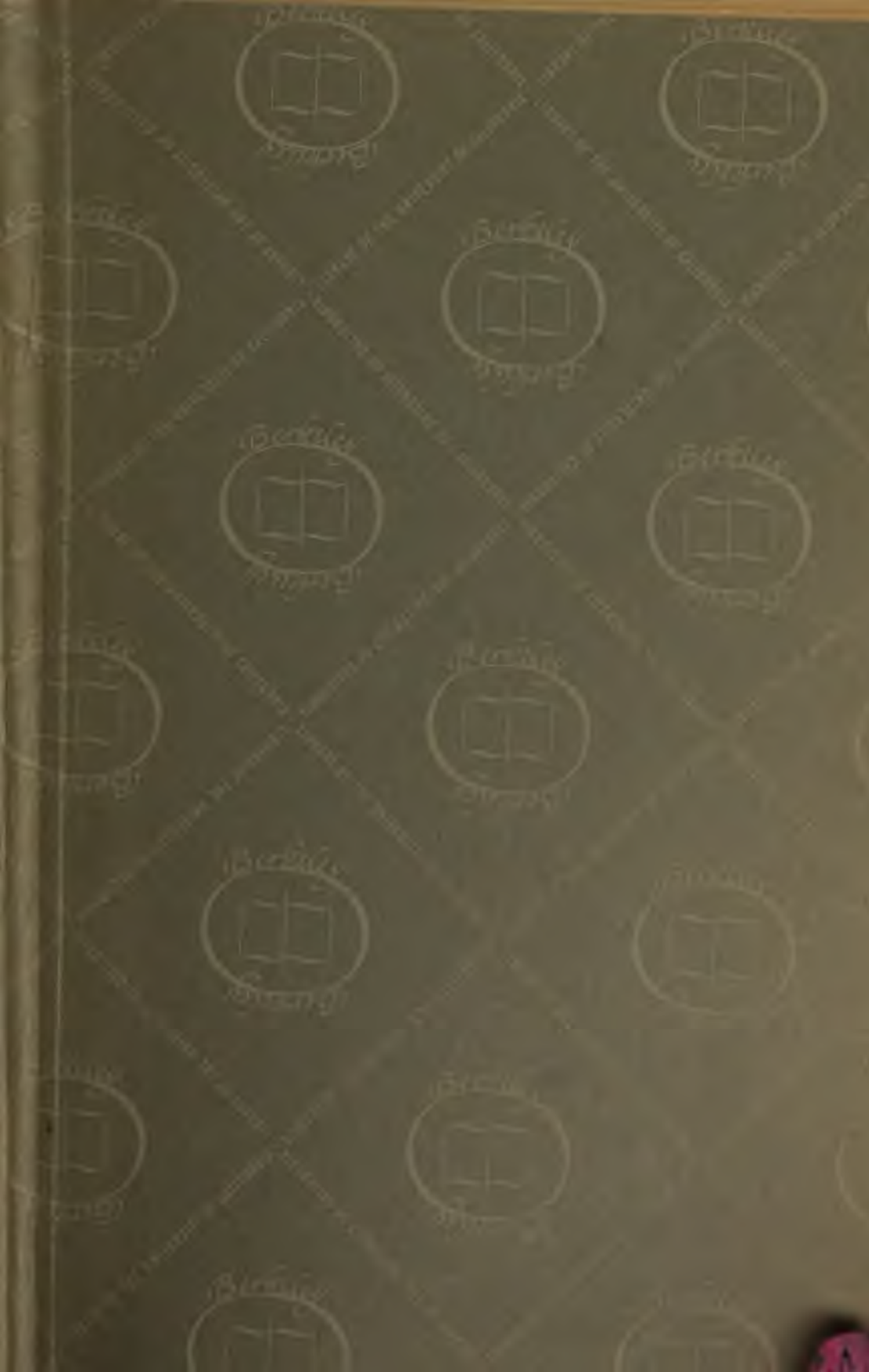
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





HISTOIRE
DES ŒUVRES
DE

THÉOPHILE GAUTIER

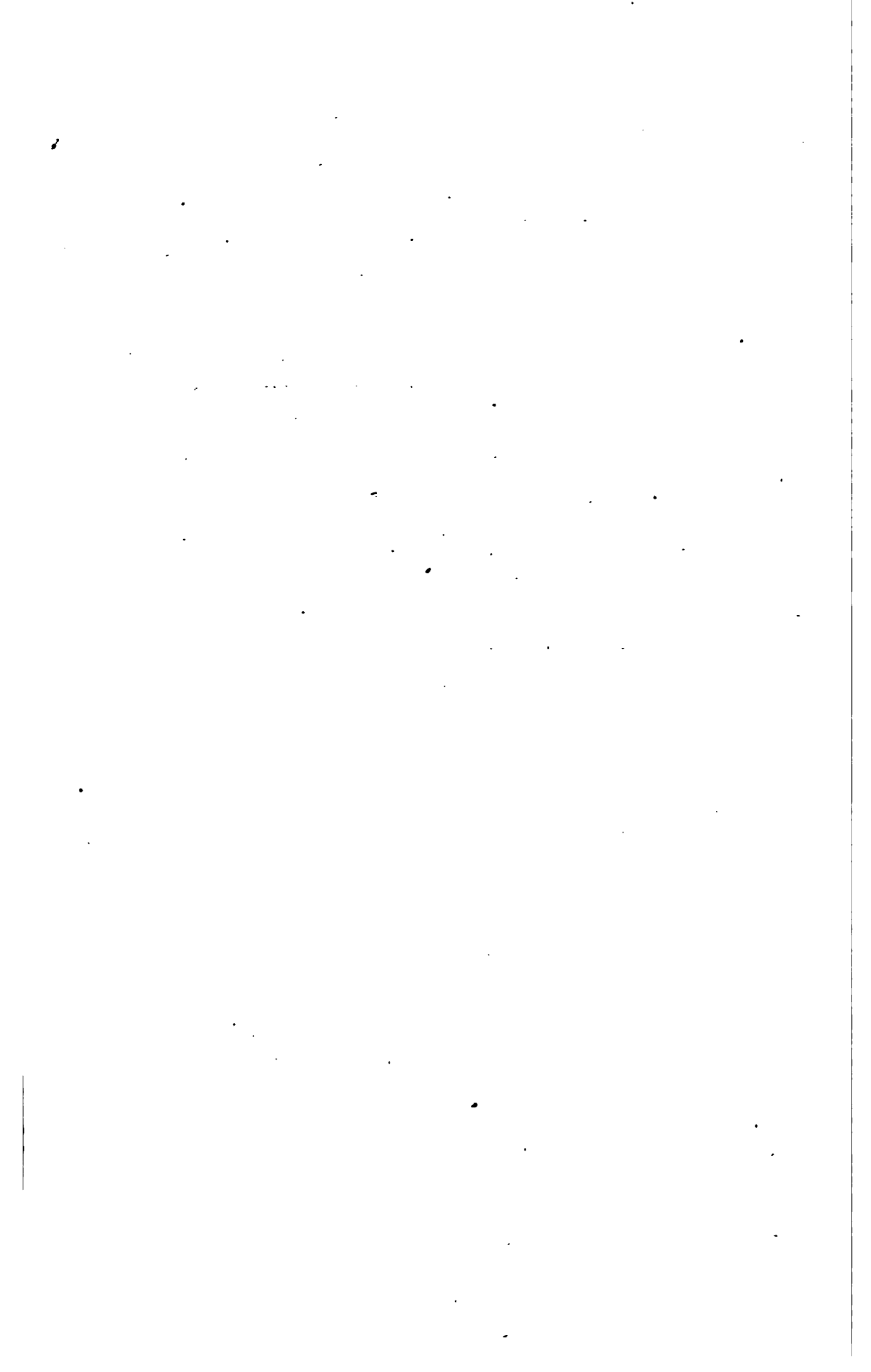
PAR CH. VIDOMME

DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL
(CHARLES DE LOVENJOUL)

TOME PREMIER

PARIS
G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS
11, RUE DU BUREAU, 11.

1887



HISTOIRE DES ŒUVRES
DE THÉOPHILE GAUTIER

I

Tirage à cinq cents exemplaires, numérotés :

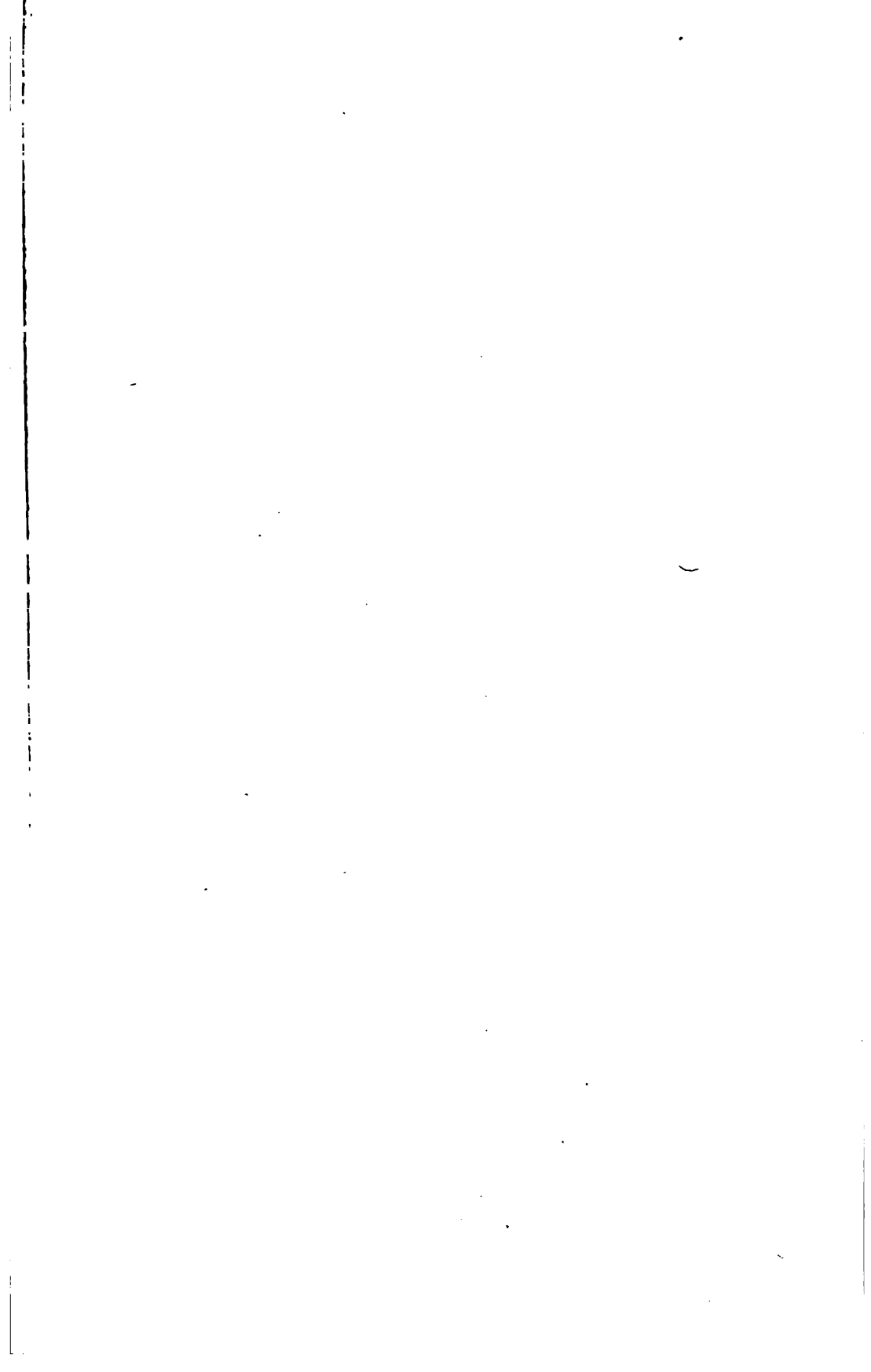
N^{os} 1 à 50, *sur papier du Japon.*

N^{os} 51 à 100, *sur papier Wathman.*

N^{os} 101 à 500, *sur papier de Hollande.*

Plus, cent exemplaires *sur papier vélin, non numérotés*, non mis dans le commerce, et portant le nom des personnes auxquelles l'ouvrage a été offert.

N^o 71







PORTRAIT DE THÉOPHILE GAUTIER

EN 1831 OU 1832.

D'après une miniature appartenant à Madame Théophile Gautier fils.

**HISTOIRE
DES ŒUVRES
DE
THÉOPHILE GAUTIER**

**PAR LE VICOMTE
DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL
(CHARLES DE LOVENJOUL)**

AVEC QUATRE PORTRAITS ET DEUX AUTOGRAPHES

TOME PREMIER

**PARIS
G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENNELLE, 11
—
1887**

7 22258

Z 556

v.1

INTRODUCTION

I

Plus le dix-neuvième siècle approche de sa fin, et plus il devient difficile de retrouver et de fixer d'une manière certaine et dans leur entier les œuvres de la plupart des hommes qui l'ont illustré. Presque tous, en effet, sont arrivés à la renommée malgré leurs contemporains, car notre époque a repoussé et dédaigné longtemps ses individualités les plus marquantes, celles qui lui feront un jour le plus d'honneur. Parmi les grands artistes de ce temps, il suffit, pour le prouver, de citer Delacroix, Berlioz et Balzac. Méconnus et attaqués pendant la plus grande partie de leur vie, pour que justice leur fût enfin rendue il fallut que la mort éteignit leur pensée et glaçât leur main.

Aussi, qu'il s'agisse de peintres, de graveurs, de sculpteurs, de musiciens ou d'écrivains, une grande partie de leurs travaux s'est-elle envolée au vent de cette insouciance qui caractérise presque tous les grands producteurs

1.

a

intellectuels. Nul, en ce temps affairé et indifférent, n'a jamais songé à rechercher ni à recueillir leurs travaux, et c'est au hasard, plus qu'à la prévoyance, que la France doit la conservation de la plupart de ceux qui sont sauvés aujourd'hui.

La superbe éclosion artistique et littéraire de 1830 fut incomprise pendant nombre d'années, et les livres des maîtres écrivains romantiques se sont vendus longtemps à vil prix sur les quais, avant d'atteindre les chiffres exagérés auxquels sont montées, de nos jours, leurs premières éditions¹. Reconnaissons-le, rien ne fut moins encouragé que ce réveil des arts au dix-neuvième siècle. Il a fallu que cette période de renaissance s'éloignât de nous pour être appréciée à sa véritable valeur. Et pourtant, quelle époque féconde en puissants novateurs de toute espèce, que ces années de la Restauration où, dans tous les genres, débutaient des écoliers appelés à devenir des maîtres !

Les hommes, quels qu'ils soient, sont rarement jugés impartialement par leurs contemporains. Il semble même que vivre à côté des personnalités éminentes et les observer de près, diminue leur prestige. De plus, lorsqu'on vit en quelques années se lever à l'horizon de l'art tous les grands esprits qui surgirent entre la chute de Napoléon I^{er} et l'avènement de Louis-Philippe, leur nombre amoindrit passagèrement leur valeur ; il fallut leur disparition successive pour faire apprécier ce qu'on perdait avec chacun. Peut-être, d'ailleurs, les yeux de l'auteur doivent-ils être à jamais fermés, pour que l'œuvre brille de tout son éclat et de toute sa splendeur.

Ce fut vers la fin du second Empire que la France dé-

1. Voir, à ce sujet, la note 1 de la page 75 de ce volume.

couvrit avec une sorte d'étonnement que la plupart de ses maîtres écrivains avaient cessé de vivre, sans laisser de successeurs véritables. Elle s'aperçut, alors seulement, que presque tous étaient supérieurs encore à leur réputation, et comprit qu'il serait bon de rechercher leurs œuvres, si longtemps négligées, et perdues en grand nombre dans ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle la presse quotidienne.

Malheureusement, personne n'avait pensé à réunir les éléments d'une pareille entreprise. Il n'existe nulle part d'archives vraiment complètes où se retrouvent tous les journaux français, ou même seulement parisiens. Chaque jour écoulé rend les recherches plus difficiles, en même temps que plus nécessaires, car les renseignements fournis par les survivants de l'époque romantique deviennent de plus en plus rares, et, avec les derniers témoins de cette grande période, disparaissent peu à peu toutes les chances d'informations certaines.

Aussi, convaincu de l'importance et de l'intérêt de ces sortes d'études, avons-nous cru rendre service à tous ceux qui s'intéressent aux lettres, en rassemblant le plus de détails possible sur les travaux de l'un des grands écrivains de ce siècle, THÉOPHILE GAUTIER, celui dont les œuvres sont les plus difficiles peut-être à reconstituer tout entières, car sa modestie et son insouciance envers ses propres écrits l'ont empêché, pendant bien des années, d'en rien conserver. Il en résulte, que la période de ses débuts, alors qu'on ne signalait guère les articles de journaux, est sans doute très incomplète encore dans ce travail. Cependant, elle ne pourra guère être mieux connue, nous le craignons du moins; aussi, faisons-nous appel sur ce point à tous ceux qui pourraient ajouter à ces pages un renseigne-

ment ignoré ou un détail inédit. Nous nous adressons surtout aux amis du poète qui habitent hors de France, car pendant ses voyages en Espagne, en Angleterre, en Algérie, en Italie, en Turquie, en Grèce, en Russie et en Égypte, il a dû donner des autographes curieux et peut-être même publier des articles dans les journaux locaux.

Les recherches (poursuivies ici jusqu'au 31 décembre 1886), dont nous offrons le résultat au public, ne datent point d'aujourd'hui. Elles furent faites durant la vie même du poète, et suivirent pas à pas sa production littéraire pendant ses vingt dernières années. Les premières indications, relevées vers 1853, ont donc maintenant trente-quatre ans de date. Aussi l'auteur de ce travail s'est-il trouvé bien récompensé d'avoir pressenti le rang littéraire que l'éminent écrivain devait occuper un jour sans conteste, lorsqu'au mois de juin 1874, Théophile Gautier lui-même, auquel il parlait pour la première, et malheureusement pour la dernière fois, le remercia de ses recherches bibliographiques, l'assura qu'il pouvait seul entreprendre un jour la reconstitution et la publication complète de ses œuvres et lui recommanda vivement, si ce projet s'effectuait jamais, d'y consacrer tous ses soins.

L'année suivante, au mois de mai, le maître nous demanda de prêter dès lors notre concours à son éditeur ordinaire, auquel il remit à cet effet la lettre d'introduction suivante, qui nous est précieuse à plus d'un titre :

Monsieur,

Vous me rendriez un vrai service en permettant à M. Dreyfous, mon ami, que j'aurais accompagné à

INTRODUCTION.

v

Bruxelles, si je n'étais retenu à Paris par le *Salon*, de chercher auprès de vous les renseignements *que, seul, vous possédez sur mon œuvre.*

M. Dreyfous est l'associé de M. Georges Charpentier, fils du célèbre éditeur et son continuateur; il mérite donc toute confiance et vous pouvez lui ouvrir vos trésors.

Je regrette bien que notre unique entrevue ait été si courte, mais j'espère qu'elle se renouvellera.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER.

Le 23 octobre de cette même année 1872 le grand écrivain succombait, et cette seconde entrevue n'eut malheureusement pas lieu. On peut aisément concevoir combien nous l'avons déploré, et c'est là, sans contredit, l'un des plus vifs regrets de notre passé.

Cette lettre n'est pas, du reste, le seul témoignage de bon souvenir que nous ait donné l'auteur de *la Comédie de la mort*. Nous relevons dans la correspondance échangée à partir de ce moment entre M. Dreyfous et nous, les lignes suivantes, que l'on nous pardonnera de citer ici. Les premières sont relatives à l'exemplaire de l'édition définitive des *Émaux et Camées*, que MM. Charpentier et Dreyfous avaient eu l'amabilité de faire imprimer à notre nom.

26 Juin 1872.

..... Nous avons demandé à Gautier de le signer. Il a trouvé que ce n'était point suffisant et voulait, comme il le veut encore, y joindre un sonnet à votre adresse. Malheureusement, le pauvre grand homme est bien fatigué, bien malade.....

14 Août 1872.

..... Ce pauvre cher Gautier ! S'il pouvait vous écrire la centième partie des choses aimables qu'il dit sur votre compte, vous verriez que vous n'avez pas affaire à un indifférent, ni à un ingrat. Il a tenté un effort bien grand ; mais il n'a pu aller jusqu'au bout. Il a écrit les premiers vers d'un sonnet, à vous adressé ; mais il n'a pas pu, jusqu'à présent, en écrire plus long. Pendant quelques jours nous avons bien cru que ce serait son dernier trait de plume..... J'ai trouvé l'autre jour des vers inédits [de lui], à la façon des vers du *Romancero*, je crois, rimant par les consonnes. Ce sont les seuls vers de cette sorte qui existent dans la langue française. J'ai pensé qu'ils vous feraient plaisir. Il m'a dit de vous les envoyer. Vous les trouverez sous cette enveloppe. Voici donc des vers, en attendant vos vers¹.....

1. Voir *Poésies Complètes*, t. II. Page 279.

23 Octobre 1872.

..... Mon pauvre maître, l'ami de toute ma jeunesse, est au plus mal..... J'ai les quatre vers qui commençaient votre sonnet. Ce sont les quatre derniers vers du grand poète. C'est pour vous qu'il les a écrits¹.

Ces témoignages de la sympathie du maître nous sont bien précieux aujourd'hui, et la façon dont il avait, en outre, parlé de nous à ses sœurs et à d'autres personnes encore, nous a valu la confiance et le bon accueil que nous avons rencontrés partout.

1. Voir *Poésies Complètes*, t. II. Page 325.

II

Après tous les écrivains de talent qui ont longuement parlé de l'auteur d'*Albertus*, et surtout après Sainte-Beuve, notre rôle n'est point, on le pense bien, de redire ici ce que tant d'autres ont mieux exprimé que nous ne pourrions le faire, ni de mettre en relief la valeur littéraire de ses œuvres. C'est aujourd'hui question jugée. Et pourtant l'éventualité d'une édition des *Œuvres Complètes* de Théophile Gautier eût semblé autrefois presque un paradoxe, et, sans doute, un sourire d'incrédulité, sinon d'ironie, eût accueilli cette prévision.

Disons le, cependant, sans crainte d'exagération, Théophile Gautier est, à notre sens, le plus parfait styliste français de son temps, et peut-être de tous les temps. Sans doute, on peut trouver des côtés littéraires moins développés chez lui que chez certains écrivains de son époque; on peut discuter la tendance presque constamment plastique de son imagination, préférer chez d'autres de plus riches facultés d'invention, de plus larges coups d'aile vers l'infini et des cris plus pénétrants et plus humains. Mais chez aucun, pas même chez les plus grands, ne se rencontrent au même degré cette perfection de la forme, cette science des nuances les plus délicates de la langue française, qui font de presque

toutes les pièces des *Émaux et Camées*, par exemple, de purs chefs-d'œuvre.

Gênés par la difficulté de la rime obligée, les poètes ne se font pas faute de se contenter d'un à peu près, au lieu du mot précis, à la fin de leurs vers ; dans ce recueil, au contraire, oublions cette contrainte de la rime, et essayons, pour obtenir un sens plus exact, de substituer un autre mot à celui qui termine chaque vers ; on verra que le terme employé est non seulement le plus parfait pour rendre l'idée de l'auteur, mais encore qu'on ne peut le remplacer par aucun autre aussi absolument juste. Il y a là une propriété d'expression, une précision que nul poète n'a jamais atteintes. Aussi, ce maître ciseleur n'a-t-il sans doute aucun rival à craindre dans l'avenir, car, à ce point de vue spécial, il ne s'est rencontré jusqu'ici aucun écrivain qui l'ait égalé, et encore moins qui lui soit supérieur. Nul n'a su dire comme lui *précisément* ce qu'il voulait dire, et sa plume reproduit la nuance la plus insaisissable, l'impression la plus fugitive, avec une perfection absolue.

Il ne faut pas en conclure cependant que le talent de l'écrivain soit uniquement descriptif. Le sentiment ne fait nullement défaut à son art magistral. Ceux qui le lui ont refusé avec tant de persistance, n'avaient lu sans doute, parmi nombre de vers touchants, ni l'*Élégie IV* du volume d'*Albertus*, ni le *Glas intérieur*, pièce écrite à la mort de sa mère, mais publiée seulement, il est vrai, dans l'édition posthume de ses *Poésies Complètes*. Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, parle seul avec une vive admiration de ces strophes si stoïquement navrées.

Ce n'était pas un impassible, celui qui ressentait et exprimait ainsi cette grande douleur de la vie, que tous les

hommes dont le cœur n'est pas de marbre ont éprouvée ; c'était un blessé des luttes de l'existence, qui, par horreur de la foule, cachait sous un masque d'indifférence le grand martyr intérieur que nous endurons tous plus ou moins ici-bas. Il dédaigna l'intérêt banal, et plutôt que de provoquer l'attendrissement facile et la pitié de rencontre, il se tût courageusement, et laissa dire et imprimer les choses les plus fausses sur sa personne, sa vie et son œuvre.

Un écrivain de talent, malheureusement disparu lui aussi, M. Xavier Aubryet, dans un travail intitulé *Théophile Gautier spiritualiste*¹, a déjà signalé cette partie spéciale de l'œuvre du grand artiste, et M. Francisque Sarcey dans un article ému sur *Émaux et Camées*², fait remarquer à son tour les délicatesses de sentiment de cette plume si souvent mal jugée. Nous renvoyons donc le lecteur à ces deux morceaux, sans insister davantage.

Ajoutons cependant que nous possédons, entre autres lettres inédites, une importante correspondance adressée par le poète à sa famille, correspondance commencée vers 1836 et continuée jusqu'à sa mort. Si ces pages sont livrées un jour à la publicité, elles confirmeront d'une façon éclatante ce que nous venons de dire, et montreront quel cœur, et quel dévouement à tous les siens, ont sans cesse inspiré celui qu'ils appelaient si justement le *bon Théo*.

Dans ses *Souvenirs Littéraires*, l'un des ouvrages les plus remarquables de notre temps, M. Maxime Du Camp consacre aussi à Théophile Gautier quelques-unes des plus intéressantes pages de son livre ; il y parle avec une émotion

1. *Chez nous et chez nos voisins*, par Xavier Aubryet. 1 vol. in-12, Dentu, 1878.

2. Dans le *XIX^e Siècle* du 23 septembre 1884.

communicative des nécessités, des charges et des entraves de toutes sortes qui pesèrent tant sur son existence. On ne pourrait du reste parler de lui avec quelques détails sans faire allusion à cette situation, car elle eût, à tous les points de vue, une extrême influence sur sa carrière et sur sa vie entière.

Voici, à l'appui de cette allégation, deux lettres inédites du maître, les plus remarquables, à notre connaissance, qu'il ait jamais écrites. Toutes deux font partie de la correspondance dont nous avons parlé, et nous ont été remises par sa sœur, mademoiselle Zoé Gautier, avec mission de les publier dans notre livre sur son frère. Elle n'est malheureusement plus là pour voir son souhait réalisé. La première lettre est adressée aux sœurs du poète, et la seconde à sa fille aînée, qui venait d'atteindre sa seizième année depuis quelques jours seulement :

Saint-Pétersbourg, 17 Décembre 1858.

Mes chères sœurs,

Je reçois vos trois lettres à la fois. Elles étaient restées à la poste; leur adresse n'était pas assez claire pour des employés russes qui ne savent pas le français. Enfin, je les ai, et à la peine qu'elles me causent se joint le chagrin de ne pas leur avoir répondu plus tôt. Mais ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne suis pour

rien dans la démarche de **,..... Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir.

Si *** ne vous a donné que vingt francs, les derniers temps, c'est qu'il a fallu m'envoyer six cents francs. Carolus n'arrivait pas; mon compagnon n'avait emporté que l'argent du voyage, croyant qu'on toucherait des sommes en arrivant; j'ai donc épuisé toutes mes ressources pour le soutenir. Comme c'était lui qui avait avancé les fonds, je ne pouvais le laisser sur le pavé de Saint-Pétersbourg. Voilà la vérité.

Carolus est arrivé, et paie notre dépense comme il peut; il se démène comme un chat maigre. L'affaire est en bon train, mais tout cela est bien long, quand on est loin de chez soi, qu'il faut soutenir une maison à huit cents lieues de distance, acheter, sous peine de mourir de froid, une pelisse de quatre cents francs, et vivre trois dans une ville deux ou trois fois chère comme Paris.

J'ai voulu tenter un coup de fortune et je crois que je réussirai¹. Mais on ne peut pas tourmenter outre mesure de hauts et puissants personnages, très bien dis-

1. Il s'agissait des *Trésors d'art de la Russie*, publiés par M. Carolus de Raaf.

posés du reste. Figurez-vous la nécessité de faire de la copie l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes ; celle en outre, d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous jugerez si je passe mon temps d'une façon agréable ! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses ; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages mêmes ne m'amuse plus ; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de madame de Girardin. Celle-là m'aimait bien, et je pleure toujours sa perte. J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi ; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs ; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses

brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre Mère est morte, et il a servi à la faire enterrer !

Pardonnez-moi de vous écrire des choses si tristes, mais votre lettre m'a navré. Je vous dis la vérité pour que vous compreniez bien et ne doutiez jamais de moi, de loin ou de près. Aux autres, je suis obligé de déguiser les choses. Vous avez, comme moi, des cœurs éprouvés par l'adversité, et vous savez souffrir sans vous déshonorer par des plaintes inutiles. Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau : chacun le pique pour lui arracher un cri, un frémissement ; mais il reste immobile. Personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.

Ayez donc bon courage ; j'ai tâché d'arranger les choses et je vais faire en sorte qu'on vous donne votre pauvre pension, hélas ! bien maigre. D'ici à peu de jours, il y aura une solution complète ; ce sera manqué ou réussi. Dans les deux cas les embarras cesseront ; j'aurai de l'argent et je vous en enverrai, ou je reviendrai, et, dans huit jours, tout sera arrangé. La présence réelle opérera.

Écrivez-moi, non poste restante, où les lettres se perdent ou restent des mois entiers, mais à l'adresse suivante : Monsieur Théophile Gautier, chez Monsieur Varlet, dom Smouroff, n° 15, rue Mala-Morskaïa, à Saint-Petersbourg, Russie. Ayez soin d'écrire bien lisi-

blement et bien gros. Mettez votre lettre sous enveloppe; cela est nécessaire.

A vous du fond de l'âme.

Votre frère,

Théophile GAUTIER.

Nous n'ajouterons rien à cette admirable et navrante lettre, dans laquelle le grand et bon poète se peint tout entier.

Voici maintenant celle, non moins touchante, qu'il écrivait à sa fille. On pourra juger en la lisant, quel excellent et tendre père était l'auteur de *la Nature chez elle*, et nous espérons que Madame Judith Gautier, dût sa modestie s'en plaindre un peu, nous pardonnera d'avoir fait connaître à tous ce côté du grand Théo, trop peu mis en lumière jusqu'ici.

Moscou, $\frac{22}{3}$ Août
3 Septembre 1861.

Ma chère Judith,

Je te rends le titre de « mon dernier espoir », que je t'avais ôté, car je sais, par les lettres de ta maman, que tu tiens avec une loyauté parfaite la parole d'honneur donnée d'être sage et soumise.

Tu ne saurais croire, chère enfant, la satisfaction profonde que tu me causes, et la tranquillité qui en résulte pour mon esprit agité par tant de soucis de toute espèce.

Continue ainsi, puisque tu m'aimes, et trouve dans ton affection pour moi la force de supporter tous ces petits ennuis dont la vie est faite, en quelque endroit qu'on se trouve. Ta sagesse va avoir tout de suite sa récompense : je n'ajouterai pas un mot de morale. C'est délicat de la part d'un père.

Tu n'as pas, dis-tu, éprouvé sur le lac Léman la même impression que moi, et tu attribues malicieusement cette différence d'effet à ce que j'étais « *loin de ma famille et avec de l'argent dans ma poche* ». Cela est vrai, mais pas comme tu le crois ; la disposition intérieure est tout ; le paysage est dans nous-même autant qu'à l'extérieur, et c'est notre pensée qui le colore, triste ou gaie, bienveillante ou haineuse. Si tu avais étouffé en toi certain petit levain rebelle ou rancunier, tu aurais joui pleinement de cette belle nature si calme, si douce et si sereine. Une goutte de fiel suffit pour verdir tout l'azur du lac de Genève et faire au soleil des taches plus grandes et plus noires que celles que tu vois avec ton télescope sur la terrasse de Neuilly. Sois contente de toi-même et tu le seras de l'horizon.

Mais voilà que je reprends mon rôle de magot et que je me remets à nasiller de la morale. J'avais promis tout à l'heure de ne t'en pas faire. J'espère que de toi-même tu comprendras bientôt la vérité de ce que je te dis.

Les montagnes ne t'ont pas produit l'effet de nouveauté que tu attendais. Il t'a semblé les avoir déjà vues,

comme la mer ; elles t'ont paru « *petites et maigres*. » Cela vient de ce que la réalité remplit rarement les promesses de l'imagination, et peut-être aussi de ce que tu n'as vraiment pas vu les montagnes. Ces carrés de choux et de vignes que tu décris, ne viennent que sur les pentes des collines les plus basses ; mais quand on est au pied de ces collines potagères, elles vous masquent les cimes neigeuses, les glaciers, les forêts de sapins et les torrents ; de même que, dans la vie, les sots empêchent d'apercevoir un homme de talent. Je pense pouvoir revenir assez tôt pour te faire voir la nature alpestre dans toute sa beauté grandiose et virginale. Prends garde d'appliquer trop vite le sentiment critique aux choses sérieusement belles ; pour un trait d'esprit, tu t'ôterais, à la longue, la faculté d'en jouir. Ne tue pas en toi l'admiration. L'enthousiasme va bien à la jeunesse. Tu auras tout le temps plus tard de trouver ridicule ou bête ce qui t'aura semblé sublime à quinze ou seize ans. Ne prends pas exemple sur moi. J'ai bientôt, hélas, un demi-siècle, et la nécessité d'analyser toute chose m'a rendu fatalement et irrémédiablement triste. Mais, à ton âge, je n'aurais pas plaisanté les Alpes.

Lis Walter-Scott ; je te le permets et te le recommande même ; c'est une bonne, excellente et instructive occupation. J'apprends par ta bonne mère, qu'il te serait si facile de séduire, que tu as une voix de soprano

très pure et très *juste*. Tu sais tout ce que ce mot a de flatteur dans la bouche d'une Italienne et d'une Grisi. J'en suis charmé; mais, ce qui m'a surtout fait plaisir; c'est la bonne grâce parfaite avec laquelle tu as toi-même demandé à chanter, et l'attention docile que tu prêtes à tes leçons.

Continue à te laisser *manger le nez*; je t'en donnerai un autre à mon retour, en cire, en carton, en argent ou en or, à ton choix. Je tâcherai qu'il soit aussi grec et aussi pur que le tien.

Adieu chère enfant de mon âme; persiste dans ces bonnes dispositions, et tu verras tout s'aplanir devant toi comme par enchantement.

Mille baisers.

Ton Père,

Théophile GAUTIER.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours pour faire connaître le cœur si haut et si tendre que cachait l'écrivain, voici enfin une superbe lettre inédite adressée à Sainte-Beuve. C'est la plus belle profession de foi littéraire que nous ayons lue du poète. On trouvera dans notre livre les autres lettres qu'il écrivit au grand critique. L'intimité s'y marque de plus en plus, et, après avoir passé par une période de parenté, uniquement intellectuelle du reste, arrive, dans la dernière, jusqu'au tutoiement. (Voir N° 187.)

Lundi 12 octobre 1857.

Mon cher maître,

Je relis pour la troisième fois (et il n'est pas midi encore), votre admirable article sur *Théodore de Banville*, où vous relevez d'une main si ferme et si haute la bannière du romantisme, sous laquelle nous avons combattu ensemble, vous comme général, moi comme simple soldat.

Je vous en remercie au nom de tout ce qui reste de l'École. Peut-être, si l'on proposait une médaille de bronze pour ce qui survit de la grande armée littéraire de 1830, comme on le fait pour la grande armée de Napoléon, on trouverait un nombre de vieux combattants plus grand qu'on ne pense, et même d'anciens enfants de troupe jeunes encore aujourd'hui.

Oui, nous avons cru, nous avons aimé, nous avons admiré, nous avons été ivres du beau, nous avons eu la sublime folie de l'art ! Comme vous le dites si bien, d'après Anacréon, nous portons au cœur la petite marque, et nous saurons bien nous y reconnaître, en quelque oubli que l'époque mette les belles choses pour lesquelles nous nous sommes justement passionnés. Nous n'avons pas à rougir de notre jeunesse. Bleus nous étions, et bleus nous sommes. Le génie lyrique plane au-dessus de notre bataillon décimé, en

faisant palpiter ses ailes d'or. Nous seuls encore en France savons faire des vers !

Pour moi, croyez-le bien, *Joseph Delorme* ne s'est jamais converti, quoi qu'en dise Jay, qui l'appelle *Jacques*, avec l'aimable exactitude des classiques. Si j'avais possédé la moindre fortune personnelle, je me serais livré uniquement à *l'amour du vert laurier* ; mais, dans la prose où je suis tombé, j'ai toujours défendu les intérêts de l'art et proclamé à toute voix le nom des maîtres sacrés.

En finissant ces lignes, permettez-moi de vous exprimer ma profonde gratitude pour les phrases si amicales et si fines d'appréciation où, d'un mot, vous m'avez replacé sous mon vrai point de jour. Vous dites que je suis *un chef de branche* : je tâcherai que cette branche, qu'on affecte de croire morte et desséchée, se couvre de fleurs comme la verge d'Aaron ou la canne du pape Urbain.

J'espère que l'indisposition qui vous a empêché de vous rendre au macaroni mensuel n'a rien de grave, et que vous pourriez maintenant aller chercher à Rome, à pied, un sonnet de du Bellay, si vous n'en aviez pas de plus beaux sans sortir de chez vous. Ce serait, en tout cas, à ailes que vous iriez ; — *musa ales*, — comme disait autrefois notre Victor Hugo.

Tout à vous, *ex imo corde*,

Théophile GAUTIER.

Ces spécimens de la correspondance du poète, et ceux qui suivront encore dans notre livre, peuvent donner une idée de l'intérêt qu'elle présente, sans parler de son style si imprévu et si personnel. L'auteur de *Ménagerie Intime* avait le don de formuler comme personne ce que chacun dit tous les jours d'une façon toujours la même, banale et uniforme. Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, nous avons recueilli ou acquis un nombre considérable de ses lettres et, en ce qui nous concerne, nous sommes prêts à en autoriser l'impression, à la condition cependant que cette publication soit la conséquence et le complément d'une édition des *Œuvres Complètes* du maître. Mais, jusque-là, nous sommes décidé à ne point laisser publier ces pages d'une valeur littéraire exceptionnelle.

III

Nous devons à M. Armand Baschet, l'érudit et consciencieux écrivain, dont nous déplorons aujourd'hui la perte, deux documents de très haut prix¹. Il nous a communiqué une lettre et des notes autographes écrites à son intention par Théophile Gautier, lorsqu'il songeait, bien avant nous, à publier une étude sur l'auteur d'*Albertus*. Ces documents sont inédits, et la lettre que nous allons donner d'abord à nos lecteurs, est, pensons-nous, la plus longue et la plus curieuse que le poète ait jamais écrite sur sa carrière et ses travaux.

1. Nous ne sommes que le disciple littéraire de M. Baschet, et nous n'avons fait, en réalité, que reprendre et continuer ses travaux de jeunesse, car il a débuté, comme nous, par un ouvrage sur Honoré de Balzac : *Les Physionomies littéraires de ce temps : Honoré de Balzac, essai sur l'homme et sur l'œuvre*, par Armand Baschet. Un volume in-12, 1882. A la dernière page de ce livre on lit cette annonce d'un travail qui, malheureusement, ne parut jamais : « Pour paraître le 15 mai prochain, et comme suite aux *Physionomies : Essai sur la jeunesse et les tendances littéraires de Théophile Gautier (Histoire d'un temps curieux)*. » Voici les subdivisions de l'ouvrage, telles que les donne l'auteur à la fin de la préface de la *Physionomie* de H. de Balzac : « *Du style en couleurs. — Écrivains coloristes. — Les Matrones. — Procédés. — Fantaisies. — Pages bibliographiques. — Les Débuts dans la Bohème. — Essais littéraires. — Révolution dans les préfaces. — Mademoiselle de Maupin. — Essai sur le feuilleton critique. — Des feuilletonistes en général.* »

Paris, 27 octobre 1851.

Cher Monsieur,

Je ne sais pas grand'chose sur ma propre vie et je serais fort embarrassé de faire ma biographie. Les dates ne sont pas mon fort. En voici quelques-unes cependant.

Je suis né à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, le 31 Août 1811. J'ai parlé basque jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, où l'on m'a amené à Paris, ce qui me causa une telle tristesse qu'après avoir jeté mes joujoux, soldats, violon, polichinelle, par la fenêtre, j'allais me lancer moi-même, si l'on ne m'avait retenu par le pan de ma jaquette.

Ensuite, j'ai suivi en externe libre les cours du collège Charlemagne, occupant mes récréations à construire des vaisseaux et des théâtres. J'ai été assez bon élève, laborieux quoique indiscipliné. Ma rhétorique et ma philosophie se sont passées à l'École de natation de Petit, et à l'atelier de peinture de M. Rioult, qui demeurait auprès du Temple protestant, dans la rue Saint-Antoine, tout près du collège. Ceci me rendit très bon nageur et dessinateur passable, sans beaucoup nuire à ma littérature par la suite. Mon intention était d'être peintre, et j'ai travaillé trois ans dans ce but. Mais ayant connu Victor Hugo par Gérard et Pétrus

Borel, je me tournai à la poésie, et je fis un petit volume de vers, qui parut le 28 Juillet 1830. Plus tard, j'ajoutai à ces vers le poème d'*Albertus*, et le tout parut ensemble, en 1833, avec une vignette abracadabrante de Nanteuil.

Je fis ensuite *les Jeunes France*, pour Renduel que j'avais rencontré chez Hugo. J'atteignis ma majorité vers le milieu de ce volume, où ce petit fait est remarqué dans un conte.

J'habitais alors, avec ma famille, la Place Royale, pour laquelle Hugo avait quitté la rue Jean-Goujon. Je fis, en ce temps-là, la *Larme du Diable*, qui ne parût que plus tard avec d'autres contes, (cette *Larme du Diable* vient d'être mise à l'index à Rome¹), puis *Mademoiselle de Maupin*, que je mis assez longtemps à faire, la laissant et la reprenant, et qui parut en 1834 ou [183]5.

La Comédie de la Mort et les différentes pièces qui l'accompagnent m'occupèrent, à travers d'autres travaux, comme *les Grotesques*, imprimés d'abord dans *la France Littéraire*, jusqu'en 1838. Cette date est marquée d'une façon assez ridicule sur la dernière page du volume, dans les termes suivants :

« A une heure après midi, Jeudi, 25 janvier 1838,

« J'ai fini ce présent volume.

« Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté! »

1. Le poète fait erreur, jamais cet ouvrage n'a été mis à l'index à Rome.

Le second volume de la *Maupin* fut fait dans une petite chambre de la rue du Doyenné où nous vivions, avec quelques amis, dans une espèce de Bohème dont vous trouverez les détails dans un article de moi sur *Marilhat* inséré à la *Revue des Deux-Mondes*. Ma famille habitant Passy, les allées et les venues me prenaient trop de temps, et je m'étais logé à part. A dater de cette époque, j'ai toujours vécu de ma plume, sans autre ressource ni secours.

C'est là que Balzac, qui daignait me trouver du talent et le dire, m'envoya chercher par Jules Sandeau, et me fit travailler à la *Chronique de Paris*, où je mis la *Morte amoureuse*, la *Chaîne d'or*, etc.; et des articles de critique.

Je travaillai ensuite au *Figaro*, avec Karr et Gérard. Puis la *Presse* se fonda. J'y débutai par un article sur les *Peintures de la Chambre des Députés*, de Delacroix; j'y fis le *Salon* et, entre autres, un article sur le *Cromwell*, de Delaroche, qui fit grand bruit. J'attaquai avec une férocity romantique ce peintre bourgeois, alors au comble de la popularité bête. Je lui portai un coup dont il ne s'est jamais bien guéri.

On avait essayé pour le feuilleton de théâtre, de Dumas, de Soulié, de Granier de Cassagnac. Mais ils trouvèrent la besogne trop rude, ou ne remplirent pas l'idée qu'on s'était formée d'eux, et je fus chargé du feuilleton, avec Gérard. Nous signions par un double G., imitation moqueuse du J. J. Mon premier rendu compte

porta sur un ballet des *Mohicans*, et ma manière parut drôle. *Fortunio* date à peu près de cette époque, et parût dans le *Figaro*, qui publiait des romans.

Le feuilleton de théâtre me resta bientôt tout entier, et je l'ai continué quatorze ans, ou même davantage.

En 1840 je partis pour l'Espagne, le 5 Mai. La guerre de Don Carlos était à peine terminée et des bandes de soldats, transformés en voleurs, rendaient l'excursion dangereuse. Depuis sept ou huit ans la Péninsule était presque fermée, et j'étais le premier voyageur qui s'y risquait. J'y restai cinq ou six mois, et je revins à Paris à l'entrée de l'hiver. *Tra-los-Montés* fut le fruit de ce tour, mon premier grand voyage, car je ne compte pas une *Excursion en Belgique* faite avec Gérard, et dont la relation burlesque a été recueillie dans les *Zigzags*.

Je fus décoré à l'occasion d'un *Rapport sur le monument de Napoléon*; j'étais secrétaire de la commission.

Je n'avais encore rien fait pour le théâtre, et, pour qu'on ne m'accusât pas d'abuser des effets de style, je débutai par un ballet : *Giselle*, où Carlotta parût pour la première fois¹. Ce ballet, chose bizarre, a eu un succès immense; il s'est joué et se joue encore dans toutes les parties du monde. Pour un poète, ce succès chorégraphique ne laisse pas que d'être humiliant.

1. Dans un rôle nouveau, a sans doute voulu dire l'auteur, car la célèbre danseuse avait débuté à l'Opéra, en Mars 1841, par un pas de deux intercalé dans la *Favorita*.

Des voyages en Angleterre, en Belgique, en Hollande, varièrent ces travaux. En 1845, je visitai toute l'Afrique française, d'Oran à Constantine, et fis la campagne de Kabylie avec le maréchal Bugeaud. Je retournai en Espagne pour le mariage du duc de Montpensier et les courses de taureaux, dont j'étais devenu amateur forcené, ce que je suis encore.

Je logeais alors avenue Lord Byron, non loin de la rue Fortunée, où Balzac vint se fixer quelque temps après. Auparavant, j'habitais rue Navarin, dans l'hôtel Botherel, dont le grand jardin me séduisait.

A la révolution de Février je redescendis dans Paris, rue Rougemont, 14, où je suis. La position de ma famille avait changé; ma mère était morte, et je dus vendre voiture et chevaux, et me restreindre à une sobriété républicaine.

En 1849, je suis allé en Angleterre, en Hollande, en Belgique, pour la trois ou quatrième fois, et en Espagne pour la troisième. Je visitai Bilbao, où j'assistai à l'ouverture d'une *Place* de taureaux, et je revins à cheval, par les montagnes, ce qui me fit grand plaisir, car je ne connaissais pas les provinces basques.

Il faut placer dans ces huit ou dix années : *la Péri*, ballet ; *le Voyage en Espagne*, vaudeville ; *le Tricorne enchanté* ; *Pierrot Posthume*, etc. ; *les Roués innocents* ; *Militona* ; *Jean et Jeannette* ; et une infinité de *Salons*, d'articles de revues, et de travaux de toutes sortes que j'ai oubliés, et qui ne valent pas la peine qu'on les remarque.

En 1850, je suis allé en Italie. J'ai vu Milan, Venise, Florence, Rome, Naples. Je suis en 'train d'écrire ce voyage.

Voilà à peu près tout ce que je peux vous dire sur moi par écrit. Une conversation de deux ou trois heures vous fournirait beaucoup plus de détails, car cette lettre, quoi qu'elle ait quatre pages, ne dit pas grand chose et ne prouve de ma part que la bonne volonté de répondre sur-le-champ à votre appel sympathique.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

P. S. J'ai aimé beaucoup la nage, la boxe, les chevaux, les exercices de force et la peinture.

Voici maintenant les notes dont nous avons parlé en même temps que de cette lettre. Ce sont les sommes que le maître a touchées, jusqu'en 1852, pour prix de presque tous ses volumes :

<i>Les Jeunes France.</i>	400	francs.
<i>Mademoiselle de Maupin.</i>	1 500	—
<i>Fortunio.</i>	1 500	—
<i>Une Larme du Diable.</i>	500	—
<i>Voyage en Espagne.</i>	1 500	—
<i>Zigzags.</i>	500	—
<i>Les Grotesques.</i>	500	—

<i>Réimpressions Charpentier.</i> (Quatre		
mille exemplaires, 1845) ¹	2 000	—
<i>Les Roués innocents.</i>	500	—
<i>Militona.</i>	500	—
<i>Les deux Étoiles (Partie carrée).</i> . .	1 000	—
<i>Jean et Jeannette.</i>	300	—
<i>Nouvelles réimpressions Charpentier.</i> .	500	—
<i>Italia.</i>	500	—
<i>Réimpression de Zigzags (Caprices et</i>		
<i>Zigzags).</i>	500	—
PAYÉ pour <i>Albertus.</i>	800	—
<i>La Comédie de la Mort</i> , première édition, NON		
PAYÉE.		
<i>Les droits d'auteur des pièces de théâtre</i> , 12 000 francs.		

D'autre part, nous trouvons dans une lettre adressée à Théophile Gautier par M. Rouy, gérant de *la Presse*, le chiffre des sommes qu'il a touchées à ce journal, de 1836 à 1851. Cette lettre, que nous avons entre les mains, porte la date du 24 janvier 1851.

Année 1836	770	»
— 1837	2 216	80
— 1838	5 575	»
<i>A reporter.</i>	8 561	80

1. Théophile Gautier se trompe. Son traité porte un tirage de huit mille exemplaires, sur chacun desquels il touchait trente centimes, c'est-à-dire deux mille quatre cents francs pour le tirage tout entier. Ces notes contiennent peut-être encore d'autres erreurs, car la mémoire du poète était fort sujette à caution.

	<i>Report.</i>	8 561 80
—	1839.	5 650 »
—	1840.	3 423 75
—	1841.	1 774 75
—	1842.	2 050 50
—	1843.	5 000 »
—	1844.	7 633 33
—	1845.	9 945 15
—	1846.	9 805 59
—	1847.	11 724 38
—	1848.	13 680 66
—	1849.	9 384 »
—	1850.	9 990 »
Reçu en avance sur	1851.	1 713 06
Total.		100 336 97

Ainsi, en quinze ans, et pour la plus grande partie de toute sa production littéraire en tant que journaliste pendant cette période, (nous venons de voir ce que ses livres lui avaient, disait-il, rapporté), l'écrivain aurait reçu environ cent mille francs, c'est-à-dire un peu plus de six mille six cents francs par an, en moyenne.

Plus de justice pendant la vie des écrivains romantiques et moins d'engouement à cette heure pour les éditions originales de leurs œuvres aurait certes mieux valu ; on n'eût pas vu alors un styliste de la valeur du maître dont nous nous occupons, être forcé d'analyser pendant toute sa vie les productions si souvent médiocres des autres, au lieu d'écrire seulement pour exprimer sa propre pensée. Pen-

dant près de quarante ans en effet, c'est à ce métier, « *le métier de son art*, » ainsi qu'il le disait lui-même, que Théophile Gautier, pour suffire aux charges de sa vie, dut employer sa plume, cette plume incomparable qui eût pu, durant ce temps, créer au moins vingt grandes œuvres personnelles de plus ! Il lui fallut, très jeune, se résigner à rendre compte chaque lundi des nouveautés théâtrales offertes en pâture au public parisien. Le grand poète s'est plaint amèrement, en prose et en vers¹, d'avoir dû soulever sans relâche un semblable fardeau, et d'avoir expié par l'analyse de tant de pièces inférieures, l'apparition de quelques rares ouvrages dignes d'intérêt. Il lui fallut l'aiguillon de la nécessité et un courage presque surhumain pour porter aussi longtemps cette chaîne, sans succomber sous l'effort, et sans trahir vis-à-vis de ses lecteurs le violent dégoût que sa tâche lui inspirait. A la fin de sa carrière ce dégoût devient presque invincible, et parfois sa révolte intérieure et sa lassitude sont telles que le sens critique semble s'annihiler en lui. Il écrit alors quelque feuilleton à côté, cherchant à se donner le change à lui-même en suivant une fantaisie de son imagination. Parfois aussi la pièce qu'il analyse sert de point de départ à quelque'une de ces brillantes variations dont son esprit avait le secret. Alors, il oublie la scène, la rampe et les comédiens dont il doit parler, et sa pensée s'élance vers les régions de sa propre inspiration. C'est ce qui explique tant d'articles remarquables, tant de véritables chefs-d'œuvre écrits à propos d'un insignifiant vaudeville, ou de quelque drame mort-né.

1. Voir numéros 534 et 1774.

Mais, bien que nul n'ait mieux réussi que notre écrivain à semer de perles et de fleurs cet aride chemin de la critique hebdomadaire, n'est-ce pas, nous le répétons, un éternel regret pour tous, qu'un poète tel que lui ait dû user sa vie à cet ingrat labeur, et dépenser à ce métier de manœuvre un temps et un style qui auraient suffi cent fois à doter la littérature française d'un grand nombre d'œuvres supérieures? Ajoutons pourtant que des plumes amies l'ont parfois, mais rarement, aidé. Outre Gérard de Nerval, qui signa d'abord avec lui le feuilleton de *la Presse*, MM. Allyre Bureau, Noël Parfait, Ernest Reyer, Louis de Cormenin, Julien Turgan, Théophile Gautier fils, Maxime du Camp lui-même, ont fourni des matériaux pour cet immense travail, dont l'ensemble, — malgré toutes les grandes œuvres dont il nous a privés, — forme pourtant un unique et colossal monument. C'est, pendant près de quarante ans, l'histoire de tout le mouvement artistique, littéraire et théâtral d'une époque éminemment curieuse, et il faut songer aujourd'hui à sauver de la destruction cette précieuse réunion de documents. Si l'on n'y veille sérieusement, leur dispersion et leur décomposition deviendront irrémédiables, et cependant où retrouver ailleurs, écrite par un pareil maître, l'histoire d'une époque unique au point de vue du développement de tous les arts en France?

Par les rares facultés de sa puissante nature, le critique a pu suivre le mouvement artistique de son temps sous toutes ses formes et toutes ses manifestations. Il ne s'est pas borné à analyser seulement les œuvres dramatiques : peinture, sculpture, littérature même, il a tout buriné avec son incomparable poinçon, et c'est dans cet immense recueil d'analyses et de jugements que la postérité

cherchera un jour les éléments des siens. On sait à quel degré la critique d'art de l'auteur du *Capitaine Fracasse* était magistrale. Nul mieux que lui n'est parvenu à faire voir au lecteur l'œuvre analysée.

Son horreur pour l'affirmation à la première personne du singulier est remarquable dans toute cette série de ses travaux. Depuis le jour où il dut se résigner définitivement au rôle de juge, il évita le plus souvent cette formule, et plus d'un article anonyme émané de sa plume attira tout d'abord notre attention, grâce au mot « nous », qui remplace presque toujours le pronom personnel « je. »

Rappelons ici le jugement porté par M. Autran, l'académicien, sur l'œuvre critique tout entière de notre écrivain, jugement cité par M. Albert Delpit dans *le Gaulois* du 5 novembre 1882 : « Sainte-Beuve : un critique doublé d'un poète; le critique est grand, le poète est petit. Théophile Gautier : un poète doublé d'un critique; tous deux de la même taille. »

C'est aussi l'auteur de *la Fille d'Eschyle* qui lui adressa le charmant sonnet suivant; nous ne pouvons résister au désir de le citer ici :

Quand, aux beaux jours passés de la jeunesse folle,
En costume galant tu sortais le matin ;
Quand tu portais la fraise et la cape espagnole,
Avec tes longs cheveux tombant sur le satin ;

La dague au poing, le pied dans une botte molle,
Quand, à peine affranchi du grec et du latin,
Tu cassais à grand bruit les vitres de l'école,
Et riais de Boileau comme d'un philistin ;

1. Publié dans le volume de ses œuvres intitulé : *Sonnets Capricieux*.

Fier comme un paladin et joyeux comme un page,
Aux beaux soirs d'*Hernani* quand tu faisais tapage,
Quand le mot de *classique* inspirait ton effroi,

Tu ne te doutais pas qu'un jour tu devais l'être ;
Car, si ce mot veut dire un modèle, un vrai maître,
Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi !

Ah ! certes, si le grand écrivain était né en Angleterre ou en Allemagne, son pays aurait déjà témoigné par un monument, ou par une souscription d'État à ses œuvres complètes, l'admiration qu'il aurait inspirée à sa patrie ! Depuis Goethe, nul cerveau aussi encyclopédique n'a surgi dans les lettres. Poète, romancier, voyageur, critique, auteur de *Giselle*, le ballet type, de *Pierrot posthume* et du *Tricorne enchané*, deux pastiches incomparables des pièces du dix-septième siècle, Théophile Gautier a touché à tous les genres ; il a été supérieur dans tous, et sans rival dans plusieurs.

C'est pour toutes ces raisons que le maître n'a ni statue ni buste, dans un temps où les médiocrités les plus obscures, politiques et autres, trouvent le moyen d'étaler leurs traits aux yeux surpris de ceux qui ignoraient jusqu'à leurs noms. Et tout cela, parce que le pauvre grand homme avait à si juste titre l'horreur de cette politique qui, de notre temps, a tout détruit sans rien réédifier à la place ; de cette politique qui divise toujours et qui ne rapproche jamais ; de cette politique, enfin, ennemie de toute culture paisible des belles-lettres et des arts, seul idéal qu'ait jamais rêvé ce méconnu des *grands hommes* qui décernent aujourd'hui l'immortalité !

Une dernière particularité curieuse à noter ici, c'est que

ce nom de Théophile Gautier ne fut pas, en ce siècle, porté seulement par le grand écrivain. A notre connaissance une autre personne, au moins, mettait la même signature au bas de ses lettres. C'était un Breton, demeuré tout à fait inconnu, qui vint faire son droit à Paris vers 1836. Il s'y créa quelques relations littéraires et entretint, pendant les années 1836-1838, une correspondance assez suivie avec Édouard Turquety, son compatriote. Il en résulta ce fait bizarre : à la mort de Turquety, sa bibliothèque fut vendue, et le baron James de Rothschild devint acquéreur du volume d'*Albertus*, relié, et orné d'une longue lettre, soi-disant de l'auteur. Mention est même faite du livre, accompagné de cet autographe, sous le numéro 883 du premier volume du *Catalogue* imprimé de la bibliothèque du célèbre bibliophile. Or, cette lettre adressée de Paris à Turquety, alors à Rennes, le 22 juillet 1836, n'est pas du maître, mais bien de son homonyme breton, qui demeurait rue Saint-Thomas-d'Enfer, 5, et semblait plus désireux de s'occuper de littérature que de se plonger dans l'étude du Code. Sa signature est orthographiquement identique à celle du grand Théo. Nous ne savons ce que ce jeune homme est devenu depuis.

Puisse ce renseignement éviter aux amateurs d'autographes des déceptions de même nature !

Mais il est temps d'arriver à l'explication de notre méthode bibliographique et du système que nous avons adopté pour notre travail.

IV

Il n'existe jusqu'ici sur Théophile Gautier aucune étude du genre de celle que nous avons entreprise.

La France littéraire, par Quérard, et sa suite par Charles Louandre et Félix Bourquelot, contiennent quelques pages sur ses œuvres ; mais on n'y trouve qu'un catalogue incomplet des volumes que l'écrivain avait publiés à l'époque de l'apparition de ces ouvrages, et c'est au nom d'Auguste Maquet qu'il y faut chercher un renseignement curieux sur l'auteur des *Jeunes France*. Il y est question d'une *Parisina*, ou plutôt d'une pièce conçue sur un sujet analogue, qui devait, croyons-nous, être intitulée *Ugo*, écrite en collaboration par eux, et dont Théophile Gautier se souvenait parfaitement. Seulement, il n'en fut jamais achevé que le scénario et quelques scènes ; nous en citerons une dans notre travail ¹. Une *Fiancée de Corinthe*, soi-disant écrite avec Gérard de Nerval, qui lui a été parfois attribuée, est apocryphe. Disons en revanche, pour épuiser ce côté du sujet, que le poète a raconté lui-même dans l'*Histoire du Romanisme* et dans la notice mise par lui en tête des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval, qu'ils avaient composé ensemble une *Dame de Carouge*, en prose, dont Alexandre

1. Voir No 2350 M^e.

Dumas utilisa le sujet dans *Charles VII chez ses grands vassaux*¹, et qu'il avait mis un prologue rimé, écrit en vers de huit pieds, en tête du manuscrit du *Mystère* de Gérard : *le Prince des sots*. Tout cela, perdu et détruit sans doute, est en tout cas demeuré inédit. D'une traduction de *l'Orestie*, pour laquelle le Théâtre-Français, (par l'intermédiaire de M. Buloz), avait, vers 1845, désigné l'auteur du *Tricorne enchanté*, il n'a jamais été fait que les quelques vers recueillis en 1876 dans ses *Poésies Complètes*.

C'est à M. Maurice Tourneux qu'appartient l'honneur d'avoir publié le premier une bibliographie spéciale de l'œuvre de Théophile Gautier. Son travail, très intéressant et très bien fait, malgré quelques lacunes, a servi de point de départ au nôtre, et nous lui devons plus d'un renseignement. Seulement, cette brochure, publiée en 1876, ne cite à son tour, comme Quérard et ses continuateurs, que les livres de l'écrivain et quelques recueils auxquels il a collaboré. Il laisse donc aussi dans l'ombre la série entière de ses innombrables travaux insérés dans la presse périodique, et c'est précisément cette recherche que nous avons poursuivie, en même temps que celle de ses œuvres parues en volumes. Il nous a fallu feuilleter pour cela des montagnes de journaux de toutes sortes, et le lecteur appréciera sans peine le développement de cette partie de notre ouvrage. Il rétablit les œuvres complètes de Théophile Gautier par ordre chronologique, depuis le premier livre et le premier article qu'il a publiés, jusqu'à sa dernière page,

1. Nous l'avons déjà dit, la mémoire de Théophile Gautier était malheureusement peu sûre; il présente, dans son *Histoire du Romantisme*, cette *Dame de Carouge* comme écrite en vers, et donne ensuite quelques détails sur les modifications faites à la pièce primitive par Alexandre Dumas.

commencée d'une main déjà défaillante. Comme dates d'apparition, nous adoptons, pour les articles, celles des numéros de journaux qui les contiennent, et, pour les livres, celles de leur insertion dans la *Bibliographie de la France*, au moment de leur dépôt légal.

Les ouvrages, brochures ou recueils, qui n'ont pas été déposés, ou qui du moins n'ont pas été inscrits dans la *Bibliographie de la France*, sont rejetés à la fin de l'année dont ils portent le millésime, sauf le cas où un renseignement précis établit exactement leur date de mise en vente.

A ce propos, disons-le incidemment, depuis fort longtemps rien n'est plus mal exécuté que la *Bibliographie de la France*. Ce recueil, qui devrait être le répertoire complet de l'imprimerie française, est devenu depuis bien des années un tissu d'omissions, de fautes et de doubles emplois. En fait, le dépôt obligatoire n'est plus guère qu'une fiction, et quand, de nos jours, une œuvre littéraire y est inscrite, c'est, le plus souvent, en deuxième ou troisième édition seulement. Enfin, comme l'insertion dans le journal n'a point de limite de temps déterminée, elle varie, quand elle s'effectue, entre un mois et deux ou trois ans, ainsi que nous pourrions le prouver par plus d'un exemple !

Plusieurs volumes de l'écrivain n'étant absolument formés que de morceaux déjà parus auparavant dans la presse périodique, ne figurent donc pas ici, *en tant que livres*, puisque tous les articles dont ils sont composés y sont indiqués séparément à leur date d'apparition. Mais on trouvera à la suite de cette introduction une table spéciale de tous les titres de livres, brochures, tirages à part, etc., de Théophile Gautier, et de toutes les éditions de ses livres augmentées ou modifiées, avec renvoi aux numéros de

notre travail se rapportant au contenu de toutes ces publications de librairie.

Nous essayerons, *autant que possible*, de signaler aussi les plus intéressantes réimpressions et modifications des articles de notre auteur; mais, sur ce point encore, nous désespérons d'être absolument complet. Nous serons, du reste, très reconnaissant envers nos lecteurs de toute indication de nos lacunes et de nos erreurs, et nous nous empresserons d'y faire droit dans une nouvelle édition de notre livre, s'il y a lieu. Il est entendu pourtant que nous n'enregistrons pas les fragments ou les vers du poète, cités dans les études ou les articles de critique littéraire publiés sur sa personne et sur ses œuvres.

Nous n'avons naturellement tenu aucun compte des éditions de contrefaçon, belges ou autres. Toutes ces éditions, complètes ou tronquées, sont pleines de fautes, et ne méritent aucune attention. En ce qui concerne l'écrivain dont nous nous occupons, elles sont particulièrement sans intérêt, car il n'existe pas une seule page de ces réimpressions de pacotille qui n'ait reparu dans les éditions françaises, revues et corrigées par l'auteur, les seules qui aient droit de cité dans notre travail. On sait, du reste, qu'à partir de 1852, les contrefaçons belges autorisées par l'État ont cessé de paraître.

Hormis de 1856 à 1859, époque où Théophile Gautier fut lui-même directeur de *l'Artiste* et n'y publia que des travaux inédits, ce recueil (sous la direction de M. Arsène Hous-saye), a reproduit un très grand nombre d'articles du maître. Toutes ces réimpressions sont modifiées et remaniées, et leurs titres ont été, le plus souvent, changés¹.

1. Ce journal est, du reste, coutumier du fait, et la plupart des pages de

Nous avons indiqué aussi, autant que cela nous a été possible, les noms des compositeurs qui ont mis en musique les vers de Théophile Gautier, ainsi que les changements de titres qu'ils leur ont souvent fait subir.

Il nous faut dire encore que les reproductions en volume de la plupart des articles, ne sont pas complètes ou contiennent des fautes graves. Le jour où la publication des *Œuvres Complètes* deviendra une réalité, il faudra consulter l'édition originale de toutes ces pages, et compter comme non avenues toutes leurs réimpressions. Il faudra conserver seulement les quelques paragraphes ajoutés parfois aux éditions de librairie.

Nous faisons précéder d'un astérisque, dans notre travail, les articles dont un fragment, si court qu'il soit, a été réimprimé dans l'*Histoire de l'art dramatique*. Comme on le verra du reste, presque tous ceux qui sont insérés dans cet ouvrage sont absolument incomplets, écourtés et même remaniés, car il s'y trouve des débuts et des fins d'articles qui ne sont pas de Théophile Gautier. De plus, un très grand nombre de fragments sont inexactement datés et intervertis par rapport à l'ordre chronologique, soi-disant observé dans l'ouvrage. Notre livre en donnera fréquemment la preuve.

Le véritable titre de chacun de ces comptes rendus de théâtre, est : *Revue dramatique*. Il eût fallu le répéter si souvent dans notre travail, que nous nous sommes décidé à l'enlever absolument, en donnant ici le motif de cette sup-

Mérimée, de George Sand et de leurs contemporains, qui ont été reprises pour l'*Artiste* à d'autres recueils, ont subi les mêmes altérations. Il est bon, pensons-nous, que les lettrés en soient avertis, afin que ces versions inexactes ne servent jamais de texte pour les réimpressions des œuvres de leurs auteurs.

pression. Nous en avons fait autant du nom des auteurs des pièces analysées par Théophile Gautier. Enfin, le plus souvent, nous avons enlevé le mot : *Théâtre*, indiqué dans les sous-titres de ces articles. La même raison de diminution de matière nous a contraint à ces nouveaux sacrifices.

Nous avons donné un numéro à chaque morceau formant un tout, si court qu'il fût. Ainsi, un simple quatrain a son numéro particulier, tout comme *Mademoiselle de Maupin*. Il en résulte que, pour les ouvrages parus par fragments détachés, souvent à de longs intervalles, tels que le *Voyage en Espagne*, par exemple, (voir n° 477), une fois le chapitre premier indiqué avec le numéro spécial de l'ouvrage, tous les autres fragments ne portent plus que des numéros *bis*, à leur ordre chronologique d'apparition.

Cependant, lorsqu'une préface inédite ou toute autre page nouvelle est ajoutée à l'œuvre lors de sa première publication en volume, nous lui attribuons encore un numéro à part, à cause de ce morceau nouveau. C'est le cas, par exemple, des *Grotesques* et du *Capitaine Fracasse* (voir n° 711 et n° 1891), dont la *postface* et la *préface* étaient inédites lors de la première apparition de ces ouvrages en volumes.

Nous avons fait pourtant quelques exceptions à ces règles quand les articles ont paru à des dates très rapprochées, et quand ils forment ensemble un tout sans grande importance, tel que les pages sur *Florence* (voir n° 1156^{bis}), sur *la Grèce* (voir n° 1188), sur *Ce qu'on peut voir en six jours* (voir n° 1585), etc.

De plus, le hasard de l'ordre chronologique faisant parfois se suivre immédiatement plusieurs chapitres appartenant chacun à diverses séries en train, ce qui donnerait

plusieurs numéros *bis* l'un après l'autre, nous avons alors employé de préférence les chiffres 2°, 3°, 4°, etc. Nous en avons fait autant quand les chapitres d'une même série se succédaient immédiatement, mais seulement lorsque chacun d'eux réclamait trop d'explications pour les réunir tous ensemble sous un seul numéro *bis*. Le *bis* est donc employé uniquement lorsqu'un seul morceau, sans numéro spécial, doit être intercalé entre deux numéros.

Tout cela n'est peut-être pas aussi clair ni aussi simple que nous l'aurions souhaité. Mais la très grande difficulté d'établir, *sans modèle aucun*, un travail de ce genre, nous a forcé d'appliquer la méthode que nous venons d'indiquer.

Il est naturellement bien entendu que nous ne nous occupons que de l'écrivain. Le peintre, le dessinateur, le graveur, ne sont point en cause ici. M. Émile Bergerat, son gendre, a publié en 1876 une très intéressante brochure sur cette partie de l'œuvre du maître, brochure réimprimée aujourd'hui dans son livre intitulé : *Théophile Gautier*.

Tous les écrits dont nous n'indiquons pas la signature, sont signés en toutes lettres.

Enfin, outre la table donnant le contenu des volumes de Théophile Gautier, et dont nous avons déjà parlé, le lecteur trouvera encore, à la suite de celle-ci, une table spéciale des principales pages du maître citées dans notre livre, car nous y avons recueilli un nombre assez considérable d'articles, non les plus marquants peut-être, mais les plus rares et les plus difficiles à retrouver quand viendra l'heure attendue, mais certaine pour nous, d'une édition complète des œuvres du grand écrivain. De plus, un grand nombre de lettres du poète, d'autres qui lui sont adressées, une foule de pages inédites en prose, une pièce de théâtre

non imprimée, et des variantes nombreuses de ses poésies, inédites aussi pour la plupart, enrichissent notre ouvrage. Enfin, appoint précieux, il contient plusieurs pièces de vers complètement ignorées, et l'on sait si les poésies inédites de Théophile Gautier sont rares !

Nous avons recueilli les moindres lignes, les plus courts fragments échappés à sa plume, laissant au public le soin de juger et de choisir. Nous ne nous sommes pas attribué ce droit et nous n'avons eu qu'un but : mettre la plus grande somme possible de documents sous les yeux des lecteurs, préférant être accusé de minutie plutôt que de négligence. La bibliographie bien comprise d'ailleurs, n'est-elle pas tout entière dans la recherche et la conservation des œuvres vraiment complètes des grands écrivains ? Il existe cependant dans les poésies du maître certaines variantes d'un ou deux mots par vers, que nous n'avons pas relevées ici. Un volume tout entier n'y suffirait pas. Mais, en revanche, nous avons cité parfois des pages dont nous n'acceptons nullement la responsabilité. Leur vivacité d'expression est, du reste, bien modérée en comparaison des livres qui paraissent chaque jour, et qu'on rencontre malheureusement dans toutes les mains.

Comme complément de notre ouvrage, un album de fac-similés de toutes sortes : dessins, portraits, eaux-fortes, lettres, manuscrits, vers, etc., ayant trait au maître ou émanant de lui, sera publié en même temps que ce livre.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à remercier tous ceux qui nous ont si patiemment aidé dans ce long travail.

Exprimons d'abord, — puisque nous le lui avons promis sur sa demande, — notre gratitude à M. Édouard Pierre (de Boesse, Loiret), bibliophile lui-même, dont le précieux dévouement, les patientes et intelligentes recherches, poursuivies avec une rare sagacité, ont amené la découverte par lui de documents et d'autographes nombreux, fort utiles à nos travaux.

Puis, après avoir offert à S. A. I. madame la princesse Mathilde l'expression de notre gratitude pour tout ce qu'Elle a bien voulu nous communiquer de Théophile Gautier, remercions ensuite toute la famille du poète, et particulièrement MM. Théophile Gautier fils et Émile Bergerat; M. Georges Charpentier, notre éditeur; MM. Maurice Dreyfous; Maurice Tourneux; Claudius Popelin, qui a lui-même si bien parlé du poète dans la préface de ses *Cinq octaves de Sonnets*; Maxime Du Camp; Haro; A. Delzant; Henri Boucher, qui nous a tant aidé et qui prépare avec tant de soin et d'ardeur, depuis plusieurs années, une iconographie complète des portraits du poète, aujourd'hui sur le point de paraître; le vicomte de Cormenin; H. Herluison, d'Orléans; le

comte Olivier de Gourjault, le fidèle ami du poète, devenu le nôtre; etc., etc., et bien d'autres personnes, dont l'énumération serait trop longue ici. N'oublions pas pourtant les noms de ceux qui ne sont plus et auxquels nous devons tant : Mademoiselle Zoé Gautier, MM. Paul Dalloz et Armand Baschet. Nous offrons à tous l'expression de notre vive reconnaissance pour le concours qu'ils ont bien voulu nous apporter.

Nous tenons enfin à réserver une mention toute spéciale à M. P. Lalanne, dont l'inépuisable obligeance est allée jusqu'à revoir les épreuves de presque tout notre livre. Bien des fautes de tout genre nous avaient échappé, et si elles ont disparu de ces pages, c'est à lui seul que nous le devons. Nous ne saurions assez l'en remercier.

Avant de terminer, nous sera-t-il permis d'exprimer le vœu que M. Edgar Evertson Saltus, n'use point de ce livre comme il l'a fait de notre *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, dont il a tiré la plus grande partie d'un volume intitulé *Balzac*, publié en anglais, à Boston, et sous son seul nom, sans aucune indication de la source à laquelle il avait emprunté presque tous ses renseignements bibliographiques?

VI

Puisse notre ouvrage hâter l'apparition des *Œuvres Complètes* de Théophile Gautier ! Si ce résultat est obtenu, nous croirons alors avoir servi selon ses vœux le grand poète que nous allons laisser parler, en citant comme conclusion de ces trop longs préliminaires, ce qu'il a dit lui-même dans la notice placée en tête des *Œuvres Complètes* de madame Émile de Girardin, paroles qui expriment si bien ce que nous souhaitons pour leur auteur :

« Le plus durable tombeau qu'on puisse élever à un poète, c'est une édition définitive, corrigée par une main pieuse et un cœur qui se souvient. — La dalle de marbre blanc, sculptée d'une croix en relief, ne recouvre que la dépouille terrestre. Ici, l'âme est tout entière ! »

V^m DE SPOELBERCH DE LOVENJOU.

Bruxelles, 1877-1887.

TABLE

DES VOLUMES ET DES BROCHURES

DE THÉOPHILE GAUTIER,

AVEC INDICATION DES NUMÉROS QUI S'Y RAPPORTENT DANS L'OUVRAGE ¹.

Abécédaire du Salon de 1881.

Voir n. 1754, 1755^{bis}, 1756^{bis},
1757^{bis}, 1759^{bis} et 1760^{bis}.

A Jean Duseigneur. Voir n. 52.

Albertus, ou l'âme et le péché.

Voir n. 1 à 42, 44, 47, 48,
49, 50, 53, 59^{bis} à * 75 (*).

Ambassadrice (L'). Voir n. 1029.

Art Moderne (L'). Voir n. 577,

890, 940, 948, 1269, 1309,
1309³⁰, 1309³⁰, 1310, 1310^{bis},
1312, 1312^{bis} et 1314.

Avatar. Voir n. 1400.

Beaux-Arts en Europe (Les).

1855. Voir n. 363, 1276, 1278,
1281, 1288, 1290, 1345, 1351,
et les numéros bis des n. 1352
à 1362, 1365 à 1376, 1378,

1379, 1381 à 1384, 1386 à 1388.

Belle-Jenny (La). Partie car- rée (Les Deux Etoiles). Voir n. 251.

Capitaine Fracasse (Le). Voir

n. 1778, 1781^{bis}, 1783^{bis},
1786^{bis}, 1792^{bis}, 1805³⁰,
1810^{bis}, 1813^{bis}, 1818^{bis},
1828^{bis}, 1834^{bis}, 1840^{bis},
1845^{bis}, 1846, 1851^{bis}, 1855^{bis},
1863³⁰ et 1891.

Caprices et Ziznags (Ziznags).

Voir Ziznags, plus n. 368,
818, 818³⁰, 875, 921, 998,
999, 1125 et 1145.

Celle-ci et Celle-là. Voir n. 85.

Comédie de la Mort (La). Voir

n. 57, 59, 78, 80, 81, 87, 89,
94, 97, 99-100, 106^{bis}, 115,
117, * 118, 124, 135, 139, 213,
219, 220, * 229, 230, 232,
239^{bis}, * 242, 269, 298, 299,
300, 301^{bis} à 332, et 369 (*).

(1) Les numéros de cette table,
précédés ici d'un astérisque, doi-
vent aussi être consultés à l'Appen-
dice.

(2) Voir aussi, à l'Appendice, le
n° 66.

(3) Voir aussi, à l'Appendice, les
nos 107^{bis}, 212 et 216.

XLVIII TABLE DES VOLUMES ET DES BROCHURES.

Constantinople. Voir n. 1186, 1196^{bis}, 1219^{bis}, 1220^{bis}, 1221^{bis}, 1240^{bis}, 1246^{bis}, et 1247^{bis}.

Croix de Berny (La). Voir n. 765 et 845.

Dessins de Victor Hugo. Voir n. 1832.

De la Mode. Voir n. 1569.

Deux Étoiles (Les). Voir la Belle Jenny et Partie Carrée.

Douzain de Sonnets (Un). Voir n. 2242^{ss} à 2259.

Eldorado (L'). (Fortunio). Voir n. 241 et 242.

Émaux et Camées. Première édition, 1852. Voir n. * 847, 972, 973, 974, 989, 1028, 1083, 1041, 1100, 1118, 1119, 1120, 1149, * 1151, 1181, * 1182^{ss}, 1183, 1184 et 1185.

Émaux et Camées. Deuxième édition, 1853. Voir les mêmes numéros, plus n. 1200, 1208^{bis} et 1209.

Émaux et Camées. Troisième édition, (marquée seconde), 1858. Voir les mêmes numéros, plus n. 1207, 1258, * 1268, 1283, 1381, 1423, 1526, 1558, et * 1586.

Émaux et Camées. Sixième édition (1), 1872. Voir les mêmes numéros, les deux éditions des Poésies nouvelles. plus n. * 476, 2063, 2076, 2171, 2258, 2353, 2354, et 2355.

Émaux et Camées. (Édition in-32, 1884). Voir les mêmes numéros, plus n. 2257.

Expositions de Paris; salon

(1) La quatrième et la cinquième édition d'Émaux et Camées ont paru en 1863 et en 1866, dans les deux éditions des Poésies Nouvelles.

de 1857 (Les). Voir n. 1511 et suite.

Femme de Diomède (La). Voir n. 1670.

Fêtes de Madrid, etc. (Les). Voir n. 843.

Fortunio. (L'Eldorado). Voir n. 241 et 242.

Fusains et Eaux-Fortes. Voir n. 51, 55, 110, 131, 200, 203, 209, 216, 218, 222, 227, 233, 236, 239, 244, 256, 258, 260, 264, 266, 285, 841, 941, 942, 952, 1117, 1762, 1763, 1809 et 1824.

Gemma. Voir n. 1298.

Giselle ou les Willis. Voir n. * 518.

Grotesques (Les). Voir n. 93, 96, 101, 104, 105, 106, 108, 111, 112^{bis}, 113, 695 et 711.

Guide de l'amateur au musée du Louvre. Voir n. 1382, 1493, 1594, 1780, 1800, 1899, * 1900, 1901, 2110 et 2122^{ss}.

Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans. Voir n. 246 à 1173, précédés d'un astérisque.

Histoire du Romantisme. Voir n. 632, 996, 1183, 1274, 1332, 1334, 1346, 1375^{bis}, 1545, 1813, * 1884, 1963, 1983, 2048, 2098, 2106, 2109, 2125, 2142, 2149, 2156, 2177, 2189, 2204, 2227, 2300, 2310, 2319, 2349, 2350^{bis}, 2351^{bis} et 2361^{bis}.

Honoré de Balzac. Voir n. 1571.

Italia. (Voyage en Italie). Voir n. 1076, 1127^{bis}, 1128^{bis}, 1129, 1130^{bis}, 1132^{bis}, 1133^{bis}, 1135^{bis}, 1136^{bis}, 1139^{bis}, 1140^{bis} et 1153^{bis}.

Jean et Jeannette. Voir n. 1066.

TABLE DES VOLUMES ET DES BROCHURES. XLIX

- Jean et Jeannette, et les Roués innocents.** Voir n. 811 et 1066.
- Jettatura. (Paul d'Aspremont).** Voir n. 1421.
- Jeunes France (Les).** 1833. Voir n. * 56, 76 et * 81^{bis} à 86.
- Jeunes France (Les), suivis de Contes humoristiques.** 1873. Voir n. 45, * 56, 76, * 81^{bis}, à 86, * 91, 156, 434, * 454, 519, 597, et * 714.
- Juive de Constantine (La).** Voir n. 833.
- Larme du Diable (Une).** Voir n. 92, 95, 130, 191, 240, * 388 et 396.
- Loin de Paris.** Voir n. 792, 821, 822, 843, 1138, 1190, 1226^{bis}, 1287^{bis}, 1291^{bis}, 1292^{bis}, 1585 et 1811.
- Mademoiselle Dafné.** Voir n. 191, * 432, 1161 et 2039.
- Mademoiselle de Maupin.** Voir n. * 116 et 390.
- Marilhat.** Voir n. 940.
- Ménagerie intime.** Voir n. 2213, 2215^{bis}, 2218^{bis}, 2220^{bis}, 2221^{bis} et 2226^{bis}.
- Militona.** Voir n. 844 et 847.
- Nature chez elle (La).** Voir n. 2275.
- Négresse et le Pacha (La).** *Inédit.* Voir n. 1147.
- Noces de Cana, de Paul Véro-
nèse, etc. (Les).** Voir n. 978 et 1175.
- Nouveau système de direction
aérienne.** Voir n. 1064.
- Neuvelles.** Voir n. 92, 95, 130, 191, 240, 241, 242, * 388, 432 et 709.
- Œuvres humoristiques.** Voir les Jeunes France, et Une larme du Diable.
- Orient (L').** Voir n. * 77, 368, * 621, 999, 1125, 1131, 1138, 1139, 1187, 1188, 1278, 1286, 1327, 1351, 1453, 1481, 1661, 1730, 1830, 1843, 2114, 2119^{bis}, 2122^{ss}, 2130, 2131, 2131^{bis}, 2133, 2133^{bis}, 2135^{bis}, 2137, 2150, 2284, 2288^{bis}, 2298^{bis}, 2300^{bis}, 2335 et 2343.
- Pâquerette.** Voir n. 1086.
- Partie Carrée. La Belle Jenny (Les Deux Étoiles).** Voir n. 481, * 548, 793 et 951.
- Peau de Tigre (La).** In-8°. 1852. Voir n. 45, 357^{bis}, 377, 431, 434, 436, * 454, 485, 519, 576, 630, 683, 758, * 890, 843 et 1020.
- Peau de Tigre (La).** In-12, 1865. Voir n. 45, * 91, 137, 434, 436, * 454, 475, 519, 583, 597, 630, 683, * 714, 758, 798, 1038, 1355 et 1569.
- Péri (La).** Voir n. 622.
- Photosculpture.** Voir n. 1905.
- Pierrot posthume.** Voir n. 896 et 1953^{ss}.
- Poésies.** 1830. Voir n. 1 à 42 (1).
- Poésies Complètes. (Première
édition) (2), 1845.** Voir : Poésies, Albertus, la Comédie de la Mort, plus n. 88, 415, 453, 474, 478, 479, 482, 483, 484, 489, 491, 500, 505, * 508, * 507, 514, 525 à 530, 534, 536 à 540, 569, 574, 575, 583^{ss}, * 588, 592, 594, 608, 612 à 614, * 634, 645, 649, 652, 654, 657, 661, 665,

(1) Voir aussi, à l'Appendice, Nos 6, 12, 13, 15, 17, 23, 29 et 31.

(2) Un tirage sur clichés de ce volume a porté pour titre en 1866 : *Premières Poésies, 1830-1845*, par opposition au volume des *Poésies Nouvelles*.

L TABLE DES VOLUMES ET DES BROCHURES.

* 673, * 674, 691, 693, 696, 704, 730, 734, * 747, 748, 758^{bis} à 764^{bis}, 931^{ss} et 1754⁽¹⁾.

Poésies Complètes. (*Deuxième édition, 2 volumes*), 1875-1876.

Voir les mêmes numéros, plus n. 52, 60, * 66, 70, 83, 84, 103, 107, 414, * 423, 480, 624, 645, 821, 822, 896, 1067, 1127, 1129, 1150, 1342, 1404, 1846, * 1931, 1974, 1984, 2006, 2011, 2013, 2034, 2060, 2090, 2102, 2103, 2117, 2127, * 2159, 2205, 2214, 2236, 2242^{ss} à 2252, 2259, * 2291, 2306, 2307, 2308, 2360, 2361, 2366, 2367, 2368, 2369 et 2372 à 2389.

Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres. *Voir* n. * 12, 66, 70, 127, 1404, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, * 1931, 2013, 2105, * 2159, 2236, 2362 et 2363.

Poésies Nouvelles (*). (*Pre-mière édition*), 1863. *Voir* *Emaux et Camées, troisième édition, Théâtre de poche, plus* n. 1646, 1655, 1656, 1670, 1723, 1734, 1751, 1774, 1779 et 1875.

Poésies Nouvelles. (*Deuxième édition*), 1868. *Voir les mêmes numéros, plus* n. 2020 et 2051.

Portraits Contemporains. *Voir* n. 268, 271, 272, 275, 279, 286, 292, 296, 403, 404, 407,

545, 555, 755, 864, 932, 940, 1029, 1177, 1222, 1338, 1355, 1447, 1467, 1469, 1479, 1491, 1499, 1509, 1534, 1553, 1571, 1581, 1591, 1660, 1740, 1837, 1872, 1874, 1920, 1983, 2025, 2056, * 2073, 2079, 2085, 2094, 2105, 2109, 2138, 2147, 2166, 2187, 2225, 2268, 2304, 2313, 2332 et 2333.

Portraits et souvenirs Litté-raires. *Voir* n. * 1399, 1407, 1428, 1501, 2148 et 2168.

Quand on voyage. *Voir* n. * 77, 431, 1138, 1156^{bis}, 1442, 1443^{bis}, 1531, 1533, 1603, 1612, 1683, 1951, 1953^{ss}, 1954^{bis}, 1955^{bis}, 1956^{bis}, 1957^{bis} et 1958^{bis}.

Quinze décembre 1840. *Voir* n. 2236.

Rapport sur le progrès des lettres. *Voir* n. 2177.

Regardez, mais ne touchez pas. *Voir* n. 899.

Roman de la Momie (Le). *Voir* n. 1486.

Romans et Contes. *Voir* n. 377, 481, 485, 576, 793, * 830, 1020, 1161, 1400 et 1421.

Roués innocents (Les). *Voir* n. 811.

Sacountala. *Voir* n. 1597.

Salon de 1847. *Voir* n. 865 et 865^{bis}.

Sélam (Le), scènes d'Orient. *Voir* n. 1049.

Souvenirs de théâtre, d'art et de critique. *Voir* n. 102, 119, 132, 348, 571^{bis}, 577, 684, 689^{bis}, 699^{bis}, 702^{bis}, 715^{bis}, 753, 756, 766, 786, 839, 943, 1175, 1193, 1799, 1832, 1939, 1973, 2162, 2183, 2206, 2210, 2290, 2297 et 2390.

(1) Voir aussi, à l'Appendice, Nos 526 à 530, 538, 759, 762, 764 et 764^{bis}.

(2) Ce volume et le suivant contiennent les quatrième et cinquième éditions d'*Emaux et Camées*, et les deuxième et troisième éditions du *Théâtre de poche*.

TABLE DES VOLUMES ET DES BROCHURES.

LI

Spirite. Voir n. 2016.**Tableaux à la plume.** Voir n. 978, 980, 1069, 1073, 1073, 1074, 1075, 1175, 1605, 1676, 1780, 1871, 2070, 2219, 2228, 2241^{bis}, 2242^{2e}, 2259^{bis}, 2260^{2e}, 2261^{2e}, 2262^{2e} et 2264.**Tableaux de siège.** Voir n. 2323 à 2323^{2e}, 2324^{2e} à 2324^{11e}, 2325^{2e} à 2325^{7e} et 2327^{bis}.**Théâtre de poche** ⁽¹⁾. Voir n. 396, 580, 748, 776, 798, 896, 1169 et 1953^{2e}.**Théâtre : mystère, comédies et ballets.** (*Première édition*), 1872. Voir **Théâtre de Poche**, plus n. * 513, 515, 622, 1049, 1086, 1298, 1577, 1597, 1670, 2020, 2357, 2358 et 2359.**Théâtre : mystère, comédies et ballets.** (*Deuxième édition*), 1877. Voir les mêmes numéros, plus n. 623, 1087, 1170, 1301, 1598, 2391 et 2391^{bis}.**Tra-los-Montes** (**Voyage en Espagne**). Voir n. 477, 477^{bis}, 481^{2e} à 481^{2e}, 483^{2e} à 483^{4e}, 494^{bis}, 533^{bis}, 570^{bis}, 572^{bis}, 583^{2e} et 589^{bis}.

(1) La deuxième et la troisième édition du *Théâtre de poche*, ont, en réalité, paru en 1863 et en 1866 dans les deux éditions des *Poésies Nouvelles*, et la quatrième et la cinquième, en 1872 et en 1877, dans les deux éditions du *Théâtre*.

Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne. Voir n. 1625, 1779^{bis} et 1798^{bis}.**Tricorne enchanté** (Le). Voir n. 743.**Trio de Romans** (Un). Voir n. 844, 847, 1066 et 1161.**Vacances du Lundi** (Les). Voir n. 1704, 1801, 2012, 2014, 2074, 2162, 2193, 2197^{bis}, 2198^{bis}, 2199^{bis} et 2201^{bis}.**Vosges** (Les). Voir n. 1704.**Voyage en Espagne** (Tra-los-Montes). Voir **Tra-los-Montes**, plus n. 359^{bis} et 578^{bis}.**Voyage en Espagne** (Un). Voir n. 633.**Voyage en Italie** (Italia). Voir **Italia**, plus n. 1156^{bis}.**Voyage en Russie.** Voir n. * 1616 à 1616^{2e}, 1625, 1666^{bis}, 1667^{bis}, * 1668^{bis}, 1768^{bis}, 1769^{bis}, 1770^{bis}, 1771^{bis}, 1774^{bis}, 1967^{bis}, 1967^{bis}, 2029^{bis}, 2033^{bis} et 2077^{2e}.**Voyage pittoresque en Algérie.** Voir n. 792 et 1226^{bis}.**Yanko le bandit.** Voir n. 1577.**Zigzags** ⁽¹⁾. Voir n. * 77, 136, 161^{bis}, 167^{bis}, 171^{bis}, 180^{bis}, 193^{bis}, 355, 357^{bis}, 361^{bis}, * 559, 647, 650^{bis} et 659^{bis}.

(1) Les éditions suivantes de cet ouvrage ont paru sous le titre de : *Caprices et Zigzags*.

TABLE

DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE THÉOPHILE GAUTIER

ET D'AUTRES ÉCRIVAINS

CITÉS DANS L'OUVRAGE ¹.

TOME I.

- * Lettre à l'auteur. Page iv.
- * Lettre à ses sœurs. Page xi.
- * Lettre à sa fille Judith. Page xv.
- Lettre à Sainte-Beuve. Page xix.
- * Lettre à M. Armand Baschet. Page xxiii.
- Un repas au désert de l'Égypte*, n. 43.
- * *Hoffmann*, n. 43.
- * *La Cafetière* (Début supprimé), n. 45.
- Poésie extra-romantique : profession de foi*, n. 46.
- * *Élégie* (variantes), n. 53.
- Exposition du Musée Colbert*, n. 54.
- * Épigraphe de : *Sous la Table* (variante), n. 83.
- * Trois lettres à Renduel, n. 86.
- Préface du *Sélem*, n. 90.
- * Vers inédits, n. 97.
- La Comédie à l'Hôtel Castellane*, n. 109.
- Prospectus de *Notre-Dame de Paris*, n. 114.
- Lettre à Renduel, n. 116.
- * Lettre à Allyre Bureau, n. 118.
- Ariel*, n. 120.
- Moralité de la *Couronne de bluet*, n. 126.
- Deux lettres à Alphonse Karr, n. 182.
- * Lettre d'Alphonse Karr à Théophile Gautier, n. 183.
- * Quatre lettres à Sainte-Beuve, n. 187.

1. Les morceaux inédits sont précédés d'un astérisque, à cette table.

- * *Versailles*, sonnet (variantes), n. 213.
- * *A propos du Théâtre Castellane*, n. 219.
- * *Henri Heine*, n. 281.
- Prospectus de la Société Œnophile, n. 290.
- * Poésie, n. 326.
- Lettre à Désessart, n. 332.
- A Arsène Houssaye, distique, n. 332.
- Opéra*, n. 352.
- Lettre, n. 369.
- * Lettre de H. de Balzac à Théophile Gautier, n. 423.
- * Deux traductions en prose de sonnets espagnols, n. 423.
- * Lettre à Sartorius, n. 434.
- Billet à Pradier, n. 454.
- * Deux lettres à Paul Foucher, n. 490.
- * *Notre-Dame de Tolède* (variantes), n. 514.
- * *En passant à Vergara* (variantes), n. 526.
- * *La Fontaine du cimetière* (variantes), n. 528.
- * (Un critique est un homme), n. 534.
- * *Un tableau de Valdès Léal* (variantes), n. 540.
- Concours pour le Tombeau de Napoléon, n. 548.
- * Lettre à M. Jullien de Paris, n. 555.
- * *Les trois Grâces de Grenade* (variantes), n. 569.
- * *Sur le Prométhée du musée de Madrid* (variante), n. 608.
- * *Les Affres de la mort* (variantes), n. 645.
- * *Le Soupir du More* (variantes), n. 654.
- * Lettre à M. le baron Bonnaire, n. 674.
- * Lettre de Victor Hugo à Théophile Gautier, n. 709.
- * *Le Tricorne enchanté* (variantes), n. 743.
- Prospectus des *Œuvres choisies de Gavarni*, n. 756.
- * Lettre à M. Charles de Boigne, n. 759.
- * Deux lettres à Mme Alexandre Dumas (Ida Ferrier), n. 759.
- * Billet à Alphonse Karr, n. 762.
- * Poésies d'Espagne. Fragments. n. 764 bis.
- * *Prologue d'ouverture de l'Odéon* (variantes), n. 776.
- * Deux lettres à Bocage, n. 776.
- * Lettre à Bocage, n. 777.
- (En-tête pour les : *Petites misères de la vie conjugale*), n. 780.
- Les Almanachs et le Temps*, n. 788.
- * Lettre à Bocage, n. 791.
- * Lettre à Hetzel, n. 792.
- * *Le Bédouin et la Mer* (variantes), n. 822.
- * Lettre à M. Samuel Henry Berthoud, n. 830.
- Courrier de l'étranger : Espagne*, n. 831.
- * Lettre à *** , n. 833.
- Compte rendu de : *la Juive de Constantine*, n. 834.
- * *Militona* (variante), n. 844.

- * *Pierrot posthume* (variantes), n. 896.
- Lettre à Siraudin, n. 896.
- * Fragment coupé d'un feuilleton de théâtre, n. 944.
- Billet à A. Vacquerie, rédacteur de *l'Événement*, n. 970.
- * *Affinités secrètes* (variantes), n. 972.
- * *Le Poème de la femme* (variantes), n. 973.
- * *Variations sur le Carnaval de Venise* (variantes), n. 969.
- * Lettre à Bocage, n. 1018.
- L'Ambassadrice, biographie de la comtesse Rossi*. Fragments, n. 1029.
- * *A une robe rose* (variantes), n. 1041.
- * Deux lettres à Bocage, n. 1046.
- * Lettre à Alphonse Karr, n. 1048.
- * *Le Sélam* (variantes), n. 1049.
- * *Sonnet* (variantes), n. 1067.
- * *Nostalgies d'obélisques* (variantes), n. 1118.
- * *Coquetterie posthume* (variantes), n. 1119.
- * *Étude de mains* (variantes), n. 1120.
- * Billet à Victor Hugo, n. 1128.
- * Billet à Marc Fournier, n. 1133.
- Anthémis, ou la vapeur sous Justinien*, n. 1137.
- Introduction des : *Aïssaoua*, n. 1138,
- * *La Nègresse et le Pacha*, n. 1147.
- * Billet à Charles de la Rounat, n. 1147.
- * Lettre à Maria Martinez, n. 1147.
- Compte rendu de : *la Nègresse et le Pacha*, n. 1148.

TOME II.

- * *Cærulei oculi* (variantes), n. 1149.
- * *Modes et chiffons* (variantes), n. 1150.
- * *Diamant du cœur* (variantes), n. 1161.
- * Billet à Alphonse Karr, n. 1167.
- * *Les Noces de Cana, de Paul Véronèse* (variantes), n. 1175.
- * *Tristesse en mer* (variantes), n. 1181.
- * *Le monde est méchant* (variantes), n. 1184.
- * *Inez de las Sierras* (variantes), n. 1185.
- * Lettre de Paul de Saint-Victor à Théophile Gautier, n. 1189.
- * Deux lettres à Auber, n. 1199.
- * *Les Néréides* (variantes), n. 1209.
- Lettre au rédacteur en chef de *la Presse*, n. 1234.
- * *Pantaisies d'hiver* (variantes), n. 1268.
- * *Odelette anacréontique* (variantes), n. 1283.
- * Fragment d'un feuilleton de théâtre, n. 1316.
- Billet à Louis Desnoyers, n. 1317.
- Préface de : *Chant et Poésie*, n. 1318.

- * Deux quatrains au comte de Nieuwerkerke, n. 1318.
- Billet à Alexandre Dumas, n. 1335.
- Billet à Achille Denis, n. 1346.
- Fumée* (variantes), n. 1381.
- Introduction de : *Paris et les Parisiens au XIX^e siècle*, n. 1389.
- Études philosophiques*, n. 1390.
- Préface du *Catalogue de la vente de M. Barroilhet*, n. 1402.
- * Lettre à X. Aubryet, n. 1412.
- Billet à Nadar, n. 1419.
- L'Aveugle* (variantes), n. 1423.
- * *Ateliers photographiques de Nadar*, n. 1484.
- * *Le roman de la Momie* (variantes), n. 1486.
- * Lettre à M. de Cailleux, n. 1491.
- * Réplique à M. Barbey d'Aurevilly, n. 1499.
- Madame Émile de Girardin*. Fragments, n. 1501, 1798^{re} et 1744^{bis}.
- * *L'Art* (variantes), n. 1526.
- * Lettre à Préault, n. 1538^{bis}.
- * *Bûchers et tombeaux* (variantes), n. 1556.
- * Trois lettres à M. Poulet-Malassis, n. 1556.
- * *Les primitifs*, n. 1560.
- * Programme d'art, n. 1562.
- Honoré de Balzac*. Fragment, n. 1571.
- Préface de : *L'Univers illustré*, n. 1584.
- Discours [pour M. Pelletier], n. 1606.
- * *En sortant des Italiens*, poésie, n. 1616.
- * *Ce que disent les hirondelles* (variantes), n. 1646.
- Le Baptême de la Néva*, n. 1669.
- * *Peintures de M. Matout à l'hôpital Lariboisière* (variantes), n. 1688 et 1751^{bis}.
- * Billet à M^{me} Émile de Girardin, n. 1744^{bis}.
- Lettre à Pharamond Blanchard, n. 1755^{bis}.
- * *Le Château du Souvenir* (variantes), n. 1779.
- Dédicace des *Fleurs du mal*, de Charles Baudelaire, à Théophile Gautier, n. 1809.
- Chanson à boire* (variantes), n. 1846.
- * Lettre au comte Walewski, n. 1854.
- Lettre à Ch. Monselet, n. 1891.
- Lettre à Paul Foucher, n. 1891.
- * Lettre à Édouard Fournier, n. 1891.
- * Deux billets à M. Charles Yriarte, n. 1891.
- Allocution à la Société nationale des Beaux-Arts, n. 1895.
- Introduction de : *les Dieux et les demi-Dieux de la peinture*, n. 1898.
- Lettre, n. 1906.
- Allocution à la Société Nationale des Beaux-Arts, n. 1906.
- * Lettre à M. Poulet-Malassis, n. 1926.

- Mort de M. Fiorentino*, n. 1938.
Discours aux obsèques de M. Fiorentino, n. 1940.
Inauguration de la ligne directe de Paris à Madrid, n. 1952.
 * *Pierrot posthume* (variantes), n. 1953 ²⁰.
Toast au banquet de la Société Nationale des Beaux-Arts, n. 1966.
 * *Lettre à l'empereur Napoléon III*, n. 1973.
 * *Les Rôdeurs de nuit* (variante), n. 1974.
 * *Quatrain latin*, n. 1984.
 * *Lettre à Arsène Houssaye*, n. 2039.
 * *La Fleur qui fait le printemps* (variantes), n. 2063.
Ex-dono du Voyage en Russie, n. 2077 ²⁰.
L'Hirondelle (variante), n. 2103.
 * *Trois quatrains à Mademoiselle Alice Ozi*, n. 2111.
Théophile Gautier à Charles Garnier (variantes), n. 2159.
Monsieur Saint-Maurice, le bon chevalier, par Claudius Popelin, n. 2174.
 * *Ex-dono à Sainte-Beuve, du Rapport sur le progrès des lettres*, n. 2177.
 * *Rapport sur le progrès des lettres*. Variante du début, n. 2177.
 * *Lettre de Sainte-Beuve à Théophile Gautier*, n. 2193.
Quinze décembre 1840 (variantes), n. 2236.
 * *Lettre de Napoléon III et réponse de Théophile Gautier*, n. 2236.
 * *Baiser rose, baiser bleu* (variantes), n. 2246.
 * *Les Déesses posent* (variante), n. 2251.
 * *Notes de critique artistique*, n. 2261 ²⁰.
Sujet de concours, n. 2271.
Lettre, n. 2274.
 * *Recette de risottos*, n. 2274.
Lettre de Victor Hugo à Théophile Gautier, n. 2282.
 * *L'Isthme de Suez*. Fragment, n. 2300 ¹⁰⁰.
 * *Marine* (variantes), n. 2306.
 * *Lettre à M. Adolphe Bazin*, n. 2322.
 * *Le Versailles de Louis XIV* (variante), n. 2325 ²⁰.
Henri Regnault. Fragment, n. 2350.
Ugo, drame. Fragment, n. 2350 ¹⁰⁰.
Tableaux contemporains. Fragment, n. 2351.
 * *La Mansarde* (variantes), n. 2354.
 * *Dernier vau* (variantes), n. 2355.
 * *En essayant des plumes*, n. 2357.
 * *Plan de l'Amour souffle où il veut*. Fragment, n. 2357.
 * *L'Amour souffle où il veut* (variantes), n. 2357.
 * *Prologue de Struensée* (variantes), n. 2358.
 * *La Bataille*, poésie (fragment), n. 2358.
Sonnet, n. 2365.

- * Quatre sonnets écrits sur bouts rimés, n. 2365.
- * Monologue de *Maître Wolfram* (variantes), n. 2366.
- Lettre à Alphonse Karr, n. 2371.
- * Deux quatrains, n. 2371.
- * *Le Glas intérieur* (variantes), n. 2372.
- * *Le vingt-sept Mai*, sonnet (variantes), n. 2377.
- * *A Maxime Du Camp*, sonnet (variantes), n. 2378.
- * *Allitérations* (variante), n. 2379.
- * *Au bois de Boulogne* (variantes), n. 2381.
- * *La Perle du Rialto*, comédie (variantes), n. 2385.
- * Sept quatrains, n. 2388.
- * Note de G. Sand en tête d'un : *Tombeau de Th. Gautier*, n. 2405.
- Billet à Préault, n. 2408.
- Lettre à ses parents, n. 2410.
- Sonnet, n. 2411.
- Lettre à Jules Janin, n. 2413.
- Lettre de Th. Gautier et réponse de Fanny Elssler, n. 2415.
- Lettre à M. Ingres, n. 2416.
- * Douze pièces de vers, n. 2417.

APPENDICE

- * *La Tête de mort* (variantes), n. 31.
- * Lettre à M. Tremblay, n. 31.
- * *Colère* (variantes), n. 36.
- * *A Méry*, vers, par Louis de Cormenin, n. 107 bis.
- Opinion de Théophile Gautier sur la censure, n. 1013 bis.
- Prospectus de l'*Histoire des peintres*, n. 1016.
- * *Diamant du cœur* (variantes), n. 1151.
- * Lettre à M. Buloz, n. 1234.
- * *Fantaisies d'Hiver* (variantes), n. 1268.
- Les Aquarelles de Blanchard*, pages 592-601.
- * *Esquisses de voyage : L'Hiver à Saint-Petersbourg*. XVII, n. 1668 bis.
- * *Musée secret* (variantes), n. 1931.

HISTOIRE DES ŒUVRES
DE THÉOPHILE GAUTIER

I

1830-1851

- C 0. Poésies de Théophile Gautier. In-12 de 8 feuilles 1/6, 192 pages. Imprimerie de *Rignoux*, à Paris. — A Paris, chez *Mary*, chez *Rignoux*, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Prix : trois francs.

Théophile Gautier a raconté lui-même que ce volume fut mis en vente au moment de la révolution de Juillet et nous le trouvons en effet inscrit sous le n° 4270 de la *Bibliographie de la France* du 31 juillet 1830. Les quarante-deux morceaux qu'il contient ont été écrits de 1826 à 1830, entre quinze et dix-neuf ans ; c'est l'auteur qui nous l'apprend aussi dans la préface qu'il y ajouta en 1832, en adjoignant le poème d'*Albertus* et vingt pièces nouvelles à son premier livre. En 1845, pour la première édition de ses *Poésies complètes*, Théophile Gautier corrigea ces poésies, et, après leur avoir enlevé leurs titres et leurs épigraphes, il les divisa en quatre séries : *Élégies*, — *Paysages*, — *Intérieurs*, — *Fantaisies*. Ce classement, qui n'avait d'autre but que de diminuer la matière et de faire tenir tous ses vers en un seul volume, a été maintenu jusqu'à la mort du poète ; ce n'est que dans l'édition complète de ses *Poésies*, parue en 1875-1876, que les épigraphes, les titres et l'ordre des pièces dans la première édition ont été rétablis ; Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel* du 16 novembre 1863 (*Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 271-272), avait déjà témoigné vivement combien il regrettait le classement primitif. Dans sa brochure sur Théophile Gautier, M. Maurice Tourneux dit, à propos de l'édition de

1. Nous ne mettrons de numéro en tête des titres généraux, qu'à ceux représentant un morceau séparé ou un ouvrage entier.

2 HISTOIRE DES ŒUVRES DE TH. GAUTIER.

1875-1876, que les corrections faites par l'auteur en 1845 n'y ont pas été conservées; c'est une erreur, car c'est sur le texte de 1845 qu'elles ont été réimprimées; seulement on y a ajouté *Cauchemar*, le *Far-niente*, l'*Élégie II* et le *Voyage* du volume de 1830 qui n'avaient pas été conservés en 1845. Cette édition de 1845 fut bien souvent réimprimée, de cette année à 1875-1876, toujours sous le titre de *Poésies complètes* de Théophile Gautier; une seule de ces reproductions fut publiée, en 1866, sous celui de: *Premières poésies*, par opposition au volume des *Poésies nouvelles*, paru pour la première fois en 1863. Nous recueillerons le texte primitif de ces premières poésies, chaque fois que les corrections de l'édition de 1845 l'ont modifié d'une façon assez importante pour qu'il soit intéressant d'en conserver la première version. Nous indiquons le contenu du volume tout entier comme paraissant pour la première fois, car nous n'avons pas trouvé une seule des pièces qui le composent dans les journaux du temps, avant leur insertion dans l'ouvrage.

1. Méditation.

2. *Moyen âge*. Ces vers ont été réimprimés dans le *Journal des demoiselles* en 1838 et en 1849.

3. Élégie I^{re}.

4. Paysage.

5. La Jeune fille.

6. *Le Marais*. Les quatre derniers vers de la première strophe étaient d'abord ceux-ci :

De roseaux qui tremblent au vent :
Autour, des saules et des aunes
Que les brouillards ont rendu(s) jaunes,
Croisent leur branchage mouvant ;

7. Sonnet I. « Aux vitraux diaprés des sombres basiliques, ».

Ce sonnet a été réimprimé dans les *Morceaux choisis des classiques français, etc.*, *Poètes*, par F.-L. Marcou, sous le titre de : *Souvenir et Réverie*.

8. **Serment.** Voici la dernière strophe de la première version ; dans tout le reste de la pièce le tutoiement n'existait pas :

Par ces dix-sept ans, par cette âme
D'espagnole, je te promets,
(O jeune fille, que ma flamme
Pour toi ne s'éteindra jamais.

Cette pièce a été réimprimée, sous le titre de : *Quand on a vingt ans*, dans l'*Artiste* du 1^{er} mars 1854, et dans la *Petite Revue* du 10 juin 1865.

9. **Les Souhaits.**

10. **Le Luxembourg.** Variante du dernier vers :

Courir à perdre haleine au plein cœur du soleil.

11. **Le Sentier.** Tout le début de la pièce est changé ; en voici la première version :

Connaissiez-vous là-bas dans ce vallon que noie
En automne la brume, un sentier qui tournoie ?
C'est plaisir de le voir en mai, lorsque les fleurs
Étalent à l'envi sur ses bords leurs couleurs,
Rouges coquelicots et marguerites blanches,
Asphodèles, bluets, chrysanthèmes, pervenches,
Sous la goutte de pluie inclinant leur azur ;
Violettes, trésor de parfums : un jour pur
En fait éclore assez pour combler des corbeilles,
Assez pour enrichir des légions d'abeilles.
A droite est une haie, à gauche un filet d'eau,
Que dérobe aux regards un ondoyant rideau
De cresson toujours vert, et ce sentier, je l'aime

.

12. **Cauchemar.** Ces vers, qui se retrouvent encore dans le volume d'*Albertus*, en 1832, n'ont pas fait partie de l'édition des *Poésies complètes* de 1845 ; ils ont reparu en 1873 à Bruxelles dans un volume intitulé : *Poésies de Théophile*

4 HISTOIRE DES ŒUVRES DE TH. GAUTIER.

Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres, et ont été réunis aux autres œuvres poétiques de leur auteur dans l'édition définitive de 1875-1876.

13. **La Demoiselle.** La seconde strophe est entièrement refaite; voici sa version originale :

Sur la pâquerette blanche
Qui se penche
Au moindre souffle du vent,
Le bouton-d'or, la pivoine,
Et l'avoine
Au panache gris mouvant;

Les trois premiers vers de la onzième strophe sont écrits d'abord ainsi :

Lacs d'argent aux fraîches ondes,
Plaines blondes,
Bois qui chantent, coteaux bleus,
.

Cette pièce a été réimprimée fort souvent; elle a reparu dans le *Mercur* du dix-neuvième siècle du 6 novembre 1830, dans les *Annales romantiques* pour 1832, et elle a été citée par le colonel Staaff dans son ouvrage : *La Littérature française, depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*.

14. **Les Deux âges.** Variante des vers quinze et seize :

Aux rameaux déliés; ou, d'autres fois, le soir,
Balançant dans sa main un léger arrosoir.

15. **Far-niente.** Ces vers, qui ont aussi fait partie du volume d'*Albertus*, en 1832, ont été supprimés dans les *Poésies complètes*, en 1845; ils ont reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et ont été réunis enfin aux autres œuvres poétiques de leur auteur dans l'édition définitive de 1875-1876.

16. **Stances.**

17. *Promenade nocturne*. Variantes des strophes trois, quatre et six :

(La nuit est calme; les étoiles
Brillent au milieu du ciel pur,
Et se réfléchissent sans voiles
Dans le miroir du lac d'azur.

(Et la lune au disque d'agate,
S'avance au-dessus des monts bleus,
Comme le brick ou la frégate
Au sein de l'océan houleux.

.

La Voix argentine de l'onde
Qui ruisselle entre des roseaux,
Dans une ravine profonde,
Sous un ombrage de bouleaux.

Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *Chanson de mai*, par M. C. Gautier ; sous celui de : *Nuit d'été*, par M. L.-G. Bellini, et, sous leur titre réel, par M. H. Colard.

18. *Sonnet II*. « Ne vous détournes pas, car ce n'est point d'amour, ».

19. *La Basilique*. Réimprimé dans le *Journal des demoiselles*, en 1838 et en 1849.

20. *L'Oiseau captif*. Variante du onzième vers :
Et couvre les rameaux d'un feuillage enchanté.

21. *Rêve*. Variante du dernier vers :
Ce mot qui les vaut tous :— Pourquoi n'est-ce qu'un rêve !!

22. *Pensées d'automne*. Variantes des vers dix-neuf, vingt-trois et vingt-quatre :

Des tilleuls embaumés et de la chute d'eau

.

Et surtout des bleuets et des frêles pavots
Qui croissaient à milliers parmi des blés nouveaux.

Ces vers ont reparu en 1849 dans le *Journal des demoiselles*.

23. **Infidélité.** Mis en musique par M. Paul Puget.

24. **A mon ami Auguste M(aquet).**

25. **Élégie II.** Ces vers ont encore fait partie du volume d'*Albertus*, en 1832, et, en 1873, du volume publié à Bruxelles, sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres* ; ils avaient été supprimés en 1845 de la première édition des *Poésies complètes* de leur auteur et ont été rétablis seulement dans celle qui parut après sa mort, en 1875-1876.

26. **Veillée.**

27. **Élégie III.**

28. **Clémence.** Ces strophes ont été mises en musique par M. E. Garnier, sous le titre de : *Auprès du saule, méditation*.

29. **Voyage.** Ces vers ont fait partie aussi du volume d'*Albertus* en 1832. Supprimés en 1845 de la première édition des *Poésies complètes*, ils ont passé en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et ont repris enfin leur place, en 1875-1876, dans l'édition définitive des œuvres poétiques de leur auteur.

30. **Le Coin du feu.** Réimprimé en 1838 dans le *Journal des demoiselles*.

31. **La Tête de mort.**

32. **Ballade.** Variantes des trois derniers vers de la première strophe, et de la troisième strophe tout entière :

.
Et que les moissons blondes
Dorment comme les ondes,
Sous un soleil de feu ;

.

(Près des vieilles murailles,
A l'ombre des broussailles,
Quand le lézard s'endort ;
Et quand dans les prairies
Les pervenches flétries
Jonchent le gazon mort ;

33. Une âme.

34. *Souvenir*. Réimprimé en 1837 dans le *Journal des demoiselles*.

35. Sonnet III. « Quelquefois au milieu de la folâtre orgie, ».

36. Maria.

37. A mon ami Eugène de N(ully). Variante du soixante et douzième vers :

Création dont rien n'égale la beauté.

38. Le Jardin des plantes.

39. Le Champ de bataille. Réimprimé en 1837 dans le *Journal des demoiselles*.

40. Imitation de Byron.

41. Ballade.

42. Soleil couchant.

Voici un *ex-dono* de l'auteur placé en tête d'un exemplaire de ce volume :

Ma vieillesse reconnaît avec plaisir cet enfant de mon enfance, certifié légitime.

1872.

Théophile GAUTIER.

43. Un repas au désert de l'Égypte. — Anonyme. — Le *Gastronome*, jeudi 24 mars 1831. — Une tradition conservée dans la famille de Théophile Gautier veut que son premier article ait paru dans le *Gastronome*. Nous avons feuilleté avec soin la collection de ce journal et nous pensons avoir retrouvé le morceau qu'il y publia, sans signature, comme c'était l'usage dans les journaux de cette époque. Voici ces pages ; nous ne les citons du reste que sous bénéfice d'inventaire :

La lune dormait sur les sables. La grande Thèbes, couvrant de ses ruines la plaine sans bornes, élevait çà et là ses portiques croulants, ses colonnades peintes, ses dieux tristement assis sur leurs trônes isolés qu'entouraient jadis les nefs de temples aujourd'hui renversés, ses sphinx accroupis dans l'ombre comme des monstres nocturnes et fantastiques. Rien n'indiquait la présence d'êtres vivants dans ce royaume de la mort, rien que le glapisement des chacals qui rôdaient au milieu des décombres.

Un voyageur français s'était égaré dans les ruines ; l'admiration dont le ravissaient tant de merveilles avait absorbé toute son attention ; grand ami des choses d'autrefois, et passionné surtout pour les antiquités égyptiennes, les statues, les bas-reliefs, les hiéroglyphes

lui avaient fait oublier et dîners et compagnons ; et, quand vint le soir, il se trouva seul dans la vaste solitude.

La position était tant soit peu critique ; la science et la bravoure n'habitent pas toujours de compagnie, et notre homme n'était rien moins que brave ; à chaque instant il croyait voir sortir de derrière la tête immobile de quelque sphinx le muffle pointu d'une hyène, ou la tête énorme d'un lion du désert. Il fallait pourtant se mettre en quête, au risque de faire des rencontres peu agréables ; le pauvre voyageur erra longtemps en tremblant, enjambant tantôt un chapiteau vernissé, tantôt un Pharaon gisant sur la poussière avec ses divinités ; enfin, il aperçut une flamme brillante qui tournoyait à quelque distance. Il s'avança avec précaution vers une élévation qui semblait faite de main d'homme et dans laquelle s'ouvraient plusieurs excavations. C'était de l'une d'elles que partait la lumière qu'il avait aperçue.

Il pensa que ses compagnons de voyage s'étaient sans doute réunis en ce lieu pour préparer le repas du soir ; cependant, il jugea prudent de ne se diriger qu'obliquement vers cette espèce de grotte, et de pouvoir y jeter les yeux par avance sans être découvert lui-même de l'intérieur.

Ce ne furent pas les habits étroits des Francs, ni les longs caftans des soldats du Pacha qu'il aperçut, mais bien les manteaux blancs de cinq ou six Bédouins, maigres et bazanés, étendus en silence autour d'un grand feu où rotissait une gazelle.

Se retirer sans être entendu était bien difficile. S'il était poursuivi et attrapé, l'affaire de notre homme devenait très mauvaise. Il connaissait les us et coutumes

des gens près desquels il se trouvait ; il eut du cœur en désespoir de cause, et, entrant d'un pas délibéré dans la caverne, il s'inclina devant le plus apparent des Arabes, et saisit le bas de son manteau, en leur adressant le *salam aleikum* d'usage.

L'Ismaélite, sans ôter sa pipe de sa bouche, lui fit signe de s'asseoir près de lui, et attendit gravement que l'étranger jugeât à propos de révéler son nom et le motif de sa venue.

Le Français lui fit connaître en peu de mots sa situation et lui demanda l'hospitalité pour une nuit.

— Allah est grand et sa main nourrit avec une égale générosité le croyant et l'infidèle. Reste avec nous, étranger, tu prendras ta part de ce qu'il nous a envoyé aujourd'hui, et demain nous t'aiderons à retrouver tes frères.

Cependant la gazelle cuisait et se dorait peu à peu, et une odeur étrange, nauséabonde, inexplicable se répandait dans la grotte avec des flots de fumée suffocante.

Quelle en pouvait être la cause ?

Le voyageur pensa à ces ingrédients d'espèce déshonnête dont le véridique M. de Voltaire attribua malicieusement le goût au prophète Ézéchiël dans ses déjeuners ; mais non, ces déjections animales, desséchées, ne conservent que bien peu d'odeur, et, d'ailleurs, le feu n'en était point alimenté, car il se nourrissait de longues bûches d'une forme toute particulière et qui, à travers la fumée, ressemblaient à des figures humaines.

Le Français y fit peu d'attention, et, quand on lui servit poliment un morceau de filet de gazelle, ses dents aiguisées par un jeûne de vingt-quatre heures travail-

lèrent à l'envi de celles des Bédouins qui l'entouraient. Cependant l'odeur bizarre et putride s'était tant soit peu communiquée à la viande, car il sentit par intervalle son estomac se soulever.

Tout à coup il jeta un regard sur le feu qui mourait, car il vit distinctement..., il vit une masse informe réduite en charbon, mais à l'extrémité de laquelle s'allongeait un pied d'homme noirci par les flammes.

Il pensa tomber à la renverse d'horreur et d'effroi.

— Qu'a donc le Français? lui demanda l'un de ses hôtes.

La bouche béante, les yeux égarés, le voyageur montrait de la main le cadavre.

— Est-ce que tu ne connais (pas) cela, Français? dit l'Arabe d'un air d'indifférence; c'est un de ces Giaours qui reposent dans la montagne, embaumé et ceint de bandelettes depuis le temps du roi Salomon. Il faut bien que ces infidèles servent à quelque chose après leur mort!

Le Français se trouvait dans une tombe égyptienne; il avait mangé de la gazelle à la momie!

Ce n'est pas là en tous cas la première page de prose de Théophile Gautier; nous possédons le manuscrit autographe du morceau inédit suivant, écrit, on le verra, à la fin de 1830. L'auteur venait donc d'avoir dix-neuf ans.

HOFFMANN.

Voici venir, à l'horizon littéraire, où, depuis la grande semaine, nous n'avons eu à signaler que de frêles esquifs pavoisés aux couleurs du moment, un vaisseau de haut bord, voguant à pleine voile et portant à la

poupe un de ces noms qui trouvent du retentissement à droite et à gauche : Hoffmann le fantastiqueur, avec une cargaison de contes inédits qui ne le cèdent en rien à leurs aînés.

Pic de la Mirandole, dans son outrecuidance scolastique, avait fait connaître qu'il soutiendrait en public une thèse *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Cette expression, ridicule de morgue et de bouffissure pédantesques, est juste appliquée à l'auteur de *La Cour d'Artus*, d'*Agafia*, du *Violon de Crémone* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

En effet, comme le dit madame de Staël à propos de *Faust*, il y a tout et même plus que tout dans ces conceptions d'un génie complexe et inépuisable : la vie extérieure réelle, reproduite jusque dans ses détails les plus familiers, à touches larges et franches comme celles des vieux maîtres ; la vie intérieure et imaginative, les malaises d'âme et les découragements amers, des visions et des rêves horribles ou gracieux, des figures grimaçantes et bizarres, des ricanements diaboliques ; à côté d'un ravissant profil de jeune fille, au milieu d'une peinture suave, le ciel et l'enfer, le dessus et le dessous, ce qui est et ce qui n'est pas, et tout cela avec une force de couleur, une intensité de poésie, une verve d'exécution dont Hoffmann, peintre, musicien, ivrogne et hypocondre était peut-être seul capable au monde ; car, quel autre qu'un musicien aurait pu décrire toutes ces sensations musicales si déliées et si subtiles qui font le charme de la *Vie d'artiste*, des *Maîtres chanteurs* et de *Don Juan* ; quel autre qu'un peintre, concevoir et accomplir avec une aussi rare perfection *Salvator Rosa* et *L'Église des Jésuites* ; quel autre

qu'un ivrogne et qu'un hypocondre, ces monstres informes, ces caricatures grotesques, ces masques à la manière de Callot ou des *Songes drôlatiques* de Rabelais, qu'il fait voir sur des fonds noirs ou blancs. Aussi, aucun des livres que j'ai lus ne m'a impressionné de tant de manières diverses. Après un volume d'Hoffmann, je suis comme si j'avais bu dix bouteilles de vin de Champagne ; il me semble qu'une roue de moulin a pris la place de ma cervelle et tourne entre les parois de mon crâne ; l'horizon danse devant mes yeux et il me faut du temps pour cuver ma lecture et parvenir à reprendre ma vie de tous les jours. C'est que l'imagination d'Hoffmann, grisée elle-même, est vagabonde comme les flocons de la blanche fumée emportés et dispersés par le vent, fouguese et pétillante comme la mousse qui s'échappe du verre, et que son style est un prisme magique et changeant où se réfléchit la création en tous sens, un arc-en-ciel, un reflet de toutes les couleurs de l'iris, une queue de paon où le soleil a réuni tous ses rayons !

Ces contes étranges diffèrent tellement de tous les contes parus jusqu'ici, qu'on éprouve en les lisant la même impression qu'un homme lancé de Paris à Pékin, au moyen d'une fronde, éprouverait à l'aspect des toits vernissés, des murailles de porcelaine, des treillis rouges et jaunes de ses maisons, des enseignes des boutiques chargées de caractères bizarres et d'animaux fantastiques, et de toute cette population qui nous apparaît si baroque sur les feuilles de nos paravents, avec ses parasols, ses chapeaux en cône, ornés de clochettes, et ses robes chamarrées de larges fleurs et de petits serpents ailés.

Quelle variété ! quelle vie ! quel mouvement ! Le candide Pérégrinus Tyss, maître Floh, la ravissante petite péri Doerje, la modiste Giacinta, qui essaye si coquettement les robes de ses pratiques, le peintre et sa fille, que sais-je moi ! Tant de silhouettes bouffonnes, tant de portraits de femmes aériennes comme des esquisses de Lawrence, tant de peintures fraîches ou chaleureuses, des *selve selvaggie* de Salvator, des intérieurs de Téniers ; et puis, dans *Marino Faliero*, des points de vue de Venise que l'on croirait échappés au pinceau de Caneletti.

Je sais bien qu'il ne manque pas, malgré tout cela, de gens qui traitent Hoffmann d'auteur absurde et extravagant ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Il y a bien des gens qui disent que Victor¹ n'est pas poète !

Théophile Gautier avait recommencé quatre fois le début de cet article ; voici ses trois premières versions :

I

Toutes les formules de l'admiration ont été épuisées pour ce prodigieux génie ! Quel est l'homme doué du sentiment de l'art qui ne sache.....

II

Voici venir à l'horizon littéraire où, depuis la dernière tempête politique, nos yeux n'ont encore vu apparaître entre le ciel et l'eau que sa banderole et sa voile triangulaire.....

1. Victor Hugo.

III

Voici venir à l'horizon littéraire où, depuis la dernière tempête politique, nous n'avons aperçu que de frêles esquifs pavoisés aux couleurs du moment, un navire de haut bord ayant écrit à la poupe un de ces noms que chacun respecte et admire, Hoffmann, avec une cargaison de contes inédits : *Maitre Jean Wacht le charpentier*, *le Cœur de Pierre*, *les Maîtres chanteurs* et *Isaac Denner*, où l'on retrouve la même verve et la même liberté de touche qui font de la lecture de cet auteur une lecture si attrayante. Je ne sais si tout le monde est de mon avis.....

Il est curieux de comparer ces lignes avec l'étude sur les contes d'Hoffmann que Théophile Gautier publia en 1836 et qu'il retoucha en 1840 (voir n° 132). L'influence du conteur allemand se fait, du reste, vivement sentir dans ses œuvres de jeunesse, et sa première nouvelle notamment, *la Cafetière*, garde fortement l'empreinte du bizarre talent d'Hoffmann.

✓ 44. **L'Orage (Pluie).** Ces vers ont été publiés pour la première fois, signés Théophile Gautier, dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 16 avril 1831. Ils reparurent en 1832 dans le volume d'*Albertus*, augmentés des vers vingt-sept à trente, et sous le titre qu'ils ont gardés : *Pluie*. Ils ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les vers vingt-quatre à vingt-six sont changés dans l'édition de 1845 des *Poésies complètes*; ils sont imprimés comme suit dans le *Mercure* et dans *Albertus* :

Véroniques d'azur, coquelicots pourprés,
Tulipes toutes d'or et blanches marguerites,
Pervenches et bluets, roses et clématites!

45. La Cafetière, conte fantastique. Cette nouvelle, signée J. Théophile Gautier¹, a été publiée dans le *Cabinet de lecture* du 4 mai 1831. Elle a fait partie du *Keepsake français*, pour 1834 (N° 6173 de la *Bibliographie de la France* du 16 novembre 1833); du *Fruit défendu*, recueil en quatre volumes par divers, dont le tome trois, qui contient la *Cafetière*, a paru à la fin de 1841; de la *Peau de Tigre*, recueil de nouvelles, en trois volumes in-8°, par Théophile Gautier, paru en 1852. Elle porte dans la *Peau de Tigre* le titre d'*Angéla* et perd l'épigraphe de sa première publication. Dans la seconde édition de cet ouvrage, parue en 1865 en un seul volume in-12, cette nouvelle reprend son premier titre, toujours sans épigraphe; enfin, en 1873, elle est placée à la suite de la nouvelle édition des *Jeunes-France* et elle y retrouve définitivement son épigraphe. La *Revue pittoresque* du 20 juillet 1849 l'a aussi réimprimée sous son titre de : *La Cafetière*.

Nous avons découvert une version absolument différente du début de ce conte; elle est inédite, et nous allons la citer ici. L'autographe sur lequel nous copions ces lignes doit dater de la première jeunesse de l'auteur et c'est là, bien certainement, une des premières pages qu'il ait écrites; on y remarque une certaine gaucherie de style, qui rappelle un peu les compositions d'écoliers, et cette nouvelle, la première que Théophile Gautier ait publiée, a sans doute été réécrite plusieurs fois avant d'être livrée à l'impression :

L'année dernière, un de mes camarades d'atelier m'invita à passer quelques jours dans une terre qu'il avait au fond de la Normandie.

Il invita pareillement deux autres jeunes gens, Arrigo Cohic et Pédrino Borgnioli, comme moi élèves du même maître.

On était en septembre, précisément à l'époque de l'ouverture des chasses, et comme il est de bon ton d'être chasseur, mes compagnons se crurent obligés d'emporter tout l'attirail d'usage en pareil cas.

1. On sait que l'auteur s'appelait Pierre-Jules-Théophile Gautier.

Beaux fusils bronzés à deux coups, poudrières élégamment sculptées suspendues par un riche cordon de soie, carnassières aux mailles vertes, profondes à engloutir le gibier de vingt forêts, guêtres en cuir pour préserver les jambes des broussailles, casquettes de paille pour garantir le visage du soleil, rien n'y manquait, voire trois chiens d'arrêt qu'on fit monter en voiture avec nous. Moi, je n'emportais rien du tout, pensant, comme don Juan et Lord Chesterfield, qu'un homme d'esprit ne peut chasser deux fois dans sa vie.

On se moqua de moi, mais je tins bon, l'expérience de l'année précédente m'ayant guéri de la chasse pour toujours.

Enfin, après deux jours de route sur des chemins affreux, par un temps de brume et de pluie, nous arrivâmes au lieu de notre destination.

C'était une espèce de château composé de plusieurs corps de logis irréguliers bâtis à différentes époques, selon que l'accroissement de la famille l'avait exigé. Les parties les plus anciennes de la construction ne paraissaient pas cependant remonter plus haut que la fin du règne de Louis XIII. Une multitude de fenêtres de toutes les formes et de toutes les grandeurs perçait inégalement les murailles lézardées et moisies par le bas, à force d'humidité. A chaque angle des toits, dont l'ardoise avait depuis longtemps perdu son lustre, pirouettaient, avec un son aigre et criard, de grandes girouettes rongées de rouille. La cour était pleine d'herbes, et le lierre croissait entre les fentes des murs et le perron tout couvert de mousse.

Car il y avait au moins trente ans que ce château n'était plus habité que par un vieux domestique, chargé

de donner de l'air aux appartements déserts, de brosser les tapisseries et de battre de temps à autre les fauteuils habillés de vastes housses.

L'aspect de cette désolation fit un singulier effet sur moi et me serra le cœur ; mais l'accueil cordial et bienveillant du jeune maître dissipa cette impression fâcheuse. Il nous conduisit tous les trois dans une cuisine immense qui sentait le moyen âge à faire plaisir.

Le plafond était rayé de solives de chêne noircies par la fumée. Les fenêtres étroites et longues avec des vitrages de plomb ne laissaient passer qu'un jour mystérieux et vague digne d'un intérieur de Rembrandt. Une énorme table occupait tout le milieu de la pièce. Sur des planches, colorés des teintes les plus chaudes, s'étaient une grande quantité d'ustensiles de cuivre jaune et rouge de formes bizarres ; les uns noyés dans l'ombre, les autres se détachant du fond avec un point lumineux sur la partie saillante et des reflets sur le bord.

Il y avait aussi plusieurs pots de faïence peints de diverses couleurs comme on en voit dans les vieux tableaux flamands.

Mais, certes, ce qu'il y avait de plus curieux c'était la cheminée. Elle tenait presque tout un côté de la salle, et l'on aurait pu y faire rôtir un bœuf aussi aisément qu'une mauviette dans nos foyers modernes.

Trois ou quatre fagots étaient posés en travers sur des chenets de fer, ornés de grosses boules bien luisantes.

Comme je suis frileux de mon naturel, j'entrai sous la vaste hotte de la cheminée et, me tenant debout, j'étendis avec un profond sentiment de bien-être mes mains dégantées vers la flamme, qui montait en pétit-

lant au long de la plaque de tôle représentant les armes de France et dansait sur la muraille, enduite d'une couche épaisse de suie ; et je serais resté là tout le jour à regarder les gerbes d'étincelles bleues et rouges, à écouter le grésillement des langues de feu qui s'échappaient du bois à demi-consumé. si l'on ne m'eût pas averti que le dîner était prêt.

L'on pense bien qu'il était délicat et abondant, et que nous y fîmes honneur. L'on mangea beaucoup, on but encore plus, de sorte qu'après quelques propos joyeux il fallut s'aller coucher.

On mit mes deux camarades dans une même chambre et moi dans une autre, tout seul.

Cette chambre était vaste. Je sentis en y entrant comme une espèce de frisson, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau, et que, le seuil passé, je n'avais plus de relation avec celui-ci.

En effet, l'on aurait pu se croire au siècle de la Régence. Rien n'était dérangé ; la toilette couverte de boîtes, de peignes et de houppes à poudrer semblait avoir servi hier. Deux ou trois robes à couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes jonchaient le plancher, comme si quelqu'un venait de se déshabiller là, et, sur le bord de la cheminée, je vis, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte pleine de tabac encore frais.

Je ne remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler de tous mes membres.

Je me déshabillai promptement et je me mis au lit. Pour en finir avec ces sottes frayeurs, je fermai

bien les yeux en me tournant du côté de la muraille ;
 mais il me fut impossible de rester dans cette position :
 le lit s'agitait sous moi comme une vague et mes pau-
 pières se retiraient violemment en arrière. Force me
 fut de me retourner et de voir.

46. *Poésie extra-romantique ; profession de foi.* Ces
 vers ont paru dans le *Mercury de France* au dix-neuvième
 siècle du 7 mai 1831, et ils y sont signés : M. Personne. Nous
 croyons cependant pouvoir, sans crainte d'erreur, les
 attribuer à Théophile Gautier, en collaboration peut-être
 avec Gérard de Nerval. Ils y sont accompagnés de cette note
 des rédacteurs :

Ce titre seul suffirait pour annoncer que les rédac-
 teurs du *Mercury* sont loin d'accepter la responsabilité
 du genre et de la manière que l'on blâmera sans doute
 dans ces deux pièces¹. Mais ces poésies que nous insérons
 en tête de chaque numéro ne représentent presque
 jamais notre religion poétique ; c'est aux lecteurs à les
 juger en premier comme en dernier ressort ; nous
 accueillons avec la même faveur le pour et le contre,
 le sublime et le ridicule.

Cette pièce n'a jamais été réimprimée et nous allons la
 reproduire ici pour la première fois ; mais nous devons
 auparavant signaler une particularité singulière qui la con-
 cerne ; les vers vingt et un à trente-deux, ont été insérés par
 M. Jules Claretie en 1865 à la page 26 de son volume sur
Pétrus Borel, comme étant de Gérard de Nerval. Faute d'indi-

1. Les mots : *Poésie extra-romantique* servent de titre général à deux
 pièces différentes dont la seconde, intitulée : *A mon ami Daniel Gavet,*
auteur de Jakar Ouassou, ou les Tupinambas, est signée Ch. Lassaillie : on
 sait que ce dernier, romantique exalté, fonda en 1836, avec Théophile
 Gautier, un journal intitulé : *l'Ariel*.

cation quelconque, le volume les citant sans aucune désignation de provenance ni rien qui justifie leur attribution à cet écrivain, nous cherchions en vain l'édition originale de ce morceau, lorsque le hasard nous fit rencontrer la pièce tout entière. Nous faisons précéder d'un astérisque les vers cités par M. Jules Claretie :

J'aimerais mieux, je crois, manger de la morue,
Du karis à l'indienne, ou de la viande crue,
Et le tout chez Martin, place du Châtelet,
D'où je sors ; j'aimerais mieux, même, s'il fallait,
Travailler à cent sous la colonne au *Corsaire*,
Ou bien au *Figaro*, comme un clerc de notaire ;
Ou bien dans la *Revue*, à raison de cent francs
La feuille in-octavo, petit-romain, sur grand
Papier, — ou dans la *Mode*, ou le *Globe* ou l'*Artiste*,
Pour rien, — que de m'entendre appeler Philippiste,
Républicain, Carlisle, Henriquiste, — Chrétien,
Païen, Mahométan ou Saint-Simonien,
Blanc ou noir, tricolore, ou gris, ou vert, ou rose ;
Enfin quoi que ce soit qui croie à quelque chose.

- C'est qu'il faut être aussi bête à manger du pain,
Rentier, homme du jour et non du lendemain,
Garde national, souscripteur, ou poète,
Ou tout autre animal à deux pieds et sans tête,
Pour ne pas réfléchir qu'il n'est au monde rien
Qui vaille seulement les quatre fers d'un chien ;
- ✓ * Que la société n'est qu'un marais fétide,
 - * Dont le fond sans nul doute est seul pur et limpide,
 - * Mais où ce qui se voit de plus sale, de plus
 - ✓ * Vénéneux et puant, va toujours par-dessus :
 - * Et c'est une pitié, c'est un vrai fouillis d'herbes
 - * Jaunes, de roseaux secs épanouis en gerbes,
 - ✓ * Troncs pourris, champignons fendus et verdissants.
 - * Arbustes épineux croisés dans tous les sens,

* Fange verte, mousseuse et grouillante d'insectes,
 * De crapauds et de vers, qui, de rides infectes
 * Le sillonnent, le tout parsemé d'animaux
 * Noyés, et dont le ventre apparaît noir et gros.
 Que sais-je encore?... Il vient de ces moments de crise
 Où le marais se gonfle et s'agite et se brise;
 Le fond vient par-dessus, clair et battant les bords
 Pour creuser une issue et s'épandre au dehors.....
 Il se fait étang, lac, torrent. — Puis tout se calme
 Et redevient marais; la fin en général me
 Paraît toujours la même, et la nature aussi
 Des choses montre bien qu'il en doit être ainsi.

Cette perception m'est seulement venue
 Depuis sept à huit mois, que j'ai vu toute nue
 L'allure des partis, — et sur cet autre point
 Des croyances, que j'ai connu qu'il n'en est point
 De bonne, ni n'en fut; — ce que m'a la logique
 Des Saint-Simoniens démontré sans réplique,
 Et j'y comprends la leur. — Donc, comme j'ai fort bien
 Dit plus haut, maintenant, je ne crois plus à rien,
 Hormis peut-être à moi; — c'est bien triste! et, sans doute,
 En venir à ce point est chose qui me coûte;
 J'ai fait ce que j'ai pu, pour qu'errant au hasard
 Mon âme autour de moi s'attachât quelque part,
 Mais comme la colombe hors de l'arche envoyée,
 Elle m'est revenue à chaque fois mouillée,
 Trainant l'aile, sentant ses forces s'épuiser,
 Et n'ayant pu trouver au monde où se poser!

Théophile Gautier cite lui-même deux vers de cette pièce dans une curieuse lettre inédite, adressée à Gérard de Nerval en 1840, dont nous possédons l'autographe.

47. **Paris.** Ces vers ont paru pour la première fois dans le *Mercur de France au dix-neuvième siècle* du 11 juin 1831. Ils sont entrés ensuite dans le volume d'*Albertus*, en 1832, et

dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les vers quarante et un à cinquante ont été changés en 1845 ; voici leur première version :

La chaumière moussue entre les arbres chauves,
Le chardon aux stylets acérés, et les mauves ;
— Le tic-tac discordant du moulin, — les forêts,
Qui prennent la lumière et le chaud dans les rets
De leurs rameaux touffus, croisés comme des mailles,
La mûre du buisson, les glaïeuls, les broussailles
Qui traînent leurs cheveux mal peignés sur le sol,
Le pâle saule, ouvrant ses bras en parasol,
La moisson qui blandoie, et la bergeronnette
Qui caresse en passant la frêle pâquerette,

le vers vingt et un était différent aussi ; il était d'abord imprimé ainsi :

Il lui faudrait des monts diadémés de neige,

48. Sonnet. « Lorsque je vous dépeins cet amour sans mélange. ».

Ce sonnet, daté de juin 1831 sur l'autographe, a paru pour la première fois dans le *Cabinet de lecture* du 14 juillet 1831. Après avoir passé dans l'*Hommage aux dames* (pour 1832) il a pris le titre de *Sonnet IV* en entrant en 1832 dans le volume d'*Albertus*, et il a fait partie sous ce titre de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. On le trouve encore, cité comme extrait d'*Albertus, ou l'âme et le péché*, dans le volume d'Édouard Fournier : *Souvenirs poétiques de l'école romantique* publié chez Laplace et Sanchez en 1879 (daté 1880). Ce *Sonnet* a été mis en musique par M. J. Philipot.

49. Sonnet. « Qu'est-ce que le bonheur dont on parle ? — L'avare, ».

Ce sonnet parut d'abord dans le *Cabinet de lecture* du 4 août 1831, puis, en 1832, dans le volume d'*Albertus*,

sous le titre de *Sonnet V*. Il a fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

50. **Le Retour.** Ces vers ont paru dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 17 septembre 1831 ; ils sont entrés en 1832 dans le volume d'*Albertus* et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Voici la première version des vers six à onze, changés en 1845 :

On va tout en rêvant où le hasard vous mène ;
 — Le ciel est indigo ; — c'est un petit sentier
 Au long d'un mur croulant ; — il fait chaud ; l'égantier,
 L'aubépine, sur nous entrelacent leurs branches
 De neige et de corail ; les marguerites blanches
 Courbent leurs disques d'or où tremble un diamant.

Trois fragments de cette pièce sont entrés aussi, sans titres, en décembre 1878, dans l'album de M. Giacomelli : *Ailes et fleurs*, et une partie de la pièce a été réimprimée dans : *Morceaux choisis des classiques français, etc. Poètes*, par F.-L. Marcou, sous le titre de : *Promenade aux champs*.

51. **Arts. Buste de Victor Hugo.** Cet article, publié dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 8 octobre 1831, est signé Th. G. C'est le premier, à notre connaissance, que Théophile Gautier ait publié sur les arts. La *Notice* sur Jean Duseigneur, parue en 1866, dont nous parlerons au numéro suivant, dit que ce buste fut exécuté le 10 septembre 1831, et qu'il fut exposé au musée Colbert en 1832. Ce morceau a été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*, sous le titre de : *Un buste de Victor Hugo*.

52. **A Jean Duseigneur, ode.** Quoique l'autographe de cette pièce soit daté du 24 septembre 1831, elle parut, datée seulement de septembre 1831, dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 22 octobre 1831.

Le manuscrit porte partout le nom de Jean orthographié « Jehan, » orthographe typique qu'il faudrait respecter en volume.

Il fut fait un tirage à part très restreint (in-8° de huit pages), de la composition de cette pièce dans le *Mercur*, et la *Bibliographie de la France* ne l'a pas indiqué.

Ces vers, que Théophile Gautier avait perdus et auxquels il tenait beaucoup, il les avait toujours recherchés en vain ; nous les avons retrouvés en 1866 et réimprimés pour la première fois dans l'*Univers illustré* du 14 mars de cette même année, sous le titre de : *Une curiosité littéraire*, accompagnés de la note que voici, due à la plume de M. Noël Parfait :

On sait que la sculpture contemporaine vient de perdre un artiste d'un grand talent, M. Jean Duseigneur, dont le nom se trouva mêlé au mouvement romantique qui suivit 1830. On cite surtout de lui les magnifiques bustes de Victor Hugo et de Théophile Gautier¹.

M. Théophile Gautier, à son début dans les lettres, adressa à Jean Duseigneur une pièce de vers qui n'a jamais été recueillie dans les œuvres du célèbre écrivain, et qui est devenue aujourd'hui tout à fait introuvable. Il nous paraît curieux de mettre sous les yeux du public l'épître que le jeune romantique adressait au jeune sculpteur, et que nous retrouvons dans l'album d'un de nos amis. Ce sera une oraison funèbre digne d'un homme dont toute la carrière fut si militante.

Ces vers ont passé ensuite dans la brochure nécrologique intitulée : *Jean Du Seigneur, statuaire*, par divers, parue chez Renouard, tirage à part d'un article du numéro de mai 1866 de la *Revue universelle des arts* ; cette publication s'imprimant à Bruxelles, le dépôt de cette brochure et son insertion dans la *Bibliographie de la France* n'ont pas eu lieu. Ces vers ont encore été réimprimés dans l'*Artiste* du 15 mai 1866 et Théophile Gautier en a cité lui-même trois strophes

1. Il n'existe pas de buste de Théophile Gautier par Jean Duseigneur mais seulement un médaillon.

en 1872 dans le chapitre trois de son *Histoire du romantisme*. En 1876, enfin, ces vers ont pris place dans le tome II des *Poésies complètes* de leur auteur.

Il faut ajouter encore à l'histoire des reproductions de cette ode que M. Jean Duseigneur a donné lui-même un fac-similé de l'autographe de la dernière strophe, dans l'*Autographe au salon* du 17 juin 1865 ; il y indique par erreur le *Mercur de France* comme le recueil qui l'a publiée.

53. *Élégie*. Ce morceau, paru pour la première fois dans l'*Almanach des muses* pour 1832 (n° 5796 de la *Bibliographie de la France* du 17 décembre 1831), fut placé en 1832 dans le volume d'*Albertus*, sous le titre d'*Élégie IV*. Depuis il a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Le manuscrit, signé J.-Théophile Gautier, est daté du 17 juillet 1831. Les variantes que voici sont inédites :

Mon bel ange, depuis ta visite imprévue
 Deux mois se sont passés que je ne t'ai pas vue ;
 Deux mois entiers, c'est long ; — mais, je ne croyais pas
 Que le temps à ce point pût ralentir son pas ;
 Qu'une minute fut une heure ; une journée,
 Auprès de toi si courte, une mortelle année !
 Que fais-tu, que dis-tu, pour user tous ces jours
 Écoulés au néant, pour activer le cours
 De cette vie égale et dormante, pareille
 Aux eaux d'un fleuve lent qui dans son lit sommeille ?
 Comment as-tu mené ton existence ? A quoi
 Dépensé les matins et les soirs loin de moi ?
 Quelle pâture as-tu donnée à la grande âme
 Dont le reflet puissant luit dans tes yeux de flamme,
 Au milieu de cœurs froids, qui ne comprennent rien,
 Et dont aucun ne bat à l'unisson du tien ?

Bornée aux soins obscurs de l'étroite famille,
 Aux travaux de ton sexe, ardente jeune fille,
 Qu'as-tu pensé, les jours, qu'as-tu songé, les nuits ?
 Pour endormir au fond de toi les longs ennuis

— Quel opium prends-tu ? — Quelle voix charmeresse
 Par ses accords joyeux allégeant ta tristesse,
 A retenu tes pleurs sur le bord de tes cils ?
 Quelle âme, sœur de la tienne, enlacé quelques fils ¹
 D'une couleur plus claire à cette noire trame ?
 Quelle nouvelle scène à rajouter au drame ?
 Qui t'aime maintenant et quel est le dandy
 Au maintien fashionable, au ton leste et hardi,
 Qui te fait la faveur de ses phrases mielleuses ?
 Voyons, dis-moi cela ? — De tes lèvres moqueuses
 Quel sarcasme a jailli, quand un autre que moi
 Osait t'aimer en face et te le dire, à toi,
 A toi que mon amour de poète a sacrée,
 A toi que ma parole a longtemps enivrée !
 Raconte-moi bien tout. Je veux savoir comment
 Sont conçus les discours de ce burlesque amant ;
 Je reconnaitrai bien de quel roman il tire
 Ses galantes fadeurs. — Oh ! que nous allons rire ! —
 Dans ce vieil almanach, demi-rongé des vers,
 Je gagerais mes os de retrouver ses vers.
 Les voici ! seulement en place d'E(ugénie)
 Qui se devinerait, c'est : madame Ur(anie) !

.

As-tu trouvé là-bas une sœur pour ton âme,
 Capable de la suivre en ses élans de flamme,
 Une autre jeune fille, aimant ainsi que toi,
 Une amie éprouvée et qui garde avec foi
 Tout ce qu'on laisse aller pendant ces causeries
 Où l'on ne cache rien : fantasques rêveries,

1. Ce vers contient treize syllabes, et il est écrit ainsi d'une façon absolument nette sur l'autographe de l'auteur ; nous le conservons donc comme une curieuse exception de négligence dans l'œuvre poétique de Théophile Gautier ; il est hors de doute, du reste, qu'il eût corrigé ce vers s'il l'eût publié, et l'édition imprimée d'*Élégie* n'en garde pas trace.

Beaux châteaux en Espagne et projets d'avenir !

.....

En effet, dans le siècle où par malheur nous sommes,
Que valent les serments des femmes et des hommes ?
Hélas ! le temps n'est plus des loyales amours !
On dit, faute de mieux, qu'on s'aimera toujours ;
Ce : toujours, d'aujourd'hui, c'est demain ; et, qu'il vienne,
A peine en est-il un sur vingt qui s'en souviennent
Au bout non pas d'un an ni de deux, mais d'un mois.
Bientôt l'oubli nous prend au cœur, et quand la voix
Dont le son remuait jusqu'à la moindre fibre
De votre chair, un soir au bal près de vous vibre
Avec son timbre pur et ses notes d'argent....
Mais à propos de quoi tout ceci ? — N'est-ce point

.....

La version imprimée de cette élégie a été reproduite en fac-similé dans les *Trouvailles d'un chiffonnier littéraire*, par M. Alexis Rousset, 1 volume, Lyon 1880. Cette reproduction d'une version manuscrite ne nous semble pas celle d'une version autographe ; ce n'est là, pensons-nous, qu'une copie du morceau, dont la signature est particulièrement contestable. Th. Gautier fait allusion, dans la version publiée de cette pièce, à des vers intimes de lui ; ce sont ceux qui se trouvent dans le volume des *Poésies* de 1830 et non des vers inédits.

1832

54. Exposition du Musée Colbert. Cet article, dont nous possédons le manuscrit autographe, signé T. G., a paru, anonyme, dans le *Cabinet de lecture* du 29 mai 1832. Cette exposition avait été ouverte le 6 du même mois au profit des familles victimes du choléra. On peut lire dans l'*Artiste* du 10 juin 1832 un autre article sur cette même galerie où il est parlé de la plupart des mêmes œuvres. Théophile Gautier y fait une allusion aux pages qu'il avait consacrées quelques mois plus tôt au *Buste de Victor Hugo* par Jean Duseigneur. (voir n° 51). Voici cet article ; la version autographe et la version imprimée étant très différentes, nous les complétons l'une par l'autre dans cette réimpression.

Le Musée Colbert va fermer à la fin du mois, pour rouvrir au commencement de l'autre. Il est donc grand temps de nous occuper de lui, avant que d'autres tableaux prennent la place de ceux qu'un public rare et mécontent de ce semblant d'exposition vient admirer ou critiquer, suivant ses connaissances ou ses impressions.

Sur le livret (je dis le livret), les noms de David, de Girodet et de Gros attirent l'œil flottant entre beaucoup de noms inconnus, dont quelques-uns risquent de devenir célèbres, à notre avis du moins.

Et d'abord, en prenant nos artistes par rang d'ancien-

neté, ainsi que cela se doit, je parlerai du *Portrait de Pie VII* par David, portrait qu'on a peine à croire de lui, malgré la signature en toutes lettres qui se lit sur le tableau. C'est bien ce qu'on peut s'imaginer de plus mauvais ; il est jaune comme un citron ; les mains sont mal modelées ; le dessin vague et mou. David a été plus heureux dans un autre portrait du même pape ; c'est une belle et bonne peinture comme on en fait trop peu, comme David lui-même n'en a pas fait souvent.

Vient ensuite un portrait de je ne sais plus quel général, de M. le baron Gros, qui ne vaut guère mieux, si toutefois il vaut autant ; il n'y a pas la moindre étincelle de couleur dans cette tête de notre premier coloriste, comme on dit ; le général serre la main de son fils sans qu'on puisse apercevoir la moindre contraction dans les muscles de cette main.

Et l'on s'écrie involontairement : M. Gros, où avez-vous laissé la palette avec laquelle vous avez peint la *Bataille d'Aboukir* ?

Adonis partant pour la chasse, est un dessin de Girodet que nous sommes embarrassés de qualifier ; cela n'est pas même détestable ; un mot entre *nul* et *académique*, tenant de l'un et de l'autre, serait ce qu'il faudrait. Le mot manque, quoique la chose soit commune et se rencontre souvent.

Je crois que c'est tout. Ces trois ouvrages sont là pour représenter l'Empire et faire acte de présence ; rien de plus. Passons aux modernes.

Eugène Delacroix a exposé quatre petites toiles ; deux d'entre elles représentent une femme couchée et nue, (dont l'une avec ses bas), qui sont un bijou de couleur ; le coloris en est admirable, et le ton de la femme dans

l'ombre est d'une vérité et d'une finesse exquises, transparent sans faire jaspe, solide sans être noir.

M. Mouchy dont le nom, je ne sais pourquoi, n'est connu de personne, se présente avec un tableau de sainteté : *La mort de saint Pacôme*.

C'est une peinture large et accentuée, la peinture d'un homme habitué à conduire de grandes machines ; Lesueur vu à travers le prisme de Valentin.

Il y a de l'onction dans cette scène ; les religieux prient bien ; leurs têtes sont belles et variées, et, malgré la teinte trop violette répandue sur toute la toile, très certainement c'est une chose remarquable.

M. Decamps a deux tableaux : *Une Halte d'Arabes*, je crois, et *Une Rosse* de laitière ou de maraîcher.

La *Rosse* vaut les *Chiens galeux* et l'*Ane* que vous savez, c'est tout dire ; elle est bien la plus excellente créature qui se puisse imaginer ; la patience et la résignation siègent jusque dans ses oreilles. La *Halte d'Arabes*, quoique inférieure, à mon avis, à la *Patrouille de Cadj-Bey*, est un tableau charmant, un diamant à enchâsser dans l'or ; on ne saurait rien imaginer de plus chaud, de plus ferme et en même temps de plus naïf.

M. Cabat, inconnu comme M. Mouchy, et qui ne mérite pas de l'être, a fait un paysage de moyenne grandeur : à droite, quelques chaumines, un chemin de traverse ; à gauche, une mare, des oies qui barbotent, des nénuphars, des joncs, un homme et une femme ; au fond, un moulin à vent, une moisson qui blandoie entresemée de bluets et de pavots ; et par-dessus tout cela un ciel d'une pureté et d'une limpidité admirables. Voilà le tableau. Je me trompe peut-être, mais, excepté

M. Decamps, je ne sais qui trouverait une couleur aussi ardente et aussi solide que celle-là.

Une *Vue de Saint-Nicolas*, par M. Darche, mérite des éloges ; l'effet du verglas est exact, il fait froid dans la toile. Les masures lépreuses, bourgeonnées, chargées de verrues qui accusent les ravages du temps, sont fort bien aussi. C'est de la pierre à s'y méprendre.

Une *Scène de comédie italienne* et une *Scène d'adieux*, costumes du temps de Louis XIII, sont par M. Bard. La *Scène de comédie* rappelle Watteau, le spirituel peintre de Valenciennes ; comme la *Scène d'adieux*, elle est peinte avec esprit ; la couleur a de la finesse sans vigueur ; le modelé manque, mais les personnages ont de la tournure et sont bien campés sur leurs jambes.

M. Gigoux a exposé deux portraits : l'un, de grandeur naturelle, celui de madame Nodier-Ménessier, attire d'abord les regards. Je ne connais pas cette dame, je ne puis juger de la ressemblance ; je souhaite à M. Ménessier qu'elle soit exacte ; mais je souhaite à madame Ménessier qu'elle ne le soit pourtant pas en tout point, car les chairs m'en ont paru flasques, les bras un peu lourds et le dessin lâché et incorrect ; la couleur en est agréable. L'autre représente une dame en pied qui peint : la pose en est naturelle et pleine de bonhomie. On retrouve tout le talent de M. Gigoux, et il en a beaucoup, dans ce petit portrait. Seulement, il ne devrait pas se souvenir autant que Lawrence a fait aussi des portraits.

Un dessin de M. Célestin Nanteuil m'a frappé, bien qu'il soit placé dans un angle élevé où l'œil a peine à le découvrir. Une pauvre famille : un homme, une femme et un enfant, ratatinés, repliés sur eux-mêmes

dans un entrecolonnement, offrent un groupe plein d'intérêt. Ce dessin, coloré fermement, est triste à voir ; des lazzaroni qui ont froid, du *far-niente* sans soleil, contre une muraille suante et grise, c'est une anomalie étrange. Du reste, ce dessin est sans contredit le meilleur de l'exposition.

Des autres, nous ne parlons pas ; ils n'en valent pas la peine. Passons à la sculpture.

MM. Jehan Duseigneur, Dantan, Machault, Elschœt, et plusieurs autres, auxquels je rendrai le service de taire leurs noms, ont voulu concourir à la bonne œuvre d'une exposition dont le résultat sera d'un mince soulagement pour les pauvres et d'une gloire bien étriquée pour les artistes.

Puisse le gouvernement se pénétrer assez de cette vérité pour comprendre combien une exposition dans les belles salles du Louvre serait nécessaire aux artistes et au public ; puisse-t-il ne consulter là-dessus que le désir général et non messieurs les jurés qui sont trop heureux que cette exposition se trouve reculée, pour ne pas faire tout ce qui dépendra d'eux pour convaincre le gouvernement qu'il n'a rien de mieux à faire que de la renvoyer à 1833.

C'est une triste chose que cet Institut formé pour *encourager*, et qui n'a qu'un seul et même but, *arrêter* et *éteindre*. Ces vieilles gloires, qui devraient être l'appui des jeunes et ne voir dans l'art que l'art, me rappellent ces vieilles coquettes qui ne peuvent sans dépit regarder grandir les jeunes filles autour d'elles, et qui, loin de leur tendre une main expérimentée, sont toujours prêtes à semer leur route d'obstacles et de désagréments.

Le musée Colbert est une compensation presque déri-

soire, un jouet donné pour amuser et leurrer le public et les artistes. Mais plusieurs d'entre eux ont compris qu'il valait mieux garder dans les ateliers des tableaux sur lesquels ils fondent leur réputation, que de les exposer dans cette étroite enceinte. N'y a-t-il pas une grande amertume dans l'espoir trompé de ces jeunes artistes ? Ils ont travaillé avec ardeur, confiants dans la parole royale, et les voilà menacés de ne recueillir le prix de leurs veilles et de leurs fatigues que dans un an ! Il y a dans cette déception de quoi glacer les imaginations les plus ardentes. Mais, quand bien même la cause des artistes ne serait pas une chose suffisamment importante aux yeux du gouvernement pour le décider à ouvrir les portes du Louvre, celle du public, ce me semble, mérite qu'on y prête attention. Or, le public s'ennuie à Paris, et l'ennui est un mal dont beaucoup d'autres dérivent.

Revenons à la sculpture que nous avons abandonnée pour exprimer, non pas notre vœu, mais celui de tous les habitants de la capitale.

D'abord une *Tête* que nous sommes tentés d'attribuer à M. Antonin Moine. C'est une chose charmante ; les chairs sont souples, moelleuses, le modelé plein de finesse et de naïveté ; on ne se douterait pas que c'est du plâtre.

Quant au *Buste de Victor Hugo*, par Jehan Duseigneur, il a déjà été apprécié comme il le mérite ; la ressemblance ne laisse aucun doute, elle est parfaite ; l'exécution, puissante et cependant pleine de simplicité, montre un homme qui n'a pas besoin de convulsions pour être fort, et qui peut se passer d'être exagéré parce qu'il est vrai. La belle statue de *Roland furieux*,

dont les amateurs se souviennent, a fait voir ce dont il était capable.

M. Duseigneur a exposé aussi un cadre de médaillons intitulé : *Camaraderie*. C'est une idée heureuse que ce titre ; ce sont tout bonnement les portraits des meilleurs amis de l'artiste, tels qu'ils sont, sans être déguisés à l'antique ou arrangés en empereurs romains. Je crois, Dieu me pardonne, que l'un a son chapeau sur la tête, l'insolent ! Cela ne ressemble pas aux médailles grecques ni à celles de M. David. Je ne sais s'il faut s'en plaindre.

M. Dantan a fait aussi le *Portrait de M. Victor Hugo*. M. Dantan est connu par quelques charges plus grotesques que spirituelles ; nous avons pris d'abord ce portrait pour la charge de M. Hugo. Des gens bien informés nous ont assuré le contraire ; en tout cas ce plâtre est mauvais : trop si c'est le portrait, pas assez si c'est la charge. *Casimir Delavigne* et *Lallemand* ne valent pas mieux.

Le Buste du général Dubourg, par M. Machault, accuse beaucoup de timidité ; c'est rond et mou. Nous ne reprocherons pas ce défaut à M. Elschoët ; sa *Léontine Fay* n'est autre chose que la Niobé antique ; on ne pourrait imaginer rien de plus sec et de plus dur. Ce n'est pourtant pas la faute du modèle. M. Elschoët a souvent fait beaucoup mieux.

Le reste est au-dessous de la critique.

55. De l'originalité en France. Le *Cabinet de lecture*, 14 juin 1832. Cet article a été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*.

56. Onuphrius Wphly. Ce conte parut pour la première

fois dans la *France littéraire* d'août 1832, et fut réimprimé dans le *Cabinet de lecture* du 4 octobre de la même année, sous le titre de : *L'Homme vexé, Onuphrius Wphly*, accompagné de cette note : « Cet article est un deuxième extrait des *Contes du Bousingot* qui seront publiés prochainement en deux volumes in-8°. La *Main de gloire*, insérée dans notre numéro du 24 septembre, doit en faire partie. » La *Main de gloire*, on le sait, est un conte de Gérard de Nerval, qui signait alors Gérard. Il a été recueilli dans son volume : *La Bohème galante*. Le *Cabinet de lecture*, en le publiant avec le sous-titre de : *Histoire macaronique*, y avait joint aussi cette note : « Extrait des *Contes du Bousingo*, par une camaraderie. Deux volumes in-8°, qui paraîtront vers le 15 novembre. » Ce livre, longtemps annoncé, ne parut jamais.

Au mois d'août 1833, *Onuphrius Wphly* entra dans le volume des *Jeunes-France*, sous le titre d'*Onuphrius, ou les vexations fantastiques d'un admirateur d'Hoffmann*. Il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

Ce conte porta une épigraphe différente en tête de ses trois premières éditions. Dans la *France littéraire* se trouve celle-ci :

El sueno de la rason produce monstruos.

GOYA.

Puis vient celle du *Cabinet de lecture* :

El gueno de la ragoya produce monstruos.

La troisième est celle du volume les *Jeunes-France*, et c'est celle qu'il a conservée.

Il y a d'autres différences encore entre les deux premières éditions de cette nouvelle et le texte des *Jeunes-France*. Nous allons citer ici les passages supprimés dans le volume, en prenant pour base de nos indications l'édition Charpentier, parue en 1873. Les parties *en italique* se retrouvent dans les deux versions.

Au lieu des paragraphes des pages 32 et 33 se trouvait autrefois celui-ci :

Onuphrius, comme je l'ai déjà dit, était peintre, il était aussi poète; il cultivait ces deux arts avec un

emportement frénétique, un enthousiasme sauvage, qui surprenaient beaucoup de gens qui s'imaginent que tout artiste est une espèce de loustic, de clown qui fait des charges, un paillasse de société. Ses vers étaient tels qu'on pouvait les attendre de lui, les vers d'un homme qui ne voyait pas d'hommes, et qui, de toutes les femmes, n'en voyait qu'une. Quant à sa peinture, elle était sévère, grave, dans la couleur forte et sombre de Caravage ou de Ribeira; des hommes bruns, des profils fins et maigres et des moustaches aiguës, des barbes en fer de lance, rousses ou noires, des ajustements singuliers qui ne se rapportaient précisément à aucune époque; des armes étranges, et puis, au milieu de toute cette nature sauvage et fière, une tête de femme toujours la même, suave et pure, l'air un peu souffrant, une vierge de Masaccio qui aurait aimé, qui prouvait que lui-même était amoureux, et qui n'était autre que la belle Jacintha.

Page 35, après le troisième paragraphe, se trouvait primitivement celui-ci :

Avait-il tort? je ne sais; l'habitude de se regarder vivre lui avait découvert bien des choses qui nous échappent; il voyait un doigt fatal, une puissance occulte, là où nous ne voyons rien. Aussi, *dès que Jacintha fut éloignée*, etc., etc.

Page 69, au lieu des deuxième et troisième paragraphes, on lisait ceci :

Cette belle intelligence était à tout jamais éteinte, elle n'avait pu se supporter dans la solitude, et s'était dévorée elle-même faute d'aliments. Cette imagination si ardente, si contemplative, s'était usée sur des sujets

frivoles. *A force d'être spectateur de son existence, Onuphrius avait oublié celle des autres*, et, depuis bien longtemps, il ne vivait plus qu'au milieu de fantômes ; sa vue intérieure s'était faussée, sa minutieuse analyse des choses lui faisait perdre de vue l'ensemble, et le plus mince détail devenait d'une importance exagérée ; son génie s'épuisa dans des rêveries déréglées ; il aurait pu être le plus grand des poètes, il ne fut que le plus extraordinaire des fous. Pour avoir trop regardé la vie à la loupe, il lui arriva ce qui arrive à ces gens qui voient à l'aide du microscope, etc., etc.

Enfin, page 70, au lieu du dernier paragraphe, se trouvait cette variante du dénouement :

Et Jacintha ? — Morte ! — Son plus grand regret fut qu'Onuphrius la crut infidèle.

Il y a dans presque toutes les premières œuvres de Théophile Gautier un reflet très accusé de sa propre personnalité ; le personnage de Théodore particulièrement, qui revient dans plusieurs de ses récits, notamment dans *Mademoiselle de Maupin*, exprime presque toujours l'opinion même du poète. Dans *Onuphrius*, qui a aussi plus d'un trait de son auteur, l'œuvre soi-disant écrite par le héros, page 49, est intitulée : *La Vie dans la mort* ; or Théophile Gautier s'occupait déjà, lorsqu'il publia cette nouvelle, de la partie de la *Comédie de la mort* qui porte ce titre, et ces vingt et une premières strophes de l'œuvre allaient bientôt paraître, sous le titre même cité dans *Onuphrius*, dans le *Cabinet de lecture* du 29 octobre 1832 (voir n° 59).

57. **Chant du grillon.** *La France littéraire*, septembre 1832. Cette pièce de vers de Théophile Gautier reparut en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et elle a fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Il faut remarquer à propos de ce morceau, qu'il existe, en volumes, portant le titre de : *Chant du grillon*,

deux pièces de vers différentes, réunies sous la même rubrique et n'ayant qu'une indication de numéros (I et II) pour les séparer. Celle-ci est la deuxième de la publication en volumes (voir n° 89).

53. *Examen critique des écoles de Rome et de Paris en 1832. La France littéraire*, octobre 1832.

59. *La vie dans la mort, poésie*. Le *Cabinet de lecture*, 29 octobre 1832. L'autographe est daté de décembre 1831. Ce sont les vingt et une premières strophes de la *Comédie de la mort*; après avoir été réimprimées dans l'*Almanach des muses*, année 1833, elles ont paru pour la première fois en volume, en 1838, dans la première édition de ce poème, (voir n° 239^{bis} et 302^{bis}), et ont fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les deux premiers vers de la cinquième strophe étaient d'abord ceux-ci :

La mousse n'avait pas verdi leurs dalles neuves
Cependant, et des noms d'inconsolables veuves

Les trois derniers vers de la seconde strophe de ce morceau sont gravés sur le tombeau de Théophile Gautier, au cimetière Montmartre.

59^{bis}. *Albertus ou l'âme et le péché, légende théologique*, par Théophile Gautier. In-12 de 15 feuilles 2/3, v—367 pages, plus une lithographie de Célestin Nanteuil. Imprimerie de Rignoux, à Paris.—A Paris, chez Paulin, place de la Bourse. Prix : cinq francs.

Ce volume de vers, qui porte le millésime de 1833, parut à la fin d'octobre 1832 et nous le trouvons inscrit sous le n° 5442 de la *Bibliographie de la France* du 10 novembre de cette année. Les pages 1 à 190, qui se terminent par la pièce intitulée *Soleil couchant*, ne sont autres que le restant de l'édition du volume entier des *Poésies* publié en 1830; il ne fallut réimprimer pour cela que la dernière feuille. Seulement l'épigraphe de celui-ci :

Oh ! si je puis un jour !

A. CHÉNIER.

40 HISTOIRE DES ŒUVRES DE TH. GAUTIER.

en est enlevée. La suite du volume est composée de pièces inédites ou déjà imprimées dans les journaux; nous ne parlerons que des premières, puisque nous avons déjà indiqué les autres. Nous pensons cependant que parmi celles que nous désignons comme inédites, faute de connaître leur première publication, il doit en avoir paru plusieurs dans les journaux du temps; avis aux bibliophiles qui seraient plus et mieux renseignés que nous. Théophile Gautier a écrit pour tout ce volume ainsi composé, une *Préface* datée d'octobre 1832, qu'il enleva ainsi que les épigraphes et les morceaux intitulés : *Colère* et *Sonnet VII*, lors de la réimpression du volume dans ses *Poésies complètes*, en 1845; de plus il corrigea presque toutes les pièces. Ainsi modifiés, ces vers ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*, mais ce n'est qu'en 1875-1876 qu'ils ont retrouvé leurs épigraphes et que la préface et les pièces supprimées ont été rétablies. La couverture de la première édition d'*Albertus* porte comme sous presse chez Renduel, les *Contes du Bousingo*, dont nous avons déjà parlé.

60. Préface.

61. *Enfantillage*. Le treizième vers est imprimé ainsi dans la première édition :

D'un pavot au soleil dépliant son bouton.

62. Nonchaloir.

63. *Déclaration*. Voici la première version de la seconde strophe :

Mais vous, dans votre prunelle
Jamais de regard de feu,
Jamais de vive étincelle;
Si vous m'aimez, ô ma belle,
Laissez-moi le voir un peu.

Ces vers ont été mis en musique par M. M. Giro, et, sous le titre d'*Élégie*, par M. Ch. Poisot.

64. Point de vue.

65. **Pan de mur.** Variante du sixième vers :

Le frêle bouton d'or fleurit chaque printemps.

Voici deux variantes inédites du début de ce morceau :

I

Du balcon de la chambre où l'été je travaille,
En face, on aperçoit une vieille muraille,
Admirable de forme, admirable de ton,
Belle à.

II

De ma fenêtre on voit une muraille sombre
Où des pignons voisins tombe et s'allonge l'ombre ;
A ses flancs lézardés par la pluie et le temps,
Le frêle bouton d'or fleurit chaque printemps,
Et sur ses pieds moisis, comme un tapis verdâtre,
La mousse se déploie et fait gercer le plâtre.
Ça et là.

66. **Colère.** Ces vers, supprimées en 1845 des *Poésies complètes*, ont reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, avant de rentrer définitivement en 1875-1876 dans ses *Poésies complètes*.

67. **Justification.**

68. **Frisson.** Variante des trois derniers vers de la strophe seize, relevée sur le manuscrit :

Et l'eau qui tombe à verse
A l'instant vous transperce ;
Quoi donc faire, ô mon Dieu !

69. **Sonnet VI.** « Avant cet heureux jour, j'étais sombre et farouche, ».

70. Sonnet VII. « Avec ce siècle infâme il est temps que l'on rompe; ».

Ce sonnet, supprimé en 1845 des *Poésies complètes*, a reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé: *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, avant d'entrer définitivement en 1875-1876 dans ses *Poésies complètes*.

71. Un vers de Wordsworth. Daté, sur l'autographe, d'avril 1832.

72. Débauche. Le vers trente était autre dans la première édition; voici cette version :

Une véritable catin.

73. Le Bengali; à une jeune fille créole. Daté, sur l'autographe, d'avril 1832.

74. Le Cavalier poursuivi. Daté, sur l'autographe, de mars 1832.

75. Albertus ou l'âme et le péché, légende théologique. Ce poème, qui fut écrit en 1831, a été corrigé en 1845, et nous allons relever ses variantes les plus intéressantes. Le dernier vers de la strophe XCI était d'abord celui-ci :

Du temps de Maximilien II.

Les vers sept à douze de la strophe XCVII, ceux-ci :

Et... sur ce diable d'*et*, dans son style pudique,
Choppe bégueusement tout narrateur classique.
La fornication reste en blanc, et le point
Que Basile jamais comme immoral ne biffe,
Sous sa plume devient l'honnête hiéroglyphe
De ce qui ne l'est guère ou point.

Enfin l'*Artiste* du 21 janvier 1844 à réimprimé, sous le titre d'*Idylle*, les strophes 47 et 49 à 58 inclusivement de ce poème; les trois premiers vers de la strophe 51 y sont imprimés ainsi :

Sans cela, cher lecteur, j'aurais fait un poème
Ou deux ; mais à quoi bon rimer lorsque l'on aime ?
Comme je vous l'ai dit, je n'avais pas le temps,

Ce poème a fait partie, à partir de 1845, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. La dernière édition de 1875-1876, contient une faute d'impression au vers neuf de la cent et sixième strophe ; il faut le lire ainsi :

Un *recueil* de Callot et de Goya complet !

Cette pièce termine le volume. Il y a donc quinze morceaux y compris *Albertus* qui paraissent ici, croyons-nous, pour la première fois.

Un exemplaire d'*Albertus* vendu il y a quelques années à la librairie Baur et Dettaille porte pour dédicace autographe signée ces mots : *Truculence-Purulence*. Elle est accompagnée de cette note :

Y voir une sorte d'outrecuidance ou d'excentrique profession de foi littéraire, ce serait faire gratuitement injure à l'auteur d'*Albertus*. Ces deux mots farouches et provoquants, que le plus audacieux bouzingot eût à peine osé, au plus beau temps de la croisade romantique, arborer sur son drapeau, le poète ne les a écrits sur cet exemplaire que par manière d'ironique espièglerie, les empruntant à une chanson qu'un ami malicieux lui fredonnait aux oreilles au moment où il allait, déférant à la demande qui lui était faite, mettre sa signature sur le volume.

Voici l'*ex-dono* mis par l'auteur en tête d'un autre exemplaire de cet ouvrage :

A Charles Asselineau, au dernier des romantiques, l'un des plus anciens et premiers romantiques.

Ce 1^{er} juillet 1869.

Théophile GAUTIER.

Et celui-ci, mis en tête d'un exemplaire offert à une dame :
Aimez-moi comme je vous aime.

Théophile GAUTIER.

76. *Elias Wildmanstadius, ou l'homme-moyen-âge*. Ce conte a paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1833, qui sont inscrites sous le n° 5446 de la *Bibliographie de la France* du 10 novembre 1832. Il reparut dans le *Cabinet de lecture* du 24 décembre 1832 et entra l'année suivante dans le volume des *Jeunes-France* dont il a toujours fait partie depuis.

Il y a des variantes dans la première version. D'abord le premier paragraphe que voici est remplacé maintenant par deux autres paragraphes (édition Charpentier, p. 201-202) :

C'est ou plutôt c'était un bien singulier original que le digne Élias Wildmanstadius de Nuremberg, plus connu sous le nom de l'*Homme-moyen-âge*.

Aujourd'hui la scène se passe dans la ville de S..., au lieu de Nuremberg où elle se passait primitivement. Dans les *Annales romantiques*, cette nouvelle était accompagnée d'une vue de Nuremberg, ce qui expliquerait cette modification par la nécessité d'y associer la gravure et le récit.

Au lieu du paragraphe trois de la page 206, on lisait :

En littérature, il eût cité juste, la plus mince ballade du plus obscur minnesinger, le passage le plus insignifiant des Niebelungen ; il ne se doutait pas de Gœthe et de Schiller. Il vous eût raconté de point en point la chronique de tel principicule contemporain de Goëtz de Berlichingen, et vous l'eussiez fort étonné en lui parlant de Napoléon.

77. *Venise*. Cet article a paru pour la première fois dans : Le *Landscape Français : Italie*, inscrit sous le n° 6035 de la *Bibliographie de la France* du 8 décembre 1832. Ce livre porte le millésime de 1833. Théophile Gautier n'avait jamais

vu Venise lorsqu'il écrivit ce morceau, et il est vraiment curieux de comparer ces pages avec celles d'*Italia* consacrées à la même ville. Il reparut pour la première fois, en 1845, dans son volume : *Zigzags*, puis, en 1865, dans : *Quand on voyage*, et, enfin, dans l'*Orient*, deux volumes, publiés en 1877. Ces deux dernières versions sont augmentées d'une sorte d'introduction parue d'abord en tête des *Aïssaouas, scène d'Afrique*, dans la *Revue de Paris* de novembre 1851. Lorsqu'on refondit, en 1865, cet article pour en faire un chapitre de son voyage d'Afrique, dans *Loin de Paris*, l'introduction ne put être conservée et devint ainsi celle de *Venise*; elle ne lui convient nullement du reste, comme nous le prouverons plus loin en la citant (voir n° 1138). L'épigraphe de l'article a disparu de toutes les versions publiées depuis celle de 1845; la voici :

AMÉLIE.

Et vers quelle époque étiez-vous à Venise?

ARTHUR.

A la fin de 1829.

(A. DUMAS.) *Thérèse*.

Théophile Gautier avait écrit cet article pour servir de commentaire à la gravure qui l'accompagne.

Disons ici, avant de passer à 1833, que Théophile Gautier n'est pour rien dans la pièce : *Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux*, par M. Félix Pyat, Felin et Théo (Théodose Burette), jouée le 1^{er} mars 1832 à l'Odéon, et dont nous trouvons un exemplaire annoncé dans le catalogue de juillet 1882 de la librairie Rouquette, accompagné de cette incroyable note : « Édition originale d'une pièce très rare, en collaboration avec Théophile Gautier. » M. Burette a signé d'autres pièces encore du pseudonyme de Théo, et celle-ci ne porte au titre, comme noms d'auteurs, dans la *Bibliographie de la France*, que : « Félix Pyat et Théo. » Nous ne savons pourquoi le nom de Felin y a été adjoint sur le catalogue Rouquette.

1833

78. **Dédain.** Le *Voleur*, 25 février 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Les strophes deux et dix, supprimées de toutes les versions publiées en volume, se trouvent pour la première fois rétablies dans l'édition de 1875-1876. Son épigraphe, que voici, n'a été imprimée que dans le *Voleur* :

Idéot! idéot!

BERTRAM.

L'avant-dernière strophe était aussi très différente ; voici sa première version :

Pourquoi ne pas vouloir? Pourquoi? pour que l'on dise
En vous voyant : « C'est lui ! » Rien de plus, et qu'on lise
Dans quelque Westminster, sur un pavé noirci
Que le pied du passant chaque jour use et mange,
Ou pleure toute seule une figure d'ange :
— C'est une tombe illustre, un grand homme est ici !

79. **Salon de 1833.** La *France littéraire*, mars 1833. Théophile Gautier avait oublié ce *Salon* quand il disait lui-même en 1867, dans sa propre biographie, qu'il avait écrit un *Salon* toutes les années d'exposition à peu près, depuis 1835 ; en revanche, il semble dire qu'il a fait le compte rendu du *Salon* de 1835 et ce travail, nous ne le connaissons pas. La mémoire du grand écrivain était malheureusement si incertaine à propos de ses œuvres que cette

affirmation ne prouve guère l'existence de ces pages. L'autographe de la biographie du poète n'ayant pas été conservé par M. Marc, directeur de l'*Illustration*, où cette biographie parut d'abord (voir n° 2105), il est impossible aujourd'hui de vérifier si la date : 1835, indiquée comme première année des comptes rendus de *Salons*, par Théophile Gautier, n'est pas une faute d'impression et s'il ne faudrait pas lire à sa place : 1833, qui est sans doute la date exacte. La seule autre année d'exposition, à partir de 1833, où pensons-nous, Théophile Gautier n'ait pas fait non plus de compte rendu du *Salon*, est l'année 1843. Mais il n'existe qu'un seul article de celui de 1867 et l'analyse de la *Sculpture* seule, du *Salon* de 1872.

80. **La chanson de Mignon.** *Le Cabinet de lecture*, 24 avril 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et depuis lors ils ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Variante du vers vingt-quatre :

Ou le ciel, toujours bleu, si doucement sourit?

Ces vers ont été cités en partie par le colonel Staaff dans son ouvrage : *La Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours* ; ils y portent pour titre ce vers tiré de la pièce : « Ah ! la patrie est belle et l'on perd à changer ! » et dans le volume d'Édouard Fournier, intitulé : *Souvenirs poétiques de l'École romantique*, paru en 1879, daté 1880.

81. **Ce monde-ci et l'autre.** *Le Cabinet de lecture*, 4 juillet 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait ensuite partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Voici la variante des vers dix, onze et douze de la première version :

Car votre peau dorée au soleil du tropique
De brune comme un jais que vous l'aviez d'abord
S'est faite presque blanche à nos étés du nord.

84^{me}. **Les Jeunes-France, romans goguenards**, par

Théophile Gautier. In-8° de 22 feuilles 1/2, 352 pages et la table, plus une vignette par Célestin Nanteuil. Imprimerie de Cosson, à Paris. — A Paris, chez Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. Prix : sept francs cinquante.

Ce volume, inscrit sous le n° 4391 de la *Bibliographie de la France* du 17 août 1833, contient une préface et six nouvelles, dont deux : *Onuphrius* et *Elias Wildmanstadius*, ont déjà été renseignées ici. Ce livre est en somme les *Contes du Bousingo* si longtemps annoncés par une camaraderie, et écrits par Théophile Gautier seul. Sur la couverture de : *L'Esprit de vie et l'esprit de mort*, un volume in-8° par le comte H. de Mérode et le marquis de Beaufort, paru chez Renduel en avril 1833, cet ouvrage est annoncé comme sous presse sous ce titre : *Les Jeunes-France, décameron fashionable*, par Théophile Gautier. Il reparut en 1851 chez Lecou, en un volume in-12 sous le titre général d'*Œuvres humoristiques : les Jeunes-France, une Larme du diable*. Cette édition qui est très diminuée, préface et texte, est précédée d'une note d'Arsène Houssaye. En 1863, il fut fait en Belgique une nouvelle édition, presque clandestine, de ce livre, avec vignette de Félicien Rops, laquelle est encore incomplète, et la *Larme du diable* n'accompagne plus l'ouvrage. En 1873 enfin, l'éditeur Charpentier donna une édition définitive de cet ouvrage, dont la publication en France avait été interdite pendant toute la durée du second Empire. Celle-ci, pour la première fois, est conforme à l'édition originale. En 1881, une petite édition in-32 de cet ouvrage a été mise en vente ; elle est ornée d'eaux-fortes d'après deux dessins de l'auteur lui-même.

On a soulevé plusieurs fois la question de savoir s'il existe des exemplaires de ce livre publiés sous le titre de *La Jeune-France*. Charles Asselineau en parla le premier dans la deuxième édition de sa *Bibliographie romantique* ; puis, dans l'*Appendice* de cette même édition, publié à part, il rétablit simplement le titre connu sans expliquer sa première allégation. Depuis lors M. Maurice Tourneux, la préface du catalogue de la vente Amand (1874) en parlèrent à leur tour, mais, en somme, personne n'a jamais vu d'exemplaire du livre portant ce titre. Voici, pensons-nous, l'origine de toutes ses erreurs. Le faux titre des *Zigzags* par Théophile

Gautier (in-8°, Magen, 1845) indique parmi les ouvrages parus de l'auteur : *La Jeune-France*, et tel est sans doute le point de départ de tous ces récits. Il se peut cependant, comme nous l'écrivait dans le *Moniteur du Bibliophile* d'octobre 1879, l'éminent bibliophile établi à New-York, M. Jolly-Bavoillot, qu'un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage restant encore en magasin vers 1845, l'éditeur ait, employé ce moyen pour les écouler, mais nous en doutons et nous croyons plutôt à une faute d'impression au faux titre des *Zigzags*, laquelle faute aurait engendré toute cette série d'erreurs successives.

Voici les morceaux que contient ce livre, outre les nouvelles dont nous avons déjà parlé (voir n° 56 et 76).

82. Préface.

83. *Sous la table ; dialogue bachique sur plusieurs questions de haute morale.* L'épigraphe rimée de ce morceau a reparu en 1876 dans le tome II des *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; voici une variante inédite des derniers vers :

✓ Sans regarder au fond de l'abîme béant
 Aimons, buvons, mangeons, menons la vie en poste
 Jusqu'à ce que la mort brusquement nous accoste
 A l'angle d'une rue, au sortir d'un festin,
 Et nous tirant la manche, ainsi qu'une catin,
 Nous dise : « Viens coucher avec moi mon bel homme ;
 Mes draps sont blancs, on dort dans mon lit d'un bon somme ;
 Il est vrai je suis pâle et j'ai peu d'embonpoint ;
 Mais j'ai d'autres attraits et l'on ne s'en plaint point. »
 — Alors, sans rechigner, nous passerons sa porte
 Cuver son vin sur terre ou dessous !... Eh, qu'importe !

.

84. *Daniel Jovard ou la conversion d'un classique.* Les deux épigraphes de cette nouvelle ont été replacées aussi en 1876 dans le tome II des *Poésies complètes*. Il n'en eût pas dû être ainsi pour la seconde, empruntée

à la pièce de Théophile Gautier intitulée *Cauchemar*, dont elle forme les quatre derniers vers. Le premier des quatre est seulement modifié ainsi :

Par l'enfer ! je me sens un immense désir.

85. *Celle-ci et celle-là, ou la Jenne-France passionnée.* Cette nouvelle a été réimprimée à part, très diminuée, chez Eugène Didier en 1853, en un volume in-24, sous son titre réel. Il en a été fait aussi des contrefaçons du même format, à l'étranger. Elle contient douze vers qui n'ont pas été réunis en 1876 aux *Poésies complètes* de son auteur ; on pourrait leur donner pour titre : *Portrait*.

86. Le Bol de punch.

Nous allons citer ici à propos des *Jeunes-France* trois lettres inédites de Théophile Gautier adressées à Eugène Renduel, l'éditeur de ce livre ; elles sont pleines de cette gaieté gouailleuse et narquoise, marque caractéristique du talent de l'écrivain à cette époque, quand la jeunesse s'épanouissait chez lui en de si exhubérantes fantaisies :

I

24 mai 1833.

Célèbre libraire de l'*Europe littéraire* pour la France !

M. Hugo désirerait vous voir vous-même, en personne naturelle et non représentée par ambassadeurs, pour conférer avec vous de l'insertion de l'article sur *Han d'Islande* que je lui ai remis dernièrement, et comme j'ai eu la paresse de voiturer ma charogne de votre côté, je vous fais tenir cette épître scellée de mon simple sceau de cire rouge et vous souhaite cordialement le bonsoir.

Théophile GAUTIER.

Disons incidemment ici que cet article sur *Han d'Islande*, que Théophile Gautier du reste n'indique pas comme écrit par lui, nous est inconnu.

II

Place Royale, 22 octobre 1833.

Mon très-cher,

J'ai été chez vous hier pour vous demander de l'argent, car je crois que vous m'en devez encore un peu, si cela vous est égal, et la chose m'a paru si indécente à dire que je ne l'ai pas dite, sentant que cela est tout à fait de mauvais goût et qu'il vaudrait autant faire l'éloge du roi-citoyen.

Mais le fait est qu'il y a marée basse dans mes poches, et vous m'obligeriez de m'allonger quelque menue monnaie.

Votre très-dévoué noircisseur de blanc, qui ne fait guère son métier.

Théophile GAUTIER.

Je pense que le gaillard qui vous porte ma lettre n'est pas un voleur. Si vous avez de reste de l'argent vous pourriez le lui donner et il est à peu près certain qu'il me le rapportera. Il répond au nom de Samuel et il est infiniment sérieux.

III

Ce 28 décembre (1833).

Mon cher Lovelace,

Voici une stalle d'orchestre : je prétends que vous m'en ayez la plus grande reconnaissance ; je n'ai pas

de billets pour ainsi dire et je mets dehors pour vous un de mes plus amis intimes, et une dame qui m'arracherait probablement les yeux si elle se doutait que j'ai la place que je lui refuse et que je la donne à un autre.

Vous devez cela à la belle conduite que vous avez tenue hier en m'envoyant de l'argent avec aisance et facilité. Je vous jure que sans cela j'aurais été furieux aujourd'hui contre vous et que je me serais plutôt empalé moi-même que de vous octroyer un billet, eût-ce été un billet de soixantième galerie.

A ce soir. Je vous aime de tout mon cœur,

Théophile GAUTIER.

Il s'agit dans cette lettre d'un billet pour la première représentation du drame d'*Angèle* par Alexandre Dumas, drame joué le 28 décembre 1833.

87. *Notre-Dame*. Cette pièce de vers a paru pour la première fois, pensons-nous, dans les *Annales romantiques* pour 1834 (n° 6510 de la *Bibliographie de la France* du 7 décembre 1833); le manuscrit porte cependant cette date : « le 2^me d'octobre 1831, » ce qui ferait présumer une première publication antérieure. *Notre-Dame* a fait partie en 1838 de la *Comédie de la mort* et cette ode est entrée depuis dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur.

Voici les variantes inédites que nous avons relevées sur le manuscrit.

Strophe première, vers deux :

Stagnent ignoblement nos plus vertes pensées.

Strophe treize, les trois derniers vers :

Et les vieux clochers noirs arrachés à leur base
A la nue empruntant des basquines de gaze
Dansent le fandango comme de jeunes fous.

Strophe vingt-cinq, vers un et deux :

Qui pourrait préférer, routinier pédantesque,
A ta beauté sévère, à ton galbe dantesque,

Le manuscrit porte comme sous-titre : *Ode ; à Victor Hugo.*

88. Ballade. (J'ai tout donné pour rien). Cette pièce de vers, qui parut, comme la précédente, dans les *Annales romantiques* pour 1834, porte sur l'autographe le titre de : *Ballade* et la date d'août 1833. Elle fut réunie pour la première fois aux œuvres de son auteur en 1845, dans ses *Poésies complètes*, et, depuis lors, elle a toujours fait partie de toutes leurs éditions. Seulement, en 1845, elle entra par inadvertance dans la série des *Premières poésies* où elle fit partie, sans titre, des *Fantaisies* ; elle y porte le numéro IX. En 1876, elle reprit sa place réelle dans le tome II des *Poésies complètes*, sous le titre de : *J'ai tout donné pour rien*. Une faute d'impression à la table l'indique comme ayant porté le numéro XVII des *Fantaisies* dans l'édition de 1845. C'est une erreur, ainsi que nous venons de le démontrer.

Cette pièce de vers a été écrite comme commentaire de la gravure qui l'accompagnait dans les *Annales romantiques*. Elle a été mise en musique, sous le titre de : *Or ça, la belle fille*, par M. F. Bazin, et sous celui de : *J'ai tout donné pour rien*, par M. Léon Kreutzer.

89. Chant du grillon. Ces vers ont paru pour la première fois dans le *Diamant, souvenirs de la littérature contemporaine* (n° 6535 de la *Bibliographie de la France* du 14 décembre 1833) ; ils ont reparu dans la *France littéraire* de mai 1835, et, en 1838, dans le volume de la *Comédie de la mort* ; ils ont fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Comme nous l'avons déjà fait remarquer (voir n° 57), ces vers forment le numéro 1 des deux pièces réunies sous ce même titre : *Chant du grillon*. Ils ont été mis en musique par M. L. Kreutzer.

90. Le Sélam. Ce morceau, signé T. G., fut écrit pour servir de préface à : *Le Sélam ; morceaux choisis, inédits, de*

littérature contemporaine, 1834 (n° 6733 de la *Bibliographie de la France* du 14 décembre 1833); il n'a jamais été réimprimé et nous le recueillons ici pour la première fois :

Sélam! — Qu'est-ce que cela veut dire, vont se demander les belles dames qui liront ce livre? Est-ce du grec, de l'hébreu, du chinois, du sanscrit, del'iroquois? — Est-ce un nom d'homme, un nom de femme, un nom de contrée? — Rien de tout cela. — Alors qu'est-ce donc? — Tout bonnement un honnête mot turc, et non autre chose. — Maintenant, que signifie ce mot turc, et pourquoi sert-il de titre à un livre qui, selon toutes les probabilités, doit être écrit en français? Nous autres femmes nous ne sommes guère savantes à l'article du turc. — Cela vous est commun avec beaucoup d'hommes en général, et avec moi en particulier : je ne sais pas plus de turc que si j'étais professeur de cette langue au Collège de France, ou secrétaire d'ambassade à Constantinople. Cependant, grâce à une note de Lord Byron, je suis en état de vous expliquer le sens de ce mot incongru.

Le *Sélam* est un bouquet de fleurs allégoriques que les odalisques font parvenir à leurs amants par l'entremise de quelque vieille, ou en le leur jetant à travers les treillis de leurs kiosques. Chaque fleur est une phrase ; le fraisil veut dire : je brûle pour toi ; ainsi du reste. — Ce qui prouve que la précaution que prennent les bons Osmanlis de ne pas faire apprendre à écrire à leurs femmes, de peur des correspondances amoureuses, est une précaution très-efficace et très-utile, comme toutes celles de ce genre. — Le bouquet que cette belle jeune femme donne à ce fashionable mahométan qui

joue de la guzla au bas de sa fenêtre, est un véritable Sélam¹.

Bien. Quel rapport y a-t-il entre un bouquet de fleurs et un recueil de contes français illustré de vignettes anglaises? — Il n'y en a aucun, et c'est pourquoi le titre est excellent. Je conviendrai avec vous qu'on pourrait tout aussi bien l'appeler *Cric-Crac*, à l'imitation de *Plik et Plok* de M. Eugène Sue; ou *Café-au-lait et Vert-Pistache*, à l'imitation de *Rouge et Noir* de M. de Stendhal; ou le *Chemin le plus long*, par antithèse au *Chemin le plus court*, futur roman de M. Alphonse Karr, ou de toute autre manière aussi glorieuse et triomphante.

Cependant, pour les personnes qui veulent absolument qu'un titre signifie quelque chose, nous donnerons cette explication aussi plausible que toute autre. — L'Angleterre, cette belle odalisque du nord, nous envoie tous les ans, du fond de son harem, un bouquet de gravures curieusement épanouies et ciselées, espèce de Sélam mystérieux dont il faut que nous devinions le sens pour vous les traduire en beaux et bons contes.

Mesdames et Messieurs, j'espère que vous ne nous chercherez plus noise maintenant sur notre titre : *Sélam*, et qu'il vous paraîtra plus que suffisamment justifié.

91. Laquelle des deux? histoire perplexe. Cette nouvelle parut aussi pour la première fois dans le *Sélam*, où elle fut inspirée par la gravure anglaise qu'elle accompagne. Réimprimée pour la première fois en 1865 dans la seconde

1. Il s'agit de la gravure qui ouvre le recueil.

édition de la *Peau de Tigre*, par Théophile Gautier, elle fit ensuite partie des *Contes humoristiques*, qui, depuis 1873, suivent les *Jeunes-France*. Dans ces deux versions on lit à la fin de la nouvelle : « des romans chinois, » tandis que l'édition originale porte : « de M. Abel de Rémusat. » On y trouve déjà comme un premier germe de *Mademoiselle de Maupin*. Il s'agit aussi d'un *double amour* et le roman, qui porta ce sous-titre, devait déjà préoccuper son auteur, puisqu'il était annoncé dès octobre 1833, et que sa préface porte la date de mai 1834, c'est-à-dire peu de mois après l'apparition de *Laquelle des deux*.

92. **Le nid de rossignols.** Ce conte parut pour la première fois, daté de 1833, dans l'*Amulette, étrennes à nos jeunes amis*, 1834, (n° 6901 de la *Bibliographie de la France* du 28 décembre 1833), volume daté aussi de 1833. Il avait été composé pour servir de commentaire à la gravure qui l'accompagne dans ce recueil. Il reparut ensuite dans le *Cabinet de lecture* du 4 janvier 1834. En 1839 il entra dans la première édition d'*Une larme du diable*, et, la même année, dans *Violettes, fleurs de littérature contemporaine*. En 1845, il prit place enfin dans le volume des *Nouvelles* de Théophile Gautier, d'où il n'est plus sorti. La *Revue Pittoresque* du 20 janvier 1850 l'a encore réimprimé comme chapitre deux de : *Deux contes rococo*, par Théophile Gautier. Le premier est *Omphale*.

1834

93. François Villon. La *France littéraire*, janvier 1834.
Cet article parut accompagné de cette note :

La *France littéraire* offrira, chaque mois, à ses lecteurs, sous le titre d'*Exhumations littéraires*, le portrait et la vie d'un de nos vieux poètes français grotesques ou peu connus.

Note du D(irecteur).

Il est presque inutile d'ajouter que cet engagement, de même que la plupart de ceux que font les journaux et les revues, ne fut pas tenu. Cet article n'a reparu en volume qu'en 1844, formant le premier chapitre des *Grotesques*, par Théophile Gautier, deux volumes in-8°. Il a fait partie ensuite de toutes les éditions de cet ouvrage.

Un fragment de cette biographie a pris place en 1879, sous le titre de *Villon*, dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au dix-neuvième siècle*, recueillis par Victor Tissot et Louis Collas, et, en 1884, elle a été réimprimée en tête des *Œuvres complètes* de Villon, édition Charpentier.

Voici le curieux traité passé par Théophile Gautier pour la publication de ces études dans la *France littéraire* :

Entre les soussignés

MM. Charles Malo, directeur de la *France littéraire*,
demeurant à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20, et

Théophile Gautier, homme de lettres, demeurant Place Royale, n° 8, est convenu ce qui suit :

M. Gautier s'engage à composer pour la *France littéraire* une série d'articles, sous le titre d'*Exhumations littéraires*.

Cette série formera une étude complète des vieux poètes français, tels que Villon, Théophile, Saint-Amand, Cyrano, Tabourot, d'Aubigny, Hardy, Dubartas, le père Louis, Scudéry, Scarron, etc., ou autres analogues, et sera composée de douze articles.

M. Gautier s'oblige à livrer ces douze articles à la *France littéraire* exactement de mois en mois, de sorte que tous les dits articles aient paru de janvier 1834 au mois de décembre même année.

M. Charles Malo s'engage de son côté à lui payer ces douze articles, à mesure que M. Gautier les lui livrera, sur le pied de cinquante francs l'article.

Cette série d'articles devient, dès ce moment par le fait du présent traité, une propriété exclusivement acquise à la *France littéraire*. Mais cette série une fois publiée deviendra alors la propriété commune de MM. Charles Malo et Théophile Gautier, et sera réunie en un corps d'ouvrage au profit des deux contractants, au moyen d'une introduction préliminaire que composera gratuitement M. Gautier.

M. Charles Malo s'engage à faire les avances des frais de cette publication. Les débours une fois couverts, le bénéfice à provenir sera partagé par moitié entre MM. Charles Malo et Théophile Gautier.

Cette publication ne pourra avoir lieu par le fait isolé de l'un ou de l'autre contractant, à moins que l'un d'eux n'ait été indemnisé, au préalable, par l'autre, de sa

co-propriété, au moyen d'une somme de *trois cents francs* payée comptant.

Chaque partie aura la liberté de faire cette proposition de dessaisissement à l'autre, qui sera tenue de l'accepter sans autre formalité.

Dans le cas où M. Théophile Gautier renoncerait à la co-propriété de la publication de l'ouvrage, il n'en sera toujours pas moins tenu de fournir l'introduction préliminaire précitée.

L'ouvrage pourra porter un tout autre titre que celui adopté pour les articles insérés dans la *France littéraire*.

Fait double entre les contractants, et de bonne foi, à Paris, ce premier décembre 1833.

Approuvé l'écriture cy dessus :

(Signé) Théophile GAUTIER.

Charles MALO.

94. *Mélancholia*. Ces vers, ou du moins les vers cent trois à cent quatre-vingt-quatre de ce morceau, ont paru pour la première fois dans le n° 8 du *Journal des gens du monde*, le 31 janvier 1834. Le vers cent vingt-huit y est imprimé ainsi :

Et qu'il sait que le lit de tout abîme est sombre.

Ils ont paru ensuite, complétés, dans les *Annales romantiques* pour 1835, et ont fait partie en 1838 du volume de la *Comédie de la mort*. Depuis lors ils sont entrés dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier (voir n° 106^{bis}).

95. *Omphale, ou la tapisserie amoureuse*. Paru d'abord dans le n° 9 du *Journal des gens du monde*, le 7 février 1834, ce conte reparut en 1839 dans le volume intitulé : *Une larme du Diable*, par Théophile Gautier, sous le titre d'*Omphale*,

histoire rococo. Ce paragraphe, qui se trouve dans le journal avant les deux derniers de la nouvelle, y fut supprimé :

J'en pleurais ; il y a deux ans que cela est arrivé, et je n'en suis pas encore tout à fait consolé.

En 1845, *Omphale* est définitivement entrée, sous ce même titre, dans les *Nouvelles* de son auteur.

Il en fut encore fait une réimpression dans la *Revue pittoresque* du 20 janvier 1850, formant le chapitre premier de : *Deux contes rococo*, par Théophile Gautier. Le second est le *Nid de rossignols*.

96. *Scalio de Virbluneau*. La *France littéraire*, février 1834. Ce portrait, réimprimé pour la première fois en 1844 dans les *Grotesques*, a fait ensuite partie de toutes les éditions de cet ouvrage.

97. *Après le bal*. Ces vers ont paru pour la première fois dans le n° 14 du *Journal des gens du monde*, le 14 mars 1834. On y trouve cette variante du vers soixante-huit :

Ce que fait le guerrier derrière son bastion.

Après le bal reparut ensuite dans les *Annales romantiques* pour 1836, accompagné de cette dédicace : « A Jacintha. » On sait que Jacintha est l'héroïne du conte d'*Onuphrius*, où l'auteur s'est souvent peint lui-même. Entrée en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, cette pièce a fait dès lors partie de toutes les réimpressions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Voici quelques vers inédits du poète qui sembleraient presque une variante de certaines strophes de ce morceau, si l'ordonnance des rimes n'était différente :

Si tu voulais me suivre au pays ignoré
Où les yeux indiscrets ne pourraient nous atteindre,
Je connais un réduit, paradis adoré,
Où dans de longs baisers nous pourrions nous étreindre.

Plus de contrainte alors aux doux épanchements !

.....

98. **Salon de 1834.** La *France industrielle*, n° 4, avril 1834. Je dois l'indication de ce *Salon* tout à fait inconnu de Théophile Gautier, à l'obligeance de son ami et compagnon de voyage en Espagne, M. Eugène Piot.

99-100. **Odelettes.** (I. *Tombée du jour*; II. *Le Trou du serpent*). La *France littéraire*, avril 1834. Ces deux pièces ont paru sans titre dans ce recueil. Nous les retrouvons ensuite, en 1835, également sans titres spéciaux, dans le *Nouveau Keepsake français*, et, avec leurs titres actuels, dans la *Comédie de la mort*, en 1838. Depuis lors elles ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. *Tombée du jour* a passé aussi, en 1844, dans la *Fauvette, keepsake*, le 3 janvier 1847 dans le *Journal du Dimanche*, et, en 1849, dans le *Journal des demoiselles*. Le quinzième vers contient une faute d'impression dans les *Poésies*, édition de 1875-1876; il doit être lu ainsi, comme dans toutes les éditions antérieures :

Et répétaient un acte *du* mystère.

Cette pièce a été mise en musique par M. C. Gautier.

101. **Théophile de Viau.** La *France littéraire*, avril et juin 1834. Ce portrait, entré en 1844 dans la première édition des *Grotesques*, a fait ensuite partie de toutes les réimpressions de cet ouvrage de Théophile Gautier. Un fragment de la première version (juin 1834), n'a jamais reparu; il était placé après la citation des vers de Théophile de Viau adressés au poète Rapin, où le lecteur peut lire les quelques mots conservés aujourd'hui de ce passage; nous les imprimerons en italique dans le paragraphe entier que nous allons citer. Il est fait allusion dans cette page aux articles de Jules Janin et de Désiré Nisard, publiés dans la *Revue de Paris* au commencement de 1834, et relatifs à la littérature facile et à l'école du bon sens :

Que dites-vous de cela, je vous prie, monsieur Nisard le difficile, qui faites des traductions à l'usage de la maison Panckouke? *Rien n'y manque, pas même*

le mot d'art dont on abuse tant aujourd'hui et dont on se sert pour entraver ceux qui en font véritablement. Croyez-vous que la réponse du vieux Régnier soit moins redoutable que celle de Janin ? et vous figurez-vous, en conscience, que votre levée de boucliers ait le même résultat que celle de Malherbe et de son école ? Je ne le crois pas. Toujours est-il que je vous engage à relire les cinq ou six derniers vers de la citation, et à vous en faire l'application. Mais j'oubliais que vous trouviez qu'il y avait au monde assez de livres comme cela, et que Sénèque le tragique, avec les poètes de la décadence romaine suffisaient à votre consommation ; ce qui n'est pas médiocrement illogique et bouffon pour un homme aussi difficile que vous êtes, connu pour avoir écrit pendant plus de deux ans dans différents journaux.

102. Statistique industrielle : Ain. La France industrielle, n° 2, mai 1834. Un fragment de ce curieux morceau a été réimprimé, signé, mais sans aucune indication de provenance, à la suite du poème de M. G. de Moyria : *L'Église de Brou*, imprimé à Bourg en 1835. Le morceau entier a reparu en 1883, dans le volume de Théophile Gautier, *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

103. Wladislas III, surnommé le Varnénien (1424-1444); chant historique traduit littéralement du polonais. Ces vers ont paru pour la première fois dans la cinquième livraison de la *Vieille Pologne* (n° 4256 de la *Bibliographie de la France*, du 2 août 1834). En 1839, ils reparurent dans une nouvelle édition de cet ouvrage, mais ils ne sont entrés qu'en 1876 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; l'autographe porte la date d'avril 1834.

104. Le Père Pierre de Saint-Louis. *La France littéraire*, septembre 1834. Ce portrait a été réimprimé en 1844, sous le titre de *Pierre de Saint-Louis*, dans la première édition

des *Grotesques*, par Théophile Gautier, et il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

105. **Grotesques : Saint-Amant.** La *France littéraire*, octobre 1834. Mêmes renseignements que pour le numéro précédent. Un très court fragment de cet article a été réimprimé, sous le titre de : *La Musique*, dans l'*Almanach parisien pour 1868*.

106. **Grotesques : Cyrano de Bergerac.** La *France littéraire*, novembre 1834. Mêmes indications d'origine et de réimpressions que pour les deux numéros précédents.

106^{bis}. **Mélancholia.** Nous avons dit au numéro 94 où sont parus d'abord les vers cent trois à cent quatre-vingt-quatre de ce morceau ; les autres parties de la pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, ont paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1835 (n° 6709 de la *Bibliographie de la France* du 13 décembre 1834) ; les deux derniers vers y sont écrits ainsi :

Joyeux, ne dira pas ainsi qu'au temps du Christ :

Il est ressuscité comme il était écrit.

Ces vers sont entrés en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

107. **Perplexité.** Ces vers ont paru dans l'*Églantine* (n° 6869 de la *Bibliographie de la France* du 20 décembre 1834) ; ils ont été écrits pour servir de commentaire à la gravure qui les accompagne dans ce recueil, et ils ne sont entrés qu'en 1870 dans les *Poésies complètes* de leur auteur, accompagnés d'une note qui les date par erreur de 1838 ; ils ont été réimprimés aussi dans la *Petite Revue* du 22 juillet 1865.

1835

108. Grotesques : Colletet, l'un des quarante de l'Académie. La *France littéraire*, février 1835. Ce portrait a été recueilli en 1844 dans les *Grotesques*, par Théophile Gautier, et il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage. Il a été réimprimé aussi dans l'*Artiste* des 18 et 25 août 1844, puis, en partie, dans la *Revue pittoresque* du 20 octobre 1848, sous le titre de : *Colletet, l'un des quarante : Colletet et Claudine*.

109. La Comédie à l'hôtel Castellane. Le *Monde dramatique*, n° 1, 23 mai 1835. Ce morceau, signé T. G., est, croyons-nous, le premier article de critique semi-théâtrale, semi-mondaine que Théophile Gautier ait écrit ; ces pages n'ont jamais été reproduites et nous les réimprimons ici pour la première fois :

M. le comte Jules de Castellane, dont tout le monde admirait à Lonchamps la magnifique calèche russe attelée de quatre chevaux blancs et menée à la d'Aumont par des postillons en livrée écarlate, a donné ces jours derniers une des plus brillantes soirées de cette saison, où l'on en a vu tant et de si fashionables. Nous ne parlerons que pour mémoire du luxe tout royal de chasseurs, d'heyduques, de valets de pied et de laquais qui encombraient les premières salles, des tapis d'Aubusson, des candélabres de bronze, des bougies parfumées et des vases pleins de fleurs d'Italie.

Ce sont choses ordinaires en de telles maisons. Mais ce qui faisait le piquant et l'originalité de cette soirée et la distinguait entre toutes les autres, c'est qu'il y avait comédie. Un théâtre peint de velours bleu occupait la moitié du salon, et sur le manteau d'arlequin on lisait, dans un cartouche, cette inscription d'une modestie au moins exagérée : *La critique se tait où l'amitié s'amuse.*

On avait choisi, je ne sais trop pourquoi et probablement par manière d'essai, deux pièces d'un esprit un peu passé : *Le Roman d'une heure, Défiance et malice.* Les rôles de femmes étaient remplis par deux notabilités littéraires, mesdames la duchesse d'A (brantès) et M (élanie) W (aldor). Messieurs N. et R. faisaient Valcour et Blinval. Tout a marché le mieux du monde et au bruit d'applaudissements presque toujours mérités. Jamais théâtre n'eut semblable parterre; il tenait de l'écrin et de la corbeille. Ce n'était que fleurs et pierres, ce n'était que jolies femmes et duchesses, souvent le tout ensemble. La cohue était la plus illustre du monde; on ne coudoyait que des gens nés ou célèbres. On y remarquait la duchesse de Mailly, la princesse de Talleyrand, la duchesse d'Otrante, ce magnifique marbre aux yeux noirs qui a daigné descendre de son piédestal; la comtesse Guiccioli, cette anglaise d'Italie, pâle et rêveuse sous sa couronne de marguerites d'argent et toute resplendissante encore d'un rayon d'un grand poète; la baronne Travot, tête brune et régulière à qui le turban sied bien; madame Junot, en robe blanche et en écharpe bleue, et une foule d'autres non moins charmantes que le défaut d'espace nous empêche de mentionner et à qui nous demandons pardon à genoux.

La presse était si grande que beaucoup d'hommes n'avaient pu trouver de place qu'en se hissant sur les consoles et en s'accrochant aux chambranles des portes. Les répétitions avaient été autant de réunions aussi brillantes que celle-ci. On parlait d'un théâtre à demeure que l'on bâtit dans le jardin de l'hôtel Castellane, et où l'on jouera des pièces faites exprès ; si ce projet s'exécute, nous promettons bien d'en rendre compte. Il serait bon qu'il y eût une scène où des gens du monde essaieraient devant des gens du monde de réaliser mille fantaisies délicates que repousse l'optique du théâtre ordinaire.

110. **Bibliographie dramatique ; I. Nouvelles scènes populaires, par M. Henri Monnier ; II. Scènes populaires, par Henry Monnier.** Ces deux articles, qui, en réalité, n'en font qu'un, et rendent compte de l'édition augmentée et illustrée des *Scènes populaires*, d'Henri Monnier, publiée en 1835, chez Dumont, libraire, Palais-Royal, 48, ont paru dans les n^{os} 1 et 2 du *Monde dramatique* des 23 et 30 mai 1835, le premier non signé (il ne l'est qu'à la table du volume), et le second signé en toutes lettres. Ils ont été réimprimés intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*, le volume de Théophile Gautier.

Disons aussi que la première livraison du *Monde dramatique* fut réimprimée plusieurs fois pour servir de prospectus et de spécimen de la publication ; le texte complet du premier de ces articles de Théophile Gautier ne se trouve pas dans toutes ; il est tronqué dans plusieurs.

111. **La Comédie des Comédiens, par Scudéry.** Cet article a paru d'abord dans le n^o 4 du *Monde dramatique*, le 14 juin 1835 ; puis il est entré, en 1844, dans les *Grotesques*, où il fait corps avec l'étude sur Scudéry dont nous parlerons plus loin (voir n^o 112 ^{bis}) ; depuis lors il a fait partie de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

Pour ajouter ce morceau au portrait de Scudéry, dont il

forme aujourd'hui la conclusion, Théophile Gautier ajouta en 1844 deux paragraphes inédits à son travail, et le fragment qui nous occupe commence immédiatement après celui-ci :

Cette production singulière a pour titre : *la Comédie des Comédiens*.

Il modifia aussi le paragraphe qui suit celui où il parle de Casimir Delavigne ; ce paragraphe était primitivement rédigé ainsi (les parties communes aux deux textes sont en italique) :

Deux autres poètes, Gougenot, dijonnais, et M. Georges de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, et capitaine entretenu des galères du roi, ont fait tous les deux une *Comédie des Comédiens* ; les deux pièces portent le même titre et sont conçues de la même manière ; *je ne sais trop comment arranger tout cela avec la prétention de Scudéry qui appelle sa comédie : « poème de nouvelle invention dans le genre que les Italiens nomment capriccioso. » La pièce de Gougenot est de 1633 et celle de Scudéry de 1635, ce qui est une forte présomption en faveur du premier. Cependant, comme le drame du second est plus spirituel et conduit plus fantasquement, nous ne nous occuperons uniquement que de lui, et nous n'avons mentionné l'autre que pour mémoire.*

112. **Bibliographie dramatique. Angelo**, par M. Victor Hugo. Publié dans le n° 7 du *Monde dramatique*, le 5 juillet 1835, cet article a été réimprimé dans l'*Événement* du 27 mai 1850, au moment de la reprise d'*Angelo* par mademoiselle Rachel.

112 ^{bb}. **Grotesques : Georges de Scudéry**. *La France littéraire*, juillet 1835. Ce portrait fut inséré en 1844 dans les *Grotesques*, et il a fait partie depuis de toutes les éditions de

ce livre. On a vu déjà que Théophile Gautier y ajouta alors son article sur la *Comédie des Comédiens* (voir n° 111). Il écrivit, pour faire la soudure nécessaire entre ces deux morceaux, deux paragraphes dont nous avons déjà cité le second ; le premier le précède immédiatement dans les *Grotesques* ; la version de la *France littéraire* se terminait par celui qui les précède aujourd'hui tous deux et qui finit ainsi : « régent du Parnasse. » Il n'y a d'autre changement entre les deux textes que celui de l'année 1843, mise, en 1844, au lieu de l'année 1835 qui était précédemment citée à l'endroit où l'auteur dit qu'il a seul lu, au moment où il parle, un poème épique tout entier. Vers 1855, la maison Michel Lévy projeta de publier ce travail à part en un petit volume, sous le titre de *Scudéry* ; on le trouve annoncé ainsi sur ses catalogues de cette époque ; mais ce projet n'eut pas de suites.

113. *Grotesques : Chapelain*. La *France littéraire*, septembre 1835. Ce portrait a été réimprimé dans les *Grotesques* en 1844, et il a fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre. C'est le dernier morceau écrit par Théophile Gautier conformément au traité passé par lui avec le directeur de la *France littéraire*, lequel on le voit ne fut pas entièrement exécuté. Un dernier portrait, *Scarron*, fut publié dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1844 au moment où l'auteur se préparait à réunir tous ses articles en volumes (voir n° 695).

114. *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo. Édition de luxe, à onze mille exemplaires, avec des vignettes anglaises. — *Prospectus anonyme*. — In-quarto de quatre pages, imprimerie de Plassan, rue de Vaugirard, n° 11. Par les soins de *Terzuolo*, son successeur désigné.

Nous devons à l'aimable obligeance de M. Adolphe Jullien, le critique distingué, la connaissance d'une lettre adressée, en 1841, par M. Charpentier père à M. Eugène Renduel, le grand éditeur romantique. A cette date, au moment de faire entrer les œuvres de Victor Hugo dans sa collection format in-douze, M. Charpentier demande à M. Renduel s'il pourrait retrouver un exemplaire du prospectus écrit par Théophile Gautier et publié il y a quatre ou cinq ans pour ses propres éditions in-octavo du grand poète. Avec

son autorisation, il le ferait resservir pour la sienne en atténuant un peu son exhubérance. Or, non seulement nous ne connaissons pas de prospectus pour cette édition in-douze de la bibliothèque Charpentier, mais nous n'avons pu même en découvrir aucun pour les éditions Renduel des œuvres de Victor Hugo. Celui-ci, spécial pour la publication illustrée de *Notre-Dame de Paris*, est le seul que nous ayons rencontré, et nous en devons la communication à M. Brivois, l'éminent bibliographe de Béranger et des publications illustrées du dix-neuvième siècle. Il est certainement émané de la plume de Théophile Gautier, et comme sa date se rapporte assez bien au moment indiqué par la lettre de M. Charpentier, nous supposons qu'il s'agit de ces lignes. Ajoutons qu'après l'apparition de *Mademoiselle de Maupin* (novembre 1835), Renduel n'ayant plus rien publié de son auteur, leurs relations se refroidirent, et vraisemblablement Théophile Gautier ne les eût pas entretenues seulement sous la forme de prospectus. Celui-ci dut paraître vers le mois d'août ou de septembre 1835, l'apparition de la première livraison de l'ouvrage étant promise pour le samedi 7 novembre (1835). Nous en citons toute la partie rédigée, précédant les conditions de publication de l'œuvre :

Notre-Dame de Paris est un livre qui n'a plus besoin d'éloges ; ses nombreuses éditions le louent mieux que nous ne pourrions le faire, elles se sont succédé avec une prodigieuse rapidité et n'ont pas suffi à l'empressement du public. C'est à coup sûr le roman le plus populaire de l'époque ; son succès a été complet. Artistes et gens du monde se sont réunis dans la même admiration ; les critiques les plus hostiles eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de joindre leurs applaudissements à l'applaudissement général ; et, s'il était permis de donner une limite à un génie en toute sa force et de tant d'avenir, on pourrait croire que *Notre-Dame de Paris* est et demeurera le plus bel ouvrage du poète.

C'est une vraie *Iliade* que ce roman. Variétés de physionomies, exactitude de costume, miraculeux artifices de descriptions, haute et sublime éloquence, comique vrai et irrésistible, grandes vues historiques, intrigue souple et forte, sentiment profond de l'art, science de bénédictin, verve de poète, tout se trouve dans cette épopée en prose qui, si M. Hugo n'eût pas été déjà vingt fois célèbre, eût rendu à elle seule son nom à tout jamais illustre.

Byron, celui de tous les poètes qui a créé les plus charmantes idéalités féminines, n'a rien à opposer à la divine Esméralda. — Gulnare, Médora, Haïdée, sont aussi belles, mais pas plus, et elles sont moins touchantes.

Maturin n'eût pas dessiné avec plus d'énergie la sombre figure de Claude Frollo, dévoré par sa soif de science, qui se change en soif d'amour.

Le Phœbus de Châteaupers a aussi bonne grâce sous son harnais que ces beaux jeunes gens souriants et basanés, tout habillés de velours, qui se pavanent dans les toiles de Paul Veronèse avec un oiseau sur le poing ou un lévrier en laisse. Sa bonhomie insouciant et brutale est peinte de main de maître : — C'est la vie et la vérité même.

Qui n'a ri de tout son cœur aux angoisses du péripatéticien Gringoire, avec son pourpoint qui montre les dents, ses souliers qui tirent la langue et sa faim toujours inassouvie. — Les poètes à jeun de Régnier ne sont pas esquissés d'un crayon plus franc et plus vif.

Et Quasimodo, ce monstrueux escargot dont Notre-Dame est la coquille ! Qui n'a admiré son dévouement de chien et ses vertus d'ange dans un corps de diable ?

Qui n'en a pas voulu un peu à la Esméralda de ne pas l'aimer malgré sa double bosse, son œil crevé, sa jambe cagneuse et sa défense de sanglier ? Qui n'a pas pleuré avec la pauvre Chantefleurie ? Sur quel fond magnifique se détachent toutes ces figures devenues des types ! Tout le vieux Paris : églises, palais, bastilles, le retrait du roi Louis XI et la Cour des Miracles ; une ville morte, déterrée et ressuscitée ; un Pompéi gothique retiré des fouilles ; deux mille in-folio compulsés, une érudition à effrayer un Allemand du moyen âge, acquise tout exprès ! Et sur tout cela un style éclatant et splendide, de granit et de bronze, aussi indestructible que la cathédrale qu'il célèbre.

Notre-Dame de Paris est dès aujourd'hui un livre classique.

C'est à de tels livres que doit être réservé le luxe des illustrations, la beauté du papier et des caractères, et non à d'autres.

Cette édition, en trois volumes in-octavo, tirée à onze mille exemplaires, et publiée par livraisons de cinquante centimes tous les samedis, sera illustrée de douze vignettes des meilleurs artistes anglais et français, et le burin de Finden y luttera de vigueur et de grâce avec le pinceau des Boulanger, des Johannot, des Raffet, etc. Les vignettes vaudront les pages auxquelles elles correspondent, et ce n'est pas peu dire.

115. Roccoco (Pastel). Ces vers ont paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1836 (n° 5991 de la *Bibliographie de la France* du 21 novembre 1835). Ils ont reparu, sous le titre de : *Pastel*, qu'ils ont toujours gardé depuis, dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, puis ils ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*

de Théophile Gautier. Ils ont été écrits comme commentaire de la gravure qui les accompagne dans les *Annales romantiques*. On les plaça aussi, en 1862, dans le tome quatre de l'anthologie : les *Poètes français*. *Pastel* a été mis en musique par MM. H. Maréchal, G. Street et Ed. Lassen.

116. *Mademoiselle de Maupin*. — Double amour, par Théophile Gautier. Deux volumes in-8° ensemble de 44 feuilles 1/2; 351 et 356 pages. Imprimerie de madame Poussin, à Paris. — A Paris, chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. Prix : quinze francs.

Ce roman célèbre parut à la fin de 1835, et sa première édition est inscrite sous le n° 6182 de la *Bibliographie de la France* du 28 novembre de cette année; sa préface est datée de mai 1834; le premier volume porte le millésime de 1835 et le second celui de 1836. Théophile Gautier travailla fort longtemps à cette œuvre, dont le premier volume fut écrit en 1834, alors qu'il demeurait place Royale avec ses parents, et le second, en six semaines l'année suivante, dans ce logis de la rue du Doyenné, dont Gérard de Nerval a conté l'histoire dans la *Bohème galante*. Nous trouvons entre autres renseignements à ce sujet une phrase curieuse dans une lettre écrite par l'auteur, en 1834, au libraire Renduel qui venait de publier les *Jeunes-France* et qui devait éditer *Mademoiselle de Maupin*, ainsi que le prouve son catalogue joint à la *Vie d'Hoffmann*, par A. Loève-Weimars, publiée en octobre 1833, où *Mademoiselle de Maupin* est déjà indiquée sous presse. Voici cette lettre, insérée déjà dans notre *Notice bibliographique sur Mademoiselle de Maupin*, édition Charpentier-Conquet, 1883 :

Je viens de découvrir chez un marchand de bric-à-brac un délicieux tableau de Boucher de la plus belle conservation ; c'est une occasion que je ne veux manquer, et, n'ayant pas assez d'argent, je prends sur moi de vous demander mon reste¹. Vous me feriez sincère-

1. De ses droits d'auteur des *Jeunes-France*.

ment plaisir de me le remettre. Je suis attelé à *la Maupin* et c'est ce qui m'empêche de roder et d'aller vous voir.

Je vous salue cordialement.

Théophile GAUTIER.

On remarquera que le traité pour la publication des *Grotesques* dans la *France littéraire* avait été signé le 1^{er} du mois de décembre 1833; Théophile Gautier travailla donc concurremment à ces portraits et à *Mademoiselle de Maupin* pendant les années 1834 et 1835, ce qui explique la parenté littéraire de ces deux œuvres, si différentes de genre cependant.

On trouve aussi la note suivante dans une biographie de la créature étrange qui porta réellement le nom de Maupin, biographie signée Rochefort, et publiée sous le titre de : *Mademoiselle d'Aubigny-Maupin*, dans le numéro 18 du *Monde dramatique*, paru le 20 septembre 1835 :

Un de nos collaborateurs, M. Théophile Gautier, s'occupe en effet depuis longtemps d'un roman qui porte pour titre : *Mademoiselle (de) Maupin*.

Le *Cabinet de lecture* du 29 novembre 1835 publia un fragment extrait de la préface, sous le titre de : *Les Journalistes*, et le *Monde dramatique* du 4 janvier 1836, sous celui de : *La Comédie romanesque*, également après l'apparition du livre, tout le début du chapitre onze jusqu'au paragraphe qui commence par ces mots : « Comment supporter les conversations, etc. » Chose bizarre, ce fragment a été réimprimé souvent depuis, jamais comme un extrait de *Mademoiselle de Maupin*, mais toujours comme un article séparé. Il a d'abord reparu dans la *Presse* du 17 décembre 1838 ou Théophile Gautier oubliant lui-même son origine, l'a réimprimé en partie, en l'encadrant d'un commentaire que nous citerons plus loin (Voir n° 391); il entra ainsi, en 1858, dans le tome I de l'*Histoire de l'art dramatique*, avec le commentaire qui l'accompagnait dans la *Presse* en 1838, et portant une date inexacte; cette version ne contient que les paragraphes

cinq à vingt du chapitre onze de *Mademoiselle de Maupin* et le cinquième paragraphe y commence ainsi : « Le théâtre que nous rêvons est un singulier théâtre. » Puis il passa, en 1845, dans *La Giralda*, volume en collaboration édité par Curmer; enfin, l'*Artiste* du 1^{er} août 1854 le remet encore sous les yeux du public, et pas une seule de ces versions n'indique son origine réelle.

Ce livre, qui compte aujourd'hui d'innombrables réimpressions, n'a paru que deux fois en édition in-8°, et son sous-titre : *Double amour*, ne se trouve que dans celles-là ; jusqu'en 1845 il ne fut pas fait de réimpression de l'ouvrage, malgré la nouvelle mise en vente, en 1837, des exemplaires restants, avec l'indication de : seconde édition ; mais à partir de cette année où *Mademoiselle de Maupin* parut chez Charpentier en un seul volume in-12, on ne compte plus les tirages de cette œuvre. En moyenne, il s'en vend trois mille exemplaires par an. Nous indiquerons seulement, en 1877, une édition composée à nouveau, dont, en 1878, il a été tiré des exemplaires sur papier de Hollande, exemplaires accompagnés d'un portrait de l'héroïne par Théophile Gautier, daté d'octobre 1834, portrait on ne peut plus curieux. Il en a été fait aussi en 1878 une édition en deux volumes in-24, accompagnée de quatre dessins par Eugène Giraud, et, en 1880, une édition tirée sur papier de Hollande (avec les clichés de l'édition in-12), ornée du portrait de mademoiselle de Maupin par l'auteur et d'une eau-forte d'après le médaillon de Théophile Gautier, par David d'Angers, exécuté en 1845 et non en 1834, comme l'indique inexactement le titre. Enfin, au moment où nous corrigeons ces pages, vient de paraître cette édition de luxe tirée à petit nombre, en deux volumes in-8°, (la deuxième de ce format), pour laquelle nous avons écrit la *Notice bibliographique* dont nous avons déjà parlé, édition absolument conforme comme texte à l'édition originale et ornée d'un beau portrait de l'auteur.

Nous avons dit déjà, dans la préface de notre travail, que les droits d'auteur touchés par Théophile Gautier sur la première édition de *Mademoiselle de Maupin* furent de quinze cents francs. On était loin de penser alors qu'un exemplaire broché, en état absolument parfait, de cette première édi-

tion, serait annoncé dans le catalogue d'une librairie de curiosités littéraires, comme nous l'avons vu il n'y a pas longtemps, au prix énorme de quinze cents francs !

M. A(lcide) B(onneau) a relevé avec un soin extrême dans la *Curiosité littéraire et bibliographique* (novembre 1880), les variantes de la première version de la préface, à laquelle aucune autre n'est absolument conforme¹. Dès le premier paragraphe, nous trouvons cette phrase supprimée dans le texte actuel : « Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre *côte à côte avec Deutz et le général Bugeaud* est incontestablement la réhabilitation de la vertu entreprise par tous les journaux, etc., etc. » Plus loin, « les *Priapées*, du marquis de Sade, » terminent la liste des ouvrages auxquels le journaliste vertueux prétend trouver une ressemblance avec l'œuvre qu'il analyse; après ce paragraphe on lit celui-ci, supprimé aujourd'hui : « Se trouve chez *Eugène Renduel*, rue des Grands-Augustins, n° 22. Un beau volume in-octavo, avec vignette. Prix, 7 fr. 50. — *Ecco, — ecce, — voilà.* » Ensuite, lorsqu'il est parlé de la vertu dans Molière, il y a d'abord qu'elle est « cocue et rossée »; aujourd'hui, on lit : « honnie et rossée. » A côté du roman moyen âge, verdissait « *et puait* » le roman charogne, et le morceau de *vieux fromage* pour attrapper les poissons est d'abord un morceau de fromage « *puant* »; à propos de l'inutilité de la beauté des femmes, il est dit que si elles sont médicalement bien conformées, en état « de recevoir l'homme et » de faire des enfants, elles seront toujours assez bonnes pour des économistes; plus loin, l'auteur déclarait préférer à son « pot de chambre » qui

1. Voici en outre, à ce sujet, une note parue sous le titre de : *La Bourse des livres*, dans le *Conseiller du Bibliophile* du 1^{er} janvier 1877 :

« Ne criez pas à l'exagération, c'est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai : un exemplaire broché, en très-bel état, mais sans la couverture de l'édition originale de *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, a été payé mille francs. Vous doutez de ce que j'avance? Eh bien, écoutez : Un autre exemplaire du même ouvrage, également de l'édition originale, mais avec la couverture à chaque volume, et dans une condition irréprochable, a été vendu : quinze cents francs! Au besoin nous donnerions les noms des vendeurs et des acquéreurs. »

2. Sauf l'édition in-8° de 1883.

lui sert, un *pot* chinois, semé de dragons et de mandarins, qui ne lui sert pas du tout; la lecture des journaux empêchait à son avis qu'il n'y eût de vrais savants et de vrais artistes; c'est comme « une pollution quotidienne » qui fait arriver énervé et sans forces sur la couche des muses; dans l'annonce relative à la mise en vente du roman, le nom de « Renduel » se trouve au lieu de « l'éditeur » qu'on y lit aujourd'hui, et, enfin, la première version de la préface finit ainsi: « Certes, cela vaudrait bien une annonce de trois lignes dans les *Débats* et le *Courrier Français*, entre les *pessaires* élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre les *fleurs blanches*. » Aujourd'hui, les ceintures élastiques et les recettes contre le *mal de dents*, ont remplacé ces premières expressions.

Toutes ces modifications de la préface, les seules ayant quelque intérêt, ont été faites en 1845, pour la première édition publiée en format Charpentier. Le roman même n'en a subi aucune.

Une phrase sur l'idéal qui se trouve au chapitre dix a été souvent citée; elle a servi d'épigraphe à H. de Balzac pour son roman d'*Honorine*; il l'avait déjà insérée à la fin d'*Une fille d'Ève*.

On trouve annoncés comme sous presse sur la couverture de *Mademoiselle de Maupin*, deux ouvrages de Théophile Gautier qui n'ont paru, le premier qu'en 1838 et le second que beaucoup plus tard: la *Comédie de la mort* et le *Capitaine Fracasse*.

Indiquons aussi un très intéressant article de M. Adolphe Jullien inséré dans la *Revue Britannique* d'octobre 1879, sous le titre de: *Un éditeur romantique en 1830; biographie, impressions et souvenirs de Renduel*. Il y est fort question de Théophile Gautier.

Ajoutons enfin que *Mademoiselle de Maupin* ne se vendit pas et que, dès lors, Renduel ne voulut plus rien éditer de son auteur.

117. Sonnet. « Pour veiner de son front la pâleur délicate, ». Ces vers ont paru pour la première fois dans l'*Abcille* (n° 6585 de la *Bibliographie de la France* du 26 dé-

cembre 1835). Ils sont entrés ensuite, en 1838, dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

La première version est si différente que nous allons la transcrire en entier :

Pour veiner de son front la pâleur délicate,
Le Japon a donné son plus céleste azur ;
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur,
Que ton cou transparent et tes tempes d'agate.

En tes longs yeux arqués un jour humide éclate ;
Le chant du rossignol près de ta voix est dur,
Et lorsque tu parais à notre ciel obscur,
On dirait de la lune en sa robe d'ouate.

Trône voluptueux du rire nonchalant,
Ta bouche a des rougeurs de pêche et de framboise ;
Et sur tes dents d'émail joue un rayon tremblant.

Tes mouvements sont pleins d'une grâce chinoise ;
Près de toi l'on respire à travers ta beauté,
\ Quelque chose de doux comme l'odeur du thé.

118. **Mirage (Barcarole).** Cette pièce de vers a paru pour la première fois à la fin de l'année 1835 dans le *Rameau d'or*, keepsake publié pour les étrennes de 1836, qui n'a été ni déposé, ni inséré dans la *Bibliographie de la France*. Elle a fait partie en 1838, sous le titre de *Barcarole* qu'elle a toujours gardé depuis, du volume de la *Comédie de la mort*, et depuis 1845 elle a toujours été jointe aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

Cette pièce fut écrite en décembre 1834, ainsi qu'il résulte de la lettre inédite suivante adressée à M. Allyre Bureau :

9 décembre 1834.

Mon cher Bureau,
En m'en revenant hier soir chez moi, *pedibus et*

jambis, j'ai refait ma chanson de deux manières ; les voici toutes les deux, tu prendras celle que tu trouveras la plus favorable à la musique.

Je ne pense pas qu'il y ait là rien qui accroche. Il y a un point au quatrième vers et une suspension au septième, exactement observés dans tous les couplets. La strophe doit être assez longue comme cela.

Je m'en vais te faire un petit chœur que je t'enverrai demain ou après, si je ne te le porte moi-même.

Le titre de la chanson est : *Le Pays inconnu*.

Mes amitiés à toute la bande et spécialement au jeune Loubens.

Théophile GAUTIER.

Les deux versions de la chanson citées dans cette lettre diffèrent de refrain, et celui qui existe aujourd'hui n'est plus le même qu'aucun des deux ; l'un est celui-ci, qui revient toujours semblable :

Le ciel sourit et brille,
La brise va souffler ;
Dites, ô jeune fille,
Où voulez-vous aller ?

L'autre change à chaque couplet ; voici ses trois refrains différents :

Si vous voulez, la belle,
Vous promener sur l'eau,
Entrez dans ma nacelle,
Entrez dans mon bateau.

Le ciel sourit et brille,
La brise va souffler,
O belle jeune fille,
Où voulez-vous aller ?

J'ai déployé la voile ;
 Allons, décidez-vous :
 Dites, sur quelle étoile
 Nous dirigerons-nous ?

Enfin les trois derniers vers du couplet final sont différents dans toutes les versions ; voici d'abord celle du manuscrit :

Cet endroit-là, ma chère,
 On ne le connaît guère
 Au pays des amours !

Puis celle publiée dans le *Rameau d'or* :

Ce pays-là, ma chère,
 On ne le connaît guère
 Sur la carte d'amours !

Mirage est accompagné dans le *Rameau d'or* d'une gravure qui porte le même titre, et dont le sujet n'a que peu d'analogie avec la pièce de vers.

Ces strophes ont été mises en musique par un grand nombre de compositeurs. Sous le titre de : *Barcarole*, par MM. V. Massé, J. Offenbach, Th. Radoux, L.-G. Bellini, H. Bizalion, E. Lépine et Lud. Benedictus ; sous celui de : *Dites, la jeune belle*, par MM. P. Henrion, E. Pessard et A. Cœdès ; sous celui de : *La Rive inconnue*, par MM. Z. Jaime Saint-Hilaire et H. Reber ; sous celui de : *L'île inconnue*, par MM. Ed. Pascal et H. Berlioz ; sous celui de : *Mirage, caprice*, par M. A.-D. Duvivier sous celui de : *La brise va souffler*, par M. E. Gautier, et sous celui de : *Où voulez-vous aller !* par MM. Ch. Gounod et Jules Beer.

119. *Histoire de la marine*, par M. Eugène Sue. *Premier et deuxième article*. Ces pages, sur le tome premier seulement de l'ouvrage d'Eugène Sue, ont paru dans la *Chronique de Paris* des 28 février et 3 mars 1836. Elles ont reparu dans les numéros de juin et de juillet 1842 du *Musée des familles*, et leur auteur les remania pour cette réimpression qui parut sous le titre de : *Études littéraires; Eugène Sue*. Il ajouta même tout une fin au second article (voir n° 572^{bis}). Les deux versions de ces articles, complétées l'une par l'autre, ont reparu en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

Ces pages sont les premières publiées par Théophile Gautier dans le journal d'H. de Balzac, la *Chronique de Paris*; il a raconté lui-même dans son étude sur l'auteur de la *Comédie humaine* comment Balzac, après la lecture de *Mademoiselle de Maupin* le fit chercher pour le faire travailler à son recueil; c'est aussi la première fois que son nom fut imprimé avec cette orthographe : Gauthier, et ce fut l'un des ennuis de sa vie que cette erreur de signature, si souvent répétée depuis; au dos même de quelques-unes des éditions de ses livres, s'étale cette faute d'impression qui lui était odieuse.

120. *Ariel*. *Ariel, Journal du monde élégant*, n° 1, 2 mars 1836. Voici cet article, qui devait en quelque sorte servir de prospectus à ce journal, fondé par Théophile Gautier et Charles Lassailly :

Qui n'a pas lu la *Tempête*! cette ravissante féerie qui semble avoir été écrite au clair de lune avec une

antenne de scarabée sur la pellicule intérieure d'un œuf de colibri ! Qui ne connaît Ariel, le génie familier de Prospéro !

Ariel, la plus délicieuse création du grand William Shakspeare ; Ariel, dont le nom seul est aussi doux qu'une mélodie de Cimarosa, et réveille des essaims de pensées blondes et gracieuses ; l'ange de la beauté, de la poésie et de la musique ; la personnification de tout ce qu'il y a de plus suave et de plus charmant au monde ; le rêve de la jeune fille amoureuse, le sourire du printemps, la chanson du rossignol à la rose, la perle de rosée au cœur de la violette, l'éclair du diamant sur la blanche gorge de la princesse, l'éclat étoilé du bal, la tremblante lueur des lucioles sur l'herbe ; la grâce, la richesse, le bonheur, la fantaisie ailée et vagabonde, un ange, un sylphe, un amour, un papillon, une jolie femme, un enfant mutin, Ariel, pour tout dire en un mot.

Voyez-le, comme il voltige gaiement dans son rayon de soleil ! Une brise parfumée fait onduler le bord de sa robe prismatique. Ses cheveux, souples et blonds comme le miel, se mêlent harmonieusement aux filets d'or de son auréole ; deux grandes ailes toujours émues et teintes dans les couleurs de l'iris palpitent à ses épaules de nacre ; ses bras, d'une délicatesse et d'une transparence plus que féminine, s'arrondissent moelleusement ainsi que deux écharpes de soie ; le ciel se rassérène quand il y passe, et met son manteau de lapis pour le fêter ; la terre reverdit et se couvre de fleurs ; les papillons et les oiseaux-mouches le jalousent ; les Péris en raffolent ; Titania à côté d'Obéron y pense en soupirant sur son trône d'escarboucle. La plus belle des

roses se trouve tout heureuse quand il a bien voulu effleuré d'un baiser ses lèvres purpurines.

O gentil Ariel, sois nous obéissant comme à ton digne maître, le magicien Prospero. Ne te fais pas appeler en vain. Viens dorer de ton reflet les capricieuses bulles de nos fantaisies, sème à pleines mains les paillettes et les fleurs sur nos phrases malicieuses ou coquettes. Tu peux venir chez nous ; ton ennemi mortel, le grossier Caliban, n'a pas accès dans notre élégante retraite. Jamais tu n'y entendras son gros rire stupide et ses grincements de dents ; l'envie et la laideur en sont exilées. Pose sans crainte tes pieds de colombe sur notre frontispice, nous ne démentirons pas une minute le nom que tu nous prêtes.

121. Salon de 1836. Premier article. Introduction. (Comme on le verra plus loin, Théophile Gautier ne rendait compte ici que de la peinture ; il jugea la sculpture dans le *Cabinet de lecture*.) — Deuxième article. **Paysages.** — Troisième article. (**Paysages**) ; Corot, Aligny, Édouard Bertin. *Ariel*, *Journal du monde élégant* ; 5, 9 et 19 mars 1836.

122. Exposition de 1836. Premier article. Sculpture religieuse. Le *Cabinet de lecture*, 19 mars 1836.

122^r. Salon de 1836. Quatrième article. Paysages ; Cabat, Flers, J. Dupré, P. Huet, G. Jadin. *Ariel*, *Journal du monde élégant* ; 2 avril 1836.

122^s. Exposition de 1836. Deuxième et dernier article. Sculpture historique et de genre. Le *Cabinet de lecture*, 9 avril 1836.

122^o. Salon de 1836. Cinquième article. Peinture historique ; Eugène Delacroix. — Sixième article. Peinture historique ; (MM. Lehmann, Winterhalter, Bodinier.) *Ariel*, *Journal du monde élégant* ; 13 et 20 avril 1836.

123. **Critique littéraire; l'Abordage** (roman, par Jules Lecomte). *Chronique de Paris*, 21 avril 1836.

124. **Salon de 1836**. Avant-dernier article. **A Louis Boulanger, terza rima**. *Ariel, Journal du monde élégant*, 30 avril 1836.

Ces vers, auxquels nous avons attribué un numéro puisqu'ils sont devenus œuvre à part, ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, sous le titre de : *Le Triomphe de Pétrarque; à Louis Boulanger*. Ils y sont augmentés de vingt et un vers de début (voir n° 306 bis), et il y a quelques légères différences entre la version du journal et celle du livre. Ils ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

Cette pièce de vers, annoncée comme l'avant-dernier article du *Salon de 1836*, fut en réalité le dernier, le journal *Ariel* ayant cessé de paraître.

125. **Critique littéraire; Poésies catholiques**, par M. Turquet. *Chronique de Paris*, 5 mai 1836.

126. **La Couronne de bluets**, par M. Arsène Houssaye; une vignette et une moralité, par Théophile Gautier. In-8° de 24 feuilles et demie. Deux pages de titre et 388 pages. Imprimerie de Crété, à Corbeil. — A Paris, chez Souverain, rue des Beaux-Arts, n° 3 bis. Prix, 7 fr. 50.

Quoique ce volume ne se trouve inscrit que sous le n° 3105 de la *Bibliographie de la France* du 25 juin 1836, il a dû paraître au commencement du mois, puisque, le 5, Théophile Gautier publiait déjà, comme on va le voir au numéro suivant, un article littéraire sur cet ouvrage.

Cette moralité que nous allons reproduire et dont le *Cabinet de lecture* du 9 juin 1836 a réimprimé un fragment, forme les pages 369 à 388 du volume; elle est signée : *Théophile Gautier, de la province du Béarn, membre de l'Institut historique*. Quant à la vignette, qui est une eau-forte curieuse, elle est introuvable et elle a été très faiblement gravée de nouveau pour le numéro de l'*Artiste* de janvier 1879. Il a été fait un tirage à part très restreint de cette nouvelle gravure. Arsène Houssaye a publié en 1880 une nouvelle édition de ce

roman ; une réduction lithographique de l'eau-forte y est jointe ainsi que la moralité, très diminuée et très remaniée, par Théophile Gautier lui-même, paraît-il. Voici la version première :

MORALITÉ.

I

AVANT LA MORALITÉ.

Prologomènes. — Motifs qui mettent la plume au poing de l'auteur de cette biographie. — *Les sauvages de la mer du Sud.* — L'éditeur Souverain. — Papier Weynen de la Nouvelle-Zemble. — Somme énorme payée à M. Théophile Gautier. — Vers de Casimir Delavigne.

Je pense que l'univers me saura gré des renseignements qu'il trouvera ici touchant mon jeune et illustre camarade, attendu qu'ils ne se rencontrent nulle autre part. Les habitants de la Nouvelle-Zemble et les Papous de la mer du Sud, se plaignaient depuis longtemps de n'avoir pas sur le glorieux Arsène Houssaye des détails biographiques assez circonstanciés ; et le besoin d'une notice d'une feuille in-octavo petit-romain, papier des Vosges, se faisait généralement sentir dans la Polynésie australe. Des lettres sur peau de serpent à sonnettes tatouée de bleu et de rouge arrivaient journellement chez l'éditeur H. Souverain qui passe chez ces insulaires pour un puissant monarque, pleines de demandes et de réclamations à ce sujet ; c'est pourquoi il n'a pas hésité à me confier cet important travail qui m'est payé un louis d'or par syllabe, ce qui prouve la prospérité toujours croissante de la librairie, le meilleur vers alexandrin à rime féminine de M. Casimir Delavigne lui ayant rapporté que sept francs dix sols quatre deniers vers l'année 1824.

II

Nuit des temps. — Mythes. — L'Andro-Selenien. — Opinions d'Herschell.
— Le parapluie. — La danseuse de l'Opéra. — Réfutation. — Le thé pékoa et le Chinois Sai-Hou. — Le pays quelconque. — L'artichaut farci. — Naissance de l'auteur.

Beaucoup d'histoires incroyables se sont répandues sur le compte du célèbre Arsène Houssaye. Cela arrive toujours aux grands hommes ; il est devenu fabuleux de son vivant ; ce n'est plus un homme, c'est un mythe, et l'on doute s'il a vraiment existé. Quelques-uns prétendent que c'est un Andro-Selenien, et qu'il est tombé de la lune avec un aérolithe ; à quoi les gens sensés répondent que s'il était réellement Selenien, il aurait des ailes de chauve-souris, ainsi que l'a remarqué sir John Herschell fils ; mais les Andro-Selenistes expliquent le manque d'ailes chez Arsène Houssaye d'une manière assez ingénieuse. S'apercevant que les membranes ne lui étaient d'aucune utilité et le faisaient paraître bossu quand il avait son habit ou sa redingote, il les a coupées et s'est fabriqué avec, un parapluie sur lequel on lui a prêté quatre francs au Mont-de-Piété. Les Andro-Selenistes possèdent la reconnaissance et la font voir à qui leur présente un certificat de vie et mœurs. Du produit de ce parapluie engagé, l'homme de la lune entretenait six mois une danseuse de l'Opéra. De pareilles billevesées ne méritent pas une attention sérieuse et l'on ne doit pas prendre la peine de les réfuter. D'autres affirment que ce jeune auteur est arrivé de Chine dans une caisse de thé Pékoa, et que son vrai nom est Sai-Hou, dont il a fait Houssaye en le francisant ; rien n'est plus faux. Des personnes qui se vantent d'être bien

informées disent qu'il est né à l'âge de trois ans d'une femme vierge et d'un soprano, en 1943, dans une des cités vomitoires de la ville souterraine, ce qui est peu croyable. Rétablissons les faits. Un notable d'un pays quelconque mangeait un jour un artichaut à la barigoule, ce qui est permis par les lois divines et humaines ; au lieu de farce il trouva dedans le petit Arsène qui n'était pas si grand qu'il est aujourd'hui. Quoiqu'il fût à moitié cuit, il était fort charmant et avait l'air spirituel. Cet homme respectable sentit remuer une grande pitié dans ses entrailles, il essuya la sauce dont l'enfant était couvert le pressa sur son cœur et l'adopta. Tous les gens raisonnables verront facilement le cachet de la vérité la plus authentique dans cette dernière version, et ne se laisseront plus prendre à des contes de nourrice et de mère l'oie.

III

Enfance du héros. — Simplicité de ses mœurs. — Il a pour intime le chien Fiscaro. — Les amis de son père. — Premiers pas. — Le bilboquet et le tartare manchoux. — Traduit Malbrouck. — Devient académicien. — Arrive à Paris. — Jalousie, complots, coups de bâton. — Malédiction. — Réflexions de l'auteur.

Jamais enfant ne donna d'aussi hautes espérances que le bel Arsène. Le vertueux mortel qui l'avait adopté n'eut pas à s'en repentir, au contraire. Dans sa jeunesse il était aussi malpropre que le petit Pantagruel, et poussait l'affabilité jusqu'à se faire parasite du chien de la maison. A l'époque de son sevrage, il composa des poèmes mystagogiques et chrétiens, tels qu'*Orphée* et *la Vision d'Hebal*, que M. Ballanche a fait paraître depuis sous son nom. Cependant, malgré cette rare précocité,

on eut la plus grande peine à lui montrer à lire et à marcher sur ses pieds de derrière ; il ne sut jamais bien le français, mais en revanche il se rendit fort agréable dans le tartare mandchoux, et devint au bilboquet d'une force qui lui valut des admirations frénétiques. Il traduisit Malbrouck en algonquin pour la commodité de ceux qui n'entendent pas l'hébreu. Enhardi par le succès de cette production légère, il se lança dans les plus hautes régions de la science, et publia une dissertation où il prouva que la petite chienne épagneule de la septième maîtresse du soixante-douzième et dernier roi préadamite avait évidemment la queue en trompette et non autrement, comme on le pouvait voir dans les journaux de l'époque qu'il avait retrouvés dans la bibliothèque d'une ville inventée par lui. Un travail aussi important lui mérita son entrée à l'Institut historique dont il fut reçu membre malgré son âge fort tendre. Il s'y distingua par la blancheur de son linge et par la sonorité majestueuse de ses ronflements. Divers hommes de lettres, jaloux de son mérite, soudoyèrent des fiers-à-bras pour l'assassiner, et il reçut vers ce temps-là une quantité de coups de bâton que l'on peut évaluer sans exagération à deux mille trois cent soixante-dix-neuf, tant sur le dos qu'ailleurs. Son père adoptif, émerveillé d'un succès si éclatant, lui envoya sa malédiction et une mèche de cheveux de sa mère adoptive qui n'en avait plus. O vertueux homme en bas chinés et en culotte ventre de biche !

IV

Curiosité du beau sexe. — Etudes sur le cuir chevelu. — L'empereur Napoléon. — L'horloge. — Topologie. — Manière dont se nourrit le jeune Arsène. — Habitudes de l'animal, anecdotes, détails intimes et psychologiques. — Singulier meuble de salon. — High-life. — Improvisation. — La grande dame, etc., etc.

Les belles dames qui liront ce livre seront assurément curieuses de connaître la physionomie du grand homme qui en est l'auteur. Il n'est pas trop aisé de dire au juste la physionomie qu'il a : une forêt de cheveux, dans la proportion de 790 par pouce carré, couvre de son ombre blonde un front de trois toises de hauteur sur à peu près autant de large ; les cils de ses yeux sont au nombre de 163 à la paupière supérieure, et de 99 à la paupière inférieure ; l'un de ses yeux est vert, l'autre jaune ; dans la prunelle gauche on lit *vive l'empereur*, dans la prunelle droite l'observateur attentif remarque un cadran à chiffres romains qui indique fort bien l'heure. L'ovale de sa figure est octogone, son menton tétraèdre, son nez dodécaèdre, beauté rare qui ne se rencontre que dans les bouchons de carafe. La couleur de ce maître nez tire sur le rose tendre quand il fait chaud, et le vert pomme quand il fait froid. Ce nez lui a valu de nombreuses conquêtes. Il a en outre trois rangs de dents dont il se sert pour manger, car il mange, chose étonnante ! et dîne de deux jours l'un, quoique poète ; seulement, il a une singulière habitude que l'on ne peut attribuer qu'à son puissant génie lyrique : il met sa soupe dans une bouteille, et son vin dans une soupière, en sorte qu'il se verse de la soupe comme du vin, et se sert du vin comme de la soupe dans une assiette et avec une cuiller.

Il a eu dernièrement une bonne fortune ; il fut mis à la porte par une femme auteur très à la mode qui le trouva trop maigre.

Le meuble de son salon est rembourré avec les tresses de cheveux que lui ont donné ses nombreuses victimes, et auprès de lui don Juan de Marana doit être regardé comme bien peu.

Chacun des boutons de son habit renferme le médaillon d'une des femmes charmantes dont il a eu le bonheur de faire le malheur. Dans la société il se conduit bien et sait garder son rang. Il avale toutes les glaces et les gâteaux. Il écoute les romances, récite des vers, et en improvise au besoin avec une facilité qui ferait envie à M. Eugène de Pradel.

Chez une très grande dame, il fit un jour le quatrain suivant qui fut généralement admiré et trouvé supérieur au quatrain de Saint-Aulaire :

J'aime à rêver au temps où j'étais mousse,
J'aime à tenir brunette sur la mousse,
Et j'aime autant le vin d'Al qui mousse
Que tous les vers de Musset et de Mousse.

Cette grande dame est la marquise de B***, qui est fort de mes amies.

V

L'Institut historique. — La fécondité de Voltaire et du bibliophile Jacob est dépassée. — *De profundis*. — M. de Talleyrand. — Alfred Mousse. — Billets doux, bonnes fortunes. — Les baronnes allemandes. — Rousseau. — Les Suissesses à jupon court. — La truite du lac de Genève. — La tombe au bord du torrent. — Épanchement du cœur du biographe.

Il ne suffisait pas à la soif de renommée de notre jeune auteur d'avoir traduit Malbrouck et d'être membre

de l'Institut historique, frivole honneur qui touche peu une grande âme; il fit dans l'espace d'un an trois cent soixante-cinq romans en deux volumes in-octavo qui paraîtront tous successivement; le premier de ces romans ce fut le *De profundis* de toutes les réputations contemporaines, et l'*Alleluia*¹ de celle de l'auteur. Arsène Houssaye, cédant à des insinuations venues de haut, et ne voulant pas déranger l'équilibre européen, changea, d'après le conseil de M. le prince de Talleyrand, son véritable nom contre le pseudonyme d'Alfred Mousse, changement heureux, car mousse vient du verbe mousser, qui, en argot littéraire, veut dire avoir un succès pyramidal, et houssaye, en théotisque et en ostrogoht, ne signifie autre chose que jardin à planter des choux. Hélas! cette fortune éclatante fut la cause de sa mort. Les femmes se disputaient un regard de ce candide et illustre jeune homme, surpris lui même de sa gloire; ce qu'il reçut de billets doux et de lettres ambrées et mystérieuses effraye vraiment l'imagination. Après M. de Béranger, à qui la grande armée écrivait hebdomadairement, personne ne paya autant de ports de lettres. Dans les derniers mois de sa vie, il en eut pour dix-huit cent soixante francs et quinze centimes. Trois baronnes allemandes, qui avaient des moustaches, l'enlevèrent successivement. Les femmes ne l'appelèrent plus que *mon bel Hercule*. Une âme d'acier dans un corps de bronze aurait pu seule résister à des voluptés aussi poignantes. L'âme d'Houssaye n'était pas d'acier et son corps encore moins de bronze.

Sa santé s'altéra, et à son grand regret il se vit forcé

1. Ne pas confondre avec Amen de M. Brot.

de suspendre ses travaux ; les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air balsamique de la Suisse ; il visita Clarens, la Meilleraye, doublement célèbres aujourd'hui. Les voyageurs enthousiastes et les Anglais sentimentaux y vont chercher la trace de ses pas, confondus avec ceux de Rousseau. Toutes les blondes filles à jupons courts de la vallée de Chamouny gardent le souvenir de ce pâle jeune homme qui se promenait au soleil de septembre d'un air si fatal et si résigné. Après avoir traîné pendant quelques mois les restes d'une languissante vie, il mourut de la mort de Millevoje, pour avoir trop aimé. Il rendit son âme à Dieu en avalant une truite du lac de Genève. O mon jeune ami ! tu dors là-bas sur la terre étrangère, la neige recouvre tes froides cendres ; on creusa la fosse sur les bords du torrent, et ceux qui t'aimèrent sont privés de cette douceur d'aller répandre des larmes et des roses sur ton humble tombe ; cependant les fleurs ne manquent pas à ton monument. Une jeune Suissesse, qui avait conçu pour lui la passion la plus tendre, y vient déposer chaque semaine un bouquet d'asphodèle et d'ancolie. Ces détails déchirants me navrent le cœur de tristesse, mes yeux s'obscurcissent, des gouttes d'eau pleuvent sur le papier. Ombre de mon ami, ce sont mes larmes ! vois-les, et que ta mémoire en soit consolée !

Οὐ κλαίετε Κύπρι καὶ Ερωτες !

Cruda morte !

Impia sorte !

V

MORALITÉ.

Il y a plusieurs espèces de moralités : les moralités qui sont morales, d'abord ; ensuite celles qui sont immorales, et celles qui ne sont rien du tout ; je pense que la moralité de ce roman appartient à la dernière classe. Cependant, après une seconde lecture, j'ai trouvé le sens ésotérique caché dans ce livre ; il démontre que les Titans ont été justement foudroyés par Jupiter, voici pour le mythe. Voici pour l'utilité : le roman d'Arsène Houssaye contribue à l'amélioration des races chevalines, et bientôt nos haras n'auront plus rien à envier à l'Angleterre ; tout contribuable est électeur ; des écoles mutuelles, selon la méthode de Lancastre, s'élèveront de toutes parts, des chemins de fer et des routes macadamisées sillonnent la France en tous sens ; l'éditeur Souverain à un carrosse à six chevaux, les étrangers affluent dans la capitale, le bonheur et la prospérité sont au comble, toutes choses qu'on n'avait pas remarquées avant la mise en vente de ce triomphal roman. Quelques personnes, jalouses sans doute de cette réussite gigantesque, ont eu l'air d'insinuer que la moralité qui résultait le plus clairement de cette œuvre était que l'auteur eût mieux fait de l'écrire en tartare mantchoux, langue sur laquelle il est fort comme un Turc ; mais ce sont des fabricants de clyso-pompes ou des mouchards payés par le gouvernement. Le roi de Pegu, homme qui s'entend beaucoup aux choses de la littérature, en a fait prendre dix-huit cents exemplaires pour ses bibliothèques. Le débit est vraiment prodigieux. Nous

apprenons que l'ouvrage a été traduit en Samoïède, quoiqu'il ne soit pas encore paru !

Théophile GAUTIER.

de la province du Béarn, membre de l'Institut historique.

127. Quatrain sur le portrait d'Arsène Houssaye. Ce quatrain, qu'on vient de lire dans l'article précédent, a reparu en 1873 dans le volume de Théophile Gautier publié clandestinement à Bruxelles sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres.*

128. Critique littéraire. La Couronne de bluets, par Arsène Houssaye. *Chronique de Paris*, 5 juin 1836. Cet article a été réimprimé en 1880 comme préface de la nouvelle édition de *La Couronne de bluets*. Il n'est plus conforme au texte primitif, lequel est, de plus, fort diminué.

129. Critique littéraire. Sémiramis la Grande (par M. Desjardins). *Chronique de Paris*, 19 juin 1836.

130. La Morte amoureuse. *Chronique de Paris*, 23 et 26 juin 1836.

Cette nouvelle avait d'abord été annoncée dans le numéro de la *Chronique de Paris* du 16 juin, sous le titre de : *Les Amours d'une morte*. Elle parut pour la première fois en volume, en 1839, après *Une larme du Diable*, puis, en 1845, elle entra définitivement dans les *Nouvelles* de son auteur. *La Revue pittoresque* du 20 mars 1850 en a donné une réimpression sous le titre de : *Clarimonde*.

131. Critique littéraire. Macédoine de poètes. *Chronique de Paris*, 3 juillet 1836. Une partie de cet article a reparu en janvier 1842 dans le *Musée des familles*, sous le titre d'*Utilité de la poésie*. Ce fragment a été réimprimé en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*.

132. Critique littéraire. Contes d'Hoffmann. *Chronique de Paris*, 14 août 1836. Cet article a reparu, incomplet d'une partie de l'avant-dernier paragraphe et du dernier tout entier, sous le titre d'*Études littéraires : Hoffmann*, dans le *Musée des familles* de janvier 1841, et, en 1874 (quel-

ques exemplaires portant un titre de 1872) en tête de l'édition Charpentier des *Contes d'Hoffmann* ; les deux derniers paragraphes sont complètement supprimés dans cette réimpression. Le texte complet est entré en 1883 dans les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, de Théophile Gautier.

133. Beaux-arts. Peintures de la Chambre des députés. Salle du Trône. *La Presse*, n° 49, 26 août 1836. Cet article est le début de Théophile Gautier à ce journal où il écrivit pendant près de vingt ans (août 1836-avril 1855). Ce premier article est signé *Théophile Gauthier*.

134. Beaux-arts. Envois de Rome. *La Presse*, 30 août 1836.

135. Nos Chimères (Le Sphinx). Ces vers ont paru pour la première fois dans la *France littéraire* d'août 1836. Réimprimés en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, sous le titre de : *Le Sphinx*, et cités dans *La Charte* de 1830 du 3 février 1838 comme un extrait inédit de cet ouvrage, ils ont fait ensuite partie, sous ce même titre, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

136. Un tour en Belgique. I. *Chronique de Paris*, 25 septembre 1836. Ce *Tour en Belgique*, composé d'abord de six chapitres, est le récit du premier voyage de Théophile Gautier ; il avait passé en Belgique une partie du mois de juillet et le commencement d'août 1836 avec Gérard de Nerval, qu'il appelle G. dans la *Chronique de Paris*, et Fritz dans les réimpressions de librairie du *Tour en Belgique*. La première parut en 1845 dans *Zigzags*. En 1852, le *Tour en Belgique* reparut en huit chapitres dans les *Caprices et Zigzags*, augmenté des deux derniers empruntés à la *Presse* de 1846 (voir n° 818), et il a fait partie ainsi de toutes les réimpressions de cet ouvrage. Dans l'édition définitive des œuvres, il faudra restituer les deux chapitres ajoutés dix ans plus tard à cet ouvrage aux *Impressions de voyage* dont il font partie.

Le cinquième paragraphe du premier chapitre qui nous occupe ici était très différent dans la *Chronique de Paris* de ce qu'il est devenu depuis sa réimpression dans les *Zigzags* ; voici cette première version :

Ici, je vais donner à mes concitoyens un conseil dont

une triste expérience m'a prouvé la sagesse. Ne laissez jamais entendre à personne que vous devez faire un voyage ; moi, qui vous parle, pour avoir dit négligemment devant quelques amis que je voulais aller à Anvers, j'ai été forcé d'y aller, quoiqu'au fond je n'en eusse guère envie. Tous les gens qui me rencontraient me regardaient d'un air étonné et me disaient : « Quoi ! vous êtes encore ici ? Je vous croyais parti, » ou bien : « Depuis quand êtes-vous revenu ? » Il semblait que je ne fusse plus dans mon droit de passer le pont des Arts pour un sou et le Pont-Neuf pour rien. Paris me poussait dehors par les épaules, ma propre maison me regardait comme un intrus et me riait au nez toutes les fois que je rentrais, et la divinité que j'adore, tout en convenant que ces trois semaines lui paraîtraient fort longues, me faisait la fatale question encore plus souvent que les autres.

Ce paragraphe fut sans doute modifié parce qu'au moment de la réapparition en volume du *Tour en Belgique* dans *Zigzags* (1845), le *Voyage en Espagne* venait de reparaitre aussi, et, pour la première fois, en format in-12 ; or, le début de cet ouvrage est presque identique au paragraphe changé que nous venons de citer.

Nous ne reviendrons plus, à propos des autres chapitres du *Tour en Belgique*, sur les observations générales que nous venons de faire à propos de celui-ci sur l'ensemble de l'ouvrage.

137. **Monographie du bourgeois parisien.** I et II. *Revue du dix-neuvième siècle*, n° des 25 septembre et 2 octobre 1836. Ces articles, signés le premier T. G. et le second en toutes lettres, ont reparu en volume en 1865 dans la seconde édition de *La Peau du Tigre*, un volume in-12.

138. **Beaux-arts. Concours pour le prix de sculpture et de peinture.** *La Presse*, 27 septembre 1836.

139. **A deux beaux yeux, sonnet.** *La France littéraire*, septembre 1836. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ont fait ensuite partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Ils ont été imprimés aussi dans un keepsake intitulé *L'Étincelle* qui ne fut ni déposé, ni inséré dans la *Bibliographie de la France* ; imprimé, croyons-nous, à la fin de 1836, il n'a été mis en vente, chez tous les libraires, qu'en janvier 1846.

Voici les deux derniers vers de la première version :

Comme on voit un caillou dans le fond d'un canal,
Comme on voit une fleur à travers le cristal.

140. **Du physique des acteurs.** — Anonyme. — *Figaro*. N° 1 (de la série). 1^{er} octobre 1836.

C'est le premier article d'une assez longue série de travaux anonymes que nous croyons pouvoir attribuer à Théophile Gautier et dont quelques-uns ont été authentiqués par lui lors de sa trop courte visite chez nous. Outre ceux que nous mentionnerons, il n'est pas douteux, à notre avis, que le *Figaro* contient encore bien des pages de l'auteur de *Made-moiselle de Maupin*, du moins cette période du journal qui va du 1^{er} octobre 1836 à mai 1838. On sait que le *Figaro*, comme le phénix, mourait et renaissait sans cesse ; aussi changeait-il plusieurs fois de titre et de format durant ces vingt mois, alors qu'Alphonse Karr en était le rédacteur en chef ; Théophile Gautier ne quitta le journal qu'à la retraite de celui-ci, ainsi qu'on le verra plus loin. Les autres collaborateurs assidus de ce *Figaro*, furent surtout Édouard Ourliac et Gérard de Nerval ; ce dernier prit part avec notre poète à une campagne burlesque contre madame Madelaine Poutret de Mauchamps, *directeur* d'un journal demandant l'égalité civile et sociale de la femme et de l'homme ; une partie des articles en question émane de la collaboration des deux amis, ainsi que Théophile Gautier l'a dit lui-même un jour dans un feuilleton de *la Presse*, si nous ne nous trompons. Gérard et lui avaient non seulement une écriture presque semblable, mais aussi une si grande analogie de pensée, qu'ils pouvaient écrire l'un pour l'autre sans que nul ne s'en aperçût. Le même fait s'est reproduit plus tard pour M. Louis

de Cormenin, qui pastichait même à s'y méprendre les vers de Gautier, et pour M. Paul de Saint-Victor; mais celui-ci se rencontrait avec le poète à propos d'art seulement. Lorsqu'ils rendaient compte en même temps du Salon de chaque année, l'auteur de *Fortunio* craignait toujours d'avoir exprimé un avis trop conforme à celui de son ami, tant leur façon d'apprécier était identique.

Pour en revenir au *Figaro*, plusieurs fois suspendu et modifié, la collection absolument complète de ces années est introuvable, même à Paris, dans les bibliothèques de l'État. C'est dommage, car sa réimpression serait bien curieuse à donner au public, et la réunion des articles originaux publiés de 1836 à 1838 par ce journal formerait à coup sûr un livre pétillant d'esprit. La collaboration de Théophile Gautier au *Figaro* fut très irrégulière; parfois même elle fut tout à fait interrompue. L'écrivain, sollicité par d'autres publications, s'éloignait pour quelque temps; mais jusqu'en mai 1838 cette collaboration intermittente dura toujours. Nous devons à M. Armand Baschet cette curieuse liste de travaux dont il avait pris note sous la dictée de l'écrivain; ils doivent se rapporter au *Figaro*, car, réunis tous quatre par un trait, les trois premiers ont été facilement retrouvés dans ce journal :

Le Paradis des chats.
Études sur les femmes.
Compte-rendu du monde.
Soirée chez Nanteuil.

Le Paradis des chats (des chiens), les *Études sur les femmes (galerie des belles actrices)* et les *Comptes-rendus du monde* seront indiqués au cours de ce travail; il n'y a que la *Soirée chez Nanteuil* qui nous échappe. Nous ne sommes point certain, du reste, que Gautier n'ait point fait erreur en l'indiquant, car il nous a donné à nous-même des renseignements inexacts à propos d'un article du *Figaro* sur Ziégler, article retrouvé ailleurs depuis.

141. De l'à-propos de la mort. — Anonyme. — *Figaro*, 3 octobre 1836.

142. **Le Grand-Turc progressif.** — Anonyme. — *Figaro*, 5 octobre 1836.

143. **Manifeste.** — Anonyme. — *Figaro*, 8 octobre 1836.

144. **Beaux-arts. Nouvelles statues des Tuileries.** *La Presse*, 11 octobre 1836.

145. **Les rues.** — Anonyme. — *Figaro*, 12 octobre 1836.

146. **La Gazette des Femmes.** — Anonyme. — *Figaro*, 13 octobre 1836.

147. **Courrier de Paris.** *La Presse*, 13 octobre 1836.

148. **Le feuillet bleu.** — Anonyme. — *Figaro*, 15 octobre 1836.

149. **Cours de M. Alibert; séance solennelle.** — Anonyme. — *Figaro*, 15 octobre 1836.

150. **Des beaux-arts et autres.** — Anonyme. — *Figaro*, 16 octobre 1836.

151. **La soirée bleue.** — Anonyme. — *Figaro*, 17 octobre 1836.

152. **Statues du jardin des Tuileries.** *La Presse*, 18 octobre 1836.

153. **Les récréations du génie.** — Anonyme. — *Figaro*, 19 octobre 1836. Ce morceau a reparu, signé, dans le supplément littéraire du *Figaro* du 29 juillet 1876.

154-155. **Nouvelles du jardin des Plantes.** — Anonyme. — *Figaro*, 21 et 22 octobre 1836. L'article du 21 a été réimprimé, signé, dans le supplément du *Figaro* du 1^{er} octobre 1876.

156. **Les littérateurs obèses.** — Anonyme. — *Figaro*, 24 octobre 1836. Cet article reparut, reconnu par Théophile Gautier, dans l'*Artiste* du 1^{er} octobre 1848 (page 49), sous le titre de : *De l'obésité en littérature*; cette réimpression est incomplète, et c'est encore sous cette même forme que l'article a passé en 1873 à la suite de la réimpression des *Jeunes-France* chez Charpentier. L'article est accompagné dans l'*Artiste* de cette note :

Cet article n'est pas d'hier : il a été écrit, — après souper, — par un poète, né grand poète, mais condamné souvent à n'être qu'un homme d'esprit.

Voici maintenant les parties supprimées dans les réimpressions ; le passage relatif à Victor Hugo se terminait ainsi :

Comme Napoléon, devenu empereur, il engraisse, il s'arrondit.

Après le paragraphe relatif à Lablache, on lisait celui-ci :

M. Frédéric Soulié n'a rien à envier aux plus grands génies pour le ventre.

Celui relatif à Sainte-Beuve était suivi de ces lignes :

Trois éditions épuisées n'ont pas *épuisé* M. Jules Sandeau, le jeune auteur de *madame de Sommerville* ; chaque édition représente une couche de graisse de trois pouces d'épaisseur ; vous sentez bien qu'à ce compte-là M. Jules Sandeau sera, devant qu'il soit peu, beaucoup plus gros que Kiouny ou mademoiselle Georges.

On sait que Kiouny était un éléphant dont les apparitions sur la scène de la Porte-Saint-Martin sont restées légendaires.

Le paragraphe sur Eugène Sue était suivi de deux autres qui ont été coupés ; les voici :

M. Théophile Gautier devient d'un embonpoint assez véhément. Quoiqu'il ne soit guère *progressif*, son ventre est en *progrès* et proteste contre lui ; il faudra diablement de génie à M. Théophile Gautier pour avoir le génie d'un tel ventre.

Il n'est pas jusqu'aux panthéistes qui ne s'en mêlent ;

le nez de Lassailly prend du ventre et se développe tous les jours de la manière la plus flatteuse.

Voici enfin la fin de l'article, qui est tout à fait tronquée en volume :

Nos grands hommes sont de force à lutter avec l'inspiration ; leur pensée peut être aussi affilée et aussi tranchante qu'un damas turc ; ils ont un fourreau si bien matelassé et rembourré qu'il ne sera pas usé de longtemps.

Cependant, quoique la graisse soit à l'ordre du jour, il faut avouer qu'il y a quelques génies maigres : M. de Lamartine, M. Alfred de Musset, M. Alfred de Vigny et M. Alfred Mousse, dit Arsène Houssaye (du département de l'Aisne), auteur de *la Couronne de Bluets*, M. Nodier et quelques autres ; mais il est à remarquer que toutes ces gloires, dont les os percent la peau, sont des *réveurs* de l'école de *la Nouvelle Héloïse* ou du jeune *Werther*, ce qui est peu substantiel et peu propre au développement du tissu cellulaire et des régions abdominales.

Le plus sensible de nos romanciers, l'auteur de *Priez pour elle*, de *Carl Sand*, et des prospectus de la pommade du lion et de l'huile incomparable de Macassar, M. Alphonse Brot, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est maigre comme un lézard ; voilà un exemple et une autorité qui me feraient croire que j'avais d'abord raison et que le signe distinctif du véritable génie est la maigreur et non pas l'embonpoint, comme je l'avais cru ensuite d'après les ventres de plusieurs génies de ma connaissance.

Un fragment sans titre de cet article a été cité aussi dans l'*Almanach des Gourmands*, année 1868.

157. Chevaux à vendre. — Anonyme. — *Figaro*, 25 octobre 1836.

158. Projets d'embellissements pour les Champs-Élysées et la place de la Concorde. *La Presse*, 25 octobre 1836.

159. Progrès dans les arts. — Anonyme. — *Figaro*, 27 octobre 1836.

160. De la féroacité de la critique. — Anonyme. — *Figaro*, 29 octobre 1836.

161. Des acteurs et des actrices dans la vie privée. — Anonyme. — *Figaro*, 30 octobre 1836.

161^{Ms}. Un tour en Belgique. II. *Chronique de Paris*, 30 octobre 1836.

162. Les beaux-arts et l'industrie. — Anonyme. — *Figaro*, 31 octobre 1836.

163. Travaux de Notre-Dame-de-Lorette. *La Presse*, 1^{er} novembre 1836.

164. Chronique (artistique). — Anonyme. — *Figaro*, 4 novembre 1836.

165. La maison des fous (par Kaulbach). — Anonyme. — *Figaro*, 5 novembre 1836.

166. Le passage du Thermodon. *La Presse*, 8 novembre 1836 (voir n° 327).

167. Chronique des beaux-arts. — Anonyme. — *Figaro*, 11 novembre 1836.

167^{Ms}. Un tour en Belgique. III. *Chronique de Paris*, 13 novembre 1836.

168. De l'influence des noms. — Anonyme. — *Figaro*, 13 novembre 1836.

169. Illustrations pour Notre-Dame de Paris et le Théâtre de M. Victor Hugo. *La Presse*, 15 novembre 1836.

170. Chronique (artistique). — Anonyme. — *Figaro*, 18 novembre 1836.

171. **Nouvelles du jardin des Plantes.** — Anonyme. — *Figaro*, 19 novembre 1836.

171^{Ms}. **Un tour en Belgique.** IV. *Chronique de Paris*, 20 novembre 1836.

172. **De la composition en peinture.** *La Presse*, 22 novembre 1836.

173. **Utilité des militaires en temps de paix.** — Anonyme. — *Figaro*, 23 novembre 1836.

174. **Une fée de salon (par Arnould Frémy).** — Anonyme. — *Figaro*, 24 novembre 1836.

175. **Peinture catholique.** — Anonyme. — *Figaro*, 26 novembre 1836.

176. **Musée des grands journaux.** — Anonyme. — *Figaro*, 27 novembre 1836.

177. **Les Rubens de la cathédrale d'Anvers.** *La Presse*, 29 novembre 1836.

178. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 2 décembre 1836.

179. **Les rats de Montfaucon.** — Anonyme. — *Figaro*, 3 décembre 1836.

180. **Prospectus Philocombe.** — Anonyme. — *Figaro*, 4 décembre 1836.

180^{Ms}. **Un tour en Belgique.** V. *Chronique de Paris*, 4 décembre 1836.

181. **Beaux-arts.** *La Presse*, 6 décembre 1836.

182. **Les oiseaux de passage, par madame Ségalas.** — Anonyme. — *Figaro*, 8 décembre 1836. L'authenticité de cet article est prouvée par cette lettre de Théophile Gautier à Alphonse Karr, que nous publions ici pour la première fois :

Décembre 1836.

Karr-thaginois ; Karr-touche ; Karr-ton pierre ; Karr-auteur ; Karr-naval !

Si vous ne mettez pas mon article sur madame Ségalas, je vous dévoue à la faim, à la soif, à l'Opéra-Comique, à tout ce qu'il y a de plus affreux !

N'avez-vous pas honte de me faire solliciter si longtemps ? J'aurais obtenu la croix d'honneur avec dix fois moins de peines !

Tout à vous.

THÉOPHILE.

De plus, nous avons eu sous les yeux la lettre que madame Ségalas écrivit au poète pour le remercier de son article ; elle est datée du 10 décembre 1836.

Voici encore une lettre de Théophile Gautier à Alphonse Karr, lettre qui doit dater de la même époque, et que ce dernier a publiée dans son recueil : *Les Guépes*, numéro du 12 mars 1876 :

Vous m'avez dit hier que vous viendrez me voir ce matin. Il serait peut-être plus honnête que, voulant vous parler, j'allasse vous trouver moi-même, mais il appartient à celui dont les bottes ne sont pas percées d'aller voir celui que sa chaussure abandonne lâchement ; cette condescendance peut seule lui faire pardonner un luxe si effroyable, qui ne saurait s'acquérir qu'en buvant à pleins godets la sueur du peuple et en se vendant au pouvoir !

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

Homme pur et incorruptible, dont les bottes sont crevées.

Enfin, pour terminer cette série de lettres, voici un billet inédit d'Alphonse Karr à Théophile Gautier, écrit au com-

mencement de juin 1838, au moment où il venait de renoncer à la direction du *Figaro* :

Mon cher Théo,

Si le *Figaro* avait été *une affaire* pour vous, je ne vous aurais pas demandé de le quitter ; mais il ne s'agit que d'oubli et de paresse, ce que je comprends mieux que personne. Envoyez donc votre démission ; je suis contrarié de voir votre nom servir chaque matin d'amorce pour faire lire la prose de M. Halévy !

Tout à vous,

Alphonse KARR.

Le numéro du *Figaro* du 4-5 juin 1838 porte encore les noms de MM. Théophile Gautier et Léon Halévy parmi les collaborateurs du journal pour les comptes rendus dramatiques. Le 6 juin le nom de Théophile Gautier est supprimé.

183. *Chronique (artistique)*. — Anonyme. — *Figaro*, 9 décembre 1836. L'auteur y rappelle son article du 11 novembre précédent.

184. *Beaux-arts. De l'application de l'art à la vie usuelle*. *La Presse*, 13 décembre 1836.

185. *Nouvelles religions ; le Philomarisme*. — Anonyme. — *Figaro*, 14 décembre 1836. Voici le dernier paragraphe de cet article, qui *prouve* la collaboration de Théophile Gautier au *Figaro* :

Le journal est signé par M. Gautier ; nous espérons que ce n'est pas notre collaborateur de ce nom, dans lequel cas il faudrait qu'il changeât son prénom de *Théophile* en *Philomare*.

186. *Chronique (artistique)*. — Anonyme. — *Figaro*, 16 décembre 1836.

187. **Le Paradis des chiens.** — Anonyme. — *Figaro*, 16 décembre 1836. Cet article a donné lieu à bien des indications fautives, nées, il faut bien le reconnaître, des erreurs de son auteur lui-même. Dans les articles que Sainte-Beuve a publiés sur Théophile Gautier dans le *Constitutionnel* de novembre 1863 (*Nouveaux Lundis*, tome VI), il l'indique sous le titre de : *Le Paradis des chats*; c'était Théophile Gautier lui-même qui lui avait donné ce renseignement dans une lettre que nous allons citer ici, lettre absolument inédite et l'une des plus curieuses qu'il ait écrites sur lui-même; comme on le verra, elle fut adressée à Sainte-Beuve après la publication de son premier article sur l'auteur de *Made-moiselle de Maupin*, article paru dans le *Constitutionnel* du 16 novembre 1863 :

Fin novembre 1863.

Cher Maître,

Fortunio a paru dans le *Figaro*, chapitre par chapitre. On déchirait une feuille faisant partie du journal, et cela devait former un livre. La première édition du roman est composée de ces feuillets réunis. Une seconde édition parut plus tard chez Delloye, place de la Bourse, avec une vignette à l'eau-forte représentant Musidora et Fortunio dans une barque, vignette attribuée à Meissonier, et en réalité de Trimolet.

Le Paradis des chats n'a pas été repris en volume; il a été imprimé dans le *Figaro* d'Alphonse Karr, mais, depuis cette époque, je n'ai jamais pu mettre la main dessus.

Voici les détails exacts et *sans recherche* que vous me demandez. Je puis ajouter que *Fortunio* est le dernier ouvrage où j'aie librement exprimé ma pensée véritable; à partir de là l'invasion du *cant* et la nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté

dans la description purement physique ; je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète.

Mais vous savez tout cela mieux que moi, et c'est à vous désormais que je demanderai des renseignements sur ce qui me concerne ; vous m'avez pénétré *intus et in cute*¹ jusqu'aux moelles les plus profondes, et je reste atterré de cette divine pénétration. Vous n'êtes pas un critique, vous êtes Vischnou le dieu des avatars et des incarnations ; vous habitez les gens et vous savez leur vie : vous vous promenez dans les circonvolutions de leur cervelle et y découvrez des choses qu'eux-mêmes ne soupçonnaient pas. Je suis à la fois effrayé et ravi de votre premier article. Qui a pu vous dire tout cela ?

Merci, merci mille fois. Vous êtes le Christophe Colomb de mon Amérique. Avant vous, j'étais parfaitement inconnu.

Votre à jamais reconnaissante créature,

Théophile GAUTIER.

On le voit dans cette remarquable lettre, c'était bien *Le Paradis des chats* que l'auteur de *Fortunio* croyait avoir écrit et publié dans le *Figaro* d'Alphonse Karr ; lors de notre unique entrevue nous eûmes le plaisir de replacer sous ses yeux *Le Paradis des chiens*, sur lequel, on l'a vu, il n'avait jamais pu remettre la main, et de lui faire reconnaître son erreur. Depuis sa mort, ce morceau a reparu, signé, dans le supplément littéraire du *Figaro* du 9 juillet 1877.

Voici encore trois autres lettres inédites de Théophile Gautier à Sainte-Beuve ; elles sont toutes trois très intéressantes ; la première, qui ne porte point de date, est certainement la plus ancienne.

1. Intérieurement et sous la peau.

I

(1857?)

Mon cher Maître,

Je n'appartiens pas au parapluie élégant égaré dans dans votre charmant hermitage (*sic*). J'ai gardé de mes jeunes années de romantisme une horreur sacrée pour ce meuble bourgeois.

Hernani n'avait pas de parapluie puisque Doña Sol lui dit :

... Jésus ! votre manteau ruisselle !

et je me suis toujours conformé aux opinions du héros castillan en matière de riffard.

Agréez l'expression bien sincère de ma respectueuse et cordiale sympathie.

Théophile GAUTIER.

II

30 avril 1865.

Cher Oncle ¹,

Je ne veux pas attendre au Magny prochain pour vous féliciter de votre nomination. Enfin, vous voilà sénateur !

Quel bonheur,
Quel honneur,
Monsieur le sénateur !

comme dit la chanson de Béranger. Cela n'ajoute rien à l'admiration que nous professons depuis longtemps

1. On peut lire dans les articles de Sainte-Beuve l'explication de cette parenté de fantaisie.

pour le délicieux prosateur, le fin critique et le vrai et profond et original poète dont nous savons les vers par cœur ; mais, pour me servir d'une locution de peintre, cela ne fait pas mal dans le paysage.

Croyez à la joie bien sincère et bien franche que me cause cette tardive justice.

A vous de plume, de cœur et de tout.

Théophile GAUTIER.

III

9 avril 1868.

Mon Oncle,

Je te réponds moi-même pour te certifier ma vie d'une façon plus authentique et te remercier directement de l'intérêt que tu me portes. Je ne conçois pas ce qui a pu donner lieu à cette nouvelle du *Figaro* qui m'a représenté comme à l'agonie. J'ai fait mon feuilleton comme à l'ordinaire, mais je n'ai pas pu aller lundi au *Roi Lear*. Ma qualité de vieux romantique a fait penser sans doute que mon absence d'une représentation de Shakspeare ne pouvait être motivée que par ma mort. Je suis très fatigué, grippé, courbaturé, mais nullement en danger, et j'irai te voir au premier rayon de soleil.

J'espère que tu te maintiens dans ton mieux relatif et que tu pourras secouer, au Sénat, un paquet de foudres, d'un poignet vigoureux.

Ton neveu dévoué.

Théophile GAUTIER.

P. S. Estelle te présente ses hommages admiratifs et respectueux.

188. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 17 décembre 1836.

189. **Le Concert Musard.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 17 décembre 1836. Cet article, et un autre morceau publié encore en 1836 dans le même journal, (Voir n° 194) sont les seuls de toute cette immense série de travaux dont il nous serait impossible de donner le texte; contrôlés en 1868 sur l'unique exemplaire connu de *La Charte de 1830*, qui se trouvait à la bibliothèque de la Préfecture de police, cette précieuse collection a été brûlée en 1871 pendant les funestes journées de la Commune qui ont causé tant d'irréparables pertes à la ville de Paris. Nous les recommandons tout particulièrement aux recherches de nos lecteurs, et nous remercions d'avance celui d'entre eux qui serait assez heureux pour les connaître et qui consentirait à nous en donner communication.

190. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, 18 décembre 1836.

191. **Le petit chien de la marquise.** *Figaro*, 19, 23 et 24 décembre 1836. Cette nouvelle reparut en 1839 après *Une larme du Diable* et entra ensuite, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier dont elle a toujours fait partie depuis. Elle a encore été réimprimée en 1881 à la suite de *Mademoiselle Dafné*.

192. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 22 décembre 1836.

193. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, 22 décembre 1836.

193^{me}. **Un tour en Belgique.** VI (fin). *Chronique de Paris*, 25 décembre 1836.

194. **De la mode dans les arts.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 25 décembre 1836. Nous avons par hasard pris note du début de cet article en le relevant dans la collection du journal; voici ce début qui fait allusion à la préface des *Jeunes-France* :

J'ai enterré déjà le moyen-âge, en 1833, dans une préface.....

195. **Excellence de la poésie.**(I.) — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 27 décembre 1836.

Le seul exemplaire connu de ce numéro est entre nos mains.

196. **Beaux-arts ; applications de l'art.** *La Presse*, 27 décembre 1836.

1837

197. **Chronique du grand monde ; étrennes, modes.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 2 janvier 1837.

198. **Beaux-arts. Du costume moderne.** *La Presse*, 3 janvier 1837. Charles Bataille a cité le fragment suivant de cet article dans *Les Nouvelles* du 13 juillet 1866 ; il le dit par erreur extrait d'un journal de 1835 :

Une colonne faite de canons ennemis et qui semble elle-même un canon démesuré, pointé contre les cieux, un point d'exclamation de bronze posé au bout de la phrase ronflante de l'empire !

199. **Impressions de voyage.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 5 janvier 1837.

200. **Voyages littéraires.** — Anonyme. — *La Charte* de 1830, 6 janvier 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes. Le Cabinet de lecture* du 15 janvier 1837 a réimprimé des fragments de cet article et les a signés du nom d'Alphonse Karr.

201. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 7 janvier 1837.

202. **(Sans titre ; sur le costume des représentants).** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 9 janvier 1837.

203. **Excellence de la poésie.** (II.) — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 16 janvier 1837. (Voir n° 195). Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

204. **Les hommes de génie.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 19 janvier 1837.

205. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 20 janvier 1837.

206. **Journal philomancien.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 22 janvier 1837.

207. **Beaux-arts. De la peinture sur verre.** *La Presse*, 24 janvier 1837. Cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 1^{er} février 1852, et, en 1856, dans le tome I^{er} (seul paru), de l'*Histoire de l'art en France*, par divers.

208. **John Martynn.** *La Presse*, 31 janvier 1837.

209. **Sculpteurs contemporains. I. M. Antonin Moine.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 2 février 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

210. **Critique littéraire; les oiseaux de passage, par madame Ségalas.** *Chronique de Paris*, 5 février 1837. Cet article n'est pas le même que celui inséré dans le *Figaro* (voir n° 182).

211. **Beaux-arts.** *La Presse*, 7 février 1837.

212. **Impressions de voyage.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 8 février 1837.

213. **Versailles, sonnet.** *La Presse*, 14 février 1837. Ce sonnet ouvre le travail qu'on trouvera sous le n° suivant. Il en a été extrait en 1838 pour entrer dans le volume de la *Comédie de la mort*, et, depuis 1845, il a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Les vers onze et douze étaient différents dans *la Presse*; les voici sous leur première forme :

Tu guettes le retour de ton amant royal.
Hélas ! il est fini le règne triomphal !

Voici encore une autre version inédite de ce sonnet, qui nous est communiquée par M. Eugène Piot :

✓ Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité;
Comme Venise au fond de son Adriatique
Tu te meurs, et ton corps, vieille paralytique,
Chancelle sous le poids de ton manteau sculpté.

Quel appauvrissement ! Quelle caducité !
Pourtant nulle herbe encor ne grimpe à ton portique.
Tu n'es que surannée et tu n'es pas antique;
Mais tes rides n'ont pas la sévère beauté.

Ton éclat est passé, courtisane de marbre :
Et c'est en vain qu'assise à l'ombre de ton arbre
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Les eaux de tes jardins pour jamais se sont tues,
Versailles ! Ton grand roi dort sous son monument,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues !

214. **Beaux-arts ; Musée historique de Versailles.** I et II. *La Presse*, 14 et 23 février 1837. Ces articles ont été réimprimés incomplètement dans *l'Artiste* du 15 mai 1852, en 1856 dans le tome 1^{er} (seul paru), de *l'Histoire de l'art en France*, par divers, et dans la *Gazette de Paris* du 21 mai 1872.

215. **Beaux-arts ; ouverture du salon.** (Salon de 1837. I.) *La Presse*, 1^{er} mars 1837.

216. **Au bord de l'océan.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 2 mars 1837. Réimprimé intégralement en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*.

216 bis. **Beaux-arts ; topographie du salon.** (Salon de 1837). II. L'article de lui auquel Théophile Gautier fait allusion dans ces pages a paru dans *la Presse* du 30 août 1836 (voir n° 134). — III. **Eugène Delacroix.** — IV. **Paul Delaroche.** L'article de lui auquel l'auteur fait allusion dans ces pages a paru dans *la Presse* du 22 novembre 1836 (voir n° 172).

— V. Scheffer. Winterhalter. — VI. Camille Roqueplan. — VII. Bendemann. — VIII. École d'Ingres; Leehmann, Amaury-Duval, Flandrin. — (IX. MM. Biard, Pigal, Alexandre Hesse, Clément Boulanger, Robert Fleury). *La Presse*, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15 et 17 mars 1837.

217. *Impressions de voyage*. — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 18 mars 1837.

217^{bis}. *Salon de 1837*. (X. MM. Henri Scheffer, Louis Boulanger, Auguste de Chatillon, Dubufe, Pradier, Amaury-Duval, Leehmann, Decaisne, Champmartin). *La Presse*, 18 mars 1837. L'article de lui auquel Théophile Gautier fait allusion dans ce chapitre a paru dans *la Presse* du 6 décembre 1836 (voir n° 181). Celui-ci est suivi de cette note :

C'est par erreur que l'article inséré ce soir (n° du 18 mars 1837) dans *la Charte de 1830*, sous le titre : *Variétés — Musée*, est signé Théophile Gautier; cet article appartient à M. Édouard Thierry, jeune écrivain d'un talent très distingué.

Par suite de ce désaveu et malgré la signature qu'il porte, nous n'avons donc pas catalogué cet article dans notre travail.

218. *Décorations de Stradella*. *La Charte de 1830*, 19 mars 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

218^{bis}. *Salon de 1837*. XI. *Paysages*. — XII. (Paysages. XIII. *Paysages*. *La Presse*, 20, 21 et 24 mars 1837.

219. *Ténébres, terza-rima*. *La France littéraire*, mars 1837. Ces vers ont paru ensuite en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, puis, depuis 1845, dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

Les deux premiers vers de la strophe quarante-sept étaient ceux-ci dans la *France littéraire* :

De faire du plus creux de son âme profonde
Rayonner son idée ou bien sa passion.

En réimprimant cette pièce dans la *Comédie de la mort* en 1838, l'auteur y substitua les suivants qui sont restés dans toutes les éditions jusqu'en 1875 :

De faire du plus creux de *votre* âme profonde
Jaillir votre pensée ou votre passion.

Nous ne savons pourquoi la première version a été substituée à la nouvelle dans l'édition des *Poésies complètes* de 1875-1876. On trouve encore cette pièce citée en 1862 dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*.

Faute d'aucune indication d'origine, nous allons citer ici un fragment d'article de Théophile Gautier écrit à propos de la représentation sur le théâtre du comte de Castellane, les 4 et 5 avril 1837, d'une comédie de madame Sophie Gay : *La Veuve du tanneur*. Il provient d'Honoré de Balzac, et ne porte aucune trace d'impression. Comme il n'est publié ni dans *la Presse*, ni dans le *Figaro*, ni dans la *Chronique de Paris*, journaux auxquels Théophile Gautier collaborait presque exclusivement alors, nous *présumons* qu'il fut destiné à ce dernier recueil, dirigé par Balzac, lequel ne le publia pas et le conserva dans ses papiers. Tout le début manque et voici le fragment en notre possession :

. revenir pour la troisième fois. Le rideau tiré, Michelot, l'acteur, est venu annoncer que la pièce était d'une quinzaine d'auteurs plus ou moins célèbres qui désiraient garder l'anonyme. Cette quinzaine de célébrités se résout dans la célébrité unique de madame Sophie Gay, directrice du théâtre et intendante de la fête.

Parmi les illustrations littéraires, on remarquait M. Alexandre Duval, ce bon vieillard qui offrit si naïvement à Victor Hugo de lui faire la charpente de ses pièces et qui, à cause de son grand âge, jouit du privilège d'être assis avec les femmes; M. Ancelot; M. le

marquis de Custine, l'heureux possesseur du *Triomphe de Pétrarque*¹; Arnould Frémy, auteur trop peu connu des *Deux Anges* et d'*Elfride*; Delrien, rédacteur du *Temps*; Paul de Musset, le frère spirituel du poète; le brillant Roger de Beauvoir; le vicomte d'Arlincourt; Justin Maurice; Gavarny, fashionable dessinateur, qui se sert de la plume aussi bien que du crayon; et puis encore un jeune poète à qui je porte le plus tendre intérêt et qui n'est autre que moi-même.

Les notabilités féminines, artistiques ou nobiliaires, se composaient de madame la princesse de Chimay; madame d'Otrante, dont la beauté antique fait penser à la Vénus de Milo; madame la marquise d'Osmond; madame la duchesse d'Abrantès; la comtesse Thérèse Guiccioli, la seule femme qui ait pu faire oublier Marie Chaworth à lord Byron; la marquise de Crillon; madame Émile de Girardin; la baronne de Forget, si charmante dans les rôles de *Lisette*; madame Sophie Gay; Mélanie Waldor; madame W. Bonaparte, et mille autres plus belles, plus nobles, plus spirituelles les unes que les autres et dont je ne transcris pas les noms ici, de peur que cet article ne finisse par avoir l'air de l'*Almanach de la Cour*.

Le lendemain, même foule, même succès; et après la représentation, un souper qui a duré jusqu'au jour, souper spirituel et gai, comme l'on n'en a plus fait depuis la régence et qui a dû réjouir l'ombre de Collé dans son tombeau. Le vin de Champagne était excellent et pétillait d'aise d'être bu par des lèvres si roses. Les bons mots et les couplets n'étaient pas inférieurs au

1. Le tableau de Louis Boulanger.

vin, ce qui est un grand éloge pour des couplets improvisés et même pour des couplets faits à loisir.

Théophile GAUTIER.

219^{bis}. Salon de 1837. XIV. Sculpture. *La Presse*, 8 avril 1837.

220. *La Chimère. Don Quichotte*, 16 avril 1837. Ces vers ont paru ensuite dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, et ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur ; ils ont été cités aussi en 1862 dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*.

221. *L'Écriture des écrivains célèbres*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 16 avril 1837.

222. *Les danseurs espagnols. La Charte de 1830*, 18 avril 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes* et dans le supplément du *Figaro* du 14 mars 1880.

223. *Soirées de l'Institut historique*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 23 avril 1837.

224. *Soirées d'artistes*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 24 avril 1837.

225. *Excès d'artistes*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 25 avril 1837.

226. *Chambres d'artistes*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 27 avril 1837.

226^{bis}. Salon de 1837. XV. Sculpture. *La Presse*, 27 avril 1837.

227. *Un feuillet à faire. La Charte de 1830*, 27 avril 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

228. *Vêtements artistes*. — Anonyme. — *Figaro-livre*, 28 avril 1837.

229. **L'Hiver (La Dernière feuille).** *Don Quichotte*, 30 avril 1837. Ces vers ont reparu, sous le titre de : *La dernière feuille*, dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, et ont fait ensuite partie sous ce titre de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. La première strophe de la version de *Don Quichotte* est celle-ci :

LA, dans la forêt dépouillée
Il ne reste plus au rameau
Qu'une feuille sèche et souillée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

La dernière strophe de cette pièce est gravée sur le tombeau de Théophile Gautier au cimetière Montmartre.

La dernière feuille a été mise en musique par MM. J. Philipot, A. de Carayon-Latour, D. Balleyguier, et A. Choudens.

230. **Thébaïde.** *La Charte* de 1830, 1^{er} mai 1837. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Les vers quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-six de la première version sont ceux-ci :

Sans aucun sentiment d'être ou d'avoir été
Me reposer au fond de ma stupidité.

230^{bis}. **Variétés.** (Salon de 1837. XVI et dernier. Sculpture et gravure). *La Presse*, 1^{er} mai 1837.

231. **Le physionotype.** *La Presse*, 3 mai 1837.

232. **Le Spectre de la rose.** *Don Quichotte*, 7 mai 1837. Ces vers ont fait partie, en 1838, du volume de la *Comédie de la mort*; ils sont entrés ensuite dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Ils ont été mis en musique par MM. H. Berlioz, Fr. Bazin, A. Mutel, E. Pessard, P. Bertrie, Th. Radoux et madame de Lowenthal; sous le titre de : *Rêve d'une rose*, par M. F. Raynal, et sous celui de : *La tombe de la rose*, par M. L. Kreutzer.

233. **Vente de la galerie de l'Élysée Bourbon.** *La Charte*

de 1830, 8 mai 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

234. **Littérature maritime.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 9 mai 1837.

235. **Feuilleton (Le jardin des Plantes).** *La Presse*, 12 mai 1837. Cet article a reparu, sous le titre de : *Le jardin des Plantes*, dans le *Voleur* du 15 mai 1837.

236. **Copie du jugement dernier de Michel-Ange** (par M. Sigalon). *La Charte de 1830*, 17 mai 1837. Cet article a été réimprimé dans le *Courrier artistique* du 19 juin 1864, précédé de cette note : « Cet article, retrouvé par hasard, a été écrit il y a près d'une trentaine d'années, dans *La Charte de 1830*, et il a paru curieux de le reproduire. » Il a été inséré intégralement en 1880 dans le volume de son auteur intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*.

237. **Fêtes de Versailles.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 19 mai 1837.

238. **Du costume des députés.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 21 mai 1837.

239. **Statues de Michel-Ange.** *La Charte de 1830*, 22 mai 1837. Cet article a reparu dans le *Courrier artistique* du 26 juin 1864, accompagné de cette note : « Cet article, comme le précédent, a été écrit à la même époque, pour *La Charte de 1830*. » (Voir n° 236.) Il a été aussi réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

239^{bis}. **La mort dans la vie.** (Première partie de *La Comédie de la mort*). *Le Globe*, revue des arts, des sciences et des lettres. N° 1, 25 mai 1837. Toute la partie de la *Comédie de la mort* qui porte ce titre a été publiée en entier dans ce numéro du *Globe* (voir nos 59 et 302^{bis}.)

240. **La chaîne d'or ou l'amant partagé.** I. et II. *La Chronique de Paris*, 28 mai et 11 juin 1837. Cette nouvelle reparut en 1839 à la suite d'*Une larme du diable*, puis elle entra en 1845 dans les *Nouvelles* de son auteur qu'elle n'a plus quitté depuis lors.

241. *L'Eldorado (Fortunio)*, par Théophile Gautier. *Figaro*. Journal-livre, Revue quotidienne ; 28 mai au 24 juillet 1837. In-8° de 20 feuilles 1/2, 316 pages. Imprimerie de Boulé, rue Coq-Héron, n° 3, à Paris. — Paris, publications du *Figaro*, rue Coq-Héron, 8.

On a lu déjà, dans la lettre de l'auteur à Sainte-Beuve (voir n° 187), quelques détails sur le mode de publication de cet ouvrage par le *Figaro*. Une demi-feuille, de huit pages chacune, fut jointe au numéro du journal des 28, 29, 30, 31 mai, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14 juin. Ces dix-huit demi-feuilles formèrent cent quarante-quatre pages, ou la valeur de neuf feuilles de seize pages. Le 24 juin seulement, le *Figaro* reprit la publication de l'*Eldorado* sous la forme d'un supplément de trois feuilles de seize pages, portant les numéros 10, 11 et 12. Ces quarante-huit pages furent suivies de deux autres suppléments semblables, composés des feuilles 13, 14, 15, 16, 17 et 18, publiés avec les numéros du *Figaro* des 1^{er} et 7 juillet ; enfin, avec celui du 24 juillet, parurent les vingt-huit derniers feuillets du livre, complétant ses 316 pages et ses 20 feuilles 1/2. Il faut ajouter ici qu'après cette édition spéciale exécutée pour le *Figaro*, on tirait ensuite avec sa composition, les fautes corrigées et tout l'ouvrage imprimé en feuilles régulières de seize pages, les exemplaires qui furent la première édition du livre mis en vente, ainsi qu'on le verra plus loin.

Contrairement à la légende très accréditée que la publication de *Fortunio* ne fut pas terminée par le *Figaro*, on voit que ce journal l'acheva, malgré son changement de format, survenu le 16 juin, et la réunion de ces suppléments a formé la toute première édition du livre. Un exemplaire, aujourd'hui en notre possession, avec le titre original de la publication du *Figaro*, est signalé comme le seul connu par M. Maurice Tourneux, dans sa *Bibliographie des œuvres de Théophile Gautier*. Un second exemplaire, en médiocre état, a passé depuis dans une vente publique, en décembre 1879, et s'est vendu 57 francs 75, avec les frais.

Cette édition ne fut ni déposée ni insérée dans la *Bibliographie de la France*. Un an après, en 1838, elle fut mise en vente chez Desessart, sous le titre de *Fortunio*, que l'œuvre

a toujours gardé depuis. Mais, outre les changements d'impression que nous avons déjà indiqués, le titre primitif, qui formait, avec les quatre premières pages, la première demi-feuille de l'édition originale, fut enlevé et remplacé par un titre nouveau accompagné d'une préface inédite de quatre pages, qui est restée depuis lors annexée à l'ouvrage. *La Presse* du 14 mai 1838 annonce la mise en vente du livre sous le titre de : *Fortunio, roman incroyable*, et il est inscrit cette fois dans la *Bibliographie de la France* du 26 du même mois; il y est annoncé faussement comme imprimé chez Gratiot fils, indication exacte seulement pour la couverture de l'ouvrage, son nouveau titre et sa préface; ce renseignement erroné ne se trouve, du reste, imprimé qu'au bas de la seconde page de la couverture.

En 1840, *Fortunio* reparut de nouveau, chez Delloye, en un volume in-12, accompagné d'une vignette par Trimolet, ainsi que Théophile Gautier lui-même nous l'apprend dans sa lettre à Sainte-Beuve, et précédé de cet *Avis* de l'éditeur, où nous voyons pour la première fois les études de l'auteur sur les poètes des seizième et dix-septième siècles, annoncées sous le titre de : *les Grotesques*, et indiquées comme formant un volume en 1835, tandis qu'elles n'ont paru pourtant, réunies en corps d'ouvrage, qu'en 1844 :

Désirant publier un choix des meilleurs ouvrages de la littérature moderne, nous avons dû placer au premier rang le livre de *Fortunio*, dont nous donnons aujourd'hui la troisième édition, revue avec soin par l'auteur.

Fortunio a paru en 1837 et est considéré comme l'un des plus beaux livres de M. Théophile Gautier, si illustré déjà comme poète, comme romancier et comme critique d'art et de littérature.

M. Théophile Gautier avait publié précédemment :
Poésies, un volume, en 1830.

Albertus ou l'Ame et le péché, poème, en 1832.

Mademoiselle de Maupin, roman en deux volumes, en 1832¹.

Les Grotesques, études sur quelques écrivains des seizième et dix-septième siècles, un volume, en 1835.

Depuis *Fortunio*, M. Théophile Gautier a publié encore :

La Comédie de la mort, poème, suivi de poésies nouvelles, un volume, en 1838.

Une Larme du Diable, poème dramatique (en prose), suivi de contes et nouvelles, un volume, en 1839.

Il faut ajouter à cet ensemble d'œuvres, toutes vivement remarquées à l'époque où elles ont paru, et qui constituent déjà l'une des plus nouvelles et des plus solides renommées de notre temps, une foule d'articles d'art, de littérature et de mœurs dans les grands et petits journaux.

Les *Salons de peinture* que M. Gautier publie chaque année dans *la Presse*, depuis 1836², et le *Feuilleton des théâtres* qu'il rédige aussi dans ce journal avec tant de verve et d'éclat, constitueraient à eux seuls une belle réputation d'écrivain, si ses autres ouvrages de poésie et de littérature ne le plaçaient encore plus haut.

M. Théophile Gautier a aujourd'hui vingt-huit ans.

Il existe des exemplaires de cette édition de *Fortunio* portant au titre le millésime de 1842.

En 1843, *Fortunio* est entré dans les *Nouvelles* de Th. Gautier, qu'il n'a plus quitté depuis cette époque; en 1878, il en a été fait une petite édition in-32, accompagnée du fac-similé de deux dessins de Théophile Gautier, et, en

1. Erreur; *Mademoiselle de Maupin*, comme on l'a vu, parut en 1835.

2. C'est encore une erreur; le premier *Salon* de Théophile Gautier à *la Presse* est, comme on vient de le voir, celui de 1837.

1880, une édition in-8° illustrée, pour la Société des Amis des livres, qui, tirée à cent et quelques exemplaires, n'a pas été mise dans le commerce.

242. **Les Papillons (Pantoum.)** — Ces vers ont paru pour la première fois, sans titre, dans le chapitre sept de *Fortunio*. En 1838, ils sont entrés sous celui de : *Les Papillons*, dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ils ont été cités, sous celui de *Pantoum*, dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*, paru en 1862. *Les Papillons* ont été mis en musique par MM. J. Philipot, V^{te} de Kervéguen, F. Mouttet, V. Dolmetsch, M. Pierson, Paladilhe, M. Graziani, Z. Astrug, L.-A. Bourgault-Ducoudray, J. Bouhy, A. Choudens, A. de Sinety, Em. Berger, B. Godard, H. Kowalski, Th. Radoux, la baronne Willy de Rothschild, Albert Renaud et Émile Pessard, dont la musique fut publiée avec une traduction italienne des paroles, par Zaffira, sous le titre de : *La Farfaletta*; sous celui de *Pantoum*, par Th. Jouret, et sous celui de *Les Papillons blancs*, par J. Michaëli.

243. **La manufacture de Sèvres; vitrail de M. Ziégler.** *La Presse*, 31 mai 1837. Un fragment de cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 2 mars 1856, sous le titre de : *Voyage en Chine*.

244. **Les éventails de la princesse Hélène** (depuis, la duchesse d'Orléans). *La Charte de 1830*, 1^{er} juin 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*.

245. **Fête de l'Hôtel de Ville. Bal de l'Opéra.** *La Presse*, 24 juin 1837.

* 246. **ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.** *La Presse*, 11 juillet 1837. C'est le premier feuilleton de critique théâtrale publié par Théophile Gautier dans *la Presse*. Nous avons vu déjà qu'il n'est pourtant pas son premier essai de critique dramatique (voir n° 109, etc., etc.). Pendant quelques mois seulement, au début, Gérard de Nerval collabora régulièrement avec Théophile Gautier pour cette partie de son œuvre, qu'ils signaient G. G., à l'imitation du J. J. du *Journal des Débats*. Théophile Gautier a raconté lui-même ce détail dans la

notice qu'il a consacrée à Gérard de Nerval en tête des *Deux Faust* (édition de 1867). Les articles qui appartiennent plus particulièrement à Gérard, quoique écrits pourtant en collaboration, sont ceux des 17, 30-31 juillet, 14, 28 août 1837, 15 janvier, 2 avril et 21 mai 1838. Après cette date, Gérard abandonna à peu près sa tâche et ne fit plus guère que suppléer Gautier à *la Presse*, par des travaux tout personnels, lors des absences et des voyages de son ex-collaborateur. Un autre de ses amis, M. Allyre Bureau, musicien distingué, lui fournit aussi quelques notes relatives aux œuvres musicales, pendant les premières années de sa critique dramatique.

Lorsqu'on réimprima en six volumes, en 1858-1859, sous le titre d'*Histoire de l'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, un choix de ses feuilletons de théâtre, Théophile Gautier ajouta au début du feuilleton qui nous occupe et qui ouvre cette publication, la phrase suivante, qui n'est pas exacte, comme on sait :

Notre début dans le métier de critique est marqué par un triste présage. Nous arrivons sur le champ de bataille dramatique juste pour constater une défaite et ramasser les morts de la veille !

Il faut ajouter aussi que Théophile Gautier nous a dit à nous-même combien il était peu satisfait de cet ouvrage, resté interrompu, et dont la partie réimprimée de ses critiques théâtrales s'arrête au mois d'avril 1852. Il regrettait vivement qu'on eût supprimé toute la partie descriptive de ses articles, et nous recommanda d'une façon pressante de les rétablir un jour dans toute leur intégrité. Tous ceux qui ont été insérés, soit en partie, soit en entier, dans l'ouvrage dont nous venons de parler, seront précédés ici d'un astérisque ; le plus souvent la proportion citée est d'environ deux colonnes par feuilleton de six ; aussi ne peut-on se faire aucune idée de l'œuvre critique de Théophile Gautier par la lecture de ces volumes.

Cet ouvrage fut d'abord annoncé de 1855 à 1858, dans la

collection Hetzel-Lévy, in-24, sous le titre de : *L'Art et le Théâtre en France depuis vingt ans*, deux volumes (!!!)

Voici l'*Avertissement des éditeurs* placé, en 1858, en tête du premier volume :

L'histoire du théâtre chez un peuple mobile et passionné comme le nôtre, qui veut de la variété, ou, tout au moins le semblant de la variété dans ses plaisirs intellectuels, et, comme un sultan blasé, demande incessamment à ses amuseurs : « Du nouveau ! du nouveau ! » c'est, à proprement parler, l'histoire des goûts et des engouements littéraires de la foule. Aussi nous semble-t-il que, pour être réelle et vivante, pour ne pas se guinder dans les abstractions de la philosophie et de l'esthétique, une pareille histoire ne doit pas être écrite après coup et loin de l'événement. C'est là surtout qu'à notre avis, le narrateur a besoin d'être un témoin.

Le succès ou la chute, sur ce terrain chanceux du théâtre, ne préjugent pas toujours la valeur intrinsèque d'une œuvre dramatique ; mais ils ont au moins leur raison d'être à l'heure où ils se produisent, raison que l'on peut difficilement apprécier à distance, c'est-à-dire quand les circonstances ne sont plus les mêmes et que les impressions du moment se sont effacées. A part ces rares chefs-d'œuvre qui ont le privilège de rester toujours jeunes et qui brillent au ciel de l'art dans leur immortelle sérénité, il n'est guère de pièce, même ayant eu la vogue, qui, reprise au bout de quelques années, ne paraisse avoir vieilli, ou dans l'ensemble ou dans les détails, ou par le fond ou par la forme. Telle donnée dramatique que l'on acceptait dans un temps, n'est plus supportée dans un autre ; tel agencement,

telle coupe sont devenus surannés, et ne répondent plus à l'esprit du jour ou au perfectionnement matériel de la mise en scène.

Notre théâtre a donc ses modes, capricieuses et fugitives comme toutes les modes ; et où faut-il en chercher l'histoire sinon dans ces chroniques hebdomadaires qui sont une des spécialités du journalisme français et dont le public ne cesse de se montrer avide ?

Parmi les écrivains qui se sont acquis une célébrité dans la critique dramatique, s'il en est un dont les *feuilletons* méritent de survivre à la publicité éphémère du journal, c'est, à coup sûr, M. Théophile Gautier. Au plus haut sentiment littéraire, il réunit des qualités de style, un talent de description qui l'ont fait reconnaître universellement pour un de nos plus savants maîtres en l'art d'écrire. Avec quelle verve humoristique et dans quelle langue brillante, colorée, pittoresque, il sait raconter une pièce, drame, comédie ou vaudeville, opéra, féerie ou ballet ! Comme ses portraits d'acteurs et d'actrices sont admirablement touchés ! Quelle fermeté de lignes, quelle vigueur, quel relief ! Décrit-il une décoration, sa plume est un pinceau qui rivalise avec la brosse magique des Cicéri et des Séchan ! La moisson dramatique est-elle un peu maigre, jamais son feuilleton n'est plus nourri, sa verve plus abondante, son esprit plus étincelant !

Le cadre que nous nous étions imposé ne nous a pas permis de reproduire intégralement l'œuvre critique de M. Théophile Gautier ; nous avons été forcés de faire un choix dans cet amas de richesses, et, certes, notre embarras a été grand. Mais, si nous avons dû laisser de côté beaucoup de pages charmantes, nous nous

sommes bien gardés de rien modifier dans celles que nous avons recueillies pour former cette *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*. On retrouvera donc ici les appréciations de l'auteur, ses jugements, ses critiques, fidèlement et sincèrement reproduits.

Nous insistons sur ce point, non seulement pour la raison que nous avons exposée dans les premières lignes de cet avertissement, mais encore parce qu'en relisant avec attention les revues théâtrales de M. Théophile Gautier, nous avons fait une remarque curieuse et que le lecteur ne manquera pas de faire à son tour. — Comme tous les écrivains qui ont une originalité réelle dans la pensée et dans l'expression, et auxquels il arrive de heurter les préjugés du moment, M. Théophile Gautier a longtemps passé, et passe sans doute encore aux yeux de certaines personnes, pour un esprit brillant mais paradoxal. Eh bien, nous ne craignons pas de le dire, ces prétendus paradoxes, qui n'étaient goûtés autrefois que dans un petit cercle d'artistes et de lettrés, sont devenus avec le temps l'opinion de tout le monde, exprimée seulement dans un style qui n'appartient pas à tout le monde.

C'est là le plus bel éloge qui puisse être fait d'un livre comme celui-ci, et nous ne doutons pas qu'il ne soit ratifié, non seulement par le lecteur contemporain de M. Théophile Gautier, auteur, acteur, artiste ou spectateur, pour qui chacune des pages de ces curieux volumes aura la saveur d'un souvenir personnel, mais aussi par les générations nouvelles, que le tableau de nos luttes et de nos plaisirs littéraires tracé d'après nature, saisi sur le vif, au courant des événements, par

cette plume fidèle et prestigieuse, ne pourra manquer d'instruire et de passionner.

LES ÉDITEURS.

247. GYMNASÉ. — VAUDEVILLE. — Th. des VARIÉTÉS. — PALAIS-ROYAL, etc. — Signé Gérard. — *La Presse*, 17 juillet 1837.

248. *Revue du monde; les Enfants anglais.*—Anonyme. — *Figaro*, 21 juillet 1837.

* 249. CIRQUE OLYMPIQUE. — Danseuses espagnoles. — Représentation à l'Odéon. *La Presse*, 24 juillet 1837.

250. VAUDEVILLE. — GYMNASÉ. — Th. des VARIÉTÉS. — Signé Gérard. — *La Presse*, 30-31 juillet 1837.

* 251. ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE : Reprise de *La Juive*. — VAUDEVILLE : *Le Mari à la Ville et la Femme à la Campagne*. *La Presse*, 8 août 1837.

252. OPÉRA-COMIQUE. — GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — Th. des VARIÉTÉS. — Signé Gérard. — *La Presse*, 14 août 1837.

* 253. PALAIS-ROYAL : *L'Hôtel des haricots; le Mémoire de la Blanchisseuse*. — AMBIGU : *Le Corsaire noir*. — CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. *La Presse*, 21 août 1837.

* 254. OPÉRA-COMIQUE : *La double échelle*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *La guerre des servantes*. — Début de madame Stolz. — Signé G. G. — *La Presse*, 28 août 1837.

* 255. *Le Château de ma nièce : la pièce imprimée*. — VAUDEVILLE : *Mon coquin de neveu*. — Th. des VARIÉTÉS : *Le matelot à terre*. — PALAIS-ROYAL : *Bruno le fileur*. *La Presse*, 4 septembre 1837. Cet article commence par cette phrase : « Nous avons constaté le succès de la pièce de madame Ancelot. » Or, il ne se trouve pas dans *la Presse* une seule ligne de Th. Gautier sur cette comédie; mais le vicomte de Launay (madame Émile de Girardin) en avait parlé dans son *Courrier de Paris*. Ainsi s'explique la phrase de Théophile Gautier, qui a trait au journal et non à lui-même.

256. **Concours pour le grand prix de paysage historique.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 10 septembre 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de 1837*.

* 257. **ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — OPÉRA-COMIQUE : Les États de Blois.** — Réouverture de la *GAITÉ : L'Ombre de Nicolet ; le Petit Chapeau.* — Signé G. G. — *La Presse*, 11 septembre 1837.

258. **(Concours de) Sculpture.** — *La Charte de 1830*, 17 septembre 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de 1837*.

* 259. **ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.** *La Presse*, 18 septembre 1837. Cet article est daté par erreur du 31 juillet 1837 dans le tome 1^{er} de *l'Histoire de l'art dramatique et l'ordre chronologique*, soi-disant observé dans l'ouvrage, est, par conséquent, interverti.

260. **Variétés : Exposition des ouvrages des pensionnaires de Rome ; concours pour le grand prix d'architecture.** — Anonyme. — *La Charte de 1830*, 23 septembre 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de 1837*.

261. **Beaux-arts : Collection de tableaux espagnols.** *La Presse*, 24 septembre 1837.

262. **OPÉRA-COMIQUE : Le bon garçon.** — Th. des **VARIÉTÉS : Résignée.** — **VAUDEVILLE : Le tourlourou.** — Signé G. G. — *La Presse*, 29 septembre 1837.

* 263. **ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.** *La Presse*, 2 octobre 1837.

264. **Les fêtes de Juillet vues de Montmartre.** *La Charte de 1830*, 3 octobre 1837. Cet article a été arraché du seul exemplaire connu de l'année 1837 de la *Charte de 1830*, conservé au Luxembourg à la bibliothèque de l'ancien Sénat ; il est donc introuvable aujourd'hui en édition originale. Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes* et ensuite dans la *Revue du Monde dramatique et littéraire*, numéro du 17 juillet 1880.

* 265. CIRQUE OLYMPIQUE : **D'Jenguis-Khan**. — GYMNASSE : **Le père Fourreau**. — Th. des VARIÉTÉS : **Rose et Blanche; Portier, je veux de tes cheveux**. — GAITÉ : **Les deux faussaires**. — AMBIGU : **L'Officier bleu**. — ZAMPA. — **Les Italiens**. — L'Opéra. — Signé G. G. — *La Presse*, 9 octobre 1837.

266. **Le Chemin de fer**. *La Charte de 1830*, 15 octobre 1837. Cet article a été arraché de la collection du journal de la même façon que le n° 264 (voir ce numéro). Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

* 267. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : **Nathalie**. *La Presse*, 16 octobre 1837.

268. **Galerie des belles actrices (1). Mademoiselle Fanny Elssler**. — Anonyme. — *Figaro*, n° 5, 19 octobre 1837. Cet article a reparu, anonyme encore, en 1839 dans *les Belles femmes de Paris* (pages 40-45) et, en 1874, dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

269. **Galerie des belles actrices (2). Mademoiselle Julia Grisi (la Diva)**. — Anonyme. — *Figaro*, 20 octobre 1837. Ces vers, les quatre-vingts premiers de la pièce intitulée *la Diva*, ont reparu sous ce dernier titre dans *la Comédie de la mort*, en 1838, et sont entrés, en 1839, sous leur premier titre et anonymes encore, dans *les Belles femmes de Paris*. Ils ont enfin fait partie, depuis 1845, sous le titre de *la Diva*, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier (voir n° 306^{bis}).

* 270. **Feuilleton dramatique (sans titre)**. *La Presse*, 23 octobre 1837.

271. **Galerie des belles actrices (3). Mademoiselle Georges**. — Anonyme. — *Figaro*, 26 octobre 1837. Cet article a reparu, anonyme encore, dans *les Belles femmes de Paris*, en 1839, dans l'*Almanach des coulisses* pour 1843, sous le titre de *Portrait de mademoiselle [Georges]*, réimpression incomplète, et, en 1874, dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

272. **Galerie des belles actrices (4). Mademoiselle Juliette**. — Anonyme. — *Figaro*, 29 octobre 1836. Réimprimé dans

les mêmes conditions que le numéro précédent, sauf pour l'*Almanach des coulisses*, où il ne se trouve pas ; les lignes de début de l'article ne se trouvent que dans le *Figaro* ; les voici :

Nous avons peut-être commis une imprudence en annonçant à nos lecteurs une galerie de belles actrices ; la belle actrice devient de plus en plus rare, ce qui expliquerait peut-être la consommation de vertu qui se fait dans les coulisses modernes.

* 273. **Le Père de la débutante.** — **Tabarin.** — Signé G. G. — *La Presse*, 30 octobre 1837.

* 274. **OPÉRA-COMIQUE : Piquillo.** *La Presse*, 6 novembre 1837.

275. **Galerie des belles actrices (5). Mademoiselle Jenny Colon.** — Anonyme. — *Figaro*, 9 novembre 1837. Réimprimé dans les mêmes conditions que les autres portraits de cette galerie : de plus il a été réimprimé, signé, dans l'*Almanach des coulisses* pour 1843. Le *Figaro* contient certains passages qui n'ont pas été conservés et que nous allons recueillir.

Tout au début de l'article, la première actrice citée dans le journal était Guilia Grisi ; voici cette phrase omise et qui doit être placée avant celle relative à mademoiselle Elssler :

Mademoiselle Grisi ressemble à une madone romaine.

Comme complément du paragraphe où il est dit que : « Le type que nous cherchions si loin existait à l'Opéra-Comique en la personne de mademoiselle Colon, » on lisait ceci :

... et la première représentation de *Piquillo* nous l'a révélé dans toute sa pureté et dans tout son éclat.

Ce n'est pas que nous prétendions que mademoiselle Jenny Colon ne soit blonde que depuis la représentation de *Piquillo*, mais jamais rôle n'a été mieux disposé pour faire ressortir les *blondes* qualités de sa personne.

A l'endroit où l'auteur dit : « Les brunes sont presque des hommes et le caractère de leurs formes a plus de rapport avec celles de l'hermaphrodite qu'avec celles de l'Ève biblique, » se trouvait un renvoi et la note suivante :

Le rédacteur en chef déclare ne pas assumer la responsabilité de cette opinion de son spirituel collaborateur. Une protestation est déposée au bureau du journal. On peut la signer de neuf heures du matin à quatre heures du soir.

Enfin, le dernier paragraphe de l'article commençait dans le *Figaro* par ces mots :

Les costumes romanesques de *Piquillo* conviennent beaucoup au type de beauté de mademoiselle Colon ;

Disons aussi que le roman *blond* dont Théophile Gautier parle dans cet article n'est autre que *la Toison d'or* publiée seulement en 1839, dans *la Presse*, mais annoncée déjà en 1837 dans le *Don Quichotte*, sous le titre de *Madeleine* ; sans la mort de ce journal, *la Toison d'or* eût sans doute paru dans ses colonnes.

276. OPÉRA. — PALAIS-ROYAL : *La dot de Cécile ; le Café des comédiens*. — VAUDEVILLE : *Coucou et waggons*. — GAITÉ. — CIRQUE OLYMPIQUE. — Signé G. G. — *La Presse*, 13 novembre 1837.

* 277. GYMNASÉ : *Le rêve d'un savant*. — PALAIS-ROYAL : *Ma maison du Pecq*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Le baron de Montrevel*. *La Presse*, 20 novembre 1837.

278. *Fronton du Panthéon*. *La Presse*, 23 novembre 1837.

279. *Galerie des actrices d'esprit* (1). *Mademoiselle Brohan*. — Anonyme. — *Figaro*, 23 novembre 1837. Réimprimé en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier. Ce portrait a fait aussi partie, signé Roger de Beauvoir, de l'*Almanach des coulisses* pour 1843 ; il y est réimprimé incomplètement.

* 280. OPÉRA : *Le Dieu et la bayadère*. — GYMNASÉ : *Le*

spectacle à la cour. — PORTE-SAINT-MARTIN. — Signé G. G.
— *La Presse*, 27 novembre 1837.

281. Variétés : Œuvres de Henri Heine. — Reisebilder, tableaux de voyage. La Presse, 30 novembre 1837.

Voici à ce sujet un autre article, bien remarquable aussi, de Théophile Gautier sur Henri Heine ; il est complètement inédit et doit dater du commencement de ses débuts littéraires.

HENRI HEINE.

Henri Heine est, si ces mots peuvent s'accoupler, un Voltaire pittoresque et sentimental, un sceptique du dix-huitième siècle, argenté par les doux rayons bleus du clair de lune allemand. Rien n'est plus singulier et plus inattendu que ce mélange involontaire d'où résulte l'originalité du poète ; à l'opposé de beaucoup de ses compatriotes, farouches Teutons et Gallophages qui ne jurent que par Hermann, Henri Heine a toujours beaucoup aimé les Français : si la Prusse est la patrie de son corps, la France est la patrie de son esprit. Le Rhin ne sépare pas si profondément qu'on veut bien le dire les deux pays, et souvent la bise de France franchissant les eaux vertes ou gémit sur son rocher la *Loreley*, balaye de l'autre côté l'épaisse brume du Nord et apporte quelque gai refrain de liberté et d'incrédulité joyeuse que l'on ne peut s'empêcher de retenir. Heine en a retenu plus que tout autre de ces chansons aimablement impies et forcément légères, et il est devenu un terrible railleur, ayant toujours son carquois plein de flèches sarcastiques qui vont loin, ne manquent jamais leur but et pénètrent avant. Ah ! plus d'un qui n'en dit rien et tâche de faire bonne contenance quoiqu'il soit mort depuis longtemps de sa blessure, a dans

le flanc le fer d'un de ces dards empennés de métaphores brillantes ! Tous ont été criblés, les dieux anciens et les dieux nouveaux, les potentats et les conseillers auliques, les poètes barbares ou sentimentaux, les tartufes et les cuistres, de quelque robe qu'ils soient. Nul tireur, fût-il aussi adroit qu'un chasseur tyrolien, n'a abattu un pareil nombre des noirs corbeaux qui tournent en croassant au-dessus du Kyffhauser, la montagne sous laquelle dort l'empereur Frédéric Barberousse, ~~et~~ si l'Épiménide couronné ne se réveille point, certes, ce n'est pas la faute du brave Henri. Dans son ardeur de viser et d'attraper il a même lancé à travers sa sabbacane sur la patrie allemande, sur la *vieille femme de là-bas*, comme il l'appelle, quelques pois et quelques houppes de laine rouge cachant une fine pointe qui ont dû inquiéter dans son fauteuil d'ancêtre la pauvre grand'mère rêvassant et radotant.

Il n'a pas manqué jusqu'à présent de ces esprits secs et haineux, d'une lucidité impitoyable, qui ont manié l'ironie, cette hache luisante et glacée, avec l'adresse froide et l'impassibilité joviale du bourreau. Mais Henri Heine, quoiqu'il soit aussi cruellement habile que pas un d'eux, en diffère essentiellement. Avec la haine il possède l'amour, un amour aussi brûlant que la haine est féroce ; il adore ceux qu'il tue, il met le dictame sur les blessures qu'il a faites et des baisers sur ses morsures ; avec quel profond étonnement il voit jaillir le sang de ses victimes, et comme il éponge bien vite les filets pourpres et les lave de ses larmes !

Ce n'est pas un vain cliquetis d'antithèses de dire littérairement d'Henri Heine qu'il est cruel et tendre, naïf et perfide, sceptique et crédule, sentimental et railleur,

passionné et glacial, spirituel et pittoresque, antique et moderne, moyen âge et révolutionnaire; il a toutes les qualités et même si vous voulez tous les défauts qui s'excluent; c'est l'homme des contraires, et cela sans effort, sans parti pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et perçoit toutes les images. Jamais Protée n'a pris plus de formes, jamais Wishnou n'a promené son âme divine dans une si longue série d'avatars. Ce qui suit le poète à travers ces mutations perpétuelles et ce qui le fait reconnaître, c'est son incomparable perfection plastique. Il taille comme des blocs de marbre grec les troncs noueux et difformes de cette vieille forêt inextricable et touffue du langage allemand, à travers laquelle on n'avancait, ainsi que dans les forêts vierges, qu'avec la hache et le feu. Grâce à lui, l'on peut marcher maintenant dans cet idiome sans être arrêté à chaque pas par les lianes, les racines tortueuses et les chicots mal déracinés des arbres centenaires. Dans le vieux chêne teutonique où l'on n'avait pu si longtemps qu'ébaucher à coups de serpe l'idole informe d'Irmensul, Henri Heine a sculpté la statue d'Apollon, aussi blanche, aussi pure, que s'il avait eu à sa disposition les carrières de Paros et du mont Pentélique. Il a transformé en langue universelle ce dialecte que les Allemands seuls pouvaient écrire et parler, sans cependant toujours le comprendre eux-mêmes.

Apparu dans le ciel littéraire un peu plus tard mais avec non moins d'éclat que la poétique pléiade ou brillaient Wieland, Klopstock, Schiller et Goethe, il est plus complet qu'aucun de ses prédécesseurs! On peut reprocher à Klopstock une fatigante profondeur, à

Wieland une légèreté outrée, à Schiller un idéalisme parfois absurde ; enfin, Goethe affectant de réunir la sensation, le sentiment et l'esprit, pêche souvent par une froideur glaciale. Comme nous l'avons dit, Henri Heine est naturellement sensible, idéal, plastique et surtout spirituel. Il n'est rien entré de Klopstock dans la formation de son talent parce qu'il répugne à tout ce qui est ennuyeux ; il a de Wieland la sensualité, de Schiller le sentiment, de Goethe la spiritualité panthéistique ; il ne tient que de lui-même son incroyable puissance de réalisation. Chez lui l'idée et la forme s'identifient complètement ; personne n'a poussé aussi loin le relief et la couleur que notre poète ; chacune de ses phrases est un microcosme animé et brillant ; ses images semblent vues dans la chambre noire, ses figures se détachent du fond et vous causent par l'intensité de l'illusion la même surprise craintive que des portraits qui descendraient de leurs cadres pour vous dire bonjour. Les mots chez lui ne désignent pas les objets, ils les évoquent. Ce n'est plus une lecture qu'on fait, c'est une scène magique à laquelle on assiste. Vous vous sentez enfermer avec le poète dans le cercle, et alors autour de vous se pressent avec un tumulte silencieux des êtres fantastiques d'une vérité si saisissante, il passe devant vos yeux des tableaux si impossiblement réels, que vous éprouvez une sorte de vertige.

Rien n'est plus singulier pour nous que cet esprit à la fois si français et si allemand. Telle page étincelante d'ironie, et qu'on croirait arrachée à *Candide*, a pour verso une légende digne de figurer dans la collection des frères Grimm, et souvent dans la même strophe le docteur Pangloss philosophe avec une elfe ou une nixe. Au rire

strident de Voltaire, l'Enfant au cor merveilleux mêle une note mélancolique, où revivent les poésies secrètes de la forêt et les fraîches inspirations du printemps. Le railleur s'installe familièrement dans un donjon gothique, ou se promène sous les arceaux d'une cathédrale ; il commence par se moquer des hauts barons et des prêtres, mais bientôt le sentiment du passé le pénètre, les armures bruissent le long des murailles, les couleurs des blasons se ravivent, les roses des vitraux étincellent, l'orgue murmure, le paladin sort de son château féodal sur son coursier caparaçonné, le prêtre, la chasuble au dos, monte les marches de l'autel, et jamais poète épris de chevalerie et d'art catholique, ni Uhland, ni Tieck, ni Goërres. dont il a tant de fois tourné le romantisme en ridicule, n'ont si fidèlement dépeint et si bien compris le moyen âge. La force des images et le sentiment de la beauté ont rendu pour quelques strophes notre ricaner sérieux, mais voilà qu'il se moque de sa propre émotion, et passe sur ses yeux remplis de larmes sa manche bariolée de bouffon, et fait sonner bien fort ses grelots et vous éclate de rire au nez : vous avez été sa dupe ; il vous a tendu un piège sentimental où vous êtes tombé comme un simple philistin. Il le dit, mais il ment ; il a été attendri, car tout est sincère dans cette nature multiple¹ ; ne l'écoutez pas quand il vous prie de ne croire ni à son rire ni à ses pleurs, — rire de hyène, larmes de crocodile. Pleurs et rires ne s'imitent pas ainsi.

Dans les *Nord-See*, le poète a peint des marines bien

1. Ici se trouve sur le manuscrit, cette phrase raturée : « cet esprit athénien qui a plus d'un rapport avec Aristophane, le grand comique effronté. »

supérieures à celles de Backhuysen, de Salvator Rosa et de Joseph Vernet. Ses strophes ont la grandeur de l'océan et son rythme se balance comme les vagues ; il rend à merveille les splendides écroulements des nuages, les volutes de la houle brochant le rivage d'une frange argentée, tous les aspects du ciel et de l'eau dans le calme et dans l'orage. Shelley et Byron seuls ont possédé à ce degré l'amour et le sentiment de la mer. Mais par un caprice singulier, au bord de cette Baltique, devant ces flots glacés qui viennent du pôle, notre Allemand se fait Grec ; c'est Poseidon qui lève sa tête au-dessus de cette eau bleue et froide, gonflée par la fonte des glaciers polaires. Au lieu des évêques de mer et des ondines, il fait jouer dans l'écume des tritons classiques. Par un anachronisme et une transposition volontaires, comme s'en sont permis de tout temps les grands coloristes, Rubens et Paul Véronèse entre autres, il introduit dans la cabane de la fille du pêcheur un dieu d'Homère déguisé, et lui-même ne représente pas mal Phœbus-Apollon avec une chemise rouge de matelot, des braies goudronnées et condamné, non plus à garder les troupeaux chez Admète, mais à pêcher le hareng dans la mer du Nord.

Ceci est pour le côté purement pittoresque et descriptif, mais à la contemplation de la nature se mêlent des rêveries philosophiques et des souvenirs d'amour ; l'immensité rend sérieux. La bouche du poète, cet arc rouge qui décochait tant de sarcasmes, se détend. Éloigné du danger, c'est-à-dire de la femme, Henri Heine se tient moins sur ses gardes ; la mer interposée le rassure ; les jambes de l'enchanteresse ne finissent plus en nageoire de poisson, la queue de la souris ne frétille

plus dans le coin de ses lèvres roses; les ailes, jusque-là impitoyablement plumées, se couvrent de nouveau d'un duvet neigeux; l'idéal chassé et noble se reforme. L'ange pur succède au monstre gracieux et, en se penchant sur la mer, le poète aperçoit au fond de l'abîme. à travers la transparence des eaux, la ville engloutie et vivante, où s'accoude à la fenêtre la belle jeune fille qu'il aimerait sans crainte et sans jalousie !

* 282. PORTE-SAINT-MARTIN : *Lucrèce Borgia* (reprise de). — AMBIGU : *Longue-Épée le Normand*. — PALAIS-ROYAL : *Suzanne*. — Signé G. G. — *La Presse*, 4 décembre 1837.

283. ODÉON : *Une tragédie nouvelle*. — Anonyme. — *La Presse*, 10 décembre 1837.

* 284. OPÉRA : *Concert*. — OPÉRA-COMIQUE : *Le domino noir*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *L'esclave Andréa*. — MESE : *M. Berlioz*. — Signé G. G. — *La Presse*, 11 décembre 1837.

285. *Illustrations de Paul et Virginie. La Charte de 1830*, 11 décembre 1837. Cet article a été arraché de l'exemplaire de l'année 1837, comme les numéros 264 et 266 (Voir n° 264). Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

286. *Galerie des belles actrices* (6). *Madame Damoreau*. — Anonyme. — *Figaro*, 13 décembre 1837. Réimprimé dans les mêmes conditions que les autres articles de cette galerie. (Voir n° 268, etc.)

287. *Variétés : Collection égyptienne de M. Mimant*. — Signé T. G. — *La Presse*, 19 décembre 1837.

* 288. ITALIENS : *Lucia di Lammermoor*. — ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *La Presse*, 21 décembre 1837.

289. ITALIENS : *Lucia di Lammermoor*. — VAUDEVILLE : *Maria Padilla*. — TH. des VARIÉTÉS : *Suzette*. — GYMNASÉ : *Le bonheur dans la retraite*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Guillaume Colmann*. — Signé G. G. — *La Presse*, 28 décembre 1837.

290. **Prospectus de la Société Œnophile.** — Anonyme. — Imprimerie *Panckoucke*, rue des Poitevins, n° 14, à Paris.

Ce Prospectus absolument introuvable, dont Théophile Gautier lui-même nous a révélé l'existence et l'origine, ne fut point déposé et ne se trouve indiqué ni dans la *Bibliographie de la France* ni au catalogue d'aucune Bibliothèque publique de Paris. Paru en décembre 1837 (*la Presse* des 6 et 14 de ce mois en constate l'apparition), il fut immédiatement saisi sur la réclamation d'un propriétaire de vignobles indiqué à tort comme faisant partie de la Société. Les tribunaux donnèrent gain de cause au plaignant et ordonnèrent la destruction du Prospectus portant son nom. Nous allons en citer ici toute la partie écrite par Théophile Gautier :

On consomme annuellement à Paris pour cent millions de vins, cinquante départements environ alimentent cette consommation. Près des deux tiers de la France sont donc intéressés dans le commerce des vins avec la capitale; il est aussi important par les sommes immenses qu'il met en mouvement que par les nombreux rapports qu'il entretient avec toutes les classes de la population. Il touche à la fois aux premières nécessités de la vie, à une infinité de jouissances et à l'hygiène publique. Considéré sous ce triple rapport et latéralement avec son importance industrielle, le commerce des vins à Paris mérite à juste titre une attention et des soins dont il a été jusqu'ici totalement dépourvu.

De tous les produits, le vin est peut-être celui qui laisse le plus de prise à la fraude et à la mauvaise foi; c'est celui qui a été le plus souvent et qui est encore l'objet des plus coupables spéculations. La facilité de la fraude contribue à multiplier et à perpétuer les abus; le public est en même temps trompé et sur la qualité et sur le prix des produits; il y a, d'une part, délit flagrant

contre la santé du consommateur, et, de l'autre, déception permanente pour les prix. Mais une pareille situation étend son influence plus loin, et si les habitants de Paris sont les premières victimes de la fâcheuse organisation du commerce des vins, les producteurs des provinces en sont également atteints; la défaveur qui frappe l'industrie vinicole rejaillit en partie sur eux; et il n'est pas étonnant que l'esprit de fraude, si universellement répandu à Paris, ait pénétré jusque dans quelques vignobles. Le producteur a pu faire ce raisonnement fort logique, mais peu honnête : Puisque le Parisien est condamné à boire des vins frelatés, l'origine de la fraude ne saurait avoir une grande importance. Ainsi le mal se combine souvent de la mauvaise foi de tous ceux qui concourent à ce commerce, et il n'est alors pas rare de voir les meilleurs produits frappés de discrédit, et se confondre, au grand détriment des producteurs, avec les qualités dénaturées.

On a étrangement abusé des noms patronymiques pendant ces derniers temps; on s'est figuré que le baptême suffisait pour donner de la qualité aux vins. Les noms des grands crus de France servent journellement de passeport aux vins les plus médiocres, et l'on a bien soin de faire disparaître tous les signes qui pourraient constater leur origine. Les manœuvres, à cet égard, sont aussi nombreuses qu'ingénieuses, et tel vin ne porte souvent d'autre cachet de sa naissance que la forme de la bouteille qui le contient. Au reste, ce n'est pas notre but de porter ici nos investigations dans le détail de tous les abus qui existent; en les signalant d'une manière générale, nous nous rendons l'écho de toute la population de la capitale, et nous exprimons

en une phrase ce que mille voix répètent chaque jour.

Nous venons offrir au public des avantages et des garanties qui lui ont manqués jusqu'à présent, nous osons le dire. Sans nous livrer à aucun raisonnement dépréciateur sur les maisons de commerce de vins qui existent autour de nous, nous avons la conviction que le vaste établissement que nous venons de fonder remplira mieux, que ce qui a été organisé jusqu'à présent, toutes les conditions qui peuvent satisfaire le consommateur et le producteur ; car, nous l'avouons, les intérêts de ce dernier nous paraissent aussi respectables que ceux du premier ; ils sont même solidaires dans le système commercial que la Société Œnophile vient d'adopter, et cette combinaison ne sera pas une de ses moindres chances de succès.

La Société Œnophile est organisée sur des bases assez larges pour répondre à tous les besoins des consommateurs les plus exigeants. Elle est en relations directes avec les propriétaires des principaux vignobles de France ; son capital social est de nature à lui permettre de faire toutes les acquisitions en temps opportun, dans les conditions les plus favorables ; toutes ses opérations d'achat se feront sans intermédiaire aucun, et tous les vins qu'elle vendra seront vendus sous les noms de leurs propriétaires, et avec des preuves incontestables de leur origine. Le consommateur aura d'abord pour garantie morale la réputation du vigneron et celle de l'établissement fondé par les propriétaires les plus recommandables ; les produits seront vendus sous leur patronage et sous le contrôle immédiat des membres de la Société Œnophile et des producteurs qui alimentent l'établissement. La simplicité sévère de cette

marche nous dispense d'insister sur l'impossibilité du moindre abus. Il n'y aura de confusion ni dans les localités, ni dans les crus, ni dans les années. Des registres et des pièces consciencieusement rédigés constateront tous les détails d'origine, d'âge et de qualité. On sent qu'avec de pareilles précautions, le présent et l'avenir des propriétaires en rapport avec la Société Œnophile se trouvera engagé; nul ne voudrait compromettre sa réputation pour un gain illicite; les choix faits par la Société ne permettent pas, d'ailleurs, un pareil soupçon.

La pensée de cette entreprise est, au reste, due en grande partie aux circonstances désagréables dans lesquelles le commerce de Paris a placé la plupart des producteurs. Abreuvés de dégoûts et de tracasseries, voyant la réputation des meilleurs crus compromise, ils ne pouvaient rester plus longtemps dans cette situation intolérable, à moins de voir périr de plus en plus leur propriété et de compromettre une des premières industries de la France. Ils ont, par conséquent, donné un appui sans réserve à la Société Œnophile, ayant l'intime conviction qu'un établissement de cette nature ne peut que maintenir la réputation des grands crus et réhabiliter ceux que les fraudes du commerce auraient pu discréditer. Déjà les suites funestes de la substitution des petits crus aux grands crus se sont manifestées d'une manière alarmante; et si cet état de choses devait durer, la plupart des propriétaires se verraient forcés d'arracher les vieux plants et de les remplacer par un aménagement plus productif. Le consommateur renonce à se fournir dans les prix élevés, parce qu'il a reconnu que, malgré le sacrifice, il n'obtient que des vins de seconde et quelquefois de troisième classe;

c'est seulement dans le nord que les grands produits trouvent encore leur prix.

Ce que nous disons pour les vins français est bien plus vrai encore pour les vins étrangers; il est à peu près impossible de se les procurer purs et intacts à Paris; moins connus que les produits du pays, les falsifications sont plus grossières et plus fréquentes. Aussi la Société, pour compléter le cercle de ses opérations, se mettra-t-elle en relation directe avec les principaux producteurs des pays étrangers, en leur offrant les mêmes avantages qu'aux propriétaires indigènes, c'est-à-dire ceux de présenter aux consommateurs leurs vins dans leur pureté primitive, et d'accroître ainsi les débouchés et la réputation dont ils jouissent.

Une pareille organisation doit inspirer la plus entière confiance au public, et le mettre à l'abri de toute espèce de fraude et de déception. Il sera certain d'avoir toujours du vin pur, hygiénique, et de ne jamais être trompé sur la date et l'origine qu'on lui attribue. On ne peut pas se dissimuler que les vrais connaisseurs en vins, et surtout en vins fins, sont rares, et que les amateurs sont nombreux. Mais comme ceux-ci sont généralement obligés de s'en rapporter aux vendeurs, il se trouve que, dans l'état actuel du commerce des vins, ils n'obtiennent jamais ce qu'ils demandent, et qu'ils sont presque toujours victimes de leur ignorance. Cet inconvénient n'existera plus avec la Société Œnophile, et la simple inspection d'un registre donnera plus de confiance que tous les moyens de persuasion employés par certains industriels.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que la Société présente au public; il ne lui suffit pas de garantir

la qualité des vins ; il faut encore que, par la modération de ses prix, elle offre un bénéfice plus direct aux consommateurs. Il faut qu'elle prouve, par la supériorité de ses qualités et par l'infériorité de ses prix, que ce n'est pas dans un mesquin intérêt ou par esprit de concurrence qu'elle fait la critique du commerce des vins de Paris, mais que ses combinaisons reposent sur des bases solides, sur des éléments parfaitement appréciables, et que c'est par la réforme des abus seulement qu'elle veut acquérir la confiance publique et fonder sa propre prospérité.

Parmi les divers modes d'application, celui que présente l'association, et particulièrement la Société en commandite, a réuni de préférence les suffrages des fondateurs ; il intéresse un plus grand nombre de personnes à l'entreprise ; il multiplie les relations et offre une puissance de capital dont les autres sociétés commerciales ne disposent pas ordinairement. Les membres de la Société, pris collectivement, ont ensuite plus de moyens d'action, de diffusion qu'un simple entrepreneur, et les noms des fondateurs suffisent enfin pour faire naître la confiance.

Il n'y aura plus entre les consommateurs et les propriétaires de ces agents intermédiaires qui absorbent d'ordinaire une si grande part dans les bénéfices des commerçants. Mais ce n'est pas en cela que consiste, pour la Société, la principale économie ; elle résulte de la différence des frais d'administration, et les calculs suivants pourront donner une idée de la position favorable et tout exceptionnelle de la Société Œenophile.

On peut admettre que, dans Paris, il y a au moins trois mille marchands de vins en gros et demi-gros, et

qui approvisionnent ce que la capitale contient de hautes et moyennes fortunes. Si, par les avantages qu'offre la Société Œnophile, elle parvenait à posséder le trentième de cette clientèle, c'est-à-dire celle de cent marchands (il n'y a rien d'exagéré dans cette supposition), elle aurait une recette journalière de dix mille francs, ou trois millions six cent cinquante mille francs par an.

Or voici quels sont les frais dans les deux hypothèses : elles diffèrent du simple au décuple et au delà.

.....
Il résulte de ces chiffres que la Société réalise, sur les frais d'administration seulement, un bénéfice de sept cent quarante mille quinze francs, environ vingt pour cent; cette économie, combinée avec celle qu'on obtient naturellement par l'absence d'intermédiaires entre les consommateurs et les producteurs peut être portée à trente pour cent au moins, ce qui nous permettra de donner au consommateur, avec une supériorité marquée dans les produits, une économie de dix pour cent, et de réserver à l'actionnaire un dividende réel de vingt pour cent.

C'est sans doute la première fois qu'une entreprise se présente sous de pareils auspices au public, surtout dans une branche de commerce maltraitée par la presque totalité de ceux qui lui appartiennent. Calculée sur de grandes dimensions, renfermant tous les germes possibles de prospérité, elle se développera avec rapidité; après avoir rempli les espérances d'une nombreuse clientèle, les propriétaires et les actionnaires recueilleront à leur tour les fruits de cette vaste et utile opération. Les premiers se seront assuré un

débouché sûr et invariable, et ils maintiendront infailliblement la réputation de leurs crus, question vitale dans l'industrie vinicole ; les seconds trouveront, après un approvisionnement avantageux, à la fin de l'année, des bénéfices dont le capital a subi un double emploi au profit de son possesseur. En effet, voici quelques-unes des dispositions qui résultent de l'organisation générale de l'affaire :

.

La suite du Prospectus et la partie que nous avons remplacée par des points ne sont que des calculs en chiffres et les statuts de la Société.

A propos de ce Prospectus, citons les lignes suivantes que nous extrayons de la *Liberté* du 12 novembre 1875 :

Théophile Gautier, on l'ignore peut-être, a rédigé dans sa jeunesse des prospectus pour les parfumeurs. Plusieurs de ces prospectus sont de petits chefs-d'œuvres de style et de coloris. « Cela ne m'a jamais ennuyé à faire, disait-il. La *morbidezza* de la peau, le pollen des fleurs, la rosée mise en flacons, ne constituaient pas à mes yeux de la littérature pure. J'écoutais avec intérêt les parfumeurs, gens fort intelligents, et je n'étais, en réalité, que l'homme chargé de rendre leurs idées sous une forme attrayante. Mes voyages en Orient m'ont prouvé que les pommades et les onguents bien préparés ont une vertu que les femmes savent apprécier. »

Suit une pompeuse réclame de parfumerie. Nous doutons beaucoup de l'exactitude d'aucun de ces détails.

* 291. OPÉRA. — VAUDEVILLE : **La folie Beaujon**. — GYM-
 NASE : **Vingt ans après**. — AMBIGU. *La Presse*, 4^{er} janvier
 1838. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, cet article est daté
 du 8 janvier et succède à l'article qu'il devrait précéder.

292. **Galerie des belles actrices** (VII). **Mademoiselle Fal-**
con. — Anonyme. — *Figaro*, 5 janvier 1838. Réimprimé
 dans les mêmes conditions que les autres articles de cette
 série. (Voir n° 268, etc.). La version du *Figaro* est beaucoup
 plus longue; voici le dernier paragraphe des *Portraits con-*
temporains et sa suite primitive, réimprimés conformes à
 cette première version :

Malheureusement le public de l'Opéra, où les jolies
 femmes sont si rares, malgré la spécialité de beauté de
 l'endroit, ne verra mademoiselle Falcon de longtemps.
 Mademoiselle Falcon, ce charmant rossignol, a perdu
 la voix. Une grave assemblée de docteurs, perruques en
 tête, cannes à pomme d'or à la main, a jugé le voyage
 en Italie indispensable; en respirant l'air balsamique
 et velouté de ce mélodieux pays, mademoiselle Falcon
 retrouvera ses notes envolées; elle ira à Naples, où
 mesdames Mainvielle-Fodor, Catalani, Pasta, se réfu-
 giaient quand les brouillards de Londres et l'influenza
 de Paris avaient altéré leur *fa* ou leur *la*, son frêle qui

rapporte des millions et qu'une porte ouverte ou une fenêtre mal jointe peuvent éteindre à tout jamais.

A propos de l'extinction de voix de mademoiselle Falcon, on raconte des choses tout à fait fantastiques et qui fourniraient à Hoffmann, s'il était vivant, un sujet de conte dans le genre de *Don Juan*, du *Sanctus* et du *Violon de Crémone*; mademoiselle Falcon perd la voix à cinq heures précises du soir; toute la journée elle jouit de la sonorité complète de son timbre. Chaque note arrive nette, facile, accentuée, mordante comme le cuivre, argentine comme l'harmonica. M. Duponchel, désespéré, songe à nous donner des opéras diurnes. N'est-ce pas étrange? Puisse ce médaillon à la plume consoler un peu les habitués de l'Opéra de l'absence de mademoiselle Falcon et de la présence de mademoiselle Fitzjames.

* 293. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 8 janvier 1838. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, cet article porte la date du 1^{er} janvier 1838 et se trouve placé avant l'article qu'il devrait suivre.

294. OPÉRA-COMIQUE : *Le Fidèle Berger*. — Concerts. — Signé G. D. — *La Presse*, 15 janvier 1838.

295. Galerie des artistes d'esprit. II. *Madame Dorval*. — Anonyme. — *Figaro*, 16 janvier 1838. Cet article a reparu en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

* 296. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Reprise d'Hernani*. — Th. des VARIÉTÉS : *La Dame de la Halle*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Charles-Quint et François I^{er}*. — GAITÉ et GYMNASSE. *La Presse*, 22 janvier 1838.

* 297. Th. des VARIÉTÉS : *Les Saltimbanques*. — PALAIS-ROYAL : *La Liste de mes maîtresses*. — OPÉRA. *La Presse*, 29 janvier 1838.

298. Ghazel (*Les Colombes*). *Le Figaro*, 1^{er} février 1838

(voir n° 369). Ces vers, reproduits en fac-similé dans *l'Autographe* du 5 décembre 1863, sont cités dans le *Figaro* ainsi que la pièce intitulée *Niobé*, comme un extrait de l'ouvrage sous presse de Théophile Gautier, *la Comédie de la mort*. Ils portent dans le livre le titre de : *les Colombes*, qu'ils ont gardé. On les trouve encore dans *l'Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre, en 1873, et M. L. Abadie les a mis en musique, sous le titre de : *les Colombes ; rêverie*.

299. **Niobé.** Même origine que le numéro précédent.

300. **A un jeune tribun.** *La Charte* de 1830, 3 février 1838. Cette pièce de vers est publiée dans ce journal comme un extrait inédit de *la Comédie de la mort*. Elle a fait partie, en effet, de ce volume et a passé ensuite dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. La personne à qui ces vers sont adressés est M. Barthélemy Hauréau, ami de l'auteur à cette époque, qui avait publié de 1832 à 1834, sous le titre de *la Montagne*, une *Galerie de portraits de la Convention*. Nous devons ce renseignement à M. Eugène Piot. Les vers quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et quatre-vingt-douze de cette pièce, sont gravés sur le tombeau de Théophile Gautier au cimetière Montmartre.

* 301. ODÉON : **Le Camp des croisés.** — CIRQUE OLYMPIQUE : **Bijou.** — GYMNASÉ : **Le Commis voyageur.** — OPÉRA. *La Presse*, 5 février 1838.

301^{bis}. **La Comédie de la Mort**, par Théophile Gautier. Grand in-8° de 24 feuilles 1/4, 376 pages, plus 3 de table. Imprimerie d'Éverat, à Paris. — A Paris, chez Désessart, rue des Beaux-Arts, n° 15. Prix 10 francs. (Vignette-frontispice, signée L. B. (Louis Boulanger), gravée sur bois par Lacoste jeune). Il a été tiré, sur vélin des Vosges, au prix de douze francs, quelques exemplaires de cet ouvrage ; on peut voir à ce sujet l'annonce de *la Presse* du 10 février 1838.

Ce volume de vers est inscrit sous le n° 630 de la *Bibliographie de la France* du 10 février 1838. Il a fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; malheureusement des convenances de librairie ont fait intervertir, dans l'édition de 1875-1876, l'ordre des

pièces ; les poésies diverses y passent avant le poème qui donne son titre à l'ouvrage ; il en résulte que *le Portail*, qui ouvre le livre et devrait avoir pour complément, après la lecture du volume, la dernière pièce intitulée *le Sommet de la tour*, est lu aujourd'hui après ce morceau.

Le bois original de Louis Boulanger sert encore dans les tirages modernes d'une horrible édition des *Contes* de Boccace, imprimée chez Bernardin Béchet. Tout le monde a vu sur les quais ce grand in-8° à couverture jaune et ce n'est point là qu'on serait allé chercher cette vignette romantique ! Le poète et la chimère *orient* réduits à l'état de bouillie noire et blanche, la troisième journée. La planche, tirée à part, est entre *le Trou du Diable* et *l'Amour à confesse*. *Habent sua fata*.

Nous allons indiquer ici toutes les pièces parues pour la première fois, pensons-nous, dans ce volume ; nous avons déjà renseigné les autres dans le cours de ce travail. L'ouvrage entier ayant reparu, comme nous l'avons dit, dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur, nous ne répéterons pas ce renseignement à chaque pièce.

La première édition seule du livre se termine par ces mots :

A une heure après-midi, jeudi 25 janvier 1838, j'ai fini ce présent volume ; gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté !

Théophile GAUTIER.

302. *Portail*, terza-rima.

302 bis. **La Comédie de la mort.** Ce poème se divise en deux parties : *la Vie dans la mort* et *la Mort dans la vie*. Nous avons déjà signalé l'origine des vingt et une premières strophes, formant le chapitre I^{er} de *la Vie dans la mort*, et *la Mort dans la vie* tout entière (voir n^{os} 59 et 239 bis). Les chapitres II et III qui terminent *la Vie dans la mort* paraissent donc seuls ici, croyons-nous, pour la première fois.

303. **Le Nuage.** Ces vers ont été mis en musique par M. Ernest Lépine.

304. **Rocaille.** A été mis en musique par M. L.-G. Bellini, sous le titre de : *la Naiade de Versailles* dans le *Journal du Dimanche* du 14 décembre 1865.

305. **Watteau.**

305 ^{Ms.}. **Le Triomphe de Pétrarque ; à Louis Boulanger, terza-rima.** Nous avons déjà parlé de ce morceau (voir n° 124) ; les sept premières strophes paraissent ici pour la première fois.

306. **Cariatides.**

306 ^{Ms.}. **La Diva.** A partir du vers quatre-vingt-un, parait ici pour la première fois (voir n° 269).

307. **Les Vendeurs du temple.** Voici trois vers inédits qui n'ont pas été employés dans cette pièce :

Tous les vices en fleurs bourgeonnent sur leurs trognes,
Ils n'ont d'activité qu'aux mauvaises besognes,
Ils mangeraient la terre, ils boiraient l'Océan.

308. **Choc de cavaliers.**

309. **Le Pot de fleurs.**

310. **Pensée de minuit.** L'autographe porte la date de janvier 1832.

311. **Romance.** Ces vers ont été mis en musique par MM. Allyre Bureau et L. Kreutzer sous le titre de : *Nuit d'attente* ; par MM. A. Cédès et A. Le Beau sous celui de : *L'Attente* ; par M. V. Massé sous celui d'*Attente* ; par M. E. Michotte, sous celui de : *La Veillée de la dame* ; par M. F. Kœnig sous celui de : *Au pays où se fait la guerre* ; par MM. Éd. Garnier et F. Raynal, sous celui de : *La Châtelaine* ; et enfin par MM. A. Lionnet et Ch. Poinso, sous son simple titre de : *Romance*.

312. **Lamento (1^{er}). La Chanson du pêcheur.** Voici une variante inédite du texte de ces vers :

Muette, à jamais endormie,
Un marbre couvre mon amie.

**Aux flots murmurants des mers
Mes yeux mêlent des pleurs amers !**

Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *La Chanson du pêcheur*, par MM. F. David, Vivier, P. Bertrie, Th. Radoux, la baronne Willy de Rothschild, Paladilhe et Th. Jouret; sous celui de : *Ma belle amie est morte*, par MM. Ed. Bruguère, Gounod, Daussoigne-Méhul et Offenbach; sous celui de : *Lamento*, par L. G. Bellini, P. Puget, Lenepveu, Ch. Lefebvre et madame A. Salvador; sous celui de : *Sur les lagunes*, par H. Berlioz, et sous celui de : *Ah! sans amour s'en aller sur la mer!* par M. Ferd. Feret.

313. La Caravane, sonnet.

314. Destinée, sonnet.

315. Magdalena.

316. Absence. Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *L'Absence*, par MM. Reber, G. Sarreau et A. Cœdès; sous celui de *Reviens, reviens!* par M. F. David; sous celui de : *Reviens, ma bien aimée!* par M. Hillemacher, et sous son titre réel par MM. M. Giro, A. Coquard, H. Berlioz, G. Bizet, L.-G. Bellini, J. Philipot, Em. Pessard, L. Lacombe, L. Kreutzer et madame Devéria.

317. Au Sommeil, hymne antique.

318. Terza-rima. Cette pièce a été réimprimée en 1873 dans *l'Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre.

319. Montée sur le Brocken.

320. Le Premier rayon de mai.

321. Le Lion du cirque.

322. Lamento (II°). Ces vers ont été mis en musique et dédiés à mademoiselle Nau, sous le titre de : *la Blanche tombe*, par M. Allyre Bureau; sous celui de : *Au cimetière, clair de lune*, par H. Berlioz, et sous celui de : *Lamento*, par M. J. Philipot.

323. Tristesse. Ces vers ont été mis en musique par MM. Léon Kreutzer, sous le titre de : *Chanson d'Avril*;

A. Mutel, sous le titre de : *Hélas!* P. Raynal, Capeceletro, G. Herloz, Ed. Garnier, Paul d'Ivry, G. Faure et A. Cœdès ; ces dernières versions sous le titre de : *Tristesse*.

324. *Qui sera roi?*

325. *Compensation, terza-rima.*

326. *Chinoiserie.* Théophile Gautier a cité les trois dernières strophes de cette pièce dans son article du *Moniteur universel* du 6 juillet 1855, relatif à l'art chinois à l'exposition universelle de 1855. L'ordre des vers de la première strophe qu'il cite, la seconde de la pièce, y est tout à fait interverti; il la réimprime ainsi :

Celle que j'aime à présent est en Chine,
 Au fleuve jaune où sont les cormorans ;
 Dans une tour de porcelaine fine,
 Elle demeure avec ses vieux parents.

Cette pièce a été citée par le colonel Staaf dans son ouvrage : *la Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*, et, en 1862, dans le tome IV de *l'Anthologie : Les Poètes français*. Elle a été mise en musique par MM. E. Lépine, A. Gouzien, J.-B. de Rongé, L. de Leymarie, P. Puget et A. Lionnet. M. Paul Puget a changé son titre en celui-ci : *Ce n'est pas vous, non, madame*.

Citons ici ces jolis vers inédits d'une pièce du même genre, que le poète n'a malheureusement pas achevée :

Sous le treillis doré que de ses larmes noie
 Un saule inconsolable aux longs cheveux de soie,
 Je sais un petit pied, fleur rose, qu'un baiser
 Couvrirait tout entière, en voulant s'y poser !

Derrière l'éventail, beau papillon de gaze,
 Qui sous des doigts de jade ouvre son aile et jase,
 Je sais des yeux charmants, ou gîte l'âme, ou luit,
 Comme un rayon dans l'eau, le reflet de la nuit !

.....

327. **Le Thermodon.** Il est curieux de rapprocher de cette pièce l'article paru dans *la Presse* en 1836 (voir n° 166).

328. **Élégie.**

329. **La Bonne journée.**

330. **L'Hippopotame.**

331. **Villanelle rythmique.** Ces vers, écrits en 1837, pour M. Xavier Boisselot, qui les mit le premier en musique sous le titre de *Villanella*, l'ont été ensuite, sous leur titre ordinaire, par MM. Ch. Poisot, Ed. Garnier, Th. Radoux, A. Cœdès, J. de Riu; sous celui de : *Villanelle*, par MM. Duprato, E. Gautier, vicomte de Kervéguen, H. Reber, H. Berlioz, Ed. Pascal (quatre versions musicales différentes), C. Lefebvre, H. Bizalio, G. Costa, Ern. Louis et madame J. Bernard; sous celui de : *Villanella*, par M. J. Baudot; sous celui de : *la Saison nouvelle*, par MM. Allyre Bureau, E. Durand et A. Canivet; sous celui de : *Saison nouvelle*, par M. Wekerlin et G. Frage-rolle; sous celui de : *Quand viendra la saison nouvelle*, par M. M. Burty, et sous celui de : *Tous les deux, villanelle rythmique*, par M. F. Raynal.

L'autographe de la première strophe a été imprimé en fac-similé dans *la Vie artistique*, numéro de novembre-décembre 1882.

332. **Le Sommet de la Tour, terza-rima.** Cette pièce, datée sur le manuscrit de janvier 1838, termine *la Comédie de la mort*. Elle a été singulièrement mutilée dans l'édition des *Poésies complètes* de 1845; par une négligence de l'imprimeur les onze dernières strophes furent oubliées; elles ont reparu dans toutes les éditions suivantes. Si nos indications sont exactes, il y a donc, pensons-nous, trente-trois pièces inédites dans la première édition de *la Comédie de la mort*.

Voici une lettre de Th. Gautier, publiée dans *le Mousquetaire* du 10 mai 1854, relative à cet ouvrage; elle faisait partie de la vente d'autographes de M. de la Bouisse; nous la citons conforme au texte du *Mousquetaire* :

Mon cher Désessart,

Vous êtes un c.....; vous ne me venez pas voir; vous me laissez dénué de toute espèce d'exemplaires!..... Quel diable d'éditeur êtes-vous donc? Vous vous reposez quand il faudrait se mettre en marche. Le volume est en bon chemin, il faut le mener à bout. (Suit une liste des critiques gagnés à (la) cause, avec des considérants très curieux, mais un peu longs.) Un succès ne se fait pas comme cela, que diable! Vous devriez être dans les antichambres des journalistes.

Tout à vous, canaille, Adiusias,

Théophile GAUTIER.

P. S. Il me faut douze exemplaires ou la mort!

Rappelons, avant de quitter *la Comédie de la mort*, que ce livre promis dès 1835, ne parut donc qu'en 1838, et chez Désessart, parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit, Renduel, après *Mademoiselle de Maupin*, qui ne s'était pas bien vendue à son gré, ne voulut plus rien publier de son auteur. Ce fut Arsène Houssaye qui emmena Gautier chez Désessart, lequel venait précisément de publier son *Serpent sous l'herbe*. Vers cette époque, le grand Théo écrivit un jour le distique suivant sur un exemplaire de ce livre, ouvert sur la table de son auteur absent :

O serpent fugitif que n'es-tu dans ton trou !

Je voudrais bien te voir ; mais où te trouver ? Où ?

Théophile GAUTIER.

Il mit aussi, beaucoup plus tard, ces quelques mots en tête d'un exemplaire de la première édition de *la Comédie de la mort*, destiné à M. Henry Houssaye :

A mon petit Zizi.

Théophile GAUTIER, *olim Albertus*.

Nous trouvons ces deux citations dans le travail de M. Henry Houssaye, intitulé : *Fiches d'une petite bibliothèque*, paru dans l'*Annuaire de la Société des Amis des livres* pour 1883.

* 333. **Bals de l'Opéra. — Casino, etc. —** Signé G. G. — *La Presse*, 12 février 1838.

* 334. **AMBIGU : L'Élève de Saint-Cyr. — PORTE-SAINT-MARTIN : Alix. — PALAIS-ROYAL : Frascati.** *La Presse*, 19 février 1838.

* 335. (Feuilleton théâtral ; sans titre). *La Presse*, 26 février 1838.

336. **Sans titre ; Ouverture de l'Exposition (du Louvre).** (Salon de 1838. I). — Anonyme. — *La Presse*, 2 mars 1838.

* 337. **THÉÂTRE-ITALIEN : Parisina. — Répétition de Guido et Ginevra. — Quatrième concert du Conservatoire : Credo de M. Elwart.** *La Presse*, 5 mars 1838.

* 338. **OPÉRA : Guido et Ginevra.** *La Presse*, 12 mars 1838.

338 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. II). M. Ziegler : Daniel dans la fosse aux lions.** *La Presse*, 16 mars 1838.

* 339. (Feuilleton théâtral ; sans titre). *La Presse*, 19 mars 1838.

340. **THÉÂTRE-FRANÇAIS : Isabelle.** *La Presse*, 20 mars 1838.

340 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. III). Eugène Delacroix. — (Salon de 1838. IV. MM. Gigoux et Riesener.)** *La Presse*, 22 et 23 mars 1838.

341. **OPÉRA : Représentation de mademoiselle Noblet. — OPÉRA-COMIQUE : Lequel ? — VAUDEVILLE : Un mariage d'Orgueil. — GAITÉ : La Fille du tapissier. — Concert d'Alexandre Batta.** *La Presse*, 26 mars 1838.

341 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. V). Camille Roqueplan.** *La Presse*, 26 mars 1838.

342. **VARIÉTÉS : Le Livre du Peuple, par M. de Lamennais.** *La Charte* de 1830, 28 mars 1838.

Le seul exemplaire connu de ce numéro est entre nos

main. Théophile Gautier nous avait parlé de cet article dont il se souvenait très bien.

342 bis. Exposition du Louvre (Salon de 1838. VI). Clément Boulanger, Eugène Devéria, Winterhalter. *La Presse*, 31 mars 1838.

343. TIVOLI D'HIVER : Assemblée générale des auteurs dramatiques. — OPÉRA-COMIQUE : Le Perruquier de la Régence. — Signé G. D. — *La Presse*, 2 avril 1838.

* 344. THÉÂTRE-FRANÇAIS : L'Attente. — Th. des VARIÉTÉS : Madame Pinchon. — VAUDEVILLE : La Fille majeure. — PALAIS-ROYAL : La Petite maison. — OPÉRA. — Concerts. — Nouveaux pianos. *La Presse*, 9 avril 1838.

344 bis. Exposition du Louvre (Salon de 1838. VII. MM. Brune, de l'Étang, Comayras). *La Presse*, 13 avril 1838.

* 345. BOBINO : Caligula ; Restens dans nos foyers. — OPÉRA. *La Presse*, 23 avril 1838.

346. Histoire de Napoléon, par M. Charles Baillien. *La Presse*, 25 avril 1838.

* 347. (Feuilleton théâtral ; sans titre). *La Presse*, 30 avril 1838.

347 bis. Exposition du Louvre (Salon de 1838. VIII et dernier. Divers). *La Presse*, 1^{er} mai 1838.

348. ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE : Représentation (prochaine) au bénéfice de mesdemoiselles Elssler. — Signé T. G. — *Le Messager*, 4 mai 1838. Reproduit, en 1883, dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

* 349. OPÉRA : Représentation (donnée) au bénéfice de mesdemoiselles Elssler. *La Presse*, 7 mai 1838.

* 350. Représentation au bénéfice de feu Molière. *La Presse*, 14 mai 1838.

* 351. OPÉRA. — VAUDEVILLE. — GYMNASE. — Th. des VARIÉTÉS : Le Lac de Gomorrhe, la Bourse, M. Gogo. — RENAISSANCE. — Signé G. D. — *La Presse*, 24 mai 1838. Dans *l'Histoire*

de l'art dramatique, cet article est daté par erreur du 21 mars et placé deux mois avant sa date réelle d'apparition.

352. Opéra. — Signé T. G. — *Figaro*, 21 mai 1838. Voici cet introuvable article :

Nous ne savons pourquoi l'on ne joue à l'Opéra que le premier acte de la *Esméralda* ; l'accueil de plus en plus bienveillant que le public fait à cette œuvre mal appréciée d'abord, permet de croire que l'opéra entier serait aujourd'hui écouté favorablement. La musique de mademoiselle Bertin renferme des beautés de premier ordre, et la *Esméralda* varierait très agréablement le répertoire déjà si restreint, et que le départ de Duprez va rendre encore moins varié. Du reste, ce premier acte est rempli d'intercalations qui ne se rapportent pas toujours très bien à l'action : le grand air de Quasimodo appartient au quatrième acte ; le chœur des buveurs ouvre le second acte. Tous ces morceaux sont fort applaudis, quoiqu'ils perdent naturellement de leur effet scénique en n'étant plus amenés et préparés ; il faudrait donc, puisque chaque acte renferme des airs et des passages remarquables, jouer l'opéra tel qu'il est, sans coupures et sans transpositions.

Le *Diable Boiteux*, qui est un ballet spirituel, qualité rare pour un ballet et même pour autre chose, fait toujours salle pleine ; la *cachucha* continue à exciter les plus vifs applaudissements : le public ne peut s'en lasser, et l'on force toujours mademoiselle Elsler à recommencer, ce qu'elle fait avec une bonne grâce charmante ; la dernière fois, elle a dansé d'une manière admirable ; c'était un feu, un entrain, une souplesse dont on n'a pas d'idée ; elle a donné à ses poses un accent fier et cambré, quelque chose de hardiment

voluptueux, à faire envie aux plus enragées danseuses de Séville. Sa *cachucha* devient de plus en plus espagnole, et, se sentant encouragée par le public, elle se laisse aller chaque jour davantage aux langueurs et aux pétulances passionnées de cette danse divine; espérons que cette tendance se communiquera et que les dames du corps de ballet s'échaufferont un peu à cette ardeur toute méridionale. Il est assez singulier que la danse espagnole nous ait été révélée par une Allemande; mais le *génie* n'est-il pas de tous les pays?

Mademoiselle Nau, qui était en voix et en beauté, a chanté d'une manière ravissante le *Dieu et la Bayadère*; elle a dit très légèrement et très coquettement le motif papillotant qui se trouve dans le finale; elle a donné tous les *piqués* avec une netteté et une franchise merveilleuses, et, dans le duo du second acte, elle a été applaudie à plusieurs reprises. Dérivis imprime un cachet oriental et fantastique au personnage du gouverneur. Cet acteur comprend très bien la physionomie de ses rôles, et sa figure le sert admirablement pour les personnages indiens ou turcs; il a l'air fort Indou.

Vendredi, l'Opéra avait la queue la plus triomphante que l'on ait vue depuis les cinq queues visibles à l'œil nu de la *Duchesse de la Vaubalière*. Cette queue aux innombrables anneaux faisait quatre à cinq replis et obstruait complètement la rue et le passage; mais aussi Duprez allait chanter Arnold, de *Guillaume Tell*, et Duprez part à la fin du mois. La salle de l'Opéra s'est trouvée trop petite, et il n'y a guère que le premier quart de la queue qui ait pu trouver place.

L'exécution qui, depuis quinze jours, avait manqué quelquefois de vigueur et de précision, a été aussi par-

faite que possible; tout le monde a fait son devoir. Ce n'était plus cette mollesse et cette nonchalance dans les chœurs et dans l'orchestre, qui énerverait la musique la plus vigoureuse; l'énergie communicative de Duprez avait réchauffé toute cette tiédeur, et l'âme du grand artiste semblait vivre dans tous. Madame Dorus, qui est décidément l'une des premières cantatrices de l'Europe, a joué le rôle de Mathilde avec une pureté de méthode, une science et une perfection au-dessus de tout éloge. Dérivis et Serda les ont parfaitement secondés. Remarquons ici, en passant, que Serda est excellent dans le Claude Frolo de la *Esméralda*; ce rôle sombre et sévère convient bien à sa physionomie et à son talent.

* 353. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 28 mai 1838.

* 354. PORTE-SAINT-MARTIN : Capsali. — GYMNASSE : Duchesse. — Th. des VARIÉTÉS : Le Frère de quinze ans. — VAUDEVILLE : L'Insomnie. *La Presse*, 6 juin 1838.

355. Montfaucon (Voyages hors barrières. I). *La Presse*, 9 juin 1838. Voici le post-scriptum de cet article, supprimé dans toutes ses réimpressions :

Nous n'avons pas parlé des rats; les histoires qu'on en conte sont si incroyables, que nous n'en dirons rien avant de les avoir vérifiées par nous-même.

Cet article a reparu en 1845, dans *Zigzags*, comme premier chapitre des *Voyages hors barrières*. Depuis 1852, il a fait partie, dans les mêmes conditions, de toutes les éditions de : *Caprices et Zigzags*.

* 356. AMBIGU : (Gaspard Hauser). — Th. des VARIÉTÉS : Mathias l'invalidé. — PALAIS-ROYAL : Les deux pigeons. *La Presse*, 11 juin 1838.

* 357. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 18 juin 1838.

357 ^{bis} **Combat de l'ours et du taureau.** (*Voyages hors barrières. III. La barrière du Combat*). *La Presse*, 25 juin 1838. Cet article reparut pour la première fois, en 1845, dans *Zigzags*, comme chapitre troisième des *Voyages hors barrières*, et sous le titre de : *La Barrière du Combat*. C'est sous cette même forme qu'il a fait partie, depuis 1852, de toutes les éditions de : *Caprices et Zigzags*. Il a terminé aussi, en 1852, et sous son titre primitif, le tome troisième et dernier de *la Peau de Tigre*.

Voici la fin de cet article dans *la Presse* :

Dans nos prochains articles, nous ferons : les *Coulisses du combat*, la *Poste aux chiens* et la *Chasse aux rats*, pour finir d'initier nos lecteurs à ces existences étranges que l'on ne soupçonne pas plus que les mœurs intimes des Chinois ; nous continuons de réclamer l'indulgence de nos lectrices pour toutes les offenses à leur odorat et à leur sensibilité que nous avons commises et que nous pouvons commettre encore. Nous écrirons bientôt, par compensation, un traité des parfums et une monographie des roses.

La fin de ce même article, dans *la Peau de Tigre*, est encore légèrement différente ; la voici :

Après avoir initié nos lecteurs à ces existences étranges que l'on ne soupçonne pas plus que les mœurs intimes des Chinois, il nous reste à réclamer leur indulgence pour toutes les offenses à leur odorat et à leur sensibilité que nous avons commises, et que nous pouvons commettre encore. Nous écrirons bientôt, par compensation, un traité des parfums et une monographie des roses.

Tous les articles qu'annonce ici Théophile Gautier n'ont jamais paru.

358. OPÉRA-COMIQUE : *Marguerite*. *La Presse*, 26 juin 1838.

359. **Monsieur Victor Hugo dessinateur.** *La Presse*, 27 juin 1838. Un fragment de cet article a reparu, accompagnant le dessin de Victor Hugo dont il est question ici, dans l'*Album cosmopolite*, ou choix des collections de M. Alexandre Vattemare, dont on trouve la première livraison inscrite sous le n° 3180 de la *Bibliographie de la France* du 1^{er} juillet 1837. Nous allons reproduire cette dernière version, où se trouvent plusieurs variantes, entre autres celle-ci, que le dessin gravé est indiqué dans *la Presse* comme un souvenir de Gand, tandis que, dans l'*Album cosmopolite*, il porte pour titre : *Vue de Lierre prise d'Anvers ; Belgique, 12 août 1837.*

M. Hugo n'est pas seulement un poète, c'est encore un peintre, mais un peintre que ne désavoueraient pas pour frère Louis Boulanger, Camille Roqueplan et Paul Huet. Quand il voyage, il crayonne tout ce qui le frappe. Une arête de colline, une dentelure d'horizon, une forme bizarre de nuage, un détail curieux de porte ou de fenêtre, une tour ébréchée, un vieux beffroi ; ce sont ses notes. Puis le soir, à l'auberge, il retrace son trait à la plume, l'ombre, le colore, y met des vigueurs, un effet toujours hardiment choisi ; et le croquis informe, poché à la hâte sur le genou ou sur le fond du chapeau, souvent à travers les cahots de la voiture ou le roulis du bateau de passe, devient un dessin assez semblable à une eau-forte, d'un caprice et d'un ragoût à surprendre les artistes eux-mêmes.

Le dessin que nous donnons au public est un souvenir d'une tournée en Belgique, et porte écrit au revers : *Lière (?) , 12 août ; pluie fine.*

C'est une place, d'architecture moitié renaissance, moitié gothique, avec un effet de nuages entassés les uns sur les autres, comme des quartiers de montagne, gros d'orage, et laissant tomber de leurs flancs

entr'ouverts quelques filets de pluie, comme des carquois renversés dont les traits se répandent.

Un beffroi d'une hauteur prodigieuse enfonce dans la nue son front chargé d'une couronne de clochetons et de tourelles en poivrière; une girouette, représentant une comète avec sa queue, palpite au souffle de l'orage sur la flèche principale. L'action du vent se fait parfaitement sentir par les lambeaux de nuées balayés tous dans le même sens. Un rayon de soleil blafard et jaune éclaire une partie du beffroi, dont tous les détails d'architecture et d'ornement sont rendus avec une finesse, un esprit, un pétillant et une adresse admirables. Le cadran, où les heures sont ménagées en blanc sur le fond du papier, a dû exiger, de la part du fougueux poète, bien de la patience et des précautions. Au pied du beffroi s'élève, sur des piliers massifs, une halle bizarrement tigrée d'ombres noires, avec des ardoises imbriquées en manière d'écailles de poisson et de lucarnes à contrefort en volute. Des jets vifs de lumière pétillent brusquement entre les sombres colonnes, qui semblent disposées tout exprès pour cacher des Gubetta et des Omodei. Cette disposition est très pittoresque et fournirait un beau motif de décoration. De charmantes maisons dans le goût espagnol, gothique et flamand, ciselées et travaillées comme des bagues, occupent le fond de la place. On reconnaît facilement, dans ce dessin d'architecture, la plume qui a tracé le chapitre de (*Notre-Dame de Paris*) *Paris à vol d'oiseau*.

Une charmante vue de Notre-Dame (de Paris), prise du côté de la rivière, par M. André Durand, accompagne le Beffroi de Lierre. Notre-Dame et Victor Hugo sont maintenant inséparables.

359^{ba}. **Les Caprices de Goya.** *La Presse*, 5 juillet 1838. Cet article a subi une foule de transformations. Il reparut pour la première fois dans *le Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*, n° d'août 1842, sous le titre de : *Francesco Goya y Lucientes* ; mais il n'y forme que les paragraphes sept à quatorze de l'article¹ ; tout le surplus est inédit. Il perd à cette transformation son premier paragraphe tout entier. Le voici :

A voir, au Musée espagnol², les deux grandes croûtes, peintes comme des enseignes, qui portent le nom de Goya, l'on ne se douterait guère que c'est réellement un artiste de premier ordre : don Francesco Goya y Lucientes, qui vivait encore en 1824 ou 1825, peut prendre rang à côté des maîtres les plus célèbres. Nous ne connaissons de lui qu'un recueil d'estampes publiées sous le nom de : *Caprices* ; il a, dit-on, exécuté en Espagne un grand nombre de fresques, dont nous ne pouvons que présumer le mérite. La manière de peindre de Goya était aussi excentrique que son talent ; il puisait la couleur dans des baquets, l'appliquait avec des éponges, des balais, des torchons et tout ce qui lui tombait sous la main. Il truellait et maçonnait ses tons comme du mortier, et donnait les touches de sentiment à grand coups de ponce. A l'aide de ces procédés expéditifs et péremptatoires, il couvrait en un ou deux jours une trentaine de pieds de murailles ; tout ceci nous paraît dépasser un peu les bornes de la fougue et de l'entrain ; les artistes les plus emportés sont des *lécheurs* en comparaison, et nous ne savons pas trop quel aspect peut avoir de la

1. Aujourd'hui paragraphes 40 à 47 inclus du chapitre VIII du *Voyage en Espagne*. C'est pour cette raison que nous n'avons pas attribué de numéro spécial à cet article.

2. A Paris.

peinture attaquée et pochée si audacieusement et si cavalièrement que cela; mais comme les pièces du procès nous manquent, nous ne pouvons porter de jugement, et nous nous bornerons à considérer Goya comme dessinateur.

En 1843, lors de la première édition de librairie de *Tra los montes* (*Voyage en Espagne*), Théophile Gautier n'y inséra pas cet article; ce ne fut qu'en 1845, lors de sa première édition in-12, qu'il l'ajouta, en lui enlevant son titre, au chapitre huit de son *Voyage*, chapitre dont il forme la conclusion, et dont il n'a plus été retiré depuis. Nous dirons plus loin les différences qu'il y a encore entre la version du *Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire* et celle du *Voyage en Espagne* (voir n° 578 ^{bis}). Théophile Gautier avait encore supprimé de la version de *la Presse*, en la réimprimant dans *le Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*, cette réflexion, après l'analyse de la planche : *Y aun no se van. (Ils ne peuvent rien)* :

Ils ne peuvent rien, mot triste et solennel, qui vaut bien le *lasciate ogni speranza*.

*360. **Théâtres.** *La Presse*, 9 juillet 1838.

*361. **Th. des Variétés : Moustache.** *La Presse*, 16 juillet 1838.

361^{bis}. **La Ville des rats.** (*Voyages hors barrières. II.*) *La Presse*, 20 juillet 1838. Cet article a reparu pour la première fois, en 1845, dans *Zigzags*, sous le titre de : *Voyages hors barrières, II, la Ville des rats*. En 1852, il a fait partie, dans les mêmes conditions, des *Caprices et Zigzags* qu'il n'a plus quittés depuis.

*362. (*Feuilleton théâtral ; sans titre*). 23 juillet 1838.

363. **Coupoie de la Madeleine** (par M. Ziégler). *La Presse*, 28 juillet 1838. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 15 février 1852, et, en 1856, dans le tome deux des *Beaux-arts en*

Europe, par Th. Gautier, moins les deux premiers paragraphes que nous allons citer ici :

On attendait avec une grande impatience, parmi les gens qui s'occupent d'art, le jour où l'on pourrait juger de l'effet des peintures exécutées à la Madeleine par M. Ziégler; la curiosité était excitée au plus haut degré; un très petit nombre de personnes avaient été admises sur l'échafaudage pendant le travail de l'artiste; mais la difficulté de se rendre compte de près d'une peinture destinée à être vue de loin, l'état d'ébauche où se trouvaient encore un grand nombre de figures empêchait que l'on pût se former une idée, même lointaine, de l'œuvre terminée et regardée d'en bas; seulement le nom de M. Ziégler et le *Daniel dans la fosse aux lions* étaient de sûrs garants que le rideau tombé ne découvrirait pas une peinture médiocre.

Avant-hier l'on a jeté bas l'échafaudage, et le voile retenu par quelques poulies s'est affaissé sur la corniche en plis majestueux. Quoique le temps fût triste comme un temps d'automne, un murmure d'admiration circula dans la nef, quand la chaude et lumineuse peinture apparut avec son rayonnement tranquille, éclairant et agrandissant l'église où le nimbe du Christ tenait lieu de soleil.

Le dernier paragraphe a été modifié aussi; voici sa version primitive :

Une pareille rencontre est une bonne fortune bien rare dans la vie d'un artiste, et l'occasion d'un semblable travail ne se présente pas une fois dans deux siècles. Les églises comme la Madeleine n'abondent pas dans ce siècle peu fervent. M. Ziégler a compris la gra-

tivité de l'œuvre dont on le chargeait ; il a mis dans son œuvre toute la perfection, tout l'amour, tout le soin et tout le talent qui font les peintures éternelles et placent le peintre à côté de ceux dont il a retracé le triomphe.

En 1856 encore, cet article est entré aussi, réimprimé sur la version de *l'Artiste*, dans le tome premier et unique de *l'Histoire de l'art en France*.

364. Fêtes de Juillet. *La Presse*, 30-31 juillet 1838.

* 365. OPÉRA. — GYMNASSE. *La Presse*, 7 août 1838. A cette date, *l'Histoire de l'art dramatique* contient, attribué à Théophile Gautier, un article sur l'Ambigu, signé, dans *la Presse*, du nom de Frédéric Thomas !!

366. Statues de la place de la Concorde. *La Presse*, 14 août 1838.

* 367. (PORTE-SAINT-MARTIN :) Peau d'âne. — PALAIS-ROYAL : Danseurs espagnols. *La Presse*, 15 août 1838.

* 368. Les Devadasis, dites Bayadères (Les Bayadères.) *La Presse*, 20 août 1838. Cet article a reparu, pour la première fois en volume, en 1852, dans *Caprices et Zigzags* ; il a pris place ensuite, en 1877, dans le tome deux de : *L'Orient*. Le dernier paragraphe est supprimé dans ces deux réimpressions ; le voici :

P. — S. On dit que les bayadères vont débiter aux Variétés ; leur place naturelle était à l'Opéra, dans *le Dieu et la Bayadère*. M. Duponchel, qui a laissé partir Dolorès, se serait-il laissé enlever Amani ?

369. Lettre. *La Presse*, 26 août 1838. Cette lettre, que nous allons citer, est la conclusion d'une piquante polémique, née des circonstances que voici :

M. Granier de Cassagnac, ayant publié le tome premier de son *Histoire des classes ouvrières*, le *Constitutionnel* inséra une critique de ce volume par M. Ernest Falconnet ; M. de Cassagnac découvrit que cet article n'était que la réduction

d'un travail sur le même ouvrage, travail publié par le baron d'Eckstein dans le n° de janvier 1837 de la *Revue française et étrangère*, et il releva vivement ce fait dans la *Presse* du 22 août 1838. Il signala en même temps à ses lecteurs que M. Falconnet avait inséré, dans le numéro 37 du *Mécène*, journal publié à Toulouse le 10 décembre 1837, les vers de Théophile Gautier intitulés : *les Colombes*, sous le titre de : *Visions*, et en les signant sans vergogne : Ernest Falconnet. Nous n'avons point indiqué cette date de première apparition des *Colombes* dans notre travail, parce que n'étant pas signées dans le *Mécène*, du nom de leur véritable auteur, cela ne nous a pas semblé opportun ; mais c'est bien là leur première édition (voir n° 298).

M. Falconnet, pris au trébuchet, publia, dans le *Constitutionnel* du 25 août suivant, une lettre dont nous extrayons seulement ce qui a rapport aux vers de l'auteur de *Fortunio* :

..... En second lieu, M. Granier, citant douze vers que j'ai publiés dans un journal de province en 1837, me reproche de les avoir pris dans un volume qui a paru à Paris en 1838¹. Les dates, que M. Granier n'a pas énoncées, répondent à cette allégation.

Cette paternité contestée de douze vers me semble peu importante et voisine du ridicule. Cependant une réponse que j'ai adressée à la *Presse* a rétabli les faits. Comme elle n'a pas été insérée, je me décide à les constater ici, etc., etc.

ERNEST FALCONNET.

Théophile Gautier, après cette lettre, se décida à prendre la parole, et voici la réponse qu'il fit à ces allégations, réponse qui clôtura le débat.

Les vers sont de moi, c'était probablement aussi l'opinion de M. Falconnet, puisqu'il est venu me les deman-

¹. *La Comédie de la Mort*.

der, il y a deux ans, pour les faire insérer dans le journal de Toulouse. Je ne conteste pas à M. Falconnet d'avoir fait imprimer *mes vers* avant moi, ce qui ne prouve en aucune manière que je ne les aie pas faits avant lui. Il les a signés de son nom, sans doute pour leur donner plus de valeur, car je ne puis expliquer autrement cette étrange distraction.

Théophile GAUTIER.

* 370. Th. des VARIÉTÉS : **Début des Bayadères.** *La Presse* 27 août 1838.

* 371. OPÉRA-COMIQUE : **La Figurante.** — AMBIGU : **Les Chiens du Mont-Saint-Bernard.** *La Presse*, 2 septembre 1838. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, le fragment recueilli relatif aux *Chiens du mont Saint-Bernard*, porte par erreur la date du 10 septembre 1838.

372. **Le Nouveau Gaspard Hauser.** *La Presse*, 8 septembre 1838.

* 373. GAITÉ : **Le Vicomte de Chamilly.** — OPÉRA. *La Presse*, 10 septembre 1838.

* 374. ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE : **Benvenuto Cellini.** *La Presse*, 17 septembre 1838. A cet article sont joints, dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, sans aucune indication d'autres dates, des fragments des articles de *la Presse* des 10 et 24 septembre.

375. **Concours de sculpture.** *La Presse*, 24 septembre 1838.

* 376. OPÉRA : **Reprise de la Sylphide.** *La Presse*, 24 septembre 1838.

377. **La Pipe d'opium.** *La Presse*, 27 septembre 1838. Cette fantaisie reparut pour la première fois en 1852 dans le tome trois de *la Peau de Tigre*; elle est entrée ensuite, en 1863, dans *les Romans et Contes* de Théophile Gautier, d'où elle n'est plus sortie.

Il y a des différences entre les deux versions de la fin du récit ; voici celle de la première publication :

..... J'ouvris les yeux et je vis mon chat qui frottait sa moustache à la mienne en manière de congratulation matinale, car l'aube tamisait à travers les rideaux une lumière terne et vacillante, *et les formes des meubles commençaient à pouvoir se distinguer.*

C'est ainsi que finit mon rêve d'opium, qui ne me laissa d'autre trace qu'une vague mélancolie, suite ordinaire de ces sortes d'hallucinations, *et que le sentiment de la vie réelle eut bientôt dissipée.*

378. Th. des VARIÉTÉS : **La Reine des blanchisseuses ; la Vie de Château.** *La Presse* 1^{er} octobre 1838.

379. **Concours de Peinture.** *La Presse.* 1^{er} octobre 1838.

380. OUVERTURE DES ITALIENS. — GAITÉ : **Le Sonneur de Saint-Paul.** — OPÉRA-COMIQUE : **Thérèse ; la Dame d'honneur.** *La Presse*, 8 octobre 1838.

* 381. CIRQUE OLYMPIQUE : **David et Goliath.** *La Presse*, 15 octobre 1838.

* 382. OPÉRA-ITALIEN. — GYMNASÉ : **Grand-Papa.** *La Presse*, 22 octobre 1838.

* 383. OPÉRA : **La Fille du Danube.** — ITALIENS : **La Sonnambula.** Début de mademoiselle Ernesta Grisi (dans Norma). *La Presse*, 2-3 novembre 1838. Daté du 5 dans *l'Histoire de l'Art dramatique*.

* 384. OPÉRA-COMIQUE : **Le Brasseur de Preston.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Boulangère a des écus.** *La Presse*, 5 novembre 1838. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, l'article sur *le Brasseur de Preston* suit immédiatement, sans aucune indication de date différente, l'article précédent.

* 385. RENAISSANCE : (**Ruy-Blas**). — PORTE-SAINT-MARTIN : **Don Sébastien de Portugal.** — AMBIGU : **Lally Tollandal.** —

Th. des VARIÉTÉS : *Le Dernier élève de M. Évrard. La Presse*, 12 novembre 1838.

* 386. RENAISSANCE : *Olivier Basselin; Lady Melvil.* — GYMNASÉ : *Mademoiselle Clairon.* — Th. des VARIÉTÉS : *C'est Monsieur qui paie.* — THÉÂTRE DU TEMPLE : *Débuts d'un descendant de Boaumarchais. La Presse*, 19 novembre 1838.

* 387. (Feuilleton théâtral; *Le Début, sans titre*). — ITALIENS : *Il Barbiero di Seviglia; Reprise de Don Giovanni. La Presse*, 26 novembre 1838. Daté du 1^{er} décembre dans *l'Histoire de l'Art dramatique*.

388. *Une nuit de Cléopâtre. La Presse*, 29, 30 novembre; 1, 2, 4 et 6 décembre 1838. Cette nouvelle reparut pour la première fois en 1839, après *Une larme du Diable*; elle entra ensuite, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier, volume dont elle n'est plus sortie. La fin du chapitre II se termine dans *la Presse* par ces mots : « Dans quel dessein ? » La fin du douzième paragraphe du chapitre VI était primitivement différente; voici sa première version :

Quant à Meïamoun, il avait le teint ardent et lumineux d'un homme dans l'extase ou dans la vision; on voyait qu'il se disait en lui-même, comme le héros d'une pièce moderne :

Donc je marche vivant dans mon rêve étoilé.

Ce vers est tiré de *Ruy-Blas*.

* 389. OPÉRA : *Début de M. de Candia.* — ITALIENS : *La Donna del Lago.* — Th. des VARIÉTÉS : *Les trois Sœurs.* — GYMNASÉ : *Le Discours de rentrée.* — PALAIS-ROYAL : *Madame Gibraltar.* — AMBIGU : *Pierre d'Arezzo.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *Randal. La Presse*, 10 décembre 1838. Avant de commencer ce feuilleton, Théophile Gautier écrivit une sorte d'introduction ayant un sens seulement pour les lecteurs d'*Une nuit de Cléopâtre* dans *la Presse*; voici ce court morceau :

Nous revenons d'Égypte. C'est bien loin, c'est bien

ancien. Pendant huit jours, nous nous sommes occupé exclusivement d'hiéroglyphes, d'obélisques, de pylones, de sphinx, d'anubis, de scarabées et autres pharaonneries, sans le moindre rapport avec le vaudeville ou le mélodrame. Nous avons donc à percer sept à huit couches de représentations, à pénétrer dans une nécropole dramatique plus profonde et plus noire que le Ramesseum de Biban-el-Molouk. Pardon de ce reste de couleur locale dont nous n'avons pas encore eu le temps de nous débarbouiller. Malheureusement les pièces de théâtre ne sont pas embaumées avec le même soin pieux que les momies; on ne les enveloppe pas de bandelottes et de cartonnages, car personne n'a le désir de les conserver et de les faire passer à la postérité, frottées de natron et de bitume; aussi avons-nous trouvé les vaudevilles de la couche inférieure tellement avancés et faits, que la dissection en est difficile. Un vaudeville de huit jours, c'est quelque chose de terriblement oublié, de terriblement vieux; il n'y a rien de si vieux au monde, si ce n'est un feuilleton de la veille; les auteurs eux-mêmes ne savent plus ce que c'est! Néanmoins nous allons tâcher de nous mettre au courant, tout en sachant bien que nous entreprenons une tâche folle, et qu'il vaudrait autant compter les feuilles et les gouttes d'eau qui tombent par ce pluvieux automne. Versons encore une urne de plus dans ce tonneau des Danaïdes que l'on appelle un journal, et qui se vide aussitôt qu'il est plein.

* 390. RENAISSANCE. — AMBIGU : *Le Jour de Pâques*. *La Presse*, 17 décembre 1838. C'est ici que Théophile Gautier a réimprimé lui-même le fragment extrait de *Mademoiselle de Maupin*, dont nous avons parlé à propos de ce livre (voir

n° 116). Voici les quelques lignes d'introduction ajoutées par lui à cette page dont il avait oublié l'origine :

Au temps où nous passions nos journées à faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée, où nous nous couchions fort content de nous-même lorsque nous avions accouplé heureusement *perle et merle, aigle et seigle*, — délicieuse occupation que rien ne remplace au monde, pas même l'amour ! — nous avons écrit quelques pages sur le théâtre tel que nous l'entendions ; cela nous paraissait tout simple alors ; il est vrai que nous n'étions pas feuilletoniste, et que nous avions pour bréviaire un volume contenant : *Comme il vous plaira*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête* et le *Conte d'hiver*, d'un certain drôle nommé Shakespeare, qui serait refusé aujourd'hui par tous les directeurs comme n'ayant pas *la science des planches*, stupide prévention qui assimile un poète à un menuisier.

Voici donc quelles étaient nos idées en 1835. Nous avouons, à la honte de notre raison, qu'aujourd'hui, 16 décembre 1838, par cette matinée de brouillard qui prête peu aux illusions poétiques, nous sommes encore du même avis.

Ce début et tout l'article ont reparu aussi dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, daté du 1^{er} janvier 1839.

391. (Feuilleton théâtral ; sans titre). *La Presse*, 24 décembre 1838.

* 392. CIRQUE OLYMPIQUE : La troupe des singes. *La Presse*, 31 décembre 1838.

Disons ici que le Th. Gautier qui a publié, dans *la Revue du Dauphiné*, vers 1838 ou 1839, des *Lettres sur la ville de Gap*, n'est pas Théophile Gautier, mais bien Théodore Gautier, bibliothécaire, croyons-nous, de la ville de Pau à cette époque.

Nous ne voulons pas passer à l'année 1839 sans parler aussi de la première biographie de quelque importance publiée sur Théophile Gautier. Elle parut à la fin de 1838, dans *la Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts* de M. Charles Philippon, dont elle forme la quarante-deuxième livraison. Signée A. M. (lire Auguste Maquet), cette notice, quoique bien inexacte, est curieuse à relire aujourd'hui, à cause des détails spéciaux qu'elle donne sur l'écrivain. Nous allons la citer d'autant plus volontiers qu'une légende, démentie formellement par les erreurs dont elle fourmille, l'attribue à Théophile Gautier lui-même; Auguste Maquet l'aurait seulement signée, et l'autographe du grand Théo serait encore entre ses mains. Le curieux portrait du poète par Célestin Nanteuil, portrait daté de 1838, et souvent reproduit, accompagne ces pages dans *la Galerie de la Presse*.

Théophile Gautier, que de fortes études et un rare talent d'observation ont recommandé de bonne heure à la célébrité, ne devait pas (d'abord ?) se faire un nom dans la littérature. Né à Tarbes, le 31 août 1811, élevé au collège Charlemagne comme externe libre, ce qui lui permit d'apprendre tout autre chose que ce qu'enseignait le professeur, il entra pour étudier la peinture chez Rioult qui, en 1828, faisait de bons tableaux. Théophile Gautier passa deux ans dans cet atelier, où il n'apprit rien que l'emploi des couleurs et le maniement de la palette, car il serait devenu un bon peintre avec la nature pour modèle, comme il est devenu un poète en faisant de la peinture. A cette époque d'effervescence où se développaient doucement les germes qui fructifiaient aujourd'hui, lorsque Lamartine chantait, que Victor Hugo soutenait contre une critique haineuse la guerre terrible dont il est sorti vainqueur, que Joseph Delorme lançait à un public trop peu mûr ses rêveuses poésies, Théophile Gautier, oubliant le succès de son

accessit en vers latins et les études de peinture qu'il pouvait signer sans rougir, comprit qu'il n'était pas le seul à trouver Corneille supérieur à Boileau, Byron à M. de Bernis et Goethe à Jean-Baptiste Rousseau. Il lui sembla que la poésie pouvait ressortir de la vie ordinaire mieux peut-être que d'une thèse métaphysique; il étudia plus amoureux encore ce qu'il y a de beau dans une fleur, dans un nuage, dans le fleuve bordé de ses roseaux, dans la voix des gens qu'on aime, et, comme il s'était attaché d'abord à reproduire sur la toile, il peignit en poésie, dans des vers exacts, scrupuleux, parfaits, ne se pardonnant point la tache, la faiblesse, la négligence, polissant la forme, châtiant la rime, faisant enfin, à dix-huit ans, l'œuvre du poète devenu savant et infaillible. Une pièce de vers qu'il mit sous les yeux de M. Sainte-Beuve, la *Tête de mort*, lui attira des éloges si flatteurs et si vrais de la part du judicieux critique, il en fut encouragé tellement que, sans avoir jamais eu la pensée de faire des vers pour les autres, il publia un recueil de ses poésies d'enfance (certaines pièces datent de sa quinzième année). Ce livre parut le 29 juillet 1830; la voix puissante de la bataille étouffa la voix du jeune poète.

Théophile Gautier ne pensait plus à devenir illustre; mais comme il demeurait à la place Royale, et qu'alors la statue de Louis XIII n'y attirait pas les flâneurs de tout le Marais; comme les tilleuls de cette promenade sont magnifiques, qu'on n'entendait aucun bruit sous les arcades, et que deux amis du jeune poète logeaient dans le voisinage¹, on vivait à la place Royale et l'on

1. Ces deux amis étaient certainement Augustus Mac-keat (Auguste Maquet) et Gérard de Nerval.

faisait des vers du matin au soir. C'était un délicieux loisir, varié souvent par des excursions dans les bois et des dialogues sérieux sur l'inutilité du monde en général, et en particulier des gens qui ne font pas de vers. Cela dura jusqu'au moment où les trois poètes solitaires ayant fait insérer leurs poésies dans le *Cabinet de lecture*, ce recueil de facile accès, dont les colonnes furent ouvertes à tant d'illustrations naissantes, Théophile Gautier fut proclamé un écrivain de choix et chargé pour la *France littéraire* d'études sur les poètes du temps de Louis XIII, série d'articles qui firent beaucoup de bruit, donnèrent lieu à un procès fort singulier¹, et jetèrent définitivement le poète dans la critique. Cependant il publia, de temps à autre, quelques nouvelles ou contes fantastiques pleins d'esprit et d'originalité.

Le premier volume de prose qui parut sous le nom de Théophile Gautier, les *Jeunes France*, avait été commandé par le libraire Renduel à cette pléiade de jeunes écrivains que le *Figaro* d'alors baptisait du nom de camaraderie, et qui servait de point de mire aux bordées satiriques de M. de Latouche. Certes, ceux qu'on attaquait pouvaient se défendre ; aujourd'hui qu'ils sont divisés, presque tous ont fait respecter et connaître avantageusement leurs noms ; mais, fort jeunes pour la plupart, ils rompirent la chaîne qui les unissait sans que l'amitié fût pour cela détruite ; Gautier resta seul avec Gérard et composa le livre des *Jeunes France*, auquel chacun des camarades devait fournir un chapitre. Un conte charmant de Gérard, la *Main de Gloire*, *histoire macaronique*, publiée dans le *Cabinet de lecture*, prit place dans le volume, auprès des six nouvelles de

1. Avec le *Constitutionnel*. Voir la *France littéraire* de juin 1834.

Théophile Gautier ¹. Quelque temps auparavant, Théophile Gautier avait publié *Albertus* ou *l'Ame et le Péché*, légende théologique en vers, seconde édition de son premier volume de poésies, augmentée de plusieurs pièces nouvelles et du petit poème d'*Albertus*. *Mademoiselle de Maupin*, roman en prose, suivit les *Jeunes France*. Le premier volume fut composé en un an ; deux mois suffirent à l'enfantement du second volume. Le succès de ce livre, comme œuvre de style et de science littéraire, fut incontestable.

M. de Balzac appela, sur ces entrefaites, Théophile Gautier à la rédaction de la *Chronique de Paris*, où furent insérés plusieurs contes et nouvelles dont le mérite ouvrit à l'auteur les colonnes de la *Presse*. Théophile Gautier a dû se trouver mal à l'aise dans le feuilleton ; esprit indépendant, peu agressif, passionné pour le beau, esprit paresseux et chiche d'attention, il est peu fait pour le rude métier du journaliste qui court les théâtres, étiquète les ouvrages d'un musée et enregistre tous les petits scandales desquels peut résulter une bouffonnerie. Et, à ce propos, les lecteurs de la *Presse* auront trouvé souvent bien pantagruélique et marotienne la plaisanterie de ce feuilletoniste malgré lui ; car Théophile Gautier, on peut le voir dans *Albertus*, sait par cœur son Rabelais, dont il parlerait au besoin la langue, si la sienne n'était si riche et mise en œuvre avec tant de facilité. — Théophile Gautier entra au *Figaro* avec Alphonse Karr, et il a participé à la rédaction de ce spirituel journal jusqu'au moment où Alphonse Karr le quitta (mai 1838).

1. Erreur. L'auteur confond le livre projeté et non exécuté, *les Contes du Bousingot*, avec les *Jeunes France*.

La *Comédie de la mort*, publiée cet hiver (1838), acheva de placer Théophile Gautier au rang des poètes les plus distingués. La critique, en signalant quelques répétitions de descriptions intérieures, quelques minutieuses recherches dans l'anatomie du *far niente*, sujet favori des rêveries du poète, et où, pour notre compte, nous le trouvons toujours heureusement inspiré, a établi que nul peut-être n'entendait mieux le mécanisme difficile du vers, la variété des rythmes, la poésie saisissante de l'image et l'application du mot à effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie.

Fortunio, roman *incroyable*, vient de paraître. Il avait été publié par extraits dans le *Figaro* en 1836¹, sous le titre de l'*Eldorado*. Aucun écrivain n'a emprunté plus que Théophile Gautier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages. C'est bien l'homme frileux qui s'abrite sous la plaque de sa cheminée et se réjouit du silence. Théophile Gautier est d'un orientalisme que beaucoup trouvent immodéré. On admira fort cet hiver son burnous noir à glands soyeux, et ses cheveux gigantesques sont un sujet inépuisable de commentaires pour les passants. Mais s'il porte ce burnous étrange et cultive cette longue chevelure, ce n'est pas qu'il veuille paraître excentrique : c'est simplement qu'il trouve belles les draperies de laine, large le costume africain, et qu'il aime les figures ombragées de cheveux noirs.

Théophile Gautier a peu voyagé. Il cite une excursion dans la Normandie, et une navigation de trois jours,

1. Nouvelle erreur. Publié *intégralement* dans le *Figaro*, en 1937 et non en 1836.

entreprise en compagnie de deux amis, dans un petit canot qui chavira souvent avant d'arriver à Rouen. L'aspect des navigateurs et leurs chants barbares furent, pour les riverains, un sujet de frayeurs grotesques, et, pour les voyageurs eux-mêmes, une occasion de petites guerres à coup de mottes de terre et de cailloux, artillerie dont ils souffrirent quelque peu en route. Théophile Gautier alla visiter la Belgique en 1836, accompagné de Gérard. Il publia son voyage dans la *Presse*¹.

Théophile Gautier partage son temps entre le grand soleil et le feu de sa cheminée; entre les chats qu'il chérit, au nombre de huit, et un petit nombre d'amis qu'il aime, à condition qu'ils feront des vers. — Il habite une vaste chambre meublée à la Louis XV, où ses amis les chats trouvent d'excellents sofas pour dormir, et ses amis les poètes d'excellents tableaux pour s'inspirer².

Théophile Gautier est un nageur fort habile, et il composa au collège un petit traité *de Arte natandi*, qui ne verra jamais le jour. Il serait peut-être curieux de dire qu'il déteste la mer et n'en parle jamais. Peut-être est-ce parce qu'elle fait trop de bruit.

1. Erreur. *Un Tour en Belgique* a paru dans la *Chronique de Paris*, ainsi qu'on l'a vu.

2. Il s'agit ici sans doute de son logement de la rue du Doyenné dont Gérard de Nerval et Arsène Houssaye ont donné des descriptions.

1839

* 393. ITALIENS : **Roberto d'Évreux**. — OPÉRA-COMIQUE : **La Mantille**. — Th. des VARIÉTÉS : **Le Puff**. — PALAIS-ROYAL : **Rotomago**. — OPÉRA : **Ouverture des bals**. *La Presse*, 7 janvier 1839. Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, les fragments conservés de cet article sont datés du 17 décembre 1838.

* 394. OPÉRA : **Benvenuto Cellini**. — ITALIENS : **L'Elisir d'amore**. — OPÉRA-COMIQUE (: **Régine**.) — RENAISSANCE : **Bathilde**. *La Presse*, 21 janvier 1839.

395. Variétés ; **Arthur**, par **Eugène Sue** (I). *La Presse*, 22 janvier 1839 (voir n° 417).

396. **Une Larme du Diable**, par **Théophile Gautier**. In-8° de 23 feuilles 3/4, 376 pages. Imprimerie de **Duverger**, à Paris. — A Paris, chez **Desessart**, rue des Beaux-Arts, n° 15. Prix : 7 fr. 50.

Nous trouvons ce volume indiqué sous le n° 476 de la *Bibliographie de la France* du 26 janvier 1839 ; le premier morceau, intitulé : *Une larme du Diable, mystère*, est une fantaisie dialoguée qui paraît pour la première fois. Tous les autres morceaux du volume ayant déjà été renseignés dans ce travail, nous ne nous en occuperons plus ici. *Une larme du Diable* reparut en 1851, avec *les Jeunes France*, sous le titre d'*Œuvres humoristiques* de **Théophile Gautier** ; puis en 1855 dans son *Théâtre de poche* ; enfin, depuis 1872, elle a fait partie de toutes les éditions de son *Théâtre*.

* 397. OPÉRA : **Répétition générale de la Gipsy**. — PALAIS-ROYAL : **Lekain à Draguignan** ; **le Roi Dagobert**. *La Presse*,

28 janvier 1839. Le fragment conservé de ce feuilleton dans l'*Histoire de l'art dramatique*, est joint sans aucune date différente aux fragments conservés de l'article du 21 janvier.

* 398. OPÉRA : *La Gipsy*. *La Presse*, 4 février 1839.

* 399. RENAISSANCE : *Diane de Chivry* ; *l'Eau merveilleuse*. — GYMNASÉ : *La Gitana*. — VAUDEVILLE : *Les maris vengés*. — Th. des VARIÉTÉS : *Les trois bals*. — PALAIS-ROYAL : *Le chat noir*. *La Presse*, 11 février 1839.

* 400. CIRQUE-OLYMPIQUE : *Les Pilules du Diable*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Manoir de Montlouviers*. *La Presse*, 18 février 1839.

401. *L'Art en miniature*. *La Presse*, 1^{er} mars 1839.

402. *Les belles Femmes de Paris, par des hommes de lettres et des hommes du monde*. In-8° de 420 pages. Imprimerie de madame Poussin, à Paris. — A Paris, chez tous les libraires. Prix : 40 centimes la livraison. L'ouvrage complet (vingt-cinq livraisons), 10 francs.

Nous trouvons la première livraison de cet ouvrage annoncée sous le n° 1029 de la *Bibliographie de la France* du 2 mars 1839. Les articles n'y sont pas signés, et la part de collaboration de Théophile Gautier à ce livre est donc anonyme ; elle est par conséquent fort difficile à préciser absolument et nous pensons que si presque tout l'ouvrage a pu être revu par lui, il n'est cependant pour rien dans les médiocres vers qui l'émaillent fréquemment, ni dans les commentaires qui encadrent ses portraits d'actrices, portraits publiés d'abord dans le *Figaro*, et dont nous avons déjà parlé.

Ils sont suivis des portraits inédits de mesdames Ida Ferrier et Anna Thillon, dont nous parlerons aux numéros suivants, et l'ouvrage continue ensuite par une dissertation, comme il s'en trouve plusieurs dans le livre, répondant aux attaques dont la publication est l'objet.

Nous croyons donc que la vraie part de collaboration de Théophile Gautier à cet ouvrage se borne aux portraits en question.

403. *Mademoiselle Ida Ferrier*. Cet article anonyme, publié

pour la première fois dans les *Belles femmes de Paris*, a été reproduit intégralement en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Th. Gautier. On sait qu'Ida Ferrier devint madame Alexandre Dumas. Nous publierons plus loin une lettre de Théophile Gautier qui lui est adressée.

404. **Madame Anna Thillon.** Même origine et même reproduction que le numéro précédent.

* 405. **RENAISSANCE : Le Planteur.** — Th. des **VARIÉTÉS : Jaspin.** *La Presse*, 5 mars 1839. Daté du 12 mars dans l'*Histoire de l'art dramatique*.

406. **PALAIS-ROYAL : Dieu vous bénisse ! La femme de ménage ; Pascal et Chambord.** — **VAUDEVILLE : La fille du voleur.** — **PORTE-SAINT-MARTIN : L'Oncle modèle.** — **GYMNASÉ : Maria.** *La Presse*, 11 mars 1839.

407. **Variétés ; ce qu'il y a dans une bouteille d'encre : première livraison ; Geneviève, par Alphonse Karr.** *La Presse*, 17 mars 1839. Les paragraphes deux à sept inclus de cet important article ont seuls été réimprimés en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier, sous le titre d'*Alphonse Karr*.

* 408. **(Feuilleton théâtral ; sans titre).** *La Presse*, 18 mars 1839. Le fragment de ce feuilleton conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, porte la date du 5 mars.

409. **Salon de 1839. I. (Introduction).** — **II. Sculpture.** — **III. Sculpture.** *La Presse*, 21, 22 et 23 mars 1839.

* 410. **AMBIGU : Tiégault le loup.** — **PALAIS-ROYAL : Les trois boudoirs.** *La Presse*, 25 mars 1839.

410^{bis}. **Salon de 1839. IV. Peinture. (Decamps).** — **V. Ziégler, Flandrin, Brune.** — **VI. M. Scheffer.** — **VII. MM. Eugène Delacroix, Riesener.** *La Presse*, 27, 30, 31 mars et 4 avril 1839.

* 411. **OPÉRA (: Le Lac des fées. I.)** *La Presse*, 8 avril 1839.

411^{bis}. **Salon de 1839. VIII. (Divers).** *La Presse*, 13 avril 1839.

* 412. OPÉRA (: *Le lac des fées*, II). — RENAISSANCE : *L'Alchimiste*. *La Presse*, 15 avril 1839. Dans l'*Histoire de l'art dramatique* les deux articles sur le *Lac des fées* sont réunis en un seul, daté du 8 avril.

* 413. PORTE-SAINT-MARTIN : Léo Burckart. *La Presse*, 22 avril 1839.

414. *Le Chant du cygne*, derniers vers de Nourrit, musique de Capecelatro ; dédié à son ami Mario et chanté par lui au concert donné le 25 avril 1839 à la salle Ventadour. Chez *Bernard Latte*, boulevard des Italiens, n° 2. Prix : 4 fr. 50. Non déposé et non inséré en 1839 dans la *Bibliographie de la France*. On ne l'y trouve que le 2 mai 1840, sous le n° 234 des œuvres musicales.

Les huit premiers vers sont signés par Théophile Gautier, et ils ont été réimprimés dans la *Petite Revue* du 10 juin 1865. Ils ont pris place aussi dans les œuvres du poète, en 1876, dans le tome deux de la dernière édition de ses *Poésies complètes*.

415. Salon de 1839. IX. Bertin, Aligny, Corot. *La Presse*, 27 avril 1839. Cet article n'est autre que la pièce de vers intitulée : *A trois paysagistes ; Salon de 1839*, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier. C'est pourquoi nous leur avons attribué un numéro spécial. Ces vers sont entrés en 1845 dans la première édition collective des *Poésies complètes* du poète ; ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre (voir aussi n° 931 *).

* 416. OPÉRA-COMIQUE : Les Treize. — GAITÉ : Le Sylphe d'or. — AMBIGU : Le Naufrage de la Méduse. *La Presse*, 6 mai 1839.

417. (Arthur, par Eugène Sue. II.) *La Presse*, 10 mai 1839 (voir n° 395).

418. (Feuilleton théâtral ; le début, sans titre). — OPÉRA-COMIQUE : Le Panier fleuri. *La Presse*, 12 mai 1839.

418 ^{bis}. Salon de 1839. X et dernier. (Divers). *La Presse*, 18 mai 1839.

419. (Feuilleton théâtral ; sans titre). *La Presse*, 19 mai 1839.

* 420. (Feuilleton théâtral ; le début, sans titre). — Th. des VARIÉTÉS : *Geneviève la blonde*. — GYMNASÉ : *La maîtresse et la fiancée*. — PALAIS-ROYAL. — VAUDEVILLE. — GAITÉ. — OPÉRA. *La Presse*, 26 mai 1839.

* 421. RENAISSANCE : *Le Naufrage de la Méduse*. — GYMNASÉ : *Industriel et industriel*. — Th. des VARIÉTÉS : *Les Fleurs*. *La Presse*, 3 juin 1839.

422. OPÉRA : *Début de mademoiselle Nathan*. — RENAISSANCE : *Les deux jeunes femmes*. *La Presse*, 9 juin 1839.

423. *La Tulipe, sonnet*. Cette pièce de vers parut pour la première fois, anonyme et attribuée à un des personnages du livre, dans *Un grand homme de province à Paris*, roman inédit de H. de Balzac, que nous trouvons inscrit sous le n° 2946 de la *Bibliographie de la France* du 15 juin 1839. Elle a reparu bien souvent depuis, signée du nom de son véritable auteur, entre autres dans *La Pandore* du 15 mai 1845, *La Petite Revue* du 24 juin 1865, dans le *Livre des sonnets* en 1874, et enfin, en 1876, elle fut réunie pour la première fois aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier. En 1874, ces vers ont encore été cités en note de l'étude de Théophile Gautier sur Balzac, dans la version de ses *Portraits contemporains*.

Ce n'est pas la seule fois que l'auteur de *Fortunio* aida de sa plume l'auteur de la *Comédie humaine*. M. Victor Fournel en a donné une preuve incontestable dans un article du *Correspondant* du 10 décembre 1876, article intitulé : *les Œuvres et les hommes*, où il parle de la *Correspondance* de Balzac qui venait de paraître. Nous allons transcrire ici le curieux passage de son travail auquel nous venons de faire allusion :

On sait que Balzac écrivait laborieusement, et l'histoire des épreuves successives qu'il grossissait à chaque fois d'innombrables adjonctions, jusqu'à ce qu'il eût tiré un long roman d'une courte nouvelle, est devenue

légendaire. Il lui fallait un effort sans cesse renouvelé pour revêtir ses conceptions d'un style *adequat*, comme s'exprimeraient les Allemands. Théophile Gautier, qui le connaissait bien et l'admirait beaucoup, a dit de Balzac « qu'il ne possédait pas le don littéraire et que chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme ; qu'il ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le trouvait qu'après des peines infinies. » Pour reprendre une métaphore de Balzac lui-même, le fondeur n'arrivait qu'après un travail pénible à débarrasser son œuvre des bavures de la coulée. Il se rendait parfaitement compte de cette grande lacune de son talent ; le style était sa préoccupation constante, et, à force de vouloir atteindre le but, il lui arrivait de le dépasser, en tombant dans les afféteries du maniérisme le plus précieux et le plus entortillé. Parmi ses amis, Gautier était précisément celui qui excitait le plus l'envie de Balzac par la tranquille supériorité de son style et à qui il demandait le plus volontiers conseil et, au besoin, secours. On savait qu'il avait souhaité sa collaboration pour *Mercadet*, et que l'auteur d'*Albertus* avait rimé pour son *Grand homme de province à Paris* le sonnet de la *Tulipe*, qui a été recueilli dans ses œuvres. Mais il semble que tout n'ait pas été dit sur la collaboration plus ou moins volontaire de Th. Gautier avec Balzac. Un aimable correspondant, un esprit curieux des choses littéraires, m'écrivit pour m'en donner une preuve singulière et qui n'a jamais été relevée, que je sache. En 1837, Th. Gautier publiait dans le *Figaro* les *Portraits* de Jenny Colon, de madame Damoreau, de mademoiselle Georges, qu'on a réunis depuis en volume, avec beaucoup d'autres, dans la collection de ses œuvres. En 1839, Balzac fai-

sait paraître *Béatrix*. Et dans *Béatrix* on retrouve, presque à chaque page, des expressions, des tournures, des images, même des phrases entières empruntées aux *Portraits* de 1837. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les fragments ci-dessous :

BÉATRIX

(Édition Michel Lévy)

à 1 fr. 25 le volume

Cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, *scintillait* au jour comme des *filigranes d'or bruni*.

Son front large et bien taillé recevait avec amour la lumière qui s'y jouait en des luisants satinés. Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur...

Ce nez d'un contour aquilin, mince, avait je ne sais quoi de royal...

Ses bras noblement arrondis, sa peau tendue et lustrée avaient un grain plus fin : les contours avaient acquis leur plénitude. (Pa-

PORTRAITS CONTEMPORAINS

(Édition Charpentier, 1874)

Les cheveux... *scintillent* et se contournent aux faux jours en manière de *filigranes d'or bruni*.

Le front large, plein, bombé attire et retient la lumière qui s'y joue en luisants satinés. Une prunelle brune scintille sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur.

Le nez fin et mince, d'un contour assez aquilin et presque royal...

Les bras prennent de la rondeur, la peau, mieux tendue par un embonpoint naissant, devient d'un grain plus fin, se lustre et se sa-

ges 24 et 25. *Le Siècle* du 14 avril 1839.)

Ce visage, plus rond qu'ovale, ressemble à celui de quelque belle *Isis des bas-reliefs éginétiques*.

Le front est plein, large, renflé aux tempes.

L'arc des sourcils, tracé vigoureusement, s'étend sur deux yeux dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe...

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées.

Au lieu de se creuser à la nuque, le col de Camille forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité, le caractère le plus évident de la force. Ce col présente par moments des plis d'une ma-

tine, les contours acquièrent de la plénitude. (Pages 384 et 393. *Jenny Colon*; *Figaro* du 9 novembre 1837.)

Elle ressemble à s'y méprendre à une... *Isis des bas-reliefs éginétiques*.

Mademoiselle Georges a le front plein, large, renflé aux tempes.

L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques.

Le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée... etc.

Une singularité remarquable du col de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu, qui lie les épaules au fond de sa

gnificence athlétique. *L'attache des bras*, d'un superbe contour, semble appartenir à une femme colossale. Les bras sont vigoureusement modelés, terminés par un poignet d'une délicatesse anglaise, par des mains mignonnes et pleines de fossettes. (P. 68-71. *Le Siècle* du 18 avril 1839.)

tête sans aucune sinuosité, diagnostic de tempérament athlétique, développé au plus haut point chez l'hercule Farnèse. *L'attache des bras* a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour... Mais ils sont très blancs, très purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et des mains mignonnes frappées de fossettes. (P. 376-77. *Mademoiselle Georges*; *Figaro* du 26 octobre 1837.)

Les grandes robes de lampas ou de brocatelle aux plis soutenus et puissants, les hautes fraises godronnées... les manches à crevés et à jabots de dentelles à plis soutenus et puissants, où elles s'entouraient de fraises godronnées, cachaient leurs bras dans des manches à crevés, à jabots de dentelles, d'où la main sortait comme le pistil d'un calice... (P. 93. *Le Siècle*, 20 avril 1839.)

... Le costume du temps où les femmes avaient des corsets pointus à échelles de rubans, s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes en brocart, dont la main sort comme le pistil du calice d'une fleur. (P. 385. *Jenny Colon*, déjà citée.)

Rien de plus concluant, on le voit, et il serait facile de multiplier ces exemples. Faut-il croire à une collaboration secrète de Gautier? Il paraît beaucoup plus sûr de s'en tenir à une *imitation* de Balzac, qui, en s'efforçant de s'assimiler un style qu'il admirait, a poussé son imitation un peu trop loin, ça et là jusqu'à la copie. Ces rapprochements piquants nous révèlent toutes les minuties de son procédé, l'effort laborieux de son enfantement littéraire; nous le surprenons, pour ainsi dire, peignant au pointillé, empruntant quelques touches aux portraits de Jenny Colon et de madame Damoreau pour composer la figure de Fanny O'Brien, et rehaussant, renforçant celui de Camille Maupin de traits qu'il dérobe à la puissante effigie de mademoiselle Georges. On a dit souvent que George Sand était l'original de la Camille Maupin de Balzac; on voit que mademoiselle Georges lui a servi aussi de type, au moins physiquement. Comme l'abeille, Balzac picore partout, mais, alourdi par son butin et gêné dans son vol, il ne ressemble pas plus à son modèle que l'inventaire d'un commissaire priseur ne ressemble au tableau d'un peintre.

Une lettre inédite de Balzac dont nous possédons l'autographe, sans aucune date (1837?), confirme implicitement ces détails. La voici :

A Monsieur Théophile Gautier, 3, rue Saint-Germain-des-Prés ¹,

Depuis que je vous ai vu, je suis tombé malade, mais j'ai chez moi aujourd'hui toute l'œuvre imprimée. Ne

1. Une autre main a changé l'adresse et indiqué celle-ci : Rue de Navarin, 29.

voulez-vous pas venir dîner aujourd'hui avec moi pour tout revoir ; il y a deux ou trois endroits obscurs où, en quelques minutes, nous mettrions de la lumière.

Venez, je suis pressé de faire corriger et tirer.

Tout à vous,

ALCOFRIBAS ¹.

De plus Théophile Gautier a raconté lui-même dans sa biographie de Balzac qu'il écrivit pour lui quelques scènes du drame primitif de *Vautrin* dont à peine quelques mots sont restés dans la pièce représentée ; il a fourni encore une part de collaboration aux fragments inédits existant du drame de *Richard Cœur d'éponge* ², et nous trouvons enfin les renseignements suivants dans un article de M. Jules Claretie publié dans *l'Indépendance Belge* du 5 janvier 1879 : nous lui en laissons toute la responsabilité, car ils sont tout à fait sujets à caution :

..... C'est Théophile Gautier qu'il fallait *feuilleter* si l'on voulait connaître Balzac. M. de Belloy savait à une ligne, à une virgule près, tout ce qu'avait écrit Balzac dans les plus petits journaux de sa jeunesse. Théophile Gautier avait fait mieux : il avait collaboré avec Balzac, non seulement en lui donnant le fameux sonnet *la Tulipe*, que l'auteur de la *Comédie humaine* a inséré dans ses œuvres, mais en lui écrivant presque un roman tout entier : *Un chef-d'œuvre inconnu*.

Balzac voulait, depuis longtemps, mettre en scène un peintre ; mais, à vrai dire, il ignorait les termes exacts, la technologie de la peinture. Il va donc chez Gautier, lui expose son plan, et lui demande quelques phrases

1. C'est de ce pseudonyme que Balzac a signé une nouvelle non réunie à ses œuvres, intitulée *Zéro*, dans la *Silhouette* du 3 octobre 1830.

2. Qui étaient il y a peu d'années encore entre les mains de madame veuve Dutacq.

pittoresques faisant *image* pour peindre l'artiste à son chevalet.

— Je ferai mieux que cela, répondit Gautier, j'écirai la nouvelle !

La nouvelle écrite il la donna à Balzac. Et c'est ici que le génie du grand Tourangeau apparaît. Tout ce qu'avait écrit Théophile Gautier se trouve dans la nouvelle publiée, tout, rien n'est oublié, et cependant Balzac a ruminé et comme moulu à nouveau tout cela, a donné sa forme personnelle à ce qu'avait écrit Gautier, si bien que l'auteur de *Fortunio* disait :

— C'est étrange. Je sais, je sens bien que c'est de moi et cependant rien n'est de moi. Tout est *du Balzac*.

Sur le tableau de Gautier, Balzac avait librement peint un tableau nouveau où sa couleur, à lui, couvrait, sans la cacher, la couleur de son ami. N'est-ce pas là un curieux renseignement littéraire d'un bel exemple de bonne camaraderie ?

La meilleure preuve que tout ce récit n'est lui-même qu'un roman, la voici : le *Chef-d'œuvre inconnu* a paru pour la première fois dans l'*Artiste* en juillet-août 1831, et Balzac n'a connu Théophile Gautier qu'en décembre 1835, après la mise en vente de *Mademoiselle de Maupin*. L'auteur de *Fortunio* a, du reste, raconté aussi les détails de leur première entrevue, lorsque Jules Sandeau vint le chercher, de la part du maître, pour le faire collaborer à la *Chronique de Paris*.

Tout au plus Théophile Gautier a-t-il donc pu, dans une édition postérieure du *Chef-d'œuvre inconnu*, ajouter quelques phrases à ce conte philosophique, et la lettre de Balzac que nous publions se rapporte peut-être à ces adjonctions.

On sait du reste l'admiration que l'auteur de *la Comédie*

humaine professait pour *Mademoiselle de Maupin* et sa célèbre préface. Il l'a chaleureusement exprimée en 1839, dans une de ses pages les moins connues : l'avant-propos de la première édition d'*Un grand Homme de province à Paris*. Cette introduction a été supprimée dans toutes les réimpressions de l'ouvrage.

Nous possédons, enfin, l'autographe de ces curieux *sonnets* inédits, *sonnets* tout à fait irréguliers et non rimés, traduction littérale de *sonnets* espagnols, si nous ne nous trompons, que Théophile Gautier écrit pour l'auteur de *la Comédie humaine* ; après avoir signé, le poète ajouta au bas du premier, ces mots, sous la signature : « A son ami Balzac. »

I

/ L'autre nuit, je voulais dormir pour rêver de toi ;
 \ Mais le sommeil jaloux fuyait mes paupières.
 (Je m'approchai du balcon et je regardai le ciel.
 \ Lorsque l'on pense à toi, les yeux se tournent en haut !

(O phénomène étrange, que l'amour seul peut expliquer !
 \ Le firmament avait perdu sa couleur de saphir ;
 Les étoiles, diamants éteints dans leurs montures d'or,
 Ne lançaient que des œillades mortes, des rayons refroidis.

La lune, nettoyée de son fard d'argent et de lis,
 Roulait tristement sur le morne horizon,
 Car tu as dérobé au firmament toutes ses splendeurs :

La blancheur de la lune luit sur ton front charmant ;
 Tout l'azur du ciel est concentré dans tes prunelles,
 Et tes cils sont formés par les rayons des étoiles !

II

Plus d'une fois couvert d'une mince veste de soie,
L'épée haute, sans que mon cœur battît une pulsation de plus,
J'ai attendu l'assaut du taureau furieux
Avec sa corne plus aiguë que le croissant de Phœbé.

J'ai gravi, fredonnant une séguidille andalouse,
Le talus d'une redoute sous une pluie de fer ;
J'ai jeté ma vie sur le tapis vert du hasard
Sans plus m'en soucier que d'un quadruple d'or.

J'aurais pris avec la main les boulets dans la gueule des canons.
Mais je crois que je deviens plus timide qu'un lièvre aux aguets,
Qu'un enfant qui voit un spectre aux plis de sa fenêtre !

Car lorsque tu me regardes avec ta douce prunelle
Une sueur glacée couvre mon front, mes genoux se dérobent
sous moi ;
Je tremble, je recule ; — je n'ai plus de courage.

Théophile GAUTIER.

* 424. OPÉRA-COMIQUE : *Polichinelle*. — GYMNASÉ : *Un Ménage parisien*. — VAUDEVILLE : *Passé minuit*. *La Presse*, 18 juin 1839.

* 425. PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Pacte de famine*. — GYMNASÉ : *Une Visite nocturne*. *La Presse*, 23 juin 1839.

* 426. OPÉRA : *La Tarentule*. *La Presse*, 1^{er} juillet 1839.

* 427. COMÉDIE-FRANÇAISE : *Il faut que jeunesse se passe*. *La Presse*, 7 juillet 1839.

* 428. RENAISSANCE : *Le Fils de la Folle* ; *La Jeunesse de Goethe* ; *Le Vaudevilliste*. — OPÉRA. *La Presse*, 14 juillet 1839.

* 429. Th. des VARIÉTÉS et VAUDEVILLE : **Les belles femmes de Paris.** — PALAIS-ROYAL. — OPÉRA. *La Presse*, 21 juillet 1839.

* 430. OPÉRA : **Danses espagnoles.** — GYMNASÉ : **Le Mexicain.** — GAITÉ : **Le marché de Saint-Pierre.** *La Presse*, 28 juillet 1839. L'article sur *le Mexicain* est daté du 5 août dans *l'Histoire de l'art dramatique*.

431. (Sans titre.) **Une promenade au hasard.** *La Presse*, 5 août 1839. Ce feuilleton a été réimprimé, en 1852, sous le titre d'*Une promenade au hasard*, dans le tome trois de *La Peau de Tigre*, et, en 1865, sous le même titre, dans *Quand on voyage*.

Il y a quelques mots supprimés dans ces deux réimpressions, mots qui terminent ici le premier paragraphe ; les voici :

Nous vous donnerons dimanche prochain, un feuilleton éminemment fashionable, où il y aura des choses intimes sur madame la duchesse de B... et la jument bai cerise de M. le marquis de G...; une forte dose de *turf* et de *high-life* corrigeront la vulgarité du présent article.

432. **La Toison d'or.** *La Presse*, 6, 7, 8, 9, 11 et 12 août 1839.

Cette nouvelle qui dut d'abord paraître en 1837 sous le titre de : *Madeleine* dans le *Don Quichotte*, reparut, pour la première fois en volume, chez Désessart en 1840 dans le tome II du *Fruit défendu*; ces deux volumes ont été remis en vente en 1843 chez le même éditeur, sous le titre de : *La Coupe amère*; en 1845, *la Toison d'or* entra dans les *Nouvelles* de son auteur, et elle n'en est plus sortie depuis.

* 433. RENAISSANCE : **Lucie de Lammermoor.** — AMBIGU : **La nuit du meurtre.** — PALAIS-ROYAL : **Le cousin du ministre; Chantre et choriste.** — Th. des VARIÉTÉS : **Il était temps.** — OPÉRA. *La Presse*, 14 août 1839.

434. *L'âme de la maison, ou la vie et la mort d'un grillon.* *Le Livre d'or*, keepsake hebdomadaire. Le n° 1 de ce recueil est inscrit sous le n° 4037 de la *Bibliographie de la France* du 17 août 1839, et nous ne savons si cette nouvelle y parut tout entière, l'exemplaire de la Bibliothèque nationale ne contenant que les numéros 1 et 2 du *Livre d'or* et la nouvelle de Théophile Gautier, qui commence dans le premier, n'étant pas achevée dans le second. Ce qui nous ferait penser que ce recueil publia seulement ces deux livraisons, c'est que *L'âme de la maison* reparut sous ce seul titre et complète cette fois, dans la *Presse* des 13, 14 et 15 novembre 1839, comme une œuvre inédite, puisqu'il n'y fut pas parlé de la publication antérieure de la plus grande partie de la nouvelle, si pas de la nouvelle tout entière, dans le *Livre d'or*. Elle entra ensuite, en 1840, dans le tome I^{er} du *Fruit défendu*, en 1852, dans le tome trois de la *Peau de Tigre*, sous le titre de : *La maison de mon oncle*, et en 1865 dans l'édition in-12 du même ouvrage, sous son titre de : *L'âme de la maison*. En 1873, elle a fait partie enfin à la suite des *Jeunes France*, des contes humoristiques qui terminent cette édition de l'ouvrage.

Voici une lettre inédite de Théophile Gautier adressée en 1839 à M. Sartorius, l'éditeur du *Livre d'or* ; elle ne tranche malheureusement pas la question de savoir si le numéro 3 de ce recueil fut publié.

Monsieur,

Voici le deuxième numéro de mon histoire revu et corrigé ; si vous pouviez m'envoyer un billet de cent francs, vous me feriez plaisir. Jeudi l'on pourra venir prendre le troisième article, contre lequel vous me donnerez un autre billet de cent francs à une échéance plus éloignée ; envoyez-moi les deux billets ensemble, je les ferai escompter du même coup, ce qui m'évitera une double course et doit vous être parfaitement indifférent. Faites-moi aussi tirer quelques épreuves

des petites vignettes du *Grillon*, qui sont charmantes.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER.

* 435. PORTE-SAINT-MARTIN : *La fille de l'émir*. *La Presse*, 19 août 1839.

436. *Le portrait de madame Jubulot, scène comique*. *La Caricature*, 25 août 1839. Cette scène a reparu en 1852 dans le tome trois de *la Peau de Tigre*, et en 1865, dans l'édition in-12 du même ouvrage.

* 437. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Laurent de Médicis*. — RENAISSANCE : *El Marcobomba*. — OPÉRA. *La Presse*, 27 août 1839.

438. RENAISSANCE : *Ange dans le monde et Diable à la maison*. — VAUDEVILLE : *La rose jaune*. — PALAIS-ROYAL : *Manon Giroux*. — AMBIGU : *La fille à Mimir*. *La Presse*, 1^{er} septembre 1839.

* 439. OPÉRA-COMIQUE : *Le Shérif*. — AMBIGU : *Les filles de l'enfer*. *La Presse*, 9 septembre 1839.

440. *Les Français peints par eux-mêmes, par divers*. *La Presse*, 11 septembre 1839.

* 441. OPÉRA : *La Vendetta*. — OPÉRA-COMIQUE : *La Reine d'un jour*. — GAITÉ : *Les Chevaux du Cartoussel*. *La Presse*, 23 septembre 1839.

* 442. Th. des VARIÉTÉS : *Réouverture*. — PALAIS-ROYAL : *Argentine*. — ITALIENS : *Réouverture* ; *Lucia di Lammermoor*. *La Presse*, 7 octobre 1839.

* 443. THÉÂTRE-ITALIEN : *Débuts de mademoiselle Garcia*. *La Presse*, 14 octobre 1839.

* 444. OPÉRA-COMIQUE : *La Symphonie*. — RENAISSANCE : *La Jacquerie*. — PALAIS-ROYAL : *Le Taureador (sic)*. — OPÉRA-FRANÇAIS. — OPÉRA-ITALIEN. *La Presse*, 21 octobre 1839.

* 445. ITALIENS : *La Cenerentola*; débuts de mademoiselle Garcia. *La Somnambula*. — OPÉRA : *La Xacarilla*. — RENAISSANCE : *La Chasse royale*. *La Presse*, 4 novembre 1839.

* 446. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Débuts de mademoiselle Doze. *La Presse*, 9 novembre 1839.

* 447. RENAISSANCE : *Le Proscrit*. — AMBIGU : *Christophe-le-Suédois*. *La Presse*, 11 novembre 1839.

* 448. Th. des VARIÉTÉS : *Le Chenapan*; *Fragoletta*. — GYMNASÉ : *M. Breteuil*; *Au bout du monde*. — PALAIS-ROYAL : *Les Avoués en vacances*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Trois muletiers*. *La Presse*, 18 novembre 1839.

* 449. OPÉRA : Débuts de mademoiselle Maywood. — ITALIENS : *Le Barbier de Séville*. — GAITÉ : *Le Massacre des Innocents*. — Th. des VARIÉTÉS : *La Bête noire*. *La Presse*, 25 novembre 1839. Les fragments de cet article sur *le Barbier de Séville* et sur *le Massacre des Innocents* sont joints à l'article qui va suivre et portent la date du 2 décembre, dans *l'Histoire de l'art dramatique*.

* 450. CIRQUE-OLYMPIQUE : *Le Lion du Désert*. *La Presse*, 2 décembre 1839.

* 451. CONCERT DE M. BERLIOZ : *Roméo et Juliette*. — GYMNASÉ : *Clémence*. — PALAIS-ROYAL : *Les premières armes de Richelieu*. — Th. des VARIÉTÉS : *La Lune Rousse*. *La Presse*, 11 décembre 1839.

452. OPÉRA-COMIQUE : *Èva*. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Un cas de conscience*. — GYMNASÉ : *Le Paradis de Mahomet*. — VAUDEVILLE : *La belle Bourbonnaise*. *La Presse*, 17 décembre 1839.

453. *L'Enfant de la Montagne*. (*Le Chasseur*.) *La France musicale*, 22 décembre 1839. Les vers de cette pièce y sont imprimés sous la musique de Théodore Labarre. Cette romance, publiée à part, ne fut déposée qu'en 1840. *L'Enfant de la montagne* est entré en 1845, sous le titre de : *Le Chasseur*, dans la série d'*España* des *Poésies complètes* de son auteur. C'est, pensons-nous, la seule pièce de cette série écrite avant que Théophile Gautier n'ait visité l'Espagne en 1840.

Ces strophes ont encore été mises en musique par MM. Ch. Lecocq, P. Blaquière, Ch. Poisot, J. Philipot, Ed. Pascal, Ernest Doré, E. Viault, N. Karren et Léon Kreutzer; toutes ces dernières versions portent pour titre : *Le Chasseur*.

454. **Le Garde national réfractaire.** *La Caricature*, 22 décembre 1839 et 5 janvier 1840. Cet article reparut pour la première fois en 1852 dans le tome deux de *la Peau de Tigre* et ensuite en 1865, dans l'édition in-12 du même ouvrage. Dans ces deux réimpressions, il y a une transposition qui rend cet article peu compréhensible; le paragraphe où il est question de la constitution et de l'aspect du réfractaire, paragraphe qui commence par le mot : « Ordinairement » doit être lu, accompagné des sept suivants, après celui où il est question de l'emploi que fait le réfractaire, de ses papiers de garde, et qui se termine par le mot : « paraitre. »

Nous avons publié dans le numéro de mars 1882 du *Livre*, le fac-similé d'une lettre de Théophile Gautier à Pradier, lettre écrite vers 1849 ou 1850. La voici :

Mon cher Pradier,

Des mouchards de la garde nationale me saisissent pour me trainer aux haricots. Je ne pourrai manger de votre truite. Mille regrets.

Théophile GAUTIER.

Nous trouvons enfin dans l'*Amateur d'autographes* du 16 février 1867, l'extrait suivant d'une lettre de Théophile Gautier à M. Basset, qui se rapporte à la garde nationale.

Je me rends; je serai garde national, et même j'avoue que je nourris au fond du cœur l'audacieuse espérance d'être caporal un jour!...

* 455. **RENAISSANCE : La chaste Suzanne.** — Th. des **VARIÉTÉS : Les Maquignons ; Mignonne.** — (Concerts). — **OPÉRA.** *La Presse*, 30 décembre 1839.

1840

* 456. **Revue de l'année.** — VAUDEVILLE : *La première ride*. — AMBIGU : *Sans lumière* ; Paul Darbois ; *Les Iroquois*. — ITALIENS : *Inez de Castro* ; rentrée de mademoiselle *Grisi*. *La Presse*, 6 janvier 1840. Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique* y sont divisés en deux parties ; le premier suit sans aucune séparation l'article du 30 décembre et termine le premier volume de l'ouvrage ; l'autre ouvre le tome deux et porte sa véritable date.

* 457. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *L'École du monde*. — OPÉRA : *Le Drapier*. — RENAISSANCE : *Reprise de Clotilde*. *La Presse*, 14 janvier 1840.

* 458. GYMNASSE : *Les enfants de troupe*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Le tremblement de terre de la Martinique*. *La Presse*, 20 janvier 1840.

* 459. AMBIGU : *L'ouvrier*. — Th. des VARIÉTÉS : *Les trois épiciers*. — GAITÉ : *Le tremblement de terre de la Martinique*. — OPÉRA. *La Presse*, 27 janvier 1840.

* 460. ITALIENS : *La donna del Lago*. — OPÉRA : *Bénéfice de mademoiselle Elsler*. — RENAISSANCE : *Débuts de mademoiselle Drouart*. *La Presse*, 3 février 1840.

* 461. PALAIS-ROYAL : *Le Fumiste*. — RENAISSANCE : *Le mari de la Fauvette* ; les *Pages du roi Louis XIII*. — ITALIENS. — Concert de MM. Herz et Gérauld. *La Presse*, 10 février 1840.

* 462. Th. des VARIÉTÉS : *Le chevalier de Saint-Georges*. — OPÉRA-COMIQUE : *La Fille du régiment*. — RENAISSANCE : *Concert d'Ole-Bule*. *La Presse*, 17 février 1840.

* 463. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *La Calomnie*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Bianca Contarini*. *La Presse*, 24 février 1840. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, suit immédiatement celui du 17, sans aucune indication de date différente.

* 464. RENAISSANCE : *Le Zingaro* ; débuts de Perrot et de madame Carlotta Grisi. — OPÉRA-COMIQUE : *Carline*. — PALAIS-ROYAL : *Indiana et Charlemagne*. — VAUDEVILLE : *Les dompteurs de bêtes féroces* ; les Zingari. *La Presse*, 2 mars 1840.

* 465. GAITÉ : *Les Prussiens en Lorraine*. — CIRQUE-OLYMPIQUE : *La ferme de Montmirail*. — ITALIENS. — OPÉRA : *Rentrée de mademoiselle Falcon*. *La Presse*, 9 mars 1840.

466. Salon de 1840 : I. (Les Refusés). — II. (MM. Eugène Delacroix, Théodore Chasseriau.) *La Presse*, 11 et 13 mars 1840.

* 467. PORTE-SAINT-MARTIN : *Vautrin*. — OPÉRA : *Représentation de mademoiselle Falcon*. *La Presse*, 18 mars 1840.

467^{bis}. Salon de 1840 : III. (MM. Boulanger, Hesse, H. Lehmann, A. Brune, A. de Châtillon, Lestang-Parade.) — IV. (MM. Bouchot, Couder, de Keyser, Muller, Jacquand.) *La Presse*, 20 et 22 mars 1840.

* 468. (Feuilleton théâtral ; le début, sans titre). — VAUDEVILLE : *Le Secret* ; *Sous une porte cochère*. — GYMNASÉ : *La grand'-mère*. *La Presse*, 23 mars 1840. La poésie dont Théophile Gautier cite quelques vers dans ce feuilleton, est son *Lamento* (voir n° 322).

468^{bis}. Salon de 1840 : V. (MM. Signol, Romain Cazes, Roger, Robert Fleury, Meissonier, Couture, Célestin Nanteuil, Leleux, Jadin). — VI. (MM. Amaury Duval, H. Flan-drin, Jeanron, Hornung, Champmartin, Dubufe, Riesener, Charpentier, H. Scheffer, Steinhell, Divers.) — VII. (MM. Cabat, Corot, Marilhat, Fiers, P. Huet, Troyon, Diday, E.

Isabey, Gudin, Lepoitevin, etc.) *La Presse*, 24, 25 et 27 mars 1840.

* 469. RENAISSANCE : *La Fille du Cid*. *La Presse*, 30 mars 1840.

469^{bis}. Salon de 1840 : VIII et dernier. Sculpture. (MM. A. Préault, Maindron, Etex, Lescorné, baron Bosio, Simart, Pradier, Simonis, etc.) *La Presse*, 3 avril 1840.

470. AMBIGU : *L'abbaye de Castro*. — GAITÉ : *Denise*. — PALAIS-ROYAL : *Les chanteurs des rues*. — ITALIENS. — Concert de Batta. *La Presse*, 6 avril 1840.

* 471. OPÉRA : *Les Martyrs*. *La Presse*, 13 avril 1840.

* 472. CIRQUE-OLYMPIQUE : *Maxagran*. — Th. des VARIÉTÉS : *La nouvelle Geneviève de Brabant* ; *La meunière de Marly*. — OPÉRA-COMIQUE : *L'élève de Preabourg*. *La Presse*, 27 avril 1840.

473. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Cosima*. — OPÉRA. *La Presse*, 4 mai 1840. Cet article a été réimprimé sans indication de provenance dans *la Caricature* du 10 mai 1840. Avec cette page s'arrêta pour quelques mois le feuilleton théâtral de Théophile Gautier ; il ne le reprit que le 7 novembre de la même année, et profita de cette vacance pour aller visiter l'Espagne. Ce fut Gérard de Nerval, signant toujours G. D., qui tint la plume à sa place dans *la Presse*, et voici de quelle façon il l'annonce dans son premier feuilleton intérimaire, paru le 11 mai 1840 :

Les lecteurs de *la Presse* auront déjà reconnu que ces analyses ne sont pas de la plume de leur feuilletoniste ordinaire, M. Théophile Gautier. En effet, notre spirituel et poétique collaborateur est parti cette semaine pour un long voyage. Il passe en ce moment les Pyrénées, et nous enverra, dans quelques jours, le feuilleton des combats de taureaux de Burgos, des processions de Séville, des spectacles et des bals de Madrid ; et moi, son ancien collègue, revenu depuis peu d'une autre

de l'Europe, j'essayerai de le remplacer, ou de tenir sa place. Eloigné des théâtres parisiens quelques mois, je sens que j'ai besoin de repos ; et, comme on dit en Espagne à la fin des excursions, excusez les fautes de l'auteur ! je dirai, cette fois, excusez les fautes du critique.

Puits mystérieux. *La France littéraire*, 17 mai 1840. Le poème de vers reparut pour la première fois en 1845, dans les *Poésies complètes* de son auteur. Elle y perdit son caractère si modifiée que la version originale est presque une autre pièce, et mérite d'être recueillie ici. Cette pièce n'a été réimprimée aussi dans *la Petite Revue* qu'en 1865. La pièce corrigée, a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*, de Théophile Gautier, mais elle n'est pas dans celle de 1875-1876 qu'elle a enfin retrouvée.

ois, en rêvant, j'ai vu parmi les fresques,
Le sommeil au mur brun de mes nuits,
Cadre touffu de folles arabesques,
L'homme penché sur la bouche d'un puits.

lie et sans urne il essayait d'y boire,
Par monceaux ducats et sequins d'or,
De monter l'eau de sa profondeur noire ;
Et flagellé n'arrivait pas encor.

Je m'écriai : « Quelle étrange folie !
Pour un peu d'eau, la fortune d'un roi ! »
En regardant avec mélancolie :
De ta plainte et ta pitié pour toi !

Es, altéré de l'amour d'une femme,
N'as-tu pas jeté tout aussi follement
De ton cœur au puits sans fond d'une âme,
Pour monter l'eau du divin sentiment ? »

475. **Le Rat.** *Les Français peints par eux-mêmes*, tome III, livraison cent onze, mise en vente le mercredi 27 mai 1840.

Cette monographie du rat de l'Opéra par Théophile Gautier, fut mise en vente au moment de son départ pour l'Espagne. Elle a reparu dans toutes les éditions des *Français peints par eux-mêmes*, et, en 1865, elle est entrée dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre*.

476. **La Colombe messagère (Plaintive tourterelle).** Ces vers ont été publiés, mis en musique par Allyre Bureau, et dédiés à mademoiselle Darcier, en mai 1840, mais ils ne sont inscrits cette année que sous le n° 370 des œuvres musicales dans la *Bibliographie de la France* du 18 juillet 1840. *La Colombe messagère* fut remise en musique en 1842 par mademoiselle Désirée Martin, et, par une bizarre inadvertance, elle fut inscrite au n° 263 des œuvres musicales de la *Bibliographie de la France* du 23 avril 1842, sous le titre de *Plaintive hirondelle*, au lieu de : *Plaintive tourterelle*, que le compositeur lui avait donné cette fois. Cette pièce était restée tout à fait oubliée de son auteur; lors de notre rencontre nous eûmes le plaisir de lui en remettre une copie et il l'inséra immédiatement, sous son dernier titre dans l'édition des *Émaux et Camées* parue en 1872, édition demeurée type depuis lors. MM. Cœdès, F. Raynal et M. Uberti ont aussi mis *Plaintive tourterelle* en musique. La cinquième strophe est fautive dans *Émaux et Camées*; voici comment il faut la lire:

Va droit à sa fenêtre,
Près du palais du roi;
Donne-lui cette lettre
Et deux baisers de moi.

Cette faute est corrigée dans la petite édition des *Émaux et Camées* parue en 1884.

477. **Sur les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. I.** (*Voyage en Espagne. I.*). *La Presse*, 27 mai 1840. Ce feuilleton, daté de: « Béhobie, frontière d'Espagne », date qui a disparu en volume, forme le premier chapitre du *Voyage en*

qui fut publié pour la première fois en volumes, sous le titre de *Tra-los-montes*. En 1843, cet ouvrage fut publié pour la première fois sous celui de : *Voyage en Espagne*, avec les modifications que nous indiquerons à propos des éditions où elles ont été faites; depuis lors, toutes les éditions de ce livre sont restées conformes à cette édition. Le titre de *Tra-los-montes* se trouve naturellement pour la première fois, la dédicace du livre : à *Eugène P(ot)*; cette dédicace, « 10 février 1843, » ne se trouve pas dans cette édition; en revanche, dans toutes les autres, le nom est nommé en toutes lettres. Dans *la Presse*, vers le premier paragraphe de ce premier chapitre relatif aux rues de Bordeaux, après avoir parlé de leur taille « souple et naturellement fine, » Théophile Gautier ajoutait qu'il a supprimés partout ailleurs : « Le sous-jupon et le corset à œillets métalliques leur sont

car il a été réimprimé aussi dans le numéro 1840 du *Routier des provinces méridionales*, sous le titre de : *les Chemins*.

La 1^{re} édition de 1843 du *Voyage en Espagne*, ce livre prit le titre de : *De Paris à Bordeaux*, et à la première édition a été ajouté entre parenthèses : *Avril 1840, à quelques semaines.* Depuis 1869, les éditions du livre portent entre parenthèses, au-dessous du titre, mentionnant sur la couverture : « *Tra-los-montes.* » Il a été ajouté une table à l'ouvrage, depuis cette édition

les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. II. Espagne, II.). — *La Presse*, 5 juin 1840. Cette édition porte que dans le journal son indication d'origine est la même que celle de la précédente, forme le chapitre de : *Voyage en Espagne*, où il porte, depuis l'édition de 1840, le titre de : *Bayonne; la Contrebande humaine*. Il a été inséré dans *la Presse* seulement, deux pièces de vers qui ont été tirées pour faire partie d'*España*; nous les retranscrivons loin avec un numéro à part, mais il nous reste ici le fragment que voici qui terminait le

premier paragraphe du chapitre et préparait la citation de la pièce : *Le Pin des landes* :

Ne sachant à quoi m'occuper l'esprit pendant cette route interminable, je m'amusai à composer la petite pièce de vers suivante, inspirée par ces pins mélancoliques. J'espère qu'on me pardonnera de l'insérer ici.

Un fragment de ce morceau a été réimprimé dans le numéro de décembre 1841 de : *Le Routier des Provinces méridionales*, sous le titre de : *L'Entrée en Espagne*.

478. (*Le Pin des landes*). — *La Presse*, 5 juin 1840. Comme nous venons de le dire, cette pièce de vers parut dans le second chapitre des *Lettres d'un feuilletoniste*; elle n'y porte aucun titre, et parut pour la première fois en volume, titrée cette fois, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*Espana*. Elle a fait partie depuis de toutes les éditions de ces *Poésies*.

479. « *A la Bidassoa, etc.* » *La Presse*, 5 juin 1840. Mêmes renseignements de publication que pour le numéro précédent.

480. *Le vingt-huit Juillet*. *Le Moniteur universel*, 28 juillet 1840. Réimprimé immédiatement dans *le Messager*, du 29 juillet 1840, ce poème a reparu pour la première fois en volume, en 1876, dans le tome deux de l'édition définitive des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Sa publication dans *le Moniteur* était accompagnée de cette note :

M. Théophile Gautier nous adresse, du fond de l'Espagne où il est allé passer quelques mois, un poème, que nous nous empressons de publier, sur la pieuse cérémonie du 28 Juillet. Les lecteurs applaudiront à l'ingénieuse idée du poète qui rattache, par sa pensée, à cette grande solennité de Juillet, celle du baptême d'un jeune prince, unissant ainsi d'avance, dans un même chant de gloire, les espérances monarchiques aux souvenirs les plus populaires.

vons dans l'*Événement* du 18 mars 1884 le récit ant, relatif à cette pièce de vers. Nous le reproduisons à titre de curiosité et pour montrer combien les genres, faits de mémoire et longtemps après souvent inexacts :

du comte de Paris, un souvenir assez

quand ce prince vint au monde, le comte et, alors intendant de la liste civile, se

faut une cantate pour célébrer dignement ce.

un poète sortable ? On ne pouvait songer e, ni à Victor Hugo, ni à Alfred de Vigny, d de Musset, il était absent et Méry était

ine, M. Cavé, intendant des Beaux-Arts, sur Théophile Gautier, et parvint à lui la commande : une indemnité et la croix d'honneur.

Mademoiselle de Maupin fit et livra la nent il dit :

rête peu.

a M. Cavé, il est d'une famille où l'on n'a le prêter.

tier ne fut décoré qu'en 1842, et c'est à n à M. Cavé, qu'il envoya, du fond de l'Es- qui ne sont nullement une cantate.

angers : **Le Chevalier Double.** *Le Musée* t 1840. Ce conte reparut pour la première ; le troisième volume de *Partie carrée*, par . En 1863, il est entré dans les *Romans et* ur, où il est resté depuis lors.

481^{1°}. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. III. (Voyage en Espagne. III.). *La Presse*, 7 août 1840. Cette lettre forme le chapitre trois du *Voyage en Espagne* et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Le Zagal et les Escopeteros. Irun. Les petits mendiants. Astigarraga.*

La Presse, en la publiant, y ajouta cette note :

Deux feuillets de cette troisième lettre sur lesquels étaient écrites deux pièces de vers ont été égarés ; c'est le motif qui en a retardé si longtemps la publication. Nous nous sommes empressés d'en informer notre voyageur pour qu'il nous renvoyât un double de ses vers, mais les ayant plutôt improvisés que composés, il nous répond qu'il n'en a pas gardé copie.

Depuis ce temps quatre nouvelles lettres nous sont parvenues.

Ce fragment ne fut malheureusement jamais retrouvé, et l'auteur en publiant, en 1843, cette lettre pour la première fois en volume, y ajouta les deux derniers paragraphes qu'on y lit aujourd'hui, et qui comblent bien insuffisamment cette lacune.

481^{2°}. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. IV. (Voyage en Espagne. IV.). *La Presse*, 16-17 août 1840. Cette lettre, datée seulement, dans *la Presse*, de : *Burgos (Castille-Vieille)*, forme le chapitre quatre du *Voyage en Espagne*, et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Vergara. Vittoria ; le baile nacional et les hercules français. Le passage de Pancorbo. Les dñes et les lévriers. Burgos. Une fonda espagnole. Les galériens en manteaux. La cathédrale. Le coffre du Cid.*

481^{3°}. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. V. (Voyage en Espagne. V.). *La Presse*, 20 août 1840. Cette lettre forme le chapitre cinq du *Voyage en Espagne*, et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Le cloître ; peintures et sculptures. Maison du Cid ; maison du Cordon ; porte*

rie. *Le théâtre et les acteurs. La Cartuja de Miragón, général Thibaut et les os du Cid.*

ur les chemins; *Lettres d'un feuilletoniste. VI. Espagne. VI.). La Presse*, 21 août 1840. C'est le x du *Voyage en Espagne*, qui porte, depuis l'édition 45, le titre suivant : *El correo real; les galères.*

San-Pablo. Une représentation d'Hernani. Sainte-Feiges. Madrid. La version de *la Presse* contient, titre, les deux pièces de vers dont nous allons numéros suivants : *Les yeux bleus de la montagne fleur rose*. La première était placée quelques la fin du paragraphe dix-huit; après les mots : résisté à l'action du soleil. » On lisait ceci, qui imitation de la pièce :

es d'eau d'un bleu surprenant m'inspirèrent
ophes suivantes :

était placée immédiatement après le para-
deux, et le paragraphe vingt-trois commençait

s grand'chose à ajouter en prose à cette
petits vers pour ainsi dire improvisés en
effet une délicieuse fleur rose, dont j'ignore
botanique et qui croît dans les fentes du
ie l'on nous fit voir un rocher sur lequel
ontait pour regarder, etc., etc.

ux bleus de la montagne). *La Presse*, 21 août
ont été réimprimés en volume, pour la pre-
1845, dans la première édition des *Poésies*
éophile Gautier, série d'*España*. Ils y portent
fois leur titre. Depuis lors ils ont fait partic-
tions de cet ouvrage.

fleur rose). *La Presse*, 21 août 1840. Mêmes
que pour le numéro précédent.

chemins; Lettres d'un feuilletoniste. VII.
gne. VII.). La Presse, 25 et 26 août 1840.

Cette lettre, datée seulement dans *la Presse*, de : *Madrid*, forme le chapitre sept du *Voyage en Espagne*, et, depuis l'édition de 1845, elle porte le titre suivant : *Courses de taureaux. Sévilla le picador. La estocada a vuelapiés*. Théophile Gautier a ajouté, en 1843, à la fin du paragraphe quatre, les quelques mots où il parle du *toril*. En revanche il a supprimé ces mots qui terminent dans *la Presse* le paragraphe dix :

Ici Feuchères, Desplechins, Sechan et Diéterle seraient impuissants.

483^{re}. Sur les chemins ; *Lettres d'un feuilletoniste. VIII. (Voyage en Espagne. VIII.)*. *La Presse*, 27 et 28 août 1840. C'est le chapitre huit du *Voyage en Espagne*, daté seulement dans *la Presse*, de : *Madrid* ; il porte, depuis l'édition de 1845, le titre suivant : *Le Prado. La mantille et l'éventail. Type espagnol. Marchands d'eau; cafés de Madrid. Journaux. Les politiques de la Puerta del sol. Hôtel des postes. Les maisons de Madrid. Tertulias; société espagnole. Le théâtre del Principe. Palais de la reine, des Cortès et monument du Dos de mayo. L'Armeria, le Buen retiro*.

Ce chapitre a été publié en 1843, dans *Tra-los-Montes*, conforme à la version de *la Presse*, mais en 1845, Théophile Gautier y a ajouté son travail sur Goya, dont nous avons déjà parlé, et sur lequel nous aurons encore à revenir, lorsque nous en serons à l'année 1842 (voir numéros 359^{bis} et 578^{bis}). Voici les changements qu'il a fait subir à sa première version, pour y intercaler ses pages sur Goya ; le paragraphe où il parle du Musée de Madrid débute ainsi dans *la Presse* :

Nous ne parlerons pas ici du Musée ; nous en ferons l'objet d'un travail particulier ; les bornes d'une lettre ne nous permettent pas de nous y arrêter. Contentons-nous de dire qu'il est d'une richesse extrême : etc., etc.

Ce projet n'ayant jamais été exécuté, Théophile Gautier modifia, en 1845, le début de ce paragraphe, et le publia tel qu'il est aujourd'hui. Plus loin, lors de l'énumération des tableaux à voir à l'Académie, il intervertit l'ordre de cita-

tableaux de sa première version de façon à finir de Goya, et à y intercaler sa notice sur ce peintre. Autrefois, après cette énumération, la phrase suivante terminait le chapitre :

« it, l'on peut prendre des mules ou une voiture, aller à l'Escorial ou à Tolède avec le sentiment de remplir consciencieusement sa tâche de

« si qu'en 1846, Théophile Gautier écrivit pourtant quelques pages sur le Musée de Madrid, lors de la nouvelle qu'il fit en Espagne, à l'époque du mariage du duc de Salaparuta; mais elles n'ont jamais été jointes à son *Espagne*; elles se trouvent dans son volume intitulé *le Paris*.

« les chemins ; *Lettres d'un feuilletoniste. IX. (Voyage en Espagne. IX.)*. *La Presse*, 3 septembre 1840. Cette lettre forme le chapitre neuf du *Voyage* où il porte pour titre, depuis l'édition de 1845 : *les voleurs*. Il contenait, dans *la Presse*, et sans les vers intitulés aujourd'hui *l'Escorial*, dont nous au numéro suivant. Pour les insérer dans sa notice Gautier avait ajouté, à la fin du paragraphe précédemment avant les vers, ces quelques mots :

« louable habitude, j'oubliai le monument de l'Escorial, et, préoccupé des hirondelles, je fis des vers.

« rial). *La Presse*, 3 septembre 1840. En 1845, ils furent réimprimés pour la première fois en volume, sous le titre, dans la première édition des *Poésies* de Théophile Gautier, série *d'España*. Depuis lors ils ont paru dans toutes les éditions de cet ouvrage.

« étrangers ; le Pied de momie. *Le Musée des Beaux-Arts*, 1840. Ce conte reparut dans *l'Artiste*, 1846, sous le titre de : *La princesse Hermonthis*; il fit partie de l'ouvrage de Théophile Gautier :

La Peau de tigre, et entra définitivement, en 1863, dans ses *Romans et contes*.

*486. ITALIENS : *Lucrezia Borgia*. — OPÉRA : Festival de M. Berlioz. *La Presse*, 7 novembre 1840. Cet article, de critique théâtrale, le premier que Théophile Gautier ait écrit depuis le 4 mai, est daté du 14 novembre dans *l'Histoire de l'art dramatique*.

*487. AMBIGU : *Lazare le pâtre*. *La Presse*, 14 novembre 1840. Cet article est interverti dans *l'Histoire de l'art dramatique*, où il porte la date du 7 novembre.

*488. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Le Verre d'eau*. *La Presse*, 23 novembre 1840.

489. *Dans la Sierra. (Le Poète et la foule.) La Sylphide*, 5 décembre 1840. Ces vers, dont le titre a été changé pour ne pas donner le même à deux morceaux différents (voir n° 529), portent cette indication d'origine dans *la Sylphide* :

Sierra-Nevada, sur le Muley-Hassen, près de Grenade.

Ils ont été réimprimés pour la première fois en volume, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, sous leur titre actuel, série d'*España*, et ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage.

*490. OPÉRA : *La Favorite*. — PORTE-SAINT-MARTIN : Prologue d'ouverture ; *Le Comte de Mansfeld*. *La Presse*, 7 décembre 1840. Voici au sujet de ce dernier drame, représenté pour la première fois le 30 novembre 1840, une lettre inédite adressée à son auteur, Paul Foucher, par Théophile Gautier ; elle est d'autant plus curieuse qu'elle témoigne entre eux de projets de collaboration ; elle a dû être écrite à la fin de novembre 1840, et contient une erreur d'indication ; c'est dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1840, qu'a paru le travail de Philarète Chasles sur les *Mémoires d'Antonio Pérez*.

Mon cher Paul,

Envoyez-moi l'analyse bien exacte, aussi longue que

voudrez; j'ai de la place; les éloges, les considérations sur le théâtre et les acteurs me regardent; sur mon futur carcassier, écrivez lisiblement et sur le côté de la page; que j'aie la chose dimanche à heures, c'est assez.

ez à Antonio Pérez, la princesse Eboli, etc. — un article de Philarète Chasles, sur les *Mémoires de Pérez*, dans la *Revue de Paris* de juin, et de voir après votre succès. Tous serre les mains.

Théophile GAUTIER.

rue de Navarin, n° 27.

encore une autre lettre inédite écrite à Paul Foucher au sujet des colonies agricoles d'Algérie. On sait qu'une assemblée Constituante a voté, en septembre 1848, un projet de leur établissement.

Mon cher Paul,

Lundi matin.

Venez-vous? J'ai vu Piot qui m'a dit que vous êtes allé rue de Varennes; et ces pétitions? Il faut les dépêcher. On est venu me faire des propositions de la part du comité Algérien pour soutenir la colonisation. — Je serai membre si je veux. C'est toujours un moyen

de partager demain un frugal diner républicain de nos faits et gestes. Il ne faut pas que la chose ne soit enlevée.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

visé sur le Muley-Hassen, dans la Sierra de Grenade. 4 août 1840. (J'étais monté plus

haut...). *La France littéraire*, 13 décembre 1840. Ces vers ont été réimprimés pour la première fois en volume, sans titre, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*. Depuis lors ils ont fait partie dans les mêmes conditions de toutes les éditions de cet ouvrage. Ce n'est que dans celle de 1875-1876 qu'on a donné pour titre à cette pièce les premiers mots de son texte.

*492. THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise de *Marie Stuart*. *La Presse*, 28 décembre 1840.

1841

THÉÂTRE : Débuts de Mademoiselle Catinka Heinesfetter.
7 janvier 1841.

BAUDEVILLE : Le Tailleur de la cité. — GYMNASÉ :
Le Tint. La Presse, 13 janvier 1841.

TOULOUSE. (Voyage en Espagne. X.). Revue de Paris,
7 janvier 1841.

Le Tint, qui forme depuis 1843 le chapitre X du
Voyage en Espagne, porte depuis l'édition de 1845, ce titre :
Le Tint. La Cathédrale. Le rite Grégorien et le rite
de Notre-Dame de Tolède. San Juan de los Reyes. La
Foliana. Karl et Bradamant. Le Bain de Florinde.
L'Hercule. L'hôpital du Cardinal. Les lames de

Les mots de ce travail ont été enlevés en volume ;

Le Tint nous étions à Madrid, où nous devions
faire diligence de Grenade.

Les pages que commença la collaboration de
Le Tint aux Revues de Paris et des Deux-Mondes,
époque, étaient toutes deux sous la direction de
Le Tint ; la collaboration cessa en 1850 ; elle eut pour
effets dont nous parlerons à sa date.

Le Tint : Bénéfice de Mario ; mademoiselle Heine-
des Noces de Gamaches. — OPÉRA-COMIQUE :
— CIRQUE-OLYMPIQUE. La Presse, 23 janvier

*496. Th. des Variétés : Descente de la Courtille. — GAITÉ : La Grâce de Dieu. *La Presse*, 25 janvier 1841.

497. RENAISSANCE : La fête des fous; la Fée aux perles. *La Presse*, 8 février 1841.

*498. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 7 mars 1841.

*499. OPÉRA-COMIQUE : Les Diamants de la Couronne. *La Presse*, 19 mars 1841. Théophile Gautier parle dans cet article de sa collaboration anonyme au *Figaro* d'Alphonse Karr et de ses articles sur madame Poutret de Mauchamps (voir n° 140); ce passage, malgré son intérêt, a été coupé dans l'*Histoire de l'art dramatique*. Il y cite aussi une pièce de vers dont nous allons parler.

500. (J'ai dans mon cœur...). *La Presse*, 19 mars 1841. Ces vers, qui n'ont jamais porté de titre, ont été pour la première fois réunis aux œuvres rimées de Théophile Gautier, en 1845, dans ses *Poésies complètes*, série d'*España*. Ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage.

501. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 30 mars 1841.

502. La divine épopée, par M. Alexandre Soumet. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1841.

*503. RENAISSANCE : Zacharie. *La Presse*, 5 avril 1841.

504. Salon de 1841. *Revue de Paris*, 18 et 25 avril 1841.

505. Saint-Christophe d'Ecija. *Le Musée des Familles*, avril 1841. Ces vers sont datés, dans ce recueil d' : « Andalousie, août 1840. » Ils sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, et ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage. Théophile Gautier a cité un fragment de cette pièce dans son article du *Moniteur universel* du 17 octobre 1856.

506. L'Ondine et le pêcheur. Ces vers, dédiés à mademoiselle Nathalie Fiames, et mis en musique par Fran-

n, se trouvent inscrits sous le n° 460 des œuvres de la *Bibliographie de la France* du 15 mai 1844, ont dû paraître avant, car la *France musicale* du 1844 donne déjà l'analyse de ce morceau. Mademoiselles le chanta souvent dans les concerts. Elle eut abandonné son emploi de première dans l'Opéra pour cultiver l'art du chant. Ils sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en la première édition des *Poésies complètes* de Théodore; et ont fait partie depuis de toutes les éditions. Dans l'édition de 1875-1876, à la table, se trouve par erreur à ces vers l'indication de : « Fan-du classement de 1845, qui s'applique à la pièce *Ondine et le pêcheur*. Ces vers ont encore été mis par MM. E. Michotte, L. Kreutzer, W. d'Indy, L. Lacombe et R. Cottier, et, sous le titre de M. P. Lacombe.

Matelots et la mer. (Les Matelots). Mêmes sources de provenance et de publication que le précédent. Voici une variante inédite de ces vers :

Out seuls sur l'eau bleue et profonde
Ils voltigeons, oiseaux sans nid.
Nous l'espace, à nous le monde,
Liberté dans l'infini !

Notre patrie est le navire,
Notre capitaine, notre roi ;

.....

: et la mer ont été mis en musique aussi par lui, et, sous le titre de : *Les Matelots*, par M. Lini, Th. Salomé, L. Kreutzer, G. Faure et cette dernière version est mise en musique pour chœur. La première strophe de l'édition originale de celle du volume; elle a été remaniée ici :

Sur l'eau vaste et profonde
Nous allons voyageant,

Environnant le monde
 D'un sillage d'argent.
 Notre nef vagabonde
 A vu vingt cieux divers
 Et plongé dans vingt mers.

* 508. (Feuilleton théâtral; sans titre). *La Presse*, 26 mai 1841.

* 509. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Un mariage sous Louis XV. — PORTE-SAINT-MARTIN : Les deux serruriers. *La Presse*, 7 juin 1841.

* 510. OPÉRA : Freyschutz. *La Presse*, 15 juin 1841.

511. Revue littéraire ; Poésies nouvelles. (MM. Auguste Barbier, E. Borel, Delâtre, H. Blaze.) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1841.

* 512. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Reprise d'Hernani. — AMBIGU : Fabio le novice. — VAUDEVILLE : Le Balai d'or; Potichon; Manche à manche. — GYMNASÉ : Adrienne. *La Presse*, 22 juin 1841. Les fragments conservés de cet article dans *l'Histoire de l'art dramatique*, sont placés sans aucune indication d'autre date, à la suite de l'article du 15 juin.

513. *Giselle ou les Willis*, ballet fantastique en deux actes, par MM. de Saint-Georges, Théophile Gautier et Coraly. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie Royale de musique, le lundi 28 juin 1841. In-8° d'une feuille un quart, 20 pages. Imprimerie de Pollet, à Paris. A Paris, chez madame Veuve Jonas, à l'Opéra, prix, 1 franc.

Ce ballet que nous trouvons inscrit sous le n° 3081 de la *Bibliographie de la France*, du 3 juillet 1841, a eu plusieurs réimpressions sous cette même forme. Il fut joint en 1872 aux autres œuvres dramatiques de son auteur, publiées sous le titre de : *Théâtre*, et ce volume parut quelques jours avant la mort de Théophile Gautier; une seconde édition, augmentée, en fut publiée en 1877. Nous indiquerons à sa date, une sorte de préface inédite que Théophile Gautier a ajoutée, en 1872, au compte rendu de *Giselle* dont nous allons parler plus loin.

Dame de Tolède (La vierge de Tolède). *Le*
villes, juin 1841. Ces vers ont reparu pour la
 dans les œuvres de leur auteur en 1845, dans
 lition de ses *Poésies complètes*, série d'*España*.
 ie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage.
 e des *Familles*, à propos du vers dix, dont les
 ide *Réponse*, étaient orthographiés avec des
 mprimés en italique, on lisait cette note :

onse écrivit, sous ce titre, un traité en
 la sainte Vierge.

quatre derniers vers étaient différents ; voici
 ersion :

aujourd'hui, dans l'or d'une auréole
 quelque prêtre apporter une étoile,
 tels grecs pouvait voir son portrait,
 ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait ?

atographe de cette pièce contient encore les
 les :

Tolède une image de Vierge
 ujours tremble une lueur de cierge ;
 lante, avec des robes d'or,
 s bijoux à combler un trésor !
 atue on raconte une histoire
 de six mois refuserait de croire,
 accepter comme une vérité
 nant l'art et la sainte beauté.

e des cieux au bon saint Ildefonse
 penser de la *Grande Réponse*,
 r d'ivoire au paradis vermeil,
 suble en toile de soleil,
 par caprice de femme,
 er la belle Notre-Dame,

Type parfait de grâce et de simplicité,
 Rêve d'ange amoureux, à deux genoux sculpté,
 Et devant ce portrait resta toute pensive
 Dans un ravissement de surprise naïve.
 Elle examina tout : le marbre précieux,
 Le travail patient, chaste et minutieux,
 La jupe raide d'or comme une dalmatique,
 Le corps mince et fluët dans sa grâce gothique,
 La douceur du regard, l'air de virginité,
 Fondus dans les rayons de la maternité.
 Elle se reconnut et se trouva si belle
 Qu'entourant de ses bras la sculpture fidèle,
 Avant de remonter dans la gloire des cieux
 Elle mit, tout émue, un baiser radieux,
 Comme un joyau de plus au front de la madone !
 Ah ! que de tels récits, dont la raison s'étonne,
 Au temps de poésie où chacun y croyait
 Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet !

.

* 515. A M. Henri Heine, à Canterets. *La Presse*, 5 juillet 1841. Cet article a reparu non seulement dans l'*Histoire de l'Art dramatique* mais encore, en 1872, dans le *Théâtre* de Théophile Gautier qu'il n'a plus quitté ; il y est augmenté d'un intéressant commentaire, dont nous parlerons à sa date, et sert de complément à la pièce. Ce feuilleton a été réimprimé aussi dans le numéro de *Paris élégant* du 10 juillet 1841.

* 516. OPÉRA-COMIQUE : *La Maschera ; les Deux voleurs ; Frère et mari*. — VAUDEVILLE : *Les trois Étoiles*. — PALAIS-ROYAL : *Mademoiselle Sallé*. — AMBIGU : *Les Bains à quatre sous*. *La Presse*, 12 juillet 1841. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, l'article sur *les Bains à quatre sous* est daté par erreur du 20 juillet.

* 517. VAUDEVILLE : *La fille du menuisier*. — PALAIS-ROYAL : *La sœur de Jocrisse*. *La Presse*, 20 juillet 1841. Dans

Art dramatique, le morceau sur la *Sœur de* *té*, par erreur, du 1^{er} août. Une grande partie est relative à la *Vierge à l'hostie*, d'Ingres.

Ide, *mémoires d'une jeune femme*; par *La Presse*, 24 juillet 1841.

sies littéraires : *Deux acteurs pour un rôle*. *Familles*, juillet 1841. Ce conte a reparu dans *gre* en 1852 et en 1865; en 1873, il a été inséré a nouvelle édition des *Jeunes France*.

s VARIÉTÉS : *Un tas de bêtises*. — *GYMNASÉ* : *ick, le rentier*. — *PALAIS-ROYAL* : *Lucrèce*. août 1841.

RE-FRANÇAIS : *La Prétendante*. — *OPÉRA-* *ille, ou le souterrain*. *La Presse*, 14 août 1841.

COMIQUE : *L'Aïeule*. — *AMBIGU* : *Le mar-* *s*. — *GYMNASÉ* : *Un mari du bon temps*. — *Le bon moyen*. — *PORT-SAINT-MARTIN* : *Ruy-* *2*, 21 août 1841.

des arts. (Fronton de M. Cortot à la *Chambre* *de M. Jouffroy à l'institution des Jeunes* *Christ de M. Préault; la façade du Luxem-* *Pradier; Peintures de MM. E. Delacroix* *au Luxembourg; de M. Flandrin à Saint-* *Mottez à Saint-Germain-l'Auxerrois.) Revue* *es*, 1^{er} septembre 1841.

-DRAMATIQUES : *Psyché*. *La Presse*, 9 sep-

9. I. *Départ*. *Revue des Deux-Mondes*, 15 sep- *es vers*, de même que tous les numéros qui *t reparu*, pour la première fois, en 1845; ils *s la série d'España des Poésies complètes de* *ont fait partie depuis de toutes les éditions* *La Revue pittoresque* du 20 février 1848 (p. 87), *le ce morceau sans en indiquer le titre ni* *etrouve encore cette pièce dans le volume*

d'Édouard Fournier : *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, paru en 1879, daté 1880. Voici une curieuse variante inédite du centième vers du morceau :

Mon nom surnagera sur l'eau du noir oubli.

526. Espagne. II. En passant à Vergara. *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le numéro précédent. Il existe d'intéressantes variantes de la fin de ce morceau. L'une a été publiée en fac-similé avec toute la pièce dans une biographie de Théophile Gautier, par M. Ludovic Baschet, biographie destinée à sa *Galerie contemporaine* et qui ne fut pas mise en vente. D'autres sont entièrement inédites. Nous allons les citer ici en les réunissant toutes dans une seule version :

.
 Pendant que nous errions dans la vaste fonda ✓
 Attendant qu'on servit *la olla podrida*,
 Et que nous regardions, voulant tout bien connaître,
 La cage du grillon pendue à la fenêtre,
 Un mort passa, partant pour le royaume noir. ✓
 Et comme nous voulions descendre pour le voir,
 La fantasque Espagnole, avec un geste étrange,
 D'horreur et de dégoût incroyable mélange,
 Laissa tomber sur lui, s'accoudant au balcon,
 Un regard dédaigneux de son œil de faucon,
 Se retira bien vite et dit aux autres femmes :
 « Avant que de dîner, n'allez donc pas, mesdames,
 « Voir cette saleté qui vous ferait vomir ! »

Ce spectacle que nul ne peut voir sans frémir, /
 La mort, n'a donc pour toi ni leçon ni tristesse,
 O femme au cœur de fer, ivre de ta jeunesse,
 Du jais de tes cheveux, de l'émail de tes dents,
 Et des éclairs lascifs de tes regards ardents !

ne toujours vivre, et, toujours jeune et belle,
 neval fougueux dompter le temps rebelle,
 es fort, dans ton éclat vermeil,
 a teint vert qui dort le grand sommeil !
 t pourtant l'enveloppe d'une âme ;
 écu, cette lampe sans flamme
 ne inconnue a soufflée en passant,
 le rayon qui l'éclaire à présent !

'occuper de ce sombre mystère ?
 ieux aimer, rire et chanter sur terre !

.
 aller voir, c'est un parti plus sûr,
 le taureaux, dans Madrid ou Séville,
 ntès l'éblouissant quadrille ;
 , dans un cirque au sol rouge de sang
 is de feu d'un ciel éblouissant,
 tourner, fourmillant de paillettes,
 quadrille aux monteros coquettes :
 adas, cacheteros, chulos,
 tinter leurs grappes de grelots ;
 Montès une fine estocade,
 brillants sautant la barricade,
 que sortie où leur sang-froid brilla,
 teint pâle ou le brun Sevilla,
 s bravos quand le taureau lui-même
 s au front, sur le matador blême !

et charmants et les morts sont affreux,
 er un jour rongera ton œil creux,
 ruit gâté, superbe créature,
 s ne sera que cendre et pourriture,
 agé, se levant à demi,
 r lourd d'avoir longtemps dormi,

Dira, tout réjoui dans sa couche poudreuse :
 « Te voilà donc enfin, la belle dédaigneuse ?
 « L'on peut dire à présent de ton corps insulté :
 « Qui pourrait sans vomir voir cette saleté ! »

Voici encore une autre variante inédite d'un passage de ces vers :

.....
 Mieux vaut danser devant quelque riche hidalgo
 La cachucha lascive et le gai fandango,
 Jouer de l'éventail le soir aux promenades,
 Faire, sous son balcon, passer vingt sérénades,
 Lorsque l'on est au bras d'un bel articlandier,
 D'un officier-Castille ou d'un jeune écolier,
 Que de penser au corps qu'on porte au cimetière,
 Le nez pincé, le dos allongé dans sa bière ;
 Applaudir du balcon Montès ou Sevilla,
 Au Navarro posant une handerilla,
 Crier : « bravo toro ! » quand la bête féroce
 Plante sa corne au flanc de quelque pauvre rosse.

527. **En Espagne. III. En allant à la Chartreuse de Miraflores.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Ces vers ont été réimprimés par Théophile Gautier dans son feuilleton de la *Presse* du 17 septembre 1849 ; le titre en est enlevé et le sixième vers y est écrit ainsi :

On ne voit que des murs bâtis en terre sèche.

528. **En Espagne. IV. La Fontaine du cimetière.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Ce morceau est daté : « Chartreuse de Miraflores, près Burgos, » dans la *Revue*.

riante inédite des deux dernières strophes de

es cyprès à la noire verdure
stement leur silhouette dure
ité transparente des cieux.
u bassin d'une avare fontaine
r instant une nappe incertaine,
leurs furtifs qui débordent des yeux.

ossements cette eau pure filtrée
un appel à la bouche altérée,
ageur s'incline sur son bord.
l'argent quand j'approchai ma lèvre,
aisi par un frisson de fièvre....
aire était froide comme la mort !

iraflores, près de Burgos. Mai 1840.

me. V. Dans la Sierra. *Revue des Deux-*
mbre 1841. Mêmes renseignements biblio-
pour les précédents. Daté, dans la *Revue* de :
a-Nevada. »

ne. VI. Au bord de la mer. *Revue des Deux-*
mbre 1841. Mêmes renseignements biblio-
pour les précédents. Cette pièce a été réim-
née, dans la *Gazette des femmes* du 15
as le titre de : *Invocation à la lune*, puis la
nvier 1847, la donne comme inédite et la
lle, bains de la Méditerranée, août 1845. »
i dans le volume d'Édouard Fournier : *Sou-*
le l'école romantique, paru en 1879, daté
té mise en musique par V. Massé et Paul

La Lescombat. — **GAITÉ :** La citerne
VILLE : L'enlèvement des Sabines. La
mbre 1841.

E DES ITALIENS.—**OPÉRA :** M. Poultier dans

Guillaume Tell. — OPÉRA-COMIQUE : Richard Cœur de Lion. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Vallia ; Mademoiselle Rachel. — PORTE-SAINT-MARTIN : Gabrina. — PALAIS-ROYAL : Le Jettator. *La Presse*, 9 octobre 1841.

532^{bis}. **De Tolède à Grenade (Voyage en Espagne. XI. Première partie).** *Revue de Paris*, 17 octobre 1841. Ce morceau en entrant en 1843 dans *Tra los montes*, forma les soixante-quatorze premiers paragraphes du chapitre onze de l'ouvrage, jusqu'à l'entrée du voyageur dans Grenade. En 1845, ce chapitre prit le titre suivant, dont nous ne donnerons à cette place que la partie relative aux pages dont il s'agit ici : *Procession de la Fête-Dieu à Madrid. Aranjuez. Un patio. La campagne d'Ocaña. Tembleque et ses jarretières. Une nuit à Manzanarès. Les couteaux de Santa-Cruz. Le Puerto de los Perros. La colonie de la Carolina. Baylen. Jaen, sa cathédrale et ses majos.....* (voir la suite n° 570^{bis}).

* 533. **ODÉON : Réouverture.** — ITALIENS : *La Canerentola.* — GAITÉ : *Les Pontons.* — VAUDEVILLE : *Trois œufs dans un panier ; Zizine.* — PALAIS-ROYAL : *La Will.* *La Presse*, 30 octobre 1841.

534. **Sur un album.** *Musée des familles*, octobre 1841. Ces vers ont reparu pour la première fois en 1845 dans les *Poésies complètes* de leur auteur ; ils y sont entrés sans titre, et après avoir fait partie dans ces conditions de toutes les éditions de cet ouvrage, ce n'est que dans celle de 1875-1876 que leur titre leur a été rendu.

A propos de cette pièce, où Théophile Gautier se plaint amèrement de n'être plus qu'un critique, et d'avoir été contraint d'oublier la muse, voici un bien curieux fragment inédit qui exprime en prose les mêmes regrets :

Un critique est un homme après tout, bien que pour l'abonné il ressemble à une abstraction, à un cerveau posé sur une table à côté d'une plume, à une espèce d'oracle impersonnel répondant des opinions à qui lui en demande¹. Or, il se peut qu'un jour, après de lon-

1. Variante : « exprimant des opinions comme un oracle impersonnel. »

es, de longs mois, de longues années sou-
 lheureux forçat de la publicité, ce pauvre
 e peut-être, condamné à tourner la meule
 omme Plante tournait la meule du moulin,
 endre la pièce, de lire le livre, de regarder
 d'en rendre compte au nonchalant public,
 ahah. Donnant toujours audience aux
 es, — et quelles idées ! — c'est bien rare-
 end sa rêverie par la main et s'en va au
 . Sa propre pensée est la seule dont il ne
 permis de s'occuper. Quant au repos, le
 connaît pas : il lui faut courir à tous mo-
 out de la ville à l'autre, de l'Odéon au
 al, de l'Opéra à la Gaité, du Théâtre-Fran-
 ise, du vieux Musée au Salon, de la cou-
 , sans compter la bibliothèque et l'impri-
 qu'il sache, et le premier, ce qui s'écrit,
 te, ce qui se récite, ce qui se peint, ce
 à chaque minute il fait des sauts de
 eux.

ce de vers : *Après le feuilleton*, parue en
 ncore la même pensée.

OLYMPIQUE : Murat. — OPÉRA-COMIQUE : La
 — THÉÂTRE-ITALIEN. — OPÉRA. *La Presse*,
 .

VII. L'Horloge. *Revue des Deux-Mondes*,
 4. Ces vers ont reparu pour la première
 ns la première édition des *Poésies complètes*
 autier, série d'*España*. Ils ont fait partie
 mêmes conditions, de toutes les éditions de

ci : « passés à écouter le bourdonnement que font
 és des autres. »

tuelle, qui a été complétée en 1845 ; pour cette
éphile Gautier n'a changé que les vers qua-
dont voici les premières versions :

singulier de Juan Valdès Léal.

.
— toile étrange où manquent les figures, —

° et 764^{me} pour le complément de la pièce.)
t d'abord commencé cette pièce en *terza-rima* ;
nédit :

i fait voir dans le grand hôpital,
irillo radieux et célèbres,
x singuliers de Juan Valdès Léal.

ombre artiste, aux peintures funèbres.

r vivant, les secrets du tombeau,
i ver rampant dans les ténèbres¹.

hideux comme on cherche le beau,
u hardi, que nul détail n'effraie,
is, les chairs s'en allant par lambeau,

plessu re et le pus de la plaie,
entrés, dans un sang noir nageant
e gril ou traînés sur la claie.

.

Il Turco in Italia. — Th. des VARIÉTÉS :
VAUDEVILLE : L'Avoué et son bâton ;
s. — AMBIGU. *La Presse*, 27 novembre 1844.

Poultier dans la Muette. — THÉÂTRE-FRAN-
La *Presse*, 9 décembre 1844.

spié la mort dans le tombeau
lu ver rampant dans les ténèbres.

* 543. PORTE-SAINT-MARTIN : *Jeannic le Breton*. — OPÉRA-COMIQUE : *Mademoiselle de Mérange*. — TH. des VARIÉTÉS : *Fou Peter-Scott*. — VAUDEVILLE : *Tout pour mon fils*. *La Presse*, 26 décembre 1841.

* 544. OPÉRA : *La Reine de Chypre*. *La Presse*, 29 décembre 1841.

545. *Carlotta Grisi (Dans Giselle)*. *Galerie des artistes dramatiques de Paris*. Soixante-troisième livraison. Parue à la fin de 1841. *La Gazette des femmes* du 4 décembre 1841 en contient un fragment. Cette biographie a été réimprimée en 1874 dans les *Portraits contemporains*. Le paragraphe dix-huit est incomplet des derniers mots que voici : « qui l'ont amenée à ce point de perfection où vous la voyez aujourd'hui, » et le dernier mot de l'article est : « faite, » et non pas : « vaincue. »

1842

-SAINT-MARTIN : L'an 1841 et l'an 1841. —
o Russie. — GAITÉ : La Voisin. La Presse,

es : La Vestale de Mercadante. Signé T.-G.
vriier 1842. Cet article, dans l'*Histoire de l'art*
te la même date que le précédent.

à M. le ministre de l'intérieur, au nom de
chargée de l'examen des projets de monu-
ire de l'empereur Napoléon. Moniteur uni-
r 1842.

ligé par Théophile Gautier, secrétaire de la
te outre sa signature toutes celles des mem-
mmission. C'est à propos de ce rapport que
r fut nommé chevalier de la Légion d'hon-
fut vivement relevé dans les journaux du
cha au gouvernement de n'avoir pas voulu
inction au poète et au littérateur éminent,
octroyée pour un travail relativement insi-
ses œuvres d'imagination.

jet, un bien piquant et bien remarquable
hile Gautier, écrit à la fin de 1841 sur le
tombeau de Napoléon; il est malheureuse-
n'est sans doute pas inédit car l'autogra-
us l'avons copié porte les traces ordinaires
passés à l'imprimerie : noms d'ouvriers,
ques, etc. Peut-être, après sa composition,
retiré du journal qui devait l'insérer, pour

ne pas exprimer d'autre avis sur ce sujet que celui de son rapport officiel; peut-être aussi a-t-il paru et notre publication aidera-t-elle à le faire retrouver complet. On remarquera dans ce fragment une première évocation du cadre où Théophile Gautier a placé plus tard une partie de son roman des *Deux-Étoiles*.

CONCOURS POUR LE TOMBEAU DE NAPOLÉON.

Avant toute réflexion sur les différents projets exposés, il faut reconnaître une chose, c'est que le programme est tout bonnement impraticable. On n'entre pas ainsi un monument dans le ventre d'un autre sans gâter l'ancien et manquer le nouveau, surtout lorsqu'il s'agit du tombeau de Napoléon. Un tel tombeau et un tel nom ne peuvent que faire éclater l'église ou l'édifice qui le contiendra.

A ne considérer les choses que sous le point de vue épique et poétique, il aurait mieux valu sans doute laisser l'empereur à Sainte-Hélène, le Titan sur son rocher, le Prométhée aux croix de son Caucase ! C'était une magnifique sépulture pour le géant foudroyé que cette île volcanique jaillissant du sein des mers avec ses noirs escarpements, — gigantesque tombeau de basalte tout préparé dans une vue secrète pour le cadavre d'un demi-dieu tombé ! Par une sorte de symétrie providentielle, le météore élançé d'une île, après avoir traversé les cieux éblouis avec un déluge d'éclairs et de tonnerres, était allé s'abattre dans une île. C'était d'une île qu'il était revenu, c'était une île qui l'avait éteint. Hasards cabalistiques, configurations bizarres de la fortune où la rêverie voudrait trouver une logique et un sens, et dont il ne faut pas contrarier l'arrangement mystérieux.

taient bien là-bas, sous sa simple pierre plus la pierre carrée de la Mecque, parmi les l'ombre du saule dont les feuilles s'épar- l'univers. Les nymphes de la mer s'accou- ve et consolait sa grande ombre avec l'azur ; les aigles du soir venaient dans les nt se poser sur les hautes roches et cou- e talismanique de leurs regards ivres de

héroïque, en tête-à-tête avec Dieu et la ainsi quelque chose de vaguement im- l'infini et l'éternité ; cette renommée ur la terre d'exil. Chaque année lui t déjà Napoléon semblait contemporain César et de Charlemagne, ses modèles omme un autre Adamastor, sorti du ique, sa silhouette gigantesque appa- rume aux navires en voyage.

ur avait dit à son lit de mort : « Je ndres reposent aux bords de la Seine, i française que j'ai tant aimée. » Un rdre sacré, et d'ailleurs nous ne pou- notre capitaine à la garde d'un soldat e Sainte-Hélène devint une île fran- re reconquise rentrât glorieusement de-Triomphe, qui semblait achevé

, entouré des débris de ses vieilles -entrée dans sa ville agrandie et eut ement à l'Hôtel des Invalides, parmi ats qui ont contribué à sa gloire les tres d'une jambe, quelques-uns des

deux bras et des deux jambes, l'embarras fut grand, comme lorsque les Myrmidons voulurent enterrer Achille. Cette ombre était si démesurée que l'on ne savait où la mettre !

Victor Hugo, l'Homère de cet Alexandre, dans une ode magnifique lui avait assigné la colonne, ce canon colossal fait de canons ennemis, pointé contre le ciel, le seul empire où les conquérants ne puissent entraîner leurs armées. Mais la colonne, au milieu d'une place fréquentée et bruyante, n'eût pas eu le recueillement convenable. Cette tombe qui doit être auguste et sereine comme un autel, eût peut-être servi de rendez-vous aux factions. L'émeute l'eût écornée et souillée en passant !

L'Empereur s'était fait préparer un caveau à Saint-Denis, auprès des anciens rois, pour lui et sa dynastie, ce rêve de tout fondateur. Mais Saint-Denis appartient au passé, à une période historique close à tout jamais. Le Corse Bonaparte n'eût pas été là en pays de connaissance, avec tous ces vieux rois français ; ses abeilles auraient rongé leurs lys ! Saint-Denis ne doit plus être désormais, comme Versailles, qu'un musée de l'antique monarchie ; Saint-Denis ne recevra plus de momies royales, car les tombeaux de la famille d'Orléans sont à Dreux.

Sur le haut de la montagne latine s'élève un Panthéon volé à Sainte-Geneviève. L'on a fait une émeute pour rétablir sur le fronton la phrase de M. de Pastoret : « *Aux grands hommes la patrie reconnaissante !* » Par un hasard fort peu fréquent dans notre civilisation mesquine, par une combinaison inouïe du génie et des circonstances, nous avons un grand homme, un héros,

un demi-dieu au regard immobile, à la face
 ux bras fortement croisés sur la poitrine,
 tude de majesté éternelle, taillé tout exprès
 éose; son corps nous revient vermeil et
 omme le corps d'un Dieu, après vingt-cinq
 l'idée de le loger dans ce Panthéon que
 derons jamais n'est venue à personne, ou si
 e, elle a été rejetée ! Un Panthéon où
 t pas, que dites-vous de cela !

ent des Invalides est donc souveraine-
 si. Le sceau de Louis XIV est trop forte-
 dans les moindres détails de cet édifice,
 onstruction moderne n'y fasse pas dispa-
 rs Napoléon ne peut être le locataire de
 ui faut un sépulcre à lui tout seul. Quelle
 faire les aigles de l'Empire sous cette
 un peu bossue, peinte à fresque par ce
 folière mettait à côté de Raphaël, dans
 re noble sans doute et riche, mais d'une
 empâtée sans grâce et sans style ? Et
 une ironie amère, une dérision muette,
 le conquérant dans un hôpital où achè-
 tous ces corps mutilés à son profit,
 humains tombés de la statue qu'il se
 coups dans la chair et dans les os des

difficulté de l'emplacement, il s'en pré-
 , à savoir si l'on ferait un tombeau ou
 un monument élevé à la gloire militaire
 chrétienne et catholique, n'est-il pas un
 itectural et philosophique des plus
 oint de vue religieux, Napoléon n'est

qu'un mort comme un autre qui a besoin d'eau bénite, de prières et de messes pour le repos de son âme. Tous ces drapeaux, tous ces trophées d'orgueil, tous ces boucliers chargés de noms de victoires, tous ces vains emblèmes doivent disparaître devant la croix. Dans une église catholique il n'y a que le Christ, et si l'on met un nom sur une tombe, c'est seulement pour reconnaître la place et pouvoir y prier. Où il y a Dieu, l'homme s'efface.

Il y avait un parti fort simple à prendre, C'était de faire au géant un tombeau de sa taille, c'est-à-dire de six à huit pieds de long, juste la place de son cercueil, avec sa statue couchée dessus, un aigle à la tête, un chien aux pieds, comme cela se pratique héraldiquement pour les chevaliers et pour les rois morts captifs. Il fallait le représenter tel qu'on l'a trouvé à l'ouverture de sa bière : les épaules étroites, le profil amaigri et plus profondément sculptural, le nez pincé par les doigts maigres de la Mort, avec ses bottes et son uniforme, son épée et son petit chapeau à côté de lui. Cette simple figure exécutée par un grand sculpteur, eût fait un monument admirable. *Le quot libras in duce summo*, de Juvénal, ne pourrait être mieux traduit. Berruguète, Gil de Siloé, Philippe de Bourgogne n'ont pas eu besoin de motifs plus recherchés pour les magnifiques.

* 549. ITALIENS : *Le Stabat* de Rossini. — Th. des Variétés : *La Chaine sympathique*. *La Presse*, 17 janvier 1842.

* 550. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Mademoiselle Rachel dans le Cid*. — ODÉON : *La double épreuve*. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Diable à l'école*. — OPÉRA. *La Presse*, 24 janvier 1842.

VILLE : **Le Grand-Palatin.** — Th. des VARIÉTÉS. — PALAIS-ROYAL : **La tante mal gardée.** — **Philanthropes.** — CONCERTS. *La Presse*, Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, la précet article est inexactement datée du 7 fément relatif aux *Philanthropes*, du 14.

MIQUE : **Le duc d'Olonne.** — VAUDEVILLE : — AMBIGU-COMIQUE : **Nicolas Nikleby.** — *Presse*, 9 février 1842.

MIQUE : **L'Oncle Baptiste.** — ODÉON. *La Presse*, Les fragments conservés de cet article dans *dramatique* portent inexactement la date

VARIÉTÉS : **Gringalet, fils de famille.** — de Saint-Cloud. *La Presse*, 23 février 1842.

des arts. *Revue de Paris*, 27 février 1842. nous avait parlé d'un article de lui sur nique dont il se souvenait et qu'il ne pouvait le travail sur Ziegler qui fait partie de *arts* ; elle est complétée par une notice M. de Laberge, jeune peintre qui venait la partie relative à ce dernier a été reproduit : A.-C. de Laberge, dans le numéro *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, d'une seule ligne, formant le début de ; en 1874, cette même reproduction a les *Portraits contemporains*, où la notice est insérée ; mais le premier paragraphe de tout le commencement de l'article ; d'autant plus volontiers qu'il débute par tout nous avons parlé plus haut :

du, au commencement de cette année, dignes représentants. M. de Laberge, mort tout jeune, d'une maladie de te, qui ne sera peut-être pas remarqué des plus regrettables, car. . . .

Voici encore, au sujet de M. de Laberge, une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à M. Jullien de Paris, et datée du 13 mai 1842 :

Monsieur,

J'ai déjà fait, dans la *Revue de Paris*, un article sur M. de Laberge, peu de temps après sa mort. Cependant si vous aviez la bonté de me communiquer la note de madame Méline Lecocq, je pourrais revenir sur ce sujet en regrettant toutefois de ne pas avoir été prévenu plus tôt.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération, et croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la mémoire d'un artiste intéressant à tant d'égards.

Théophile GAUTIER.

556. *Peinture : Des originaux et des copies. Le Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, n° 1, février 1842. Ce recueil était fondé par M. Eugène Piot, le compagnon de Théophile Gautier, lors de son voyage en Espagne. Cet article a reparu dans la *France littéraire* du 17 mars 1842 sous le titre de : *Les originaux et les copies*, qu'il a gardé encore dans l'*Artiste* du 24 août 1845.

* 557. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Lorenzino*. — ODÉON : *Cédric le Norwégien*. *La Presse*, 7 mars 1842.

* 558. CIRQUE-OLYMPIQUE : *Le Chien des Pyrénées*. — GYMNASÉ : *Les aides de camp*. — AMBIGU : *Les deux jumeaux béarnais*. *La Presse*, 5 avril 1842.

559. *Une journée à Londres. Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1842. Ce récit de voyage a été réimprimé pour la première fois en 1845 dans les *Zigzags*, puis, en 1852, dans les *Caprices et Zigzags* ; il a fait partie depuis lors de toutes les éditions de cet ouvrage. Les paragraphes six et sept des éditions actuelles n'en forment qu'un seul dans la *Revue des Deux-Mondes* ; voici de quelle manière ils y sont réunis :

* 566. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Un Veuve*. — PALAIS-ROYAL : *Les deux couronnes*. — GYMNASSE : *Edouard et Clémentine*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Reprise de Kean* ; *Le fils mal gardé*. — GAITÉ : *La veille de la bataille de Wagram*. *La Presse*, 13 juin 1842.

* 567. OPÉRA. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Code noir*. — ODÉON. Th. des VARIÉTÉS : *Le tambour major*. *La Presse*, 21 juin 1842.

* 568. OPÉRA : *Le Guérilléro* ; *La jolie fille de Gand*. *La Presse*, 2 juillet 1842.

569. *Les trois grâces de Grenade*. *La Sylphide*, 3 juillet 1842. Ces vers ont fait partie en 1845 des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, et ils sont restés depuis dans toutes les éditions de cet ouvrage.

Voici des variantes inédites de ce morceau :

.....
Et tes cheveux de jais, naturelle richesse,
Qui, dénoués, te font un manteau de duchesse.
.....

.....
Sans duègne revêche et sans mère importune
Jusques à l'Alhambra par les beaux clairs de lune !
Quels efforts nous faisons, trop souvent sans succès,
Pour mettre en espagnol un madrigal français !
.....

Pendant que nous marchions en longeant le vieux mur ¹,
Cent mille étoiles d'or brillaient aux cieux d'azur,
Et de son arc d'argent courbant les cornes blanches,
La lune décochait ses flèches sous les branches.
On voyait scintiller sur les lointains sommets
La neige virginale et qui ne fond jamais,

1. Autre variante
Après de telles nuits notre jour est obscur.

transparents tombait un jour bleuâtre,
 e reflet d'une lampe d'albâtre,
 x objets cette placidité
 du marbre imprime à la beauté.
 ayons baignaient les tours vermeilles,
 rité s'emplissait de merveilles.
 oués épelaient leur chanson
 rs luisants cachés sous le gazon.
 , Fatime ou Zoraïde,
 l'Espagne.

le jais dans le satin scintille,
 ourdonne encor la séguedille,
 un coin, nonchalamment ouverts,
 sique et chamarrés de vers;
 nt fouillis, amour du coloriste,
 Don Juan a laissé choir sa liste
 e plus, recueillis dans un bal,
 'orgie au temps du carnaval!

côté notre ciel est obscur!
 fleurs d'or, s'entr'ouvraient dans l'azur;
 e nuit c'était un jour bleuâtre
 e forme une pâleur d'albâtre.

L : Du haut en bas. — Th. des VARIÉ-
a Fontaine. — VAUDEVILLE : La journée
 — GYMNASSE : Le château de la Roche
 aris la nuit. — GAITÉ : Emery le négoc-
 E-MARTIN : Les Marocains. *La Presse*,

Voyage en Espagne. XI. Deuxième
ix-Mondes, 15 juillet 1842. Ce morceau,

qui porte à la table du volume de la *Revue* que cette livraison, les sous-titres de : *L'Alhambra*, *le l'Albaycin*, *la vie à Grenade*; *ascension au Mulhacen* ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'article intitulé *à Grenade* paru dans la *Revue de Paris* du 17 octobre 1842 forma ainsi, en 1843, le chapitre onze de *Tra*. Un fragment en avait été reproduit dans le *Com* 10 août 1842 sous le titre de : *Une description l'Alhambra*. En 1845 ce chapitre reçut un titre nous avons donné déjà les parties se rapportant au mo dans la *Revue de Paris* (voir le 532 ^{bis}). Voici celles qui rapportent à l'article qui nous occupe :

..... Grenade. L'Alameda. L'Alhambra. Le l'Albaycin. La vie à Grenade. Les Gitanos. La Santo Domingo. Ascension au Mulhacen. Pour deux articles, Théophile Gautier supprima le premier graphe de Grenade et modifia le second; voici ceux qui doivent se lire après le paragraphe soixante-actuel du chapitre onze du *Voyage en Espagne* :

L'étranger qui désire prolonger son séjour ville espagnole ne doit pas rester dans les ha où il sera écorché, livré aux bêtes, et traité Maure. Il faut qu'il se loge dans une *Casa de* c'est-à-dire dans une maison particulière où l' des pensionnaires au mois et à l'année; il sera mieux en dépensant beaucoup moins.

Notre domestique de place se mit aussitôt car nous étions fort mal à la *Fonda del comm* dispute à la *Cruz de Malta* l'honneur d'être le hôtel de Grenade et justifie très peu sa prétention tenue à la française. Ce domestique était fran nommait Louis, de Faremoutiers-en-Brie, etc

Il y a aussi dans la *Revue des Deux-Mondes* une relative au moyen d'introduction employé par l' *tertulias* de Grenade; dans la *Revue* il l'indique ai

es lettres de recommandation et à quelques
journal au bas desquels on avait lu ma
ous fûmes bientôt très répandus dans Gre-

ges plus loin il dit que : « L'Espagne en est
ans le pire sens du mot, aux idées libérales
les et antireligieuses, c'est-à-dire hostile à
et à toute poésie. » Comme on peut le voir,
lifié cette phrase dans son livre ; il a aussi
note : « *Jambon*, appellation ironique de la
se rapportait au passage où il dit que chacun
« Gratter le jambon, sous la muraille de sa
tranquillité d'esprit. » Enfin le cent qua-
paragraphe actuel de ce chapitre, où il est
chaleur qui cause les révolutions bien plus
ances politiques, se terminait d'abord par
dite que nous relevons sur l'autographe de

haleur des trois journées, et non aux
e Charles X, qu'il faut attribuer la révo-
t.

Th. des VANITÉES : *La pipe cassée*. — GAIÉ :
La Presse, 26 juillet 1842.

LITTÉRAIRES : Eugène Sue. (Fin de l'article.)
lles, juillet 1842. Ainsi que nous l'avons dit
travail, cette étude sur Eugène Sue, insérée
s familles de juin et de juillet 1842, avait
Chronique de Paris en 1836 ; Théophile Gau-
hangements dont nous avons déjà parlé, y
sée une fin inédite qui a été réimprimée en
es parties de son travail dans le volume :
re, *d'art et de critique*.

FRANÇAIS : *Le dernier marquis*. — Th. des
ival ; *Harlequin*. — GYMNASÉ : *Reprises* ;
— *Nouvelles*. *La Presse*, 14 août 1842.

572^{bis}. **Malaga ; le cirque et le théâtre. (Voyage gne. XII).** *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1842. Relevons qu'une variante dans la *Revue* ; c'est l'auteur dit qu'il ne fera pas une nouvelle description du combat de taureaux, ayant eu déjà l'occasion d'en faire à Madrid ; dans la première version, au lieu de cette phrase on lit ceci : « On en a tant de descriptions, et fait par d'autres mains habiles, qu'il n'y a plus rien à dire sur ce sujet. »

Ce travail, dont un fragment fut immédiatement primé dans le *Compilateur* du 25 août 1842 sous le titre *Une course de taureaux à Malaga*, forma, en 1843, le douzième de *Tra los montes* et reçut, en 1845, le titre suivant : *Les voleurs et les cosarios de l'Andalousie. Malaga. Les étudiants en tournée. Une course de taureaux à Montès. Le théâtre*. Depuis cette édition de 1845, le second paragraphe, relative aux *Galeras* : « charres dures, » a disparu.

*573. **LE BOULEVARD DU TEMPLE. — LES FOLIES-VALETTES. — LES FUNAMBULES. — LAZARY : Camilla.** *Revue des Deux-Mondes*, 23 août 1842. Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, on porte par erreur la date du 18 août.

574. **Poésie : In Deserto.** *Revue de Paris*, 28 août 1842. Ces vers sont entrés pour la première fois en 1845 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'Espagne, et n'ont plus quittée depuis.

575. **Poésie : Sainte Casilda, sonnet.** *Revue de Paris*, 28 août 1842. Mêmes renseignements bibliographiques pour la pièce précédente.

576. **La mille et deuxième nuit.** *Le Musée des Beaux-Arts*, août 1842. Cette nouvelle, qui reparut immédiatement dans le *Compilateur* du 31 août 1842, entra pour la première fois dans les œuvres de son auteur, en 1832, dans le tome premier de *la Peau de tigre*. En 1863, elle fut placée dans les *Romans et contes* d'où elle n'est plus sortie. Les citations auxquelles Théophile Gautier fait allusion dans ce roman, pour traduire les paroles de Francesco, et qu'il appelle *les* *Galeras*, sont MM. Alfred Loubens et Eugène de Nuis.

peare aux Funambules. *Revue de Paris*, 4 septembre 1842. Cette fantaisie a été réimprimée d'abord dans le 25 septembre 1842, et a reparu ensuite de son auteur, en 1856, dans *l'Art moderne*, et les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

COMIQUE : Le Conseil des dix. — PALAIS-ROYAL : *ergne* ; *l'Omelette fantastique*. — GYMNASSE : *se*, 13 septembre 1842.

cisco Goya y Lucientes. *Le cabinet de l'amateur*, septembre 1842. Nous avons indiqué dans ce travail la première version de cet article. Cette version, très augmentée, a été insérée, en 1843, dans le 1^{er} volume du *Voyage en Espagne*, sauf le début qui, en 1842, et qui faisait commencer ainsi le paragraphe actuel de ce chapitre :

Goya y Lucientes peut être appelé à bon droit le peintre espagnol ; il clôt cette vigoureuse galerie d'artistes du seizième et du dix-septième siècle par un petit-fils encore reconnaissable de Vélasquez.

Il forme toute la fin du chapitre, à partir du 1^{er} octobre 1838, tandis que le fragment repris à la fin du 1^{er} volume, qui y est intercalé, n'en forme que le 1^{er} quart, de quarante à quarante-sept inclus. Cet article a été réimprimé, conforme à la version du *Voyage en Espagne*, dans *l'Artiste* du 22 juin 1843, sous le titre de : *l'Artiste* ; *Goya*.

SAINT-MARTIN : Mathilde. — ODÉON : *L'Héritage de Falstaff de Shakespeare*, par MM. Vacquerie et Paul Meurice. *La Presse*, 5 octobre 1842.

du Falstaff, d'après Shakespeare, par MM. Vacquerie et Paul Meurice. *Le Compilateur*, 1842. Ce prologue qui, fut récité le 2 octobre 1842, au théâtre de l'Odéon, par Louis Monrose, n'a été réimprimé de son auteur qu'en 1853, dans le *Théâtre*.

de poche; depuis, il a fait partie des différentes éditions du volume des *Poésies nouvelles*, et il se trouve aujourd'hui initialement placé dans celui du *Théâtre*. Il y a quelques variantes entre la version du *Compilateur* et celle du *Théâtre*; nous ne citerons que celle-ci, du trente-sixième vers.

Ma raison marche droit si mon pied n'est pas sûr.

Ce prologue a encore été réimprimé en 1864, en *Falstaff*, dans le volume du *Théâtre* de Paul Meurice; *Falstaff* conforme à la représentation à l'Odéon, n'a jamais été publié.

* 581. THÉÂTRE-ITALIEN. — OPÉRA-COMIQUE : *Le roi de Rome*. — GAITÉ. *La Presse*, 19 octobre 1842.

* 582. OPÉRA-COMIQUE : *Représentation au bénéfice de madame Dorval*. — TH. des VARIÉTÉS : *Fargeau le fils*. — GYMNASÉ : *Le docteur Robin*. — AMBIGU. *La comédie*. — 25 octobre 1842.

583. *Le maître de chausson. Les Français peints par eux-mêmes*; livraison 356, mise en vente le samedi 10 octobre 1842. Cette monographie, qui a reparu dans les éditions de l'ouvrage, n'a été réunie aux œuvres de Théophile Gautier qu'en 1865, dans l'édition in-4° *Peau de Tigre*.

583^{re}. *Andalousie, Cordoue, Séville. (Voyage en Espagne, XIII et XIV.) Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1842. Ce morceau contient deux variantes; l'une qui supprime l'avant-dernier paragraphe et servait à motiver un vers de vers dont nous parlerons au numéro suivant; la

.... Bizarre et terrible peinture qui me produisit la plus forte impression et m'inspira les vers suivants.

L'autre, de la fin du paragraphe final :

Je ne sais pas si ces douleurs étaient sincères, mais je n'aurais jamais cru que des poitrines humaines pussent contenir de pareils sanglots.

aragraphes dont il s'agit ici sont aujourd'hui
ers du chapitre quatorze du *Voyage en Espagne*.
, pour la première édition de *Tra-los-montes*,
fut coupé en deux, et divisé en chapitres dif-
45, ces deux chapitres reçurent les titres que
ème : *Ecija. Cordoue. L'archange Raphaël. La*
quatorzième : *Séville. La Cristina. La Torre*
. La Cathédrale. La Giralda. El Polbo Sevillano.
Don Juan de Marana.

dition de 1845 et dans toutes les suivantes, le
titre treize est changé; voici la version primi-
ue des *Deux-Mondes* et de *Tra-los-montes* :

s essayé des mules ; pour terminer notre
e moyens de transports péninsulaires, il
tâter un peu de la *galera*. Il en partait
pour Cordoue. Déjà chargée d'une famille
us la complétions et au delà. Une petite
cet aimable véhicule ne sera pas déplacée
us, etc.

tableaux de Valdès Léal ; fin). *Revue des*
er novembre 1842. Ces vers, insérés ici dans
réophile Gautier sur *Cordoue et Séville*, ter-
ment la pièce dont nous avons parlé au
aujourd'hui les soixante derniers vers de
nt reliés au début de la pièce par quatorze
t nous parlerons à leur date (voir n° 764 bis).

: **Henri VIII ; le Bourgeois grand seigneur ;**
. — OPÉRA-COMIQUE : **Le Kiosque.** *La Presse*,
2.

: **Le Vaisseau Fantôme.** — ODÉON : **Une**
se. — GYMNASÉ : **Le bonheur d'être fou.**
tan il **Mammone**; rentrée de **M.** et de
10. *La Presse*, 16 novembre 1842.

: **Venceslas.** — ITALIENS : **Linda di Cha-**
s-ROYAL : Les ressources de Jonathas. *La*
bre 1842.

* 587. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Le fils de Cromwell*. — T. VARIÉTÉS : *Halifax*; *Ma Maîtresse et ma femme*. *La Liberté* du 6 décembre 1842.

588. *A des amis qui portaient*, sonnet. *La Sylphide* du 11 décembre 1842. Ces vers ont été réunis pour la première fois aux œuvres de Théophile Gautier en 1845 dans son *Poésies complètes*; mais, par une erreur bizarre, ils y ont été placés parmi les pièces de son volume de *Poésies* parues en 1830, et forment, sans titre, le numéro dix-sept de la collection des *Fantaisies*. Dans l'édition de 1875-1876, ce sonnet a son titre et sa place réelle dans l'œuvre poétique de l'auteur, mais on a oublié d'indiquer à la table, ainsi qu'il avait été fait pour toutes les autres pièces de la même collection, le numéro qu'il a porté en 1845 dans les *Fantaisies*.

Ce sonnet a été réimprimé dans la *Revue nouvelle* de juin 1860 par son destinataire même M. Leroux (signé sous le pseudonyme de L. Rouxel), et la *Liberté* du 20 juillet 1860 l'a raconté comme suit, en le reproduisant, l'histoire de ce sonnet :

Ces jours-ci un certain nombre de membres du conseil municipal ont fait sur un des bateaux des *Hiron* un voyage de Paris à Rouen. Nul doute que chacun d'eux, avant son départ, la fameuse ode d'Horace nous montre l'inventeur des plaisirs nautiques d'une triple cuirasse, ce qui ne me semble pas une simple vareuse. Cette promenade de Paris à Rouen, bouchure de la Seine fut fort à la mode aux beaux temps du canotage parisien. *L'Élan de Boulogne* la fit, le premier, en 1833, avec Théophile Gautier pour passager. Ce fut même à cette occasion que le poète composa ce sonnet peu connu. *L'Élan* devait faire un second voyage et Gautier, retenu par un volume en retard chez son éditeur, écrivit à Leroux, capitaine du bâtiment, une lettre où ces mots qui précédaient sa signature, « Ton d

» étaient suivis de ce petit *post-scriptum* :
ge, tu trouveras un sonnet, si toutefois
sonnet vaille qu'on tourne la page. » Et
lisait :

ompagnons ; la brise ride l'onde, etc.

se trouve encore répété dans l'*Estafette*
32.

LYMPIQUE : **Eugène Beauharnais**. — ODÉON :
ar. — VAUDEVILLE : **L'Hôtel de Rambouillet ;**
graine de lin. — GYMNASSE : **La marquise**
OPÉRA : **Débuts de mesdemoiselles Éli-**
sine Marquet. *La Presse*, 20 décembre 1842.

1843

589^{Ms}. **El Barco de vapor (Voyage en Espagne)** *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1843. Ce mot termine le *Voyage en Espagne* (dont la publication on l'a vu, avait commencé dans la *Presse* du 27 novembre 1842), avait, par conséquent, duré plus de deux ans et subi qu'une très légère adjonction en entrant l'année, dans *Tra-los-montes* ; l'auteur y ajouta le mot *grappe* relatif à son habit resté raide et imprégné de sel. Ce morceau porte à la table du volume qui contient cette livraison, les sous-titres de : *Gibraltar, Valence, Alicante*.

Il faut remarquer aussi que, lors de son départ pour l'Espagne, Théophile Gautier n'avait visité que la Catalogne, mais lorsqu'il écrivit ce dernier chapitre il avait visité le sud (mars 1842), et c'est ce qui explique la façon dont il parle de l'Angleterre et des Anglais.

En 1843, ce chapitre prit le titre suivant : *Ca la barca de vapor. Les Rateros. Jérès. Courses de chevaux. Les embolados. Le bateau à vapeur. Gibraltar. Carthagène. La Lonja de Seda. Le couvent de la Merced. Les vestiges de Barcelone. Retour*.

Tra-los-montes fut mis en vente en février 1843, avec une dédicace datée dont nous avons déjà parlé. L'édition de 1843, sous le titre de *Voyage en Espagne*, parut en juillet 1843, elle a été réimprimée très souvent depuis. La réimpression de 1869 contient pour la première fois une table, primitif de l'ouvrage : *Tra-los-montes*, placé entre pages 589 et 590 en sous-titre. Enfin, en 1873, il a paru, pour la

tion grand in-octavo, illustrée, de ce livre. de l'édition in-12 portent le sous-titre ographié ainsi : *Tras-los-montes*.

La main gauche et la main droite. — quale. — PALAIS-ROYAL : La Villa Dufloy. serpent l'Heureux ; Derrière l'alcôve. 1843.

FRANÇAIS : Retraite de Monrose. — Carlotta Grisi. — GAITÉ : Mademoiselle MBIGU : Madeleine. La Presse, 16 jan-

Opéra, 22 janvier 1843. Ces vers sont nière fois dans les œuvres de Théophile is ses *Poésies complètes*, dont ils ont tou- puis. Ils ont été reproduits en fac-similé *Catalogue de la vente d'autographes de éries V et VI*), et dans le supplément du 884.

FRANÇAIS : Mademoiselle Rachel dans OMIQUE : La part du diable. — GYMNASÉ : is-Robert. La Presse, 23 janvier 1843.

vue de Paris, 29 janvier 1843. Ces vers la première fois dans les œuvres de n 1843, dans ses *Poésies complètes*, série n est enlevé. Ils ont fait partie ensuite de e cet ouvrage, et, à partir de 1875-1876, di.

FR-MARTIN : Les mille et une nuits. — se ; Un mari s'il vous plaît. — GYMNASÉ : ne. La Presse, 31 janvier 1843.

QUE : Les deux bergères. — PALAIS- ents d'une canne et d'un parapluie. — La chasse du roi. La Presse, 8 fé-

octurne. Les Guépès, d'Alphonse Karr ; tier 1843. Cette fantaisie, réimprimée

d'abord dans le *Compilateur* du 10 mars 1843, a été pour la première fois réunie aux œuvres de son auteur, dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre*; elle a paru ensuite, en 1873, dans les contes qui terminent l'édition de *Jeunes France*, publiée cette année-là.

*598. (Le début, sans titre). — ODÉON : **Delphin** des VARIÉTÉS : **L'enlèvement de Déjanire**. — PALAIS-ROYAL : **Les deux ânes**. *La Presse*, 14 février 1843. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, le début de cet article est fondue dans celui du 2 février.

*599. Th. des VARIÉTÉS : **Les deux hommes nés**. — VAUDEVILLE : **Foliquet**. — OPÉRA-COMIQUE : **Déjà**. — M. Renaud. — AMBIGU : **Redgauntlet**. — ODÉON : **Borgia**. — PALAIS-ROYAL : **La rue de la lune**. *La Presse*, 21 février 1843. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, ne porte aucune date, mais immédiatement les quelques lignes de celui du 14 février.

*600. ITALIENS : **Bénéfice de mademoiselle G...**. — ODÉON : **Le capitaine Paroles**. — Th. des VARIÉTÉS : **Nuit de Mardi-Gras**. — VAUDEVILLE : **Foliquet, comédien et ses dames**. *La Presse*, 1^{er} mars 1843. Dans ce feuillet, Th. Gautier cite railleusement les quatre vers qu'il attribue à Ponsard et dont nous le soupçonnons d'être lui-même l'auteur :

La douleur nous abat, mais elle purifie;
C'est pour nous faire dieu qu'elle nous crucifie.
Les tourments épuisés, le soupir exhalé,
Il reste un demi-dieu, l'homme s'en est allé !

Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique*, sont intervertis et datés du 20 mars.

601. (Le début, sans titre). — GYMNASÉ : **Bertram**. — VAUDEVILLE : **La chanson de l'aveugle**. — PALAIS-ROYAL : **Les soupers de carnaval**. — AMBIGU : **Début de madame Guyon**. *La Presse*, 8 mars 1843. Les vers attribués à Ponsard, que nous venons de citer, y sont réimprimés, mais

s authentiques; voici cette variante, qui n'est aussi apocryphe que la première version :

pe fort, mais elle vivifie ;
 faire dieu qu'elle nous crucifie.
 est saignante et le fiel avalé,
 le Dieu ! L'homme s'en est allé !

FRANÇAIS : **Les Burgraves**. *La Presse*, 13
 . Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, les
 font qu'un et portent seulement la date

RIÉTÉS : **Le mariage au tambour**. — VAU-
 velle **Psyché**. — ODÉON : **Le Succès**; le
 é par Bocage; Gaiffer. — (Concert d'Er-
 tta Grisi). *La Presse*, 21 mars 1843.

Charles VI. *La Presse*, 30 mars 1843.

YAL et Th. des VARIÉTÉS : **Les Hures et les**
 ODÉON : **Le Corréridor de Pampelune**. —
 éché de jeunesse. — GALTÉ : **La statue de**
 AMBIGU : **Une nuit de Venise**. *La Presse*,

Les enfants trouvés. — VAUDEVILLE :
 I. — FOLIES-DRAMATIQUES : **Pauvre Jeanne**.
 : **Diavoletta**. — (Concerts). *La Presse*,

VARIÉTÉS : **Les Caravanes de Mayeux**. —
 mance. — ODÉON : **Les Prétendants**. —
 s père. *La Presse*, 19 avril 1843. On trouve
 ie version en prose de la *Rondalla* que
 a plus tard mise en vers dans *Militona*.

méthée du musée de Madrid, sonnet. *Les*
 30 avril 1843. Ce sonnet a fait pour la pre-
 es œuvres de Théophile Gautier, en 1845,
complètes, série d'*España* ; il n'en est plus

sorti depuis. Voici une variante inédite de ces vers, en strophes et non pas en sonnet :

Le géant est couché sur les croix du Caucase,
Foudroyé, non vaincu, l'œil tourné vers les cieux.
En agitant ses fers il blasphème les dieux
Et raille Jupiter dont la foudre l'écrase.

Mais, malgré le vautour, s'accoudant à la base
Du rocher où se tord l'illustre audacieux,
Les nymphes de la mer, des larmes dans les yeux,
Viennent furtivement échanger quelque phrase.

Et toi, dur Ribeira, peintre au pinceau de fer,
Tu plonges le Titan dans une nuit profonde;
Sans mettre au bas du roc les filles de la mer,
Tu l'étends, comme on fait d'une charogne immonde.

* 609. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Judith. — ODÉON : Lucrèce.
La Presse, 2 mai 1843.

610. OPÉRA : Représentation au bénéfice de madame Damoreau. — OPÉRA-COMIQUE : Le Puits d'amour. — GYMNASSE : Les deux Favorites; Jacquart. — GAITÉ : Marguerite Fortier. *La Presse*, 6 mai 1843.

611. OPÉRA-COMIQUE : Angélique et Médor. — VAUDEVILLE : Brutus. — Th. des VARIÉTÉS : J'ai du bon tabac. — AMBIGU : Reprise de Lazare le Pâtre. *La Presse*, 12 mai 1843.

612. Poésie : I. A une jeune Italienne. *Revue de Paris*, 21 mai 1843. Ces vers, écrits pour Carlotta Grisi, ont été réunis pour la première fois aux œuvres de Théophile Gautier en 1845, dans ses *Poésies complètes*; ils ne les ont plus quittées depuis.

613. Poésie : II. Madrid. *Revue de Paris*, 21 mai 1843. Ces vers sont entrés sans titre en 1845 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*; ils portent pour titre : A Madrid, dans l'édition de 1875-1876.

II. Le Cid et le Juif ; romance imitée de de Paris, 21 mai 1843. Ces vers sont aussi pour la première fois en 1843 dans les *Poésies complètes* de Gautier, série d'*España*, qu'ils n'ont plus

INT-MARTIN : **Mademoiselle de la Vallière**. — ODÉON : **Les cuisines parisiennes**. — ODÉON : **énice ; la famille Renneville**. — AMBIGU : *La Presse*, 24 mai 1843.

L'incendio di Babilonia. — ODÉON : **Made-**
GALTÉ : **La perle de Morlaix**. *La Presse*,

: **Lucrèce à Poitiers**. — Th. des VARIÉTÉS : **le métier**. — GALTÉ : **Les deux Malifieri**. 1843.

t, sans titre). — OPÉRA-COMIQUE. — VAUDE-
du marquis de Quinze-Sous ; **Loisa**. —
ore ardente. — ODÉON : **La subvention**. 1843.

t, sans titre). — Th. des VARIÉTÉS : **La**
garde. — ODÉON : **Hamlet et M. Ballande**.
CHAMPS-ÉLYSÉES : **La bataille d'Eylau**. *La*
43. Le fragment conservé de cet article
l'art dramatique ne porte pas de date et
nt celui du 20 juin.

Reprise d'Œdipe à Colonne. — PALAIS-
n famille. — GYMNASÉ : **Les deux sœurs**.
és : **Les contrebandiers de la Sierra**.
5 juillet 1843.

x mille francs de récompense. — VAU-
tes misères de la vie humaine. — (Le
2, 40 juillet 1843. Réimprimée immédiate-
sager du 11 juillet 1843, la partie de ce
is avons intitulée *le Hachich*, a paru, sous
ns le tome II de *L'Orient*, par Th. Gautier.

ballet fantastique en deux actes ; par

MM. Théophile Gautier et Coralli, musique de **M. Burgmüller**. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de musique le lundi 17 juillet 1843. In-8° d'une feuille ; 15 pages. Imprimerie de *madame veuve Dondey-Dupré*, à Paris. A Paris, chez *madame veuve Jonas*, à l'Opéra. Prix, 1 franc.

Ce ballet, que nous trouvons inscrit sous le numéro 3390 de la *Bibliographie de la France* du 22 juillet 1843, a eu plusieurs réimpressions dont l'une a porté par erreur la date de première représentation suivante : 22 février 1843. C'est un de ces exemplaires défectueux qui a servi de texte en 1872 pour réimprimer la pièce dans le *Théâtre* de Théophile Gautier ; en 1877, dans la seconde édition de ce livre, cette erreur a été corrigée. Le sujet de *la Péri* est tiré de la nouvelle de l'auteur : *La Mille et deuxième nuit* (voir n° 576).

* 623. **A mon ami Gérard de Nerval, au Caire**. *La Presse*, 25 juillet 1843. Cet article, qui n'est autre que le compte rendu du ballet précédent, a reparu non seulement dans l'*Histoire de l'art dramatique*, mais encore dans la seconde édition du *Théâtre* de Théophile Gautier, servant de commentaire à la pièce. Il s'y trouve quelques vers dont nous parlerons au numéro suivant. De plus, un fragment de cet article, relatif à la patrie idéale de chacun comparée à la patrie réelle, a été réimprimé dans le *Mousquetaire* du 12 février 1854, et, sous le titre de : *Page d'album*, dans la *Gazette de Paris* du 14 février 1858. M. Philibert Audebrand, dans son *Courrier de Paris* de l'*Illustration* du 2 novembre 1872 (courrier consacré tout entier à Théophile Gautier), y parle d'une lettre du poète adressée à Gérard de Nerval, et il en cite des extraits sans indiquer son origine. Or, c'est toujours de cet article de *la Presse* qu'il s'agit.

624. **(La Péri)**. *La Presse*, 25 juillet 1843. Ces vers, parus sans titre, et réimprimés pour la première fois à part dans la *Petite Revue*, du 14 avril 1866, sous le titre ci-dessus, n'ont été réunis, sous ce même titre, aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier, que dans l'édition de 1875-1876. Ce sont les deux premières strophes d'un poème qu'il ne continua pas, sur le sujet du ballet qui porte le même titre.

SAINT-MARTIN : Lénore. — GYMNASÉ : FRAN-
DEVILLE : Madame Barbe-Bleue. — Th. des
Chasse aux belles filles. La Presse, 26 juil-
lement de cet article, conservé dans l'Histoire
tique, est interverti et porte la date inexacte

U : En Sibérie ! La Presse, 8 août 1843.

VARIÉTÉS : Les nouvelles à la main. — Vau-
comme compromise ; Quand l'amour s'en va !
AL : La salle d'armes ; l'Ogresse. — AMBIGU :
frage de la Méduse. La Presse, 15 août 1843.

Illustré : treize lithographies, par M. Eugène
GYMNASE : Le baiser par la fenêtre. — GAITÉ :
ité. La Presse, 22 août 1843.

S : Pigeon vole. — OPÉRA : Reprise des Mar-
mademoiselle Fjelsted. — Th. des VARIÉTÉS :
retagne. La Presse, 30 août 1843.

machie. Le Musée des familles, août 1843. Cet
dans le Musée de dessins par Théophile Gau-
., reparut pour la première fois en 1852
isième de La Peau de Tigre. Il a fait ensuite
de l'édition in-12 de cet ouvrage. Il y a
es entre la version du Musée et les sui-
journal était accompagnée du fac-similé du
le course de taureaux à Grenade et de sa
i les mots qui concernent ce programme ;
is partout ailleurs que dans le Musée et se
lu paragraphe qui indique l'emplacement
rid à gauche de la porte d'Alcala : « Nous
page en regard, un fac-similé de l'affiche
renade ; le fac-similé est de la même gran-
al. » Dans le paragraphe suivant, au lieu
us convient, » se trouvait cette phrase : « Il
ut à un journal d'illustrations, qui peut
à la parole et mettre un croquis sous
n, etc. » Enfin, un peu plus loin, Théophile
lant du recueil de dessins de Goya : « Toro-

si siffler ? Ton chien n'a pas perdu ta piste,
 tu n'es pas d'oiseaux, tu n'es pas machiniste ;
 la ville en vaut un autre aussi mauvais.
 Que sur nos fronts tomber la toile en paix ;
 l'effard, perdu dans ce pays d'Espagne,
 ne peut avoir au moins quelqu'un qui l'accompagne ;
 sans peur de duel, une claque aux acteurs,
 pour pardonner les fautes des auteurs.

Idille. Ces vers, extraits de la pièce précédente,
 chantés par l'un des personnages, sont entrés
 par adjonction de leur titre, dans les *Poésies com-*
phile Gautier, série d'*España*, et ne l'ont plus
 s. Ils ont été mis en musique par MM. J. Philipot,
 E. du Rocher ; sous le titre de : *Alza ! Ola ! ségui-*
le. Mélesville fils et A. Cœdès ; sous celui de :
 , par M. N. de Semenow ; sous celui d'*Alza !*
 r M. E. Durand ; sous celui d'*Alza ! Ola !* par
 n ; sous celui de : *La véritable Manola*, par
 ois, et sous celui de : *La Manola, séguidille*,

é : Paméla Giraud. — AMBIGU : Les Bohémiens
ODÉON : L'École des princes. — Th. des
OLÉMIQUE. La Presse, 2 octobre 1843. Le frag-
 rticle conservé dans l'*Histoire de l'art drama-*
 par erreur la date du 30 septembre.

ENS : Ouverture ; débuts. — THÉÂTRE-FRAN-
de mademoiselle Araldi. — ODÉON : Tôt ou
des prix de Rome). La Presse, 9 octobre 1843.

E-OLYMPIQUE : Don Quijote et Sancho Pança.
AL : Brellan de troupiers. — GYMNASÉ : Jean
RA-COMIQUE : Mina. La Presse, 17 octobre 1843.

es VARIÉTÉS : Jacquot. — GAITÉ : Lucio.
octobre 1843.

ENS : Belisario. — Th. des VARIÉTÉS : Le
refinette. — VAUDEVILLE : Madame Roland.

que nous allons recueillir ici. Voici d'abord les
nières strophes écrites avec un autre entre-
de rimes :

toi qui passes par ce cloître,
eux ou jeune, tu n'es pas sûr
voir une autre fois au mur
on ombre grandir ou décroître !

out joyeux, sans songer aux morts,
vas, et peut-être la dalle
e tu foules sous ta sandale
main pèsera sur ton corps !

vie est un plancher perfide
é sur un gouffre sans fond,
plein de trappes qui nous font
squement tomber } dans le vide !
~~s'entr'ouvrant choir~~

dans l'abîme sans parois
s, riche ou pauvre, esclave ou maître,
ut rouler, et disparaître
s pouvoir s'accrocher des doigts !

de ces strophes est encore écrite de ces deux

ie est un plancher perfide,
cher de théâtre, jeté
un gouffre : l'éternité.
ouvre !.... On tombe dans le vide !

ie est un plancher qui couvre
me de l'éternité ;
our, sous l'homme épouvanté,
trappe soudain s'entr'ouvre !

unéro même de décembre 1843 du *Cabinet de l'antiquaire*. Elle a encore été réimprimée, de *Sculptures d'une maison moderne*, dans l'*Artiste* 145.

ochades, paradoxes et fantaisies. IV (V), Pu-
VI), Têtes d'anges. VI (VII), Parenthèse.
Orthopédie. *La Presse*, 19 décembre 1843 (voir
659^{me}). C'est dans le chapitre intitulé : *Têtes*
se trouve la phrase célèbre de Théophile Gau-
nusique est le plus désagréable et le plus cher
ruits ; » il l'attribue ici à un géomètre, mais on
ignée en toutes lettres, dans l'*Autographe* du
e 1864 où elle est reproduite en fac-similé,
e entre parenthèses de ces mots aggravants :
de l'Opéra. »

ON : Le médecin de son honneur ; la Duchesse
aux. — GYMNASSE : Angélique. — PALAIS-ROYAL :
n de grisettes. — Th. des VARIÉTÉS : Paris
ète. *La Presse*, 26 décembre 1843.

tes cheveux d'or et de soie
 nds celui-ci, qui se reploie,
 Mince et doré;
 uprès de toi ce fil m'enchaîne,
 il rompu, sois-en certaine,
 Je resterai !

encore été mis en musique, sous le titre de :
fantaisie-poésie, par Th. Radoux ; sous celui
bine, par MM. J. Philipot et C. Gautier ; et
J'allais partir, par M. E. Pessard. (Voir aussi

RE-FRANÇAIS : Tibère. — ODÉON : Le laird de
 iré Chénier. — GYMNASSE : Le Cadet de fa-
 nges). *La Presse*, 1^{er} janvier 1844.

ir du More. *L'Artiste*, 7 janvier 1844. Ces
 our la première fois en volume, en 1843,
complètes de Théophile Gautier, série d'*Es-*
 nt plus quittée. Voici des variantes inédites
 d'abord celle des cinq derniers vers de la
 e du récit du *More* :

mon désir faisait la loi ;
 urs exhale-toi, mon âme !
 r pleurer comme une femme
 mpire, qu'avec ma lame
 pas su défendre en roi !

unte en six vers des huit derniers du mor-
 ait de la dernière strophe un couplet de
 le douze :

Grenade et ses merveilles !
 rès noirs, les tours vermeilles,
 caynes de l'Albycin.
 mes yeux, fondez en larmes !
 , sous l'acier de mes armes,
 profonds, gonflez mon sein !

de : *A Zurbaran*, et n'ont pas conservé leur nom. Les trouve encore cités, en 1862, dans le tome III de l'anthologie : *Les Poètes français*.

Monument de Molière. — PALAIS-ROYAL : *Les Femmes de bien*. — VAUDEVILLE : *Paris bloqué*. — Th. des Variétés : *Le farjolaine*. — ODÉON : *Le Pseudonyme*. La Presse, 12 février 1844.

PRE-FRANÇAIS : Un ménage parisien. — (Adieux, ouche.) *La Presse*, 29 janvier 1844. Le fragment et article dans *l'Histoire de l'art dramatique*, mentionnent la date du 5 février 1844.

hades, paradoxes et fantaisies. VIII (IX), aux Bécotiens. IX (X), Spleen, enterrement, Réflexions profondes. XI (XII), Venise à Paris. *La Presse*, 31 janvier 1844. (Voir n° 647 et 648.)

Karel Dujardin. — PALAIS-ROYAL : *La Bonheur*. — VAUDEVILLE : *Les Variétés*. — (Cert de Berlioz). *La Presse*, 5 février 1844.

terza-rima. *Revue de Paris*, 11 février 1844. Entrés sans leur sous-titre, en 1845, dans la collection des *Poésies complètes*, et ils ne l'ont plus. L'avant-dernier vers de la pièce est écrit ainsi :

Les éventrés l'ange effaré descend.

Le vieux Consul. — OPÉRA-COMIQUE : *Capitaine Corcoran*. — (Hernani). *La Presse*, 12 février 1844.

SAINT-MARTIN : Les Mystères de Paris. — (Nouveau Rodolphe). — Th. des Variétés : *Le voyage* ; *Les Comédiens ambulants*. — (Mélodrame), 19 février 1844.

Lady Henriette. — GYMNASSE : *La tante*. — VAUDEVILLE : *La Bohémienne de Paris*. — ODÉON : *Revue*. — (Concerts). *La Presse*, 26 février 1844. Ces vers :

sont entrés en 1845 dans la série d'*España des Poésies complètes* qu'ils n'ont plus quittée depuis. Ils sont datés ainsi dans *l'Artiste* : « Sur le Guadalquivir, à bord du bateau à vapeur. »

666. THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Reprise de Judith*. — ITALIENS : *Corrado d'Altamura*. — PALAIS-ROYAL : *Carlo et Carlin*. — VAUDEVILLE : *Pierre le Millionnaire*. *La Presse*, 4 mars 1844.

* 667. AMBIGU : *Les Amants de Murcie*. — Th. des VARIÉTÉS : *Reprise de la Fille de l'avare*. — (Assaut de M. Gâte-chair.) *La Presse*, 11 mars 1844. Le fragment de cet article sur *les Amants de Murcie* porte par erreur dans *l'Histoire de l'art dramatique* la date du 25 mars, et suit l'article sur la reprise de *la Fille de l'Avare* qu'il devrait précéder.

* 668. ITALIENS : *Les Puritains*. — ODÉON : *La comtesse d'Altenberg*. — Th. des VARIÉTÉS : *Trim*. — VAUDEVILLE : *Le voyage impossible*. *La Presse*, 18 mars 1844. Le fragment sur *Trim* conservé dans *l'Histoire de l'art dramatique*, y porte par erreur la date du 25 mars, mise faussement en tête de l'article sur *les Amants de Murcie*, que celui-ci suit sans aucune séparation ni désignation.

* 669. Th. des VARIÉTÉS : *Les trois polkas*. — ODÉON : *La Champmeslé*. *La Presse*, 25 mars 1844. L'*Événement* du 21 octobre 1879 a cité sans aucune indication de date ni d'origine un très court fragment de cet article.

670. Salon de 1844. I. (Introduction.) — II. (Chassériau ; Ziégler). — III. (Couture ; E. Devéria ; L. Boulanger ; Champmartin ; Gigoux ; etc.) — IV. (Lehmann ; Winterhalter ; J.-B. Guignet ; Ad. Guignet ; etc.) — V. (Muller ; Appert ; Baron ; Français ; etc.) *La Presse*, 26, 27, 28, 29 et 30 mars 1844.

* 671. OPÉRA : *Le Lazzarone*. — OPÉRA-COMIQUE : *La Sirène*. *La Presse*, 1^{er} avril 1844.

671^{bis}. Salon de 1844. — VI. (Marilhat ; Chacaton ; Dauzats ; etc.) — VII^{me} et dernier. (Sculpture : Bonassieux ; Jouffroy ; Maindron ; etc.) *La Presse*, 2 et 3 avril 1844.

* 672. ODÉON : *Jane Grey*. — GYMNASÉ : *L'Oncle à suc-*

a Ire. — Th. des Variétés : Une séparation.
 : La Peau du lion. *La Presse*, 8-9 avril 1844.

la tempête, prière. *L'Artiste*, 14 avril 1844.
 t partie, en 1845, de la série d'*España*, dans
 lètes de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus

Leur sous-titre n'y a pas été conservé. Ils
 si en 1873 dans l'*Anthologie des poètes fran-*
 ez Lemerre, et ont été mis en musique, sous
 endant l'orage, marine, par MM. Maillot et

Le soleil et la lune. *Revue de Paris*, 14 avril
 sont entrés pour la première fois, en 1845,
 s de Théophile Gautier ; ils ont fait partie,
 : la Lune, de la série d'*España*, de ses *Poésies*
 n'ont plus quittée depuis. En 1876, ils ont
 : la Lune et le soleil.

tant le dernier que Théophile Gautier ait
Revue de Paris, citons ici de lui une curieuse
 maire, rédacteur en chef de cette Revue,
 qui ne porte aucune date :

er Baron Bonnaire, membre des classes
 e la société, directeur de la *Revue de Paris*,
 , ami de Buloz (surnommé le farouche),
 en gentil si de votre pied vagabond vous
 di vers les deux heures, dans mon établis-
 s et politique, pour y voir une jeune
 qui je découvre des probabilités d'*Iphi-*
 e.

ible vous aurez l'air d'un homme respec-
 e par hasard. Vous me donneriez ensuite
 le physique de la tragédienne en herbe,
 rve de montrer plus tard à don Buloz des

rateur du Théâtre-Français.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Catherine II. — PALAIS-ROYAL :
re. — (Mélanges). *La Presse*, 27-28 mai 1844. Le
servé de cet article dans *l'Histoire de l'art dra-*
nervé et porte inexactement la date du

rger. Le *Musée des familles*, mai 1844. Cette
rut presque immédiatement dans le *Compila-*
1844; puis elle a fait partie en 1852 et en
éditions de la *Peau de Tigre*.

beautés de l'Opéra. (Première livraison): la
livraison fut mise en vente le 1^{er} juin 1844, et
ée, de même que celle consacrée aux *Hugue-*
que lors de la mise en vente du volume com-
ue la table du livre désigna les auteurs de tous
uns l'ouvrage, *Giselle* est la troisième notice
rtiste, du 23 juin 1844, a inséré un fragment
us le titre d'*Histoire de Giselle*. Cette publica-
le 1^{er} de chaque mois, eut pour autres au-
Charles et Jules Janin. Le rarissime pros-
age, prospectus anonyme mais écrit aussi
l'autier, a reparu précédant sa part de colla-
Beautés de l'Opéra, dans le volume de ses
n 1883 sous le titre de : *Souvenirs de théâtre*,
ue.

Reprise de la Sylphide. — Th. des Varié-
lier de Grignon. — Ambigu : Jeanne. La
14. Le fragment conservé de cet article dans
dramatique, porte inexactement la date du
le l'article du 10 juin.

Le Dieu et la Bayadère. — THÉÂTRE-FRAN-
la campagne. — (Mélanges). *La Presse*,

: Sara Walter ; l'Échappé des Petites-
les Variétés : Nicaise à Paris. — (Exposi-
ment-Meurice.) *La Presse*, 17 juin 1844. Un
article a reparu en 1855 dans une brochure
s, intitulée : *Froment-Meurice*.

a plus quittés depuis. Il fut annoncé aussi en
us le titre de *Scarron*, dans la *Bibliothèque*
publiée par Michel Lévy frères vers 1854 ;
vre n'a jamais paru.

ches jaunes. *L'Artiste*, 21 juillet 1844. Ces
s, en 1845, dans les *Poésies complètes* de leur
n'ont plus quittées depuis. Il y a des va-
première version ; les voici, à partir du der-
deuxième strophe :

.
l'ombre m'ensevelit.

unt des taches livides
ent mon corps, que n'a pas
de ses dents avides
npire aux blancs appas.

ait les meurtrissures
r l'ivoire d'un cou
ne avec ses morsures
ant, de désir fou !

it croire un conte sombre
orts aimés autrefois
it, appuyant dans l'ombre
aisers mornes et froids.

ennent dans nos couches,
ger entre les draps,
quent avec leurs bouches
site, sur nos bras.

OMIQUE : *Les Quatre Fils Aymon*. — PALAIS-
sur. — GYMNASE : *Reprise de Marie Mignot*.
és : *Les Bédouines de Paris*. *La Presse*,

étés : *La Fée du logis*. — *La Presse*, 2 sep-

à la poésie, sonnet). *La Presse*, 2 septembre
t, imprimé sans titre dans *la Presse*, a pris
s indiquons, en entrant, en 1845, dans les
es de Théophile Gautier, pour terminer cet
a plus quitté depuis. Il a été réimprimé auss
u 29 juin 1845, sous le seul titre de *Sonnet*.

: *Othello*. — (Illustrations de Chassériau
le Shakspeare). *La Presse*, 9 septembre 1844.

FRANÇAIS : *L'Héritière*. — Th. des Variétés :
ompre. — GYMNASSE : *Débuts d'Achard*. —
urlette. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Calypso*.
ptembre 1844.

DOMIQUE : *La Sainte-Cécile*. — VAUDEVILLE :
l. — GYMNASSE : *Les Trois Péchés du Diable*.
. *La Presse*, 24 septembre 1844.

réouverture ; *Antigone, La Ciguë*. — PALAIS-
— Th. des Variétés : *Les Enfants de troupe*.
ne Parisienne. — (ITALIENS). *La Presse*,
44.

Candaule. *La Presse*, 1, 2, 3, 4 et 5 octobre 1844.
en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile
a plus quittées depuis. M. Michel Carré a
elle le sujet d'un opéra en deux actes, mis
l. Eugène Diaz, qui n'obtint qu'un médiocre
-Lyrique, le 6 juin 1865. Le livret du *Roi*
été imprimé.

curieuse lettre inédite de Victor Hugo à
, écrite à propos du *Roi Candaule*. Elle
sement communiquée par M. P. Lalanne,
isons ici nos plus vifs remerciements.

4 octobre (1844).

grand poète et un charmant esprit.
je lis votre *Roi Candaule* avec bonheur.

Le Fau de tigre, en 1865, et dans celle des *Jeunes* 3, série des *Contes humoristiques* qui terminent la première livraison du *Diable à Paris* a paru le 15, et, dans l'annonce de cette publication que la *Revue* publie, se trouve l'indication des articles que Théophile Gautier devait y écrire : *Paris futur*, *Les Nuits d'un Peintre* et *Aurea mediocritas*. Le *Conte* a été publié beaucoup plus tard dans *le Pays*. Le *Conte* est venu le conte qui nous occupe et le troisième de la série. C'est dans ces *Feuillets d'Album* qu'il a écrit l'un traité *De ars Natandi*, qu'on a cru soustraire d'un ouvrage de Théophile Gautier lui-

NS : I Puritani. — ODÉON : Le Béarnais ; le Conte. — VAUDEVILLE : Un mauvais ménage. La Presse, 15 novembre 1844.

Beautés de l'Opéra ; (sixième livraison) : la sixième livraison, signée, est aussi la sixième notice que la *Revue* a paru le 1^{er} novembre 1844. C'est la dernière que Théophile Gautier ait écrite pour cet ouvrage. Elle est ée en outre en 1883 dans son volume intitulé : *Le Théâtre, d'art et de critique*.

ation de l'église Saint-Vincent-de-Paul. La Presse, 15 novembre 1844.

: Concert spirituel. — ODÉON : Les Nuées. — VAUDEVILLE : Orphelines d'Anvers. La Presse, 4 novembre 1844.

RE-FRANÇAIS : Le Tisserand de Ségovie. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise du Maçon. — VAUDEVILLE : Un ange tutélaire. La Presse, 11 novembre 1844.

: Le roi Lear. — PALAIS-ROYAL : Deux Papas. — VAUDEVILLE : L'homme de la Pension. — Th. des Variétés : — GYMNASSE : Au bord de l'abîme. La Presse, 14 novembre 1844.

1845

ITALIENS : Concert de Félicien David ; Werner, de Byron. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Guerrero. — : Madame de Cérigny. — CIRQUE-OLYMPIQUE : Le Désert. *La Presse*, 6 janvier 1845.

ODÉON : Inez. *La Presse*, 13 janvier 1845.

ITALIENS : Macbeth, tragédie de Shakspeare ; Les anglais. *La Presse*, 14 janvier 1845. Cet article, *l'histoire de l'art dramatique*, suit immédiatement le 1^{er} et ne porte aucune date.

. ITALIENS : La Rinegata ; dernière représentation. — OPÉRA. — PALAIS-ROYAL : Le fiacre et le para. — GYMNASSE : La morale en action. — Th. des VARIÉ-QUILLON à la recherche d'un père. — (Festival de z). *La Presse*, 20 janvier 1845. Dans l'*Histoire de l'art* itique cet article et celui du 27 janvier sont complètement réunis et fondus l'un dans l'autre. Leurs dates sont mal placées.

1). Prière, *L'Artiste*, 26 janvier 1845. Ces vers sont entrés, 18^{ème} année, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittées. Ils ont été réimprimés en 1845, sous le titre de : *Ferveur*, dans les *Confidences poétiques*, un volume in-12 par divers, paru à la fin de 1849, sous le millésime de 1850, et dans l'*Anthologie des poètes français* publiée chez Lemerre en 1873, cette fois sous leur titre primitif. Prière a été mis en musique par M. G. Colonne.

RE-FRANÇAIS : Le gendre d'un millionnaire. — le docteur amoureux. — PALAIS-ROYAL : La l. — GYMNASÉ : Le tuteur de vingt ans. — mines de Vandemont. — Th. des Variétés : théâtre des premières armes de Richelieu. mars 1845.

RE-FRANÇAIS : Reprise d'Hernani. — PALAIS- au portier ; le porteur d'eau. — PORTE- : La dansomanie ; débuts de Lola Montez. — Presse, 10 mars 1845.

de 1845. — I. Le jury ; tableaux refusés. La s 1845.

: Walstein. — Th. des Variétés : Les deux rde forestier. — PALAIS-ROYAL : Un vieux de YMNASE : Le petit homme gris. — (Concerts). mars 1845.

de 1845. — II. Horace Vernet ; Eugène Dela- e Chassériau. — III. Decamps ; Boulanger ; z. — IV. Hippolyte Flandrin ; Robert Fleury ; ; Papety ; Gigoux ; Brune ; Tissier ; Dugas- , 18, 19 et 20 mars 1845.

ns : Félicien David ; le Barbier. — OPÉRA : lemoiselle Plunkett ; rentrée de madame -ROYAL : Le Roi des Frontins. — PORTE-SAINT- she au bois. — (Concerts). La Presse, 31 mars

RE-FRANÇAIS : Virginie. — GYMNASÉ : La belle AUDEVILLE : Les deux tambours. — ITALIENS : ort de madame Pleyel. La Presse, 7 avril

rne enchanté, bastonnade en un acte et en 1 couplet ; représentée pour la première fois les Variétés, le 7 avril 1845. La Presse, 12 et

qui dans la Presse fut signée par Théophile

FRONTIN.

me on dit, le diable dans ma poche ;
 nme d'esprit sait amener à bien
 rdis projets sans qu'il en coûte rien.

scène trois est celle-ci :

GÉRONTE.

res !

CHAMPAGNE.

Monsieur, j'ai fini mon ouvrage ;

GÉRONTE.

Silence !

FRONTIN.

Au lieu de garder la maison,
 aret à perdre la raison ;
 : le vin illumine sa trogne
 z écrit en couleur rouge : Ivrogne !

MARINETTE.

CHAMPAGNE.

es poissons, si j'ai bu, sont tous gris.

GÉRONTE.

'enivrer, maraud, que je t'ai pris ;

CHAMPAGNE.

nsieur...

MARINETTE.

Tais-toi.

FRONTIN.

Si, pendant son ivresse,
 ces blondins qu'on voit raser sans cesse,

Hirondelles d'amour, les balcons et les murs
Des pupilles en proie à des tuteurs trop mûrs,
Peut, les gardiens absents, pénétrer dans la place,
Trouver seule Isabelle et...

GÉRONTE.

C'est vrai. Je le chasse !

Brigand !

CHAMPAGNE.

Mais...

GÉRONTE.

Pas un mot ou je t'assomme !

CHAMPAGNE.

Au moins

Rendez-moi mon argent ?

GÉRONTE.

Non. Pour prix de mes soins

A te le conserver en dépôt, je le garde.

Sors d'ici, misérable !

(Tous le battent.)

CHAMPAGNE, se sauvant.

Au secours ! A la garde !

Les quatre premiers vers de la scène quatre étaient suivis
de ceux-ci :

GÉRONTE.

.....
Il faut qu'il ait commis, pendant ses fonctions,
Des malversations et des concussions ;
Il faut qu'il m'ait volé. Donc, le droit m'autorise
A reprendre sur lui la somme qu'il m'a prise.
Que t'en semble, Frontin ?

FRONTIN.

C'est limpide. L'argent

.....

six se termine par ces quatre vers :

VALÈRE.

ots seulement ; je ne suis pas bavard.

FRONTIN.

fait, le lui dire à présent ou plus tard...
un chapeau magique, une folie,
du barbon la bêtise accomplie.

et s'ouvre ainsi :

MARINETTE.

le ce côté veuillez tourner les yeux.

INEZ, au balcon.

! O mon cœur...

VALÈRE.

Je vois s'ouvrir les cieux !

FRONTIN, à part.

avec un pot de giroflée !

VALÈRE.

se pencher une figure ailée !

FRONTIN, à part.

et blanc, c'est tout ce que je vois.
ur, vous parlez d'or, mais pour une autre fois
bouquet de fleurs de rhétorique ;
n amour, est trop métaphorique.
ieux barbon ne nous surprenne pas,
aguets va se mettre là-bas,
et ce temps je ferai courte échelle
voyiez de plus près votre belle.

VALÈRE.

ient payer....

aru n'en est pas moins sensible.

.....

GÉRONTE.

. . Allons, rassure-toi,
motif à prendre de l'effroi.
hasard derrière ce jeune orme

MARINETTE.

Monsieur, vous n'êtes pas énorme,
pas cru qu'un tronc mince et pelé
, couvrit un homme.... potelé.

GÉRONTE.

suis mince quand je m'efface.

MARINETTE.

Iu ce que j'ai dit ?

GÉRONTE.

La place
vœux, mon enfant, tu l'auras ;
et tu me serviras.

termine par ces vers, qui justifient son
remplacent ceux que Frontin adresse
lic :

GÉRONTE.

.....

éronte, il faut finir mon rôle...

CHAMPAGNE.

Je vais commander le festin.

FRONTIN.

élément pour le *Dernier Frontin*.

Pharaons. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Ma-
— VAUDEVILLE : L'amour dans tous les

est préférable au texte, car elle évite la
not : *douleur*, à la rime avant douze vers. Les
vers sont aussi changés ; on lisait d'abord :

je n'ai rien qui me réponde ;
Si je parlais....
er est là, verte et profonde,
sous le palais !....

encore été mis en musique, sous le titre de :
mademoiselle de Saint-Hilaire ; sous celui de :
Tramezzani ; sous celui de : *La Solitude*,
de Saint-Hilaire ; sous celui de : *Le Soir*,
ot ; sous celui de : *Mélancoïie*, par M. L.
s celui de : *Seule*, par M. A. Tandou.

ula (Gazhel). *La Presse*, 28 avril 1845. Ces
de : *Gazhel*, ont aussi été réunis, la même
ies complètes de Théophile Gautier, qu'ils
ées. Félicien David les a mis en musique
lmour pour amour. Le dernier couplet est
Presse. Voici cette première version :

ne un fez écarlate,
equins frémissant,
artout l'or éclate,
eluit le croissant.
ontaine où l'eau cause ;
re en fleur où se pose
eau cher à la rose
conter son amour ;
au ciel ou sur terre,
ésor que préfère
cœur jeune et sincère,
ton cœur, blond giaour !

ore été mis en musique, sous le titre de :
J. T. Brinck, J. O'Kelly et mademoiselle
et, sous celui de : *Gazhel, orientale*, par

Les choisies de Gavarni : Les Enfants terribles.
 fait partie, avec la notice sur *Gavarni* renseignée
 e la première livraison des *Œuvres choisies de*
 t la mise en vente chez *Hetzel* est annoncée dans
 19 juin 1845 ; elle est inscrite sous le n° 5306 de
Revue de la France du 28 du même mois, et a
 83 dans le volume de Théophile Gautier : *Sou-*
venir, d'art et de critique.

Il y a deux éditions du prospectus des *Œuvres choi-*
sies dont le texte est un peu différent. Elles sont
 arissimes, et nous allons citer ici ces deux ver-
 tées l'une par l'autre :

rons sans doute pas à expliquer pourquoi
 as est venue de réunir en volumes, comme
 œuvres d'un écrivain, les œuvres éparses
 eur, quand ce dessinateur est Gavarni.

Admirateurs de cet éminent artiste, il n'en
 il, en effet, qui n'ait compris que son œuvre
 par cela même qu'elle était double, et que
 stituait une si séduisante originalité, c'é-
 ité même.

dessinateur, Gavarni a fait de chacun de
 s dessins une page vivante de l'histoire
 . Il n'en est pas un qui n'ait son motif,
 ustification tantôt triste, tantôt bouffonne,
 s de notre société, dans ses ridicules les
 oire dans ses vices. Son crayon, si capri-
 , n'a point eu de caprices qui n'ait eu un
 ou la moquerie, la critique ou la satire
 Ce que La Bruyère et La Rochefoucauld
 : époque d'une main seulement, Gavarni
 ur ainsi dire, des deux mains : quand ce
 rayon qui a dû venir au secours de sa

rité, d'élégance, de grâce et de vigueur en ces, dans ces brillantes petites pages, où la le soin infini des détails se cachent sous la e facilité?

que, pour l'étude de nos mœurs, de nos e nos caractères, de nos apparences et de s, le livre que nous publions, où se trouve une si extraordinaire vivacité notre société entière, ne soit un livre précieux? que e un jour n'en soit plus facile à écrire? ble livre, s'il eût pu être fait à toutes les ait singulièrement éclairé la marche de t que tels peuples, par exemple les Grecs is si l'on veut, pour citer ceux dont il nous nt le plus de souvenirs, nous seraient s familiers si, en même temps qu'ils avaient t Térence, ils avaient eu un Gavarni?

enfin que si, de notre temps, il doit rester e, ce puisse être ce qui le représente le -dire cette œuvre multiple de nos dessi- nt lesquels il a tour à tour posé, mais plus complaisamment, ce semble, que i? Et n'est-ce pas d'ailleurs un des carac- époque que le crayon l'ait si bien dispué et d'agilité à la plume, qu'on puisse dire e quelques-uns de nos dessinateurs éga- de la postérité, si elle ne la dépasse pas, tout cas celle de nos écrivains?

donc été de compléter, pour cette publi- eau de nos mœurs déjà commencé sous mes dans nos précédentes publications; s les mêmes conditions de luxe, de façon

à ce que cette dernière partie soit le complément des premières, et de le faire surtout avec un bon goût auquel ne sont point habitués les amateurs de gravure et d'estampes.

L'édition que nous préparons, revue, corrigée, née entièrement à nouveau, augmentée en quelques parties, modifiée et épurée en quelques autres, sera faite avec la plus scrupuleuse attention, gravée par les meilleurs artistes et améliorée par conséquent. Ce qui fait la supériorité de ce genre de reproduction sur la reproduction toujours molle et insuffisante de la lithographie, contiendra tout ce que Gavarni a dit d'essentiel, et sera imprimée avec le plus grand soin. Ce que le mode de publication, presque toujours défectueux, employé jusque-là pour les œuvres de Gavarni avait, la plupart du temps, rendu impossible.

Les séries pouvant se vendre par livraisons, ce qui ne s'était point fait encore pour les œuvres de Gavarni, chacun ira chercher dans ce curieux et instructif ouvrage de nos mœurs au dix-neuvième siècle, le complément de la page, la ligne qui conviendra le mieux à son goût et à son esprit. Les titres seuls des charmantes séries dont se compose l'œuvre de Gavarni prouvent que cette recherche ne saurait être vaine, et qu'il y a sonne qui n'y puisse trouver son compte. La bibliothèque, la campagne, la bibliothèque et le salon, ne manqueront-ils pas de ce livre charmant, devant lequel on passera les heures si longues de la solitude et les heures de conversation trop souvent languissante ?

Le papier sera comme ceux employés par nous dans nos éditions des *Scènes de la vie privée et publique*, des *animaux*, du *Voyage où il vous plaira* et d'autres.

rni par la papeterie de Sainte-Marie; l'im-
point essentiel dans un livre où tout est des-
des presses bien connues de MM. Schneider
d.

RA : Othello. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : La tour de
PALAIS-ROYAL : La pêche aux beaux-pères. —
ande dame et grisette. *La Presse*, 23 juin 1845.

diller d'une jeune fille. Le *Musée des Familles*,
conte a fait partie en 1852 et en 1865 des deux
La Peau de tigre. Dans le *Musée des Familles*,
ntier appelle les mains, à propos d'exercices de
chirogymnastes. »

des complètes de Théophile Gautier. Un volume
euilles 2/3, 370 pages. Imprimerie de *Crapelet*,
ris, chez *Charpentier*, rue de Lille, n° 17. Prix :

que nous trouvons inscrit sous le n° 3428 de la
de la *France* du 5 juillet 1845, contient un cer-
de pièces inédites, ou du moins dont nous
ovenance et qui motivent l'insertion de ce livre
vail. En voici les titres :

titre.) « Oui, Forster j'admirais... » Cette
e écrite en 1840. Nous trouvons à ce sujet dans
dite et non datée de Théophile Gautier à
Boigne les renseignements suivants :

voie un exemplaire du *Rat* d'opéra, dont
revendiquer la meilleure partie; j'ai tenu
plume.

nez-vous de la petite dissertation admira-
ille de mademoiselle Forster, le jour où
ur de dîner avec vous chez mademoiselle
james) ? Cette oreille m'a inspiré quel-
je joins à ma lettre.

(Ici se trouve la pièce de vers, moins les vers quatre à huit.)

Si mademoiselle Nathalie (Fitzjames) a besoin de quelque réclame ou article qu'elle s'adresse à M. Gérard (de Nerval), chez moi, rue de Navarin, 14; elle sera obéie avec l'empressement que j'y mettrais moi-même.

Théophile GAUTIER.

Mademoiselle Forster était, à cette époque, artiste de la danse à l'Opéra. Cette lettre a dû être écrite à la fin d'avril 1840, peu de temps avant le départ de son auteur pour l'Espagne, et au moment de l'apparition du *Rat* dans les *Français peints par eux-mêmes*.

Voici une autre lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à madame Alexandre Dumas (mademoiselle Ida Ferrier).

Ma chère Ida,

Excusez-moi d'abord de ne pas m'être rendu à vos ordres hier; mais vous avez été assez femme de littérateur pour avoir remarqué que les feuilletons du Lundi se font les Dimanches.

Ce que vous me demandez est la chose du monde la plus simple, et présente d'énormes difficultés, comme toutes les choses simples. Mademoiselle Dumilâtre n'a pas chez elle le costume que vous désirez. Il est au théâtre. Pour l'en sortir il faut une permission de Pillet, un ordre du conservateur du matériel, un tas de formalités à n'en plus finir, et les formalités sont longues en ce pays excessivement peu Turc que nous habitons.

Si le dessin du costume avec tous les renseignements possibles vous suffisait, on pourrait l'avoir. Il y aurait encore un autre moyen, c'est de faire exécuter le cos-

tailleur de l'Opéra, et ce moyen me paraît

si savoir votre décision. J'obéirai comme
avoir et mon plaisir.

Théophile GAUTIER.

années plus tard, il lui écrivait encore le billet

lame,

emps prolonge la facétie champêtre d'En-
pourrai vous aller voir aujourd'hui et je
à ma place deux ou trois bouquins que
laissez sans doute pas, pour vous prouver
as oublié notre bonne rencontre aux Tui-

reux compliments au prince (de Villa-

A vos pieds,

Théophile GAUTIER.

te. Ces vers ont été mis en musique par
F. Bizet, J. Philipot, F. Bazin et P. Puget.

Iahmoud. Le refrain de cette pièce est celui-ci,
mise en musique par Félicien David :

e ne suis-je un esclave,
Un pâtre obscur,
mourant sans entrave
Un amour pur !

a aussi mis cette pièce en musique.

e. Écrit en 1840. La lettre que nous avons
à propos des vers à mademoiselle Forster,
une explication par *l'Esclave*; puis vient le

paragraphe suivant, qui précède immédiatement
avons déjà publié :

Je souhaite que ces vers vous conviennent
en est assez musicale ; s'ils avaient quelque
n'allât pas, Gérard (de Nerval) les arrang

A propos de Gérard de Nerval, voici de
inédite adressée à Alphonse Karr au Havre,
contient un court post-scriptum de Théophile

Ce 18 ju

Mon cher Karr,

En vous annonçant la visite de M. Tess
j'éprouve ce sentiment qui fait qu'on s'ét
amis ne soient point connus de nos amis.
effet ne le connaissez-vous pas ? Il est des
meilleurs. Le hasard le conduit près de vo
vous connaissez intuitivement déjà. Thé
tier) se joindrait à moi pour vous parler
cela n'ajouterait rien à ce fait ; il vous dir
que c'est un poète, comme je vous dirai
homme d'imagination, de science et sur
Sur quoi je crois que vous devez déjà vou
nus et serré les mains. Je me recomman
de vous deux pour penser à moi et en bien

J'espère, mon cher Karr, vous aller voir
Vous savez que l'on m'a chargé du *Cour*
(à la *Presse*). Pourquoi ne le ferais-je p
Havre, pour une semaine ? Et d'ailleurs
gagnerais, comme autrefois, à me froter
votre esprit !

Votre affectionné,

GÉRARD (de

er Karr,

je m'avez entièrement oublié, recevez et
notre mieux, à cause de moi d'abord et en-
suite de lui, mon bon ami Tessier Dumotay, le
plus agréable et le plus savant garçon

Théophile GAUTIER.

été mis en musique par MM. A. Le Pas, A. Ruber,
Bellini, Em. Berger, Ed. de Hartog, J. Philipot,
oprato; cette dernière version sous le titre de
aptive.

tre). « J'ai laissé de mon sein de neige. » Ces
mis en musique, sous le titre de *Soupir*, par
A. Choudens, et, sous celui de *Chansonnette*,
t.

Tableaux de Valdés Léal. Les vers soixante-
seize de cette pièce paraissent ici pour la
voir n^{os} 540 et 583^{er}).

es *Poésies complètes* parut au moment du
Théophile Gautier pour l'Algérie, où il passa les
d'août 1845; un grand nombre de réim-
été faites, et celle de 1866 porte pour titre :
s, 1830-1845, par opposition à la première
les *nouvelles* qui venait de paraître. L'édition
s, de 1875-1876, contient une erreur grave :
es dates au bas des pièces, aussi souvent
de le faire avec certitude, on a eu le tort
que morceau de toute la série d'*España*, la
e publication après l'indication de l'endroit
é à l'auteur. Cette dernière indication avait
e aux pièces, en 1845; il en résulte que les
te série ayant été publiés de 1840 à 1845,
avoir passé toute cette période de temps en

Espagne, tandis qu'il n'y est resté, comme on l'a vu, que six mois en 1840.

Avant d'aller plus loin, disons qu'*España* avait été annoncée en un volume à part, en 1843, sous le titre de *Poésies espagnoles*, et que cet ouvrage devait paraître chez *Désessart*. Nous trouvons cette indication sur la couverture de la livraison des *Actrices célèbres contemporaines*, consacrée à *Giulia Gristi* ; nous y voyons aussi que Théophile Gautier devait écrire la notice sur *Madame Cinti-Damoreau*, notice qui ne parut jamais.

Voici encore un fragment inachevé de poésie espagnole. Théophile Gautier l'a essayé dans trois modes différents, les voici tous trois :

I

Du haut des tours la cloche
Du soir chante l'approche,
Et l'ombre de la roche
Brunit les vagues d'or.

II

Le soleil s'en va pleuré par les cloches ;
Du passant hardi fuyant les approches,
Savourons le bain à l'ombre des roches,
Que le Tage lave avec ses flots d'or !

III

Descendons de Tolède
Sans galant qui nous aide
Par la pente âpre et raide
Près du fleuve aux flots d'or,
Car déjà dans le Tage
Par essaims joue et nage.

.
.

Venez jeunes compagnes ;

mise en tête du même volume, trouvé par l'auteur chez madame Amélie Ernst (Sionna Lévy), un jour qu'elle était sortie, raconte cette dernière dans *le Voltaire* du 19 août 1882.

765. *La Croix de Berny*, roman steeple-chase. *Gentlemen riders* : le vicomte Charles de Launay (madame Émile de Girardin), Théophile Gautier, Jules Sandeau, Méry. Ce curieux roman par lettres parut dans *la Presse* des 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31 juillet, 1^{er}, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 août 1845. Il avait été annoncé ainsi dans *la Presse* du 7 juillet, portant la date du 8 :

Après-demain mercredi, 9 juillet, *la Presse* commencera :

LA CROIX DE BERNY,

Roman steeple-chase.

Gentlemen-Riders : LE VICOMTE CHARLES DE LAUNAY,
THÉOPHILE GAUTIER, MÉRY, JULES SANDEAU.

Steeple-chase (course au clocher) est le nom sous lequel les Anglais désignent une course qui consiste à franchir, à cheval, un certain nombre d'obstacles, haies, fossés, rivières, placés entre le point de départ et le point d'arrivée.

Dans cette sorte de course périlleuse, qui excite tous les jours un vif intérêt, les chevaux sont montés ou par les maîtres à qui ils appartiennent, ou, à leur défaut par d'intrépides amis ; de là le nom de *gentlemen riders*.

La Croix de Berny, plaine située sur la route d'Orléans, près de Paris, est le lieu consacré qui sert de point de départ à tous nos steeple-chases.

Sous ce titre, emprunté aux mœurs du jour, et dont le peu de mots qui précède doit suffire pour faire bien comprendre tout de suite qu'il s'agit d'une lutte litté-

une des plus curieuses pages de l'histoire littéraire de ce temps.

Il ne nous appartient pas, on le comprend, de désigner le vainqueur de la joute. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de soulever discrètement le voile pseudonyme qui cache chacun des champions.

Les lettres signées :	Sont de :
Irène de Châteaudun. . . .	M ^{me} de Girardin.
Edgard de Meilhan. . . .	MM. Théophile Gautier.
Raymond de Villiers. . . .	Jules Sandeau.
Roger de Maubert. . . .	Méry.

C'est-à-dire quatre des plus brillants et des plus justement célèbres parmi les auteurs contemporains.

LES ÉDITEURS.

Enfin, en 1863, cette œuvre parut pour la première fois en édition in-12. S'il faut en croire Sainte-Beuve, Théophile Gautier envoya à *la Presse* la dernière lettre d'Edgard de Meilhan, datée du camp de Ain-El-Arba, où il l'avait écrite. Cette indication n'a pas été conservée dans l'ouvrage. Quelques lignes assez curieuses ont été supprimées aussi à la fin de la trentième lettre du roman. Après ces mots : « des objets extérieurs, » on lit sur le manuscrit de Théophile Gautier :

Je n'avais plus mon vêtement turc. J'étais enveloppé dans un manteau de peau de bison. Un pur miroir consulté me fit voir mon front rayé de lignes de cinabre et ma joue empreinte d'une main d'azur très proprement dessinée. C'était Granson qui, poursuivant son idée dans son rêve, m'avait attifé en sauvage sans que je m'en aperçusse, plongé que j'étais dans un gouffre éblouissant de merveilles et de délices.

* 766. *Les actrices de Paris*, (par Gavarni). *La Presse*,

Espagne, tandis qu'il n'y est resté, comme on sait, six mois en 1840.

Avant d'aller plus loin, disons qu'*España* avait été en un volume à part, en 1843, sous le titre *espagnoles*, et que cet ouvrage devait paraître *sart*. Nous trouvons cette indication sur la couverture de la livraison des *Actrices célèbres contemporaines*, de *Giulia Grisi* ; nous y voyons aussi que Théophile devait écrire la notice sur *Madame Cinti-Damoreau* ; mais elle ne parut jamais.

Voici encore un fragment inachevé de poésie. Théophile Gautier l'a essayé dans trois modes ; les voici tous trois :

I

Du haut des tours la cloche
Du soir chante l'approche,
Et l'ombre de la roche
Brunit les vagues d'or.

II

Le soleil s'en va pleuré par les cloches ;
Du passant hardi fuyant les approches,
Savourons le bain à l'ombre des roches,
Que le Tage lave avec ses flots d'or !

III

Descendons de Tolède
Sans galant qui nous aide
Par la pente âpre et raide
Près du fleuve aux flots d'or,
Car déjà dans le Tage
Par essaims joue et nage.

.

Venez jeunes compagnes ;

soleil des Espagnes
 r les blondes campagnes
 te ses derniers feux ¹ ;
 soir la fraîche approche
 une un chant à la cloche,
 une une ombre à la roche.

.

it inédit :

s la voûte azurée
 na, mon adorée,
 viens avec moi voir
 s la mer calme et brune,
 si qu'en un miroir,
 La lune
 che sur un fond noir !

s de la première édition des *Poésies com-*
le Gautier, voici l'*ex-dono* placé par lui sur
 la réimpression de 1862, offert à M. Charles

elineau, un des derniers délicats.

Théophile GAUTIER.

le du même ouvrage offert à M. Henry

ussaye.

Son plus vieil ami,
 Théophile GAUTIER.

rais bien voulu offrir à mademoiselle

ondes campagnes
 moins ardents.

mise en tête du même volume, trouvé par madame Amélie Ernst (Sionna Lévy), un jour que, par une circonstance particulière, raconte cette dernière dans *le Voltaire* du 10 août 1845.

765. *La Croix de Berny*, roman steeple-chase : le vicomte Charles de Launay (madame de Launay), Théophile Gautier, Jules Sandeau, M. Girardin), Théophile Gautier, Jules Sandeau, M. Girardin), roman par lettres parut dans *la Presse* des 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31 août 1845. Il avait été annoncé dans *la Presse* du 7 juillet, portant la date du 10 août.

Après-demain mercredi, 9 juillet, *la Presse* publiera :

LA CROIX DE BERNY,

Roman steeple-chase.

Gentlemen-Riders : LE VICOMTE CHARLES DE LAUNAY, THÉOPHILE GAUTIER, MÉRY, JULES SANDEAU, M. GIRARDIN.

Steeple-chase (course au clocher) est une course à laquelle les Anglais désignent une course de chevaux franchir, à cheval, un certain nombre d'obstacles, fossés, rivières, placés entre le point de départ et le point d'arrivée.

Dans cette sorte de course périlleuse, qui excite tous les jours un vif intérêt, les chevaux sont montés par les maîtres à qui ils appartiennent, ou par d'intrépides amis ; de là le nom de *Gentlemen-Riders*.

La Croix de Berny, plaine située sur la commune de Berny, près de Paris, est le lieu consacré au point de départ à tous nos steeple-chases.

Sous ce titre, emprunté aux mœurs du pays, le peu de mots qui précède doit suffire pour que tout le monde comprenne tout de suite qu'il s'agit d'un roman.

se publiera, à partir du 9 juillet prochain, lettres, qui aura cela de neuf et de parlera l'œuvre commune d'autant d'auteurs aura de personnages différents mis en a une peinture de la vie humaine et de où les événements se dérouleront, sans préméditée, comme ils tombent dans notre que heure et chaque jour, avec leur joie

ublique ne fera pas défaut à cette lutte compléter l'illusion, les lettres ne seront noms des personnages, et le lecteur ne le secret des rôles qu'après l'achèvement ouvrage. L'imagination des auteurs in- tuations, des incidents, des difficultés ex à son tour devra franchir dans un amicale, ce qui justifiera en quelque ce roman, où les quatre écrivains lut- et d'esprit, comme dans un steeple- de vitesse et d'intrépidité.

à part de la version du journal que la : nouveaux abonnés, ce roman a été réim- is : la première, en 1846, en deux volumes 5, en un volume in-18, où se trouve pour ndication suivante :

erny fut, on s'en souvient, un brillant où tour à tour madame de Girardin, Gautier et Jules Sandeau rompirent des preux.

répondre à un vœu général en enri- *thèque nouvelle* de cette œuvre unique a pris sa date, et qui restera comme

une des plus curieuses pages de l'H
ce temps.

Il ne nous appartient pas, on le
guer le vainqueur de la joute. Tou
vous faire, c'est de soulever discrète
donyme qui cache chacun des champ

Les lettres signées :

Irène de Châteaudun. . . . M^{me} d

Edgard de Meilhan. . . . MM.

Raymond de Villiers. . . .

Roger de Maubert. . . .

C'est-à-dire quatre des plus brillan
tement célèbres parmi les auteurs con

LE

Enfin, en 1865, cette œuvre parut pour
édition in-12. S'il faut en croire Sain
Gautier envoya à *la Presse* la dernière
Meilhan, datée du camp de Ain-El-Arba
Cette indication n'a pas été conservée da
ques lignes assez curieuses ont été supprim
la trentième lettre du roman. Après ces
extérieurs, » on lit sur le manuscrit de T

Je n'avais plus mon vêtement turc.
dans un manteau de peau de bison. Un
sulté me fit voir mon front rayé de lig
ma joue empreinte d'une main d'azur
dessinée. C'était Granson qui, poursuiv
son rêve, m'avait attifé en sauvage s
aperçusse, plongé que j'étais dans un g
de merveilles et de délices.

* 766. Les actrices de Paris, (par Ga

Cet article, envoyé d'Algérie, était destiné aux *Œuvres de Gavarni*, où il ne fut pas inséré, nous ne le savons pas. Gérard de Nerval, qui fit l'intérim de directeur à *la Presse*, comme critique théâtral, le publia dans les lignes suivantes dans ce journal :

« L'idée de remplacer l'analyse d'un grand artiste par des paroles ne pourraient peindre, par un tableau, le théâtre moderne que notre ami M. de Nerval vient d'envoyer d'Alger, et qui doit paraître un jour dans l'édition charmante, publiée par M. de Nerval, *Œuvres de Gavarni*.

l'art dramatique, qui a recueilli cet article, sans aucune date, immédiatement après celui du 15 septembre 1845, réimprimé en outre en 1883 dans le volume intitulé : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

d'Afrique.) — GYMNASSE : Les murs ont des secrets. — Variétés : Le désastre de Monville. — Tour d'Europe. — Hippodrome. — (Opéra.) 15 septembre 1845.

FRANÇAIS : L'Enseignement mutuel. — Variétés : Début des danseuses moresques. — 22 septembre 1845.

FRANÇAIS : Marie Stuart; Phèdre; le Tisot. — VAUDEVILLE : Suzon et Suzette. — 29 septembre 1845. **FIN : Les Moresques. — Th. des Variétés :** 29 septembre 1845.

I Puritani. — PALAIS-ROYAL : Les Bains de M. de Nerval. — GYMNASSE : Entre l'arbre et l'écorce; les Moresques. — (Mélanges). La Presse, 6 octobre

Moriani, dans Lucia. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Moriani. — Th. des Variétés : On demande un mari. — GAITÉ : La Sœur du Muletier. — (Nouvelles) 13 octobre 1845.

* 772. ITALIENS : Nabucco. — OPÉRA-bonnière. — Th. des VARIÉTÉS et VAUDEVILLE : Le Code des quatre. — PALAIS-ROYAL : Le Code des quatre. — 20 octobre 1845.

* 773. OPÉRA : Représentation au bénéfice. — ITALIENS : Norma ; Nabucco. — VAUDEVILLE : Le Mari au bal. — OPÉRA-COMIQUE : Le Mari au bal. — VARIÉTÉS : Reprise de l'Abbé galant. — CIRQUE HIPPODROME. *La Presse*, 27 octobre 1845.

* 774. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Jeanne de France. — PALAIS-ROYAL : Le Pot aux roses. — VAUDEVILLE : Le Pot aux roses. — AMBIGU : Les Mousquetaires. — 2-3 novembre 1845.

* 775. ITALIENS ET CONCERTS. — GYMNASIUM : L'île de Robinson ; les grandes petites bourses. *La Presse*, 10 novembre 1845.

776. ODÉON : Prologue d'ouverture, révisé. — 16 novembre 1845. *La Presse*, 16 novembre 1845. Théophile Gautier ont reparu dans son *Théâtre*, 1855, puis dans toutes les éditions de son *Poésies nouvelles* ; ils sont enfin entrés dans le *Théâtre*, qu'ils n'ont plus quitté.

Un fragment de ce prologue a été inséré dans le *Théâtre* du 16 novembre 1845. Ce n'est que dans l'édition du *Théâtre*, en 1877, que le prologue a été rétabli. Il a été souvent donné : *L'Esprit chagrin*, ou *Un Esprit chagrin*.

Voici quelques variantes inédites de ce prologue :

La flore en fut dressée, et plus d'un jour
De dessins illustrée, en a donné la liste

Vers quinze et seize :

Les acteurs amaigris, vains échos, voix
Faute de meilleurs mets, grignotaient

trente-trois, trente-quatre, et trente-sept à quarante :

cette belle salle enfin déguignonnée
 tant après six mois sa paupière étonnée,

.

ses rayons de gaz, le lustre, ayant quittance,
 aura des feux purs et sans intermittence ;
 bouches de chaleur, si menteuses jadis,
 feront un air tiède aux poumons dégourdis.

Sur le vers quatre-vingt se trouvaient ceux-ci, suppri-
 més d'aujourd'hui :

LE DIRECTEUR.

Vous n'êtes pas le seul. L'hiver, les soirs de pluie,
 à l'écart près du feu bien souvent l'on s'ennuie.
 À faire ? — Sur les quais la bise vente frais ;
Français sont bien loin, l'*Odéon* est bien près,
 la salle s'emplit d'une foule.... indigène.

L'ESPRIT CHAGRIN.

IX mille spectateurs ici tiendraient sans gêne,
 à l'abri des pèlerins des pays d'outre-ponts
 trouveront encor des places, j'en réponds.

LE DIRECTEUR.

Mettez au carquois, etc.

Sur cent trente-sept et suivants : ceux-ci ont été suppri-
 més :

L'ESPRIT CHAGRIN.

Il aurait bien raison. Tiens, c'est vous, don Salluste ?

MAUZIN ¹.

Le pourpoint espagnol me devenait trop juste ;
 j'emprunte à Turcaret son habit mordoré,
 et je fais les barbons pour n'être point serré.

Artiste de l'*Odéon* qui changeait d'emploi.

L'ESPRIT CHAGRIN.

C'est agir sagement.

LE DIRECTEUR.

J'ai là quelques sou

Vers cent quarante-neuf :

Embrasser la suivante ou faire le tapage

Vers cent soixante-cinq et cent soixante-si

Partez vite, mon cher, on va lever la toile

Votre gloire, au public apparaîtrait sans v

Vers cent quatre-vingt-six :

Comme au fond d'un caveau la pierre d'un

Vers cent quatre-vingt-quatorze et cent
quinze :

Souvent un plomb obscur ensanglante son

O public, tu n'aurais jamais la lâcheté,

En fin, aux huit derniers vers actuels étaie
stitués ceux-ci :

Mais arrêtons-nous là. Depuis plus d'un

La contrebasse geint et le violon pleure.

Nous n'avons que le temps de nous mettr

Et de vous demander de rimer des deux m

Citons à propos de ces vers deux lettres in
phile Gautier à Bocage, le grand artiste, so
duquel ce prologue fut représenté. Gautie
allusion, dans la seconde, à ce morceau :

I

Mon cher Bocage,

Il y a voilà une puissance, vous allez avoir des sollicités. Moi d'abord qui vous demande une audition la femme d'un de mes bons amis. Indiquez-nous une heure, pour que nous ne vous importunions qu'une fois. Comme il est peu probable que vous soyez la *vieille troupe* de l'Odéon, il vous en faudra d'autre, et je vous amène un sujet.

À vous de cœur, avec ou sans marrons glacés.

Théophile GAUTIER.

le 12 juin 1845.

II

Mon cher Bocage,

Je vous envoie pour l'examiner et l'entendre, madame Faillantere, à laquelle la partie politique de mon journal s'intéresse fort. Ouvrez-lui votre porte tout de suite et ne la faites pas courir. Si vous pouvez en faire quelque chose, les colonnes supérieures et par contre-pied celles du rez-de-chaussée vous seront reconnaissantes.

À travail.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

777. ODÉON : Prologue d'ouverture ; le véritable Saint-est ; Un bourgeois de Rome ; (Exposition au foyer). — des Variétés : Les compagnons du devoir. — PORTE-SANT-MARTIN : Marie-Jeanne. *La Presse*, 17 novembre 1845.

Un tableau de Théophile Gautier représenté était exposé avec d'autres toiles au foire le soir de la réouverture, et voici la lettre qu'il écrivit quelques jours après au directeur pour le retirer :

Ce dimanche matin (16 novembre)

Mon cher Bocage,

Vous pourriez me faire aisément un bon tableau, mais je ne puis vous en offrir un qui ne vous coûterait aucune peine et ne vous ferait faire enlever mon tableau du foyer. Vous savez que j'ai toujours été mon opinion là-dessus. Je ne puis ment contrarié qu'elle n'ait pas été suivie sur votre obligeance.

Ce sera fait, n'est-ce pas ? J'y tiens beaucoup.

Tout à vous de cœur

Théophile

* 778. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Un homme d'un grand cœur : L'enfant de la maison. — VAUDEVILLE : L'Amour. *La Presse*, 24 novembre 1845.

* 779. ITALIENS : Il Pirata ; Don Pasquale. — NOUVELLES. — OPÉRA-COMIQUE : L'Amazone. — REPRISSES de Roméo et Juliette, du Fils de l'homme. — PALAIS-ROYAL : Représentation extraordinaire de Houdin. *La Presse*, 1^{er} décembre 1845.

780. (En-tête pour les : Petites misères de la vie, par M. de Balzac). *La Presse*, 2 décembre 1845. Quelques lignes anonymes sont par Théophile Gautier. On trouve la preuve dans la lettre de Balzac à madame Hanska, le 30 novembre 1845, et dans la *Correspondance*. Voici cet en-tête :

M. de Balzac a déjà fait, comme vous le savez, une *Biographie du Mariage*, un livre plein d'une

et d'une analyse à désespérer Leuwenhoeck et Amsterdam, qui voyaient des univers dans une goutte d'eau. Ce sujet inépuisable lui a inspiré encore un livre charmant, plein de malice gauloise et d'humour française, où Rabelais et Sterne se rencontrent et se serrent la main à chaque instant, — les *Petites Misères de la vie conjugale*. La première partie de cet ouvrage, qui a paru chez Chlendowski, avec de spirituelles et vigoureuses illustrations de Bertall, renferme tous les supplices intimes, les cent mille coups d'épingle que la femme peut infliger à son compagnon de boulet. On ne saurait rien imaginer de plus amusant, et à plus de cent pages Bilboquet étonné dirait : *Ceci est de la haute comédie*. Celle que nous publions, et qui est inédite, est destinée à paraître pendant la première ; seulement, les rôles sont intervertis : c'est la femme qui est le martyr. Tous les déboires, les déappointements, les désillusions qu'un Adolphe fait subir à sa Caroline sont décrits avec cette exactitude pitoyable, ce style incisif comme un scalpel, et cette perspicacité de lynx qui n'appartiennent qu'à M. de Balzac. — Mais, hâtons-nous de lui céder la place ; chaque ligne de nos lignes est un vol fait au lecteur.

* 781. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Représentation au bénéfice de M. de... : *Le Misanthrope* ; *Oreste* ; *Le Legs*. — PALAIS-ROYAL : *La Gloire et le Pot au feu*. — GYMNASSE : *La pluie et le beau temps*. — OPÉRA : *Robert le Diable* ; débuts de mademoiselle Andrianoff ; mademoiselle Plunkett. *La Presse*, 8 décembre 1845.

* 782. CIRQUE-OLYMPIQUE : *Les Éléphants de la pagode*. — THÉÂTRE des VARIÉTÉS : *Le troisième garçon*. — GYMNASSE : *Une maîtresse de maison*. — GAITÉ : *L'Expiation*. *La Presse*, 15 décembre 1845.

* 783. OPÉRA : *L'Étoile de Séville*. — ITALIENS : *La Semi-*

1846

37. ITALIENS : Don Pasquale ; Il Pirata ; Il Proscritto. —
FRA-NÇAIS : Reprise de la Ciguë. — GYMNASÉ : La loi
19. — VAUDEVILLE : V'là c'qui vient d'paraître. — CIR-
CULYMPIQUE : Paris à cheval. *La Presse*, 5 janvier 1846.

8. Les Almanachs et le temps. *Almanach du jour de
petit messenger de Paris*, 1 volume in-24, par divers,
1, 1846. Ce morceau, qui termine le petit livre, est sim-
plement intitulé : *Conclusion* dans le volume ; la table seule
a le titre que nous avons indiqué. Cet almanach, com-
posé surtout d'articles qui, faute de place, n'avaient pu entrer
dans le *Diable à Paris*, parut le 1^{er} janvier 1846, et nous le
avons inscrit sous le n° 121 de la *Bibliographie de la
presse*, du 10 janvier de cette même année. Voici cette rare
charmante page, écrite spécialement pour l'*Almanach du
jour de l'an* ; elle n'a jamais été reproduite :

Voici bien longtemps qu'on fait des almanachs ; de-
puis l'almanach primitif imprimé en têtes de clous sur
papier à chandelle, et maculé de gravures qui ressem-
blaient à des pâtes d'encre, jusqu'à l'almanach moderne
sur vélin et illustré de vignettes d'une exécution
soignée, toutes les formes ont été essayées et
elles ont réussi ; *Matthieu Laensberg* et le *Messenger*
eux comptent plus d'exemplaires vendus que les
meilleurs chefs-d'œuvre de l'esprit humain. L'homme du
monde, l'artiste, la grisette, le paysan achètent tous

Eve cueillit sur l'arbre de la science du mal était un *Double Liégeois*, et non pas une orange comme les thalmudistes l'ont dater de cette fatale époque, la divine de l'être à qui la marche du temps est que rien n'avertit de la fuite de sa jeunesse, irrémissiblement. L'homme, qui s'était cru de moyen de mesurer son existence, ce qui avait commencé devait finir, et fut fier le sort des animaux qui n'ont pas le et de leur fin, et se meuvent sans conscience s et l'espace, heureux de la satisfaction de 3.

ous, loin d'être curieux de connaître tout voudrions qu'il n'y eût ni été, ni hiver, ni automne, ni jour, ni nuit, ni mouvement es astres, ni possibilité de nombrer les rte qu'il fût impossible de savoir si l'on is ou un siècle.

ts des régions polaires, qui n'ont qu'un nuit dans toute l'année, nous paraissent és que nous. Les ombres, en tombant ante-cinq fois par an sur leurs paupières iennent pas leur dire trois cent soixante-rère, il faut mourir ! »

empêchera personne d'acheter les almasavons bien; et le libraire en est si conle craint pas d'insérer notre réclamation ach de 1846.

: **Diogène.** — ITALIENS : **Il Proscritto.** —
 » **Sorcier.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Trilby. La**
 r 1846.

cinquante centimes ; à Paris chez J. Hetzel, rue

e, empressons-nous de le dire, n'a jamais paru ; à cette place dans notre travail, parce que nous ; *l'Almanach du jour de l'an*, dont nous avons ; it (voir n° 788), l'avis que sa publication devait n janvier 1846. Ce projet eut un commencement et les vingt-quatre pages du début, formant la sison, en furent même composées et tirées, mais vente. Plusieurs des feuilles suivantes furent ous presse, mais celles-là restèrent à l'état ouvrage, abandonné, resta inédit, et une partie es pages fut livrée pour la première fois au *Revue de Paris* des mois d'avril et juin 1853, : *Scènes d'Afrique ; Alger* (1845). En 1865, la ée en 1846 du *Voyage pittoresque en Algérie* fut gralement dans le volume de Théophile Gau- in de Paris ; elle y forme les chapitres I à IV Le début de ce travail y fut donc pour la pre- ; à la publicité, car les fragments imprimés le Paris en 1853, ne commencent qu'au para- de la page 49 de ce livre ; il débute dans la variante :

it signalé la terre, et le capitaine du *Pha-* annonça qu'avant midi nous serions en d'Afrique, etc.

r aussi que des quatre chapitres imprimés res feuilles du *Voyage pittoresque en Algérie* : rseille ; II, *Traversée* ; III, *Alger-Intra-muros* ; -muros, le dernier était resté incomplet ; er ajouta donc en 1853 dans la *Revue de Paris* rminer ce chapitre, tout ce qui, dans *Loin de* rgraphe premier de la page 73 à la fin du cha-

en vingt-quatre livraisons, douze francs l'ouvrage verture des quatre volumes des *Œuvres choisies de*

(*Histoire de l'Algérie*, Hetzel, éditeur), une nombreuse série de vignettes reportées en français, d'après les dessins de Théophile Gautier, dont on admire avec raison le style et descriptif, possédait un ravissant talent de gravures. Nous connaissons déjà de lui une *au-forte*, — comme son propre portrait qui a été publié en tête d'un volume récemment intitulé *its d'artistes*, Charpentier, 1876) — des vignettes (un, entre autres, a été publié dans la série de l'*Autographe au salon*); mais parmi ces vignettes, toutes plus charmantes les unes que les autres, et dont Brevière a exécuté la gravure avec un fini extrême, il faut mentionner une vignette forttoresquement couverte, avec une échappée lumineuse.

qu'il s'agit des mêmes dessins dont nous
 er, car nous ne connaissons pas l'ouvrage
 deline et nous n'en trouvons trace nulle part.
 e rue couverte dont il fait mention, est au
 acquis par nous. Comme il indique fau-
 traits d'artistes qui n'existent pas, pour les
 porains, nous pensons qu'il veut parler du
 en Algérie. Nous connaissons encore une
 orte inconnue de Théophile Gantier qui
 E. Piot, le compagnon de son premier voyage

sujet de ce volume, une lettre inédite de
e à son éditeur; cette lettre, sans date, fut
rite en mai 1846, au moment où Gantier
s *innocents dans la Presse*, pour faire atten-
s les *Mémoires d'un médecin*, d'Alexandre

— GAITÉ : Les Compagnons. — (Mélanges).
février 1846.

— : Lucie de Lammermoor. — PORTE-SAINT-
se de Ruy-Blas. — GYMNASÉ : Georges et Mau-
Bressant. — PALAIS-ROYAL : L'Enfant du
Mélanges). *La Presse*, 23 février 1846.

se conversion, ou Bon sang ne peut mentir ;
e des Deux-Mondes, 1^{er} mars 1846. Ce pro-
ir la première fois en volume, en 1855, dans le
he de Théophile Gautier. En 1865, il entra
n-12 de la *Peau de tigre*, et, à partir de 1872,
de toutes les éditions de son *Théâtre*.

— : La Chasse aux fripons. — VAUDEVILLE : Les
npe à Paris. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise du
— THÉÂTRE-MONTPENSIER. — ITALIENS : Scara-
sse, 2 mars 1846. Le fragment conservé de
l'*Histoire de l'Art dramatique*, ne porte aucune
nédiatement l'article du 23 février.

IE-FRANÇAIS : Jeanne d'Arc ; Mademoiselle
ON : L'Oncle de Normandie. — VAUDEVILLE :
— PORTE-SAINT-MARTIN : Michel Brémont.
néfice de Guilla Grisai. — (Mélanges). *La*
846.

se musicale. — PALAIS-ROYAL : Marie Michon.
ités : Les Deux Camusot. — THÉÂTRE-MONT-
se, 16 mars 1846.

Moïse au Sinai. — ITALIENS. — GYMNASÉ :
iroflée. — ODÉON : L'Ingénue à la Cour. —
: Gentil-Bernard. *La Presse*, 23 mars 1846.
cet article, conservé dans l'*Histoire de l'art*
orte aucune date et suit immédiatement

: Le Stabat de Rossini. — OPÉRA-COMIQUE :
u bénéfice de Roger. — PALAIS-ROYAL : Le
ant. — GAITÉ : Jean-Baptiste. — GYMNASÉ :
étrange. *La Presse*, 30 mars 1846.

RA-COMIQUE : *Le Trompette de Monsieur le Duc*; *L'Étoile du Berger*. — PALAIS-ROYAL : *La queue*. — GAIÉTÉ : *Philippe II, roi d'Espagne*. *La Presse*, 18 mai 1846.

Les innocents. *La Presse*, 19, 20, 21, 22-23, 29 et 30 mai 1846. Ce roman, qui était déjà *La Presse*, en 1844, sous le titre de : *Sénange et tous innocents*, parut pour la première fois 1847; en 1853, il reparut en un petit volume *Le diamant*, et enfin, en 1863, il fut publié une fois en un volume format in-12, accompagné de *Jeannette*.

Statue de Rossini. — OPÉRA-COMIQUE : *Madame Mira*. — Concert de Reber. — Ouverture-Rouge. — (Néron, par Jules de Saint-Félix; *la Croix*, drame traduit de l'espagnol.) *La Presse*, 1846.

FRANÇAIS : *Le Comité de lecture*; *la Vierge*; *Echec et mat*. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Veuf*. — VAUDEVILLE : *Les Frères Dondaine*. *La Presse*,

David. — VAUDEVILLE : *Le Gant et l'Éventail*. — VARIÉTÉS : *Madame la Baronne*. — (Médaille, 8 juin 1846.

l'ouverture du chemin de fer du Nord. *La Presse*,

THÉÂTRE DE LIÈGE : *Mademoiselle Rachel dans le rôle de L'Amant en peine*; *Betty*. — VAUDEVILLE : *Oui ou non*; *les Fleurs animées*. — *Le duc de Lendres*. *La Presse*, 20 juillet 1846.

FRANÇAIS : *Débuts*. — VAUDEVILLE : *Charlotte*. — *La Garde-malade*. — HIPPODROME : *Festin*. — *Musée Thibert*. *La Presse*, 27 juillet 1846.

Le voyage. I et II. *La Presse*, 28 et 29 juillet 1846. — *Le voyage* et l'un des deux suivants, qui forment,

léjeunent d'une rouelle de tigre au gingem-

ce du prince Salek-Ben-Jagjia de Basta-
it été révélée, l'été dernier, lors du voyage
Hollande. Étant à la Haye, il eut l'occasion
tableaux d'une conception assez particu-
e ces tableaux attira surtout son attention.
présentait *deux lions se disputant un taureau*.
rité de cette peinture, les terrains, le ciel, le
notamment le souffle âpre et passionné qui
lrame, excitèrent d'autant plus son intérêt
oin de la toile il aperçut une ligne de mots
ne écriture assez lugubre. On lui dit alors
u était l'ouvrage d'un prince du royaume
et que cette ligne tracée en caractères un
signifiait : — *Raden-Salek-Sarif de Bas-*
Raden-Sarif-Gourchin, prince régnant de

Paris, M. Théophile G*** crut qu'il était
de communiquer ce fait aux amateurs de
curiosités, justement convaincu d'ailleurs
orte d'un prince javanais qui peignait des
roi Guillaume et qui passait, auprès de
ndais dignes de foi, pour n'être pas pré-
illé, devait intéresser le monde autant
que le coton-poudre et la planète Lever-
donc la relation fidèle de cet événement.
n étaient là lorsque le bruit se répandit
rsées d'un habitant mystérieux de l'allée
on avait vu se produire, à la nuit tom-
jets bizarres, et montant à cru un cheval
de brides en velours orangé. On assu-

fussent en communication directe avec les la place du Carrousel. Mais le désir que nous rriver au terme de notre entreprise ne nous s d'approfondir cette question. Nous con- otre route en nous dirigeant vers le sud-

mations que nous avions recueillies portaient nce vert-bouteille demeurait au numéro 31 llée des Veuves. Après mille fatigues, et non failli plusieurs fois laisser nos chaussures par s, nous atteignîmes un poteau sur lequel était méro 32. Le poteau composait toute la mai- re s'étendait un vaste clos rempli de décom- noellons. Ne pouvant supposer qu'un prince Samarang demeurât sous des plâtres, nous s à la recherche du numéro 31. Mais une particulière à cette même voirie de Paris est les maisons de telle sorte qu'entre deux i devraient se suivre selon toutes les lois de ue, il y a souvent un demi-kilomètre de dis- anière que nous errâmes à l'aventure, obli- er des cris de temps à autre pour nous recon- vers le brouillard. Enfin, le hasard nous it une maison de meilleure apparence que la t nous nous risquâmes à frapper. Une ser- ous ouvrir.

oiselle, dit M. Théophile G***, qui déploya rconstance tout le courage qu'exigeait notre iez-vous assez bonne pour nous enseigner de Raden-Salek-Sarif de Bastaman, fils de Gourchin, prince de Lassem?

son à côté, au fond de l'avenue, troisième

peu primitif ne nous étonna point, venant
né à Samarang, et nous nous disposions à
l'entretien, lorsqu'un jeune homme parut,
aux lèvres, et nous vint saluer avec une
mante.

pas attention, nous dit-il en nous montrant
le pauvre homme pose depuis deux heures
ore déjeuné.

ous écriâmes-nous, ce n'est pas là le prince

un modèle à Delaroche.

ce?

répondit-il en nous saluant de nouveau,
vous asseoir, messieurs, voilà des pipes et

.....

que la place nous manque pour achever
l'histoire de notre visite au prince Raden-
Bastaman; mais je prends l'engagement
continuer dans mon prochain article, et
réciter de tout ce que le prince nous dit
nous montra de curieux durant l'entre-
t l'honneur de nous accorder,

II

29 novembre 1846.

.....
s n'a pas satisfait les amateurs de princes
i trouve généralement trop de ressem-
mple lieutenant de chasseurs d'Afrique.

plus aujourd'hui de Turcs *que dans la bourgeoisie gentilhomme.*

Salek-Sarif-Ben-Jaggia de Bastaman a été si, de cette manie de *désauvagement* unilingue les Européens. J'ajouterai que ce le venir à Paris, a eu longtemps affaire philanthropiques de la Hollande, ce qui éré, en ce qui le regarde, comme un surse chance et d'abominable guignon.

dont j'ai promis de vous parler, n'a pas ns ; il est de taille moyenne, un peu maigré comme un Antinoïis éthiopien. Il a le nez, tout le galbe d'un profilé très tend d'une race arabe. Le blanc de ses fibrines d'or qui donnent à son regard un fauve doux et lumineux. Ses cheveux t crépus, et son teint bistré est rehaussé ettes de glacis cuivrés, comme le serait bronze polie à de certains endroits par Le jour que nous lui rendimes visite, il s pantalons de cachemire amarante, serres, et une petite veste javanaise d'étoffe de rouge, qui le dessinait à merveille. enant toutes les turpitudes que Raden-suyer de la part des amis de la civilisa-

Radén-Salek étant mort, on emmena l'en-seize ans, à Batavia, et de Batavia en prétexte de le civiliser. Comme il avait la peinture, on lui donna des maîtres, et, au de la civilisation, on lui apprit à peindre d'après le dessin de l'école moderne hollandaise.

signifiait de mémoire deux lions javanais rache, une de ces belles vaches dont l'usage sert à embellir ses paysages. On com-
e. Mais le roi Guillaume qui a de l'esprit
reprendre le tableau, et envoya même l'ordre
du Chêne au Javanais révolté.

Le prince est sérieusement malade des
civilisation. Sa maladie consiste à rêver
à peindre de l'autre. Il rêve les horizons
l'archipel d'Asie, le profil rougeâtre des
ciel bleu-noir, l'épiderme ocreux des col-
les aux calices monstrueux et bizarres ; il
libres rabatteurs à cheval sur le cou des
traversant les hautes herbes, hantées par les
touchent à plat ventre et viennent à leur
compant, il se promène, en esprit, dans
à Lamboë, il pénètre par la pensée jusque
d'Andragire ; — mais profite-t-il d'une
de chauds souvenirs pour toucher à une
sous ces rêves pétris de fleurs et de flam-
sous sa brosse en une petite peinture
propre, claire, peignée et bouchonnée
bourgeoise de Harlem. Tel est le crime
des hollandais.

est venu à Paris dans le but de se faire
lacroix. Cet artiste lui a conseillé, pour
ription, de s'enfermer loin des hommes
sérieusement à redevenir sauvage. Raden-
sous ses soins et commence à éprouver
t. Avec du temps, de la patience et une
le dans les idées, Raden-Salek ne man-
recouvrer la santé, surtout s'il se garde

Le Lion de l'Atlas. *Revue des Deux-Mondes*,
 une pièce de vers, sous le titre de : *les Lions*
 fut en 1864 dans l'*Obole des conteurs* par
 65 dans le livre de Gautier : *Loin de Paris*,
 titre qu'elle a toujours gardé depuis. On la
 1866, dans le *Parnasse contemporain*, par
 1876, elle entra dans le tome deux des
 de Théophile Gautier.

Le Bédouin et la mer. *Revue des Deux-*
 846. Mêmes indications bibliographiques
 ent numéro. Voici une variante inédite de

Je fois voyant la mer à Bone,
 désert devant nous compara
 bleue à l'immensité jaune,
 jeil aux murs de Biskara ¹.

Étalé comme un tapis sur terre ?
 fait de sable d'azur ?
 olit un géant lapidaire ?
 int du bord lavé par le flot pur :

! cria-t-il ; qui jamais eût pu croire
 : d'eau ! Prodigieux trésor !
 pourraient se pencher pour y boire,
 venus, certe, en auraient encor !

englouti tienne en leur poche double,
 ce vive où s'épatent leurs pas
 et qu'un fond de vase trouble,
 :hameaux ne la tariraient pas !

du haut des murs blancs de Biskra.

Les chansons populaires de la France ; les reines. *La Presse*, 31 août 1846.

Rentrées et débuts. — PALAIS-ROYAL : *Un père.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *Chabert le* e, 7 septembre 1846.

Le temple de Salomon. — VAUDEVILLE : . — PALAIS-ROYAL : *La nouvelle Clarisse*, 14 septembre 1846.

DE SAINT-GERMAIN EN LAYE : *Hamlet.* — Sultan. — Th. des VARIÉTÉS : *Paris l'été.* e, 14 septembre 1846.

-FRANÇAIS : *Don Guzman.* — VAUDEVILLE : *ise.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les tableaux AMBULES : Pierrot valet de la mort.* La bre 1846. Dans *l'Histoire de l'Art dramati-* s conservés de ce feuilleton, portent par les *tableaux vivants*, la date du 12 octobre. leury, dans ses *Contes d'automne (Souvenirs* a réimprimé cette analyse de *Pierrot valet* il la signe du nom de Gérard de Nerval à ile Gautier qui partait le lendemain pour laissée à faire. Nous ne savons si ce ren- act ; Théophile Gautier partit en effet à ce pagne, mais l'article est signé de son nom les quelques mots qu'il dit à ce sujet dans e (voir le n° 831), ne tranchent pas abso- 1, nous semble-t-il.

1 sur l'eau, nouvelle chinoise. Le *Musée* ombre 1846. Cette nouvelle parut pour la volume en 1852 dans *la Peau de tigre* et nt en 1863 dans les *Romans et Contes* de

inédite, adressée à sir Henry Berthoud, te nouvelle occupa longtemps l'esprit de avant d'être écrite :

par Théophile Gautier dans ses articles du
les.

moi, mon cher maître, d'avoir pris mon
d sans prévenir personne : une charmante
'accordait trop bien avec mon désir secret
à partir. A peine ai-je eu le temps de
mince valise de poète, un peu de linge et
es de gants blancs, et comme j'ai déjà
pour savoir que rien ne s'aperçoit moins
e, je suis monté en voiture assez tran-
suites de mon escapade. — Gérard (de
ait promis de rendre compte de *Pierrot*
t, cette pantomime swedenborgienne, qui
ambules l'élite de la littérature et de la
ais sûr qu'il traiterait cette grande œuvre
ilosophie et l'esthétique qu'elle réclame.
litona que vous avez eu la bonté d'annon-
esse, et dont les premières feuilles gisent
ur la table, comme c'est un sujet espagnol
e mieux pour l'achever que dans la *calle*
deux pas de la *puerta del Sol*? Et puis,
e, une idée fixe s'était emparée de moi ;
el point j'aime les courses de taureaux, et
les mariages espagnols de la reine Isa-
ant Don François d'Assise, de l'infante
nanda et du duc de Montpensier, seraient
ces fameuses courses royales qui ont lieu
fayor avec tout l'appareil traditionnel et
nements de la tauromachie. — Pour un *af-*
moi, manquer une semblable fête eût été
ret, presque un remords, — d'autant que

sadeur de France, exprès pour la cérémonie, tout emmaillotée d'étoupes et de toiles, tes de vitesse auxquelles les combattants nt d'importance que si le sort du monde et dont l'enjeu est la vie des voyageurs. ostillons anglais ou français, une pareille causé à coup sûr quelque accident, mais sont d'une prestesse et d'une agilité e petit épisode suivant prouvera notre ie d'Irun après la visite de la douane, il ntendre quelque remue-ménage sur l'im- iture, lancée au triple galop ; quelque chose e d'un objet pesant jeté au passage. — Au orrible descente de la Descarga qui fait intrépides, nous eûmes le mot de l'énigme ; sibles lancèrent deux énormes ballots sur bordait la route ; du buisson jaillirent des mirent à gravir avec les paquets empoignés rpement à peine praticable pour des chêtait fait. Le courrier du gouvernement avait savoir, de porteur aux contrebandiers. mettre le dernier grain de sel à l'épi-plendides gendarmes, en galons d'argent, jaunes se promenaient sur le chemin, bles les mains croisées derrière le dos, périeure et napoléonienne.

stille, depuis six ans que nous ne l'avons euni. Ce sont toujours les mêmes ondu- ins arides, dénudés d'arbres et de végé- es villages poussiéreux, couleur de liège, fenêtres, les mêmes haillons, — un peu lement ; — les mêmes vieilles femmes

er la nuit, Cabanillas, puis Alcobendas. d'une admirable sorte, comme si l'automne engendrait des sécheresses de l'été; — ce qui ne me fit pas de me mettre immédiatement à couvrir la *plaza Mayor*, où devaient avoir lieu les fêtes, tout un monde d'ouvriers. La place était détrempée et labourée; les amphithéâtres se dressaient. — Comme la place royale de Paris d'aujourd'hui, la *plaza Mayor* est ouverte par un mur qui brise la symétrie, et augmenter le nombre des maisons de planches et de toiles se faisait par enchantement et comblait le vide : les maisons ne seront pas données par la cour se payent d'avance, on les met déjà en loterie. Le plus curieux est que les propriétaires des maisons qui n'ont point de droit qu'à une seule place à l'entrée des fenêtres; c'est un usage qui a force de loi en Espagne.

Le lundi se passa en inquiétudes; des bruits disaient-on, semaient l'or à pleines mains. C'était un spectacle rare, auquel je n'ai jamais vu des gens semant l'or à pleines mains, et la phrase imprimée plus de mille fois.

Le soleil se leva radieux et serein, comme d'habitude en Espagne, et l'on sut que non seulement les Français n'avaient pas été emmenés dans la montagne pour y être coupés de tromblons, mais qu'ils avaient l'accueil qu'ils méritent. Dans plusieurs provinces éminemment significative en Espagne, comme à Séville, à Tolosa, à Vittoria, à Madrid, des provinces des *comparsas* de danses avaient empressés sur leur passage. A Vit-

ir des détachements des différents corps;
 , la *calle de la Villa*, celle de *Fuencarral*
 igne continue de splendides uniformes et
 lantes; les balcons étaient encombrés de
 et les maisons chargées de curieux jusque

Aucune clameur, aucune manifestation
 rent réaliser les craintes propagées par
 its inquiets; partout les princes trouvèrent
 age un calme bienveillant, une curiosité
 tant le pied sur les marches du palais, ils
 tés de la population, ils avaient plu; et les
cuapo, de *bonito*, de *buen mozo*, voltigeaient
 s des madrilènes. Ceux mêmes qui voient
 'alliance de l'Espagne avec la France ne
 mpêcher de rendre grâce aux qualités per-
 M. le duc de Montpensier et de son illustre

'une heure à peu près occupée par la récep-
 ège et l'entrevue des fiancés, les princes
 en voiture et se rendirent à l'ambassade de
 le splendides appartements leur avaient été
 - C'est là qu'ils doivent loger jusqu'après la
 du mariage, la *velacion*, comme on dit ici. A
 elation des cérémonies et des fêtes qui ne
 mencer que le 16, à cause de l'anniversaire
 éon.

ON : L'Univers et la maison. La Presse, 9 no-
 b.

ive de Constantine, drame anecdotique en cinq
 tableaux, par MM. Théophile Gautier et Noël
 sique de M. Pilati. Représenté pour la première
 théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 12 novem-

prendre la liberté d'aller chercher ce
vous et profiter de cette occasion de vous
respects?

éer, mademoiselle, l'expression de ma
idération.

Théophile GAUTIER.

Avenue Lord Byron, 18.

**RE - FRANÇAIS : Rentrée de mademoiselle
sud Gordien. — VAUDEVILLE : Le bonhomme
dine de voleurs. — PORTE-SAINT-MARTIN : La
tantine. La Presse, 16 novembre 1846.**

transcrire ici la curieuse analyse de la *Juive*
, faite par son auteur; elle a été incomplète
dans l'*Histoire de l'art dramatique*.

t, nous voici arrivé à un point assez délicat
lleton : il nous faut tendre une de nos
rule dont nous avons tant de fois cinglé de
ur les paumes des autres. Jendi soir, il s'est
te-Saint-Martin, une pièce intitulée *la Juive*
ne, dans laquelle nous avons plus ou moins
ui a excité, pendant l'un de ses actes, assez
pour que nous ayons cru devoir réclamer à
art des sifflets et des murmures.

ouons humblement que, depuis longues
tre ambition était de faire un mélodrame.
ent le faire, ce mélodrame? quelle poétique
quelles règles suivre, à quelle autorité s'en
Aucun Aristote n'a tracé de préceptes pour
composition; l'esthétique et l'architectoni-
nt fixées nulle part. Quelles qualités doit avoir
élodrame? De quelle nature est le sublime
peut atteindre? Longin garde là-dessus le

ciens, nous avons passé aux maîtres aussi grands, tout aussi vénérables, l'éclosion du temps leur manque; vos es chez Marchant, chargeaient notre dy! ô Francis Cornu! ô Maillan! ô nery! maîtres puissants et compliqués les, plus enchevêtrées que les forêts chers de cathédrale, nous ont coûté es épures, lorsqu'il nous fallait les notre feuilleton; nous contemplions te de vos pièces, ces belles vignettes par Faxardo, qui atteignent presque illustrations de la *Bibliothèque bleue*, uit pas l'école moscovito-byzantine

aliser ce désir se présenta : pendant stantine, on nous conta une histoire nous et à notre compagnon de voyage ir fournir le thème d'un mélodrame. dit-on, dans le cimetière juif, deux rides, bien qu'elles portassent des abes étaient celles de jeunes filles ient vivantes, mais qui avaient eu ter les suggestions amoureuses des tte faute, la tribu les avait rejetées pées de mort civile en leur faisant inérailles. Ces pauvres filles jouis-privilège de pouvoir lire la date de sur la pierre et de jeter elles-mêmes propre monument. Quand les autres ent par les rues, ils affectaient de ne répondaient pas si elles leur adres-

inu par le succès de *Fabio le Novice*, l'ibérie, et autres productions recom-truisit sur cette donnée une charpente es avaient l'air de se bien emboîter autres, et de présenter assez de solidité ; poignées de plâtre et les colombages lir les interstices et à parachever la natique.

», nous appliquâmes, d'une main trem-émue de tant d'audace, des panneaux yle soigneusement imité des classiques oyant une phrase qu'appuyée de bons it comme mots *d'auteur* toute expres-ouverait pas dans Benjamin Antier, u quelque autre non moins recom-

ntrainé par un souvenir shakspearien, des bouffées de colombes bleues, vol-le du Roummel et des cigognes blan-omber des serpents sur les toits ; mais du *martinet volant autour des donjons* effacée presque aussitôt qu'écrite ; re du texte nous permet d'affirmer ce genre ne s'y reproduit.

crifices, nous avons pu croire à un première partie de la soirée. Le public nt la claque s'évertuer aux endroits i est aujourd'hui la manière d'applau-

stantine avait cheminé d'un pas sûr e acte ; les hommes de la chose trou-rée. Personne ne nous avait encore

. — Mais que peut un pauvre mélodrame
blables exigences?... Réussir à la seconde

1.

rouche Kabyle qui fait le rôle de traître,
de tirer d'un pli de son burnous la taba-
cuse dont Frédérick Lemaître sait si bien
à rauque charnière, quel succès et quels
ents il eût obtenus ! car, au fond, c'était
ublic voulait, et, en effet, la chose n'eût
rement divertissante.

dont les objets s'éclaircissent au jour de la
la disposition des spectateurs, est vrai-
euse. Ce quatrième acte a été troublé par
nous ne voulons pas suspecter la fran-
t cependant rien de très bouffon en soi-
asse dans un cimetière, aux rayons dou-
ne coupée de nuages, et représente la
i sort de son cercueil menteur, apparaît
bre à son amant, et jette, avant de quit-
patrie, une larme et une fleur sur la
re près de laquelle elle vient de reposer.
doute ni neuf, ni étonnant ; mais, à coup
s gai, et nous confessons en toute sincé-
l'avions pas soupçonné cette source de
ait peut-être trop d'arbres dans la déco-
es cyprès auront mis le public en belle
nt, à la répétition générale, cet acte
es pompiers de service, et quelques
ministres avaient porté leur mouchoir à
passages trouvés les plus drolatiques.
acte a passé avec plus de bonheur, et le
ez rétabli pour qu'un mannequin, jeté

in ciel d'un bleu tranquille ; un nid de cigogne
 sapiteau d'une cheminée qu'il obstrue. En
 ce décor, nous avons éprouvé comme un
 mirage, et il nous semblait être encore dans
 Akhmet-Bey.

des chutes du Roummel, exécutée d'après un
 e Dauzats, est d'un bel effet ; les deux gigan-
 arches naturelles qui relient les deux côtés
 ice, et qu'on pourrait croire faites de main
 , tant leur courbure se dessine régulièrement,
 une belle perspective toute baignée de lumière
 peur ; la ville, perchée sur la cime du roc
 ne aire de faucon, se découpe avec fermeté
 geur du matin.

t du camp kabyle est aussi fort bien rendu ;
 ien là les oliviers au tronc monstrueux, les
 s trapus, les figuiers aux feuillages métal-
 ute cette puissante végétation dont on croit
 dénudée. — Un divertissement fort gracieux
 nt d'autant de couleur locale que les exigences
 phiques le permettent, se détache heureuse-
 ce fond de paysage et fait honneur au talent
 gaine et du corps de ballet qu'il commande.
 eprésentations de vendredi et de samedi, la
 ion de la scène la plus nécessaire de l'acte,
 laquelle en quelque sorte la pièce avait été
 coupure de deux ou trois entrées trop rappros-
 s unes des autres, a allégé la marche de la
 i n'a plus soulevé la moindre opposition.

avons pensé qu'un spectacle fidèle du mélange
 rses populations qui s'agitent sur le sol de
 pourrait, en dehors de toute combinaison

uniforme du capitaine Maurice d'Hervière. Il y et à Marius, ils font illusion, et nous n'irons pas d'aller se promener en temps et pour d'un blokaus; ils empocheraient les coups de fusil comme des Kabyles. Gabriel a donné beaucoup de réalité et la figure un peu effacée du soldat Domi-

as le joli chœur et les airs de danse de fait mettre de l'art jusque dans les ritournelles. L'entrée des personnages est accompagnée.

S : *La Fidanzata corsa*. — OPÉRA-COMIQUE : *Amuse*. — CIRQUE-OLYMPIQUE : *Tableaux dupe de M. Keller*. — *Concerts*. *La Presse*, 16.

VARIÉTÉS : Roch et Luc; Pierre Février. article 243; Simplicie. — **GAITÉ** : *Bénéfice et périlleuse*; Rita l'Espagnole. *La Presse*, 16.

— **GYMNASÉ** (: *La protégée sans le savoir*). *danseurs espagnols*. — OPÉRA-COMIQUE : *La rust*. *La Presse*, 7 décembre 1846.

: *Bénéfice des inondés*; débuts de Gardoni. **MAIS**; *Phédre*; mademoiselle Rachel; *math*; *les Burgaves*. — **PALAIS-ROYAL** : *La* — **VAUDEVILLE** (: *Une planète à Paris*). *La Presse*, 1846.

noisies de Gavarni; *les étudiants de Paris*. *La Presse*, du 19 décembre 1846 annonce qu'elle accompagne dans les œuvres de Gavarni, qui porte le même titre. Elle a reparu en forme de Théophile Gautier : *Souvenirs de critique*.

vous attendre à une relation officielle du
s Altesses Royales et des fêtes données à
mariage de la reine et de l'infante ; nous
sous le côté purement pittoresque, car il
rtient pas, à nous humble feuilletoniste,
r de ces hautes considérations diploma-
laquer notre récit de noms illustres copiés
ch de la cour.

ctateur, nous raconterons ce que nous
ne tout le monde en errant dans les rues
is autre but que de satisfaire notre curio-
e.

n de voyage de l'auteur, qu'il désigne seule-
m de M. de V., fut M. de Vatry.

soles et généralement toutes les saillies étaient peintes et non réelles, moyen d'occulter une façade fort en usage dans les pays, surtout en Andalousie.

Poussé par la curiosité s'était approché et avait entendu cette musique, encore assez rare dans Grenade, il eût vu, à travers la galerie couverte, d'abord une espèce de péristyle formée de cailloux de différentes couleurs, puis un grenadier en grande tenue, et désignant de son sabre le millésime de l'année où elle avait été construite, c'est-à-dire l'année où le rococo florissait en Espagne; puis une cour intérieure — un *patio*, — pour nous donner une idée propre, d'une architecture égyptienne plus ancienne.

Le propriétaire, homme de *bon goût*, avait fait bâtir un corps de logis à la mode d'alors les plus beaux, mais que sa fortune ne lui avait pas permis d'acheter; lui faisaient honte par leur *barbarie*. Le *patio* était entouré de sveltes colonnes d'un seul morceau et de la plus grande hauteur; leurs chapiteaux, d'un corinthien pur, étaient entremêlés à leurs volutes des arabesques arabes fleuries où brillaient des restes de dorure. Sur ces chapiteaux s'élevaient des arcs évidés en cœur d'une origine purement moresque qui formaient sur les murs une cour une galerie couverte.

En face d'un bassin bordé de vases de fleurs et de bustes, grésillait un mince jet d'eau et au-dessous les feuilles lustrées des lauriers

FRANÇAIS : **Reprise de Don Juan** ; l'ombre
 ÉRA-COMIQUE : **Ne touchez pas à la reine.**
 tre Jean. — VAUDEVILLE : **Le toréador** ;
 la. *La Presse*, 18 janvier 1847.

LES : **Fierrot pendu.** *La Presse*, 25 jan-
 feury a réimprimé ce compte rendu de
 dans ses *Contes d'automne* (*Souvenirs des*

e Berny (Courrier de Paris). *La Presse*,
 et article est une *Revue des arts* où il est
 d peint au Luxembourg par Delacroix, de
 r des comptes, peint par Théodore Chas-
 x de MM. Henri Lehmann et Mottez, de
 duchesse de Montpensier et de l'exposi-
 t-Lazare.

ANÇAIS : **Un coup de lansquenet.** —
 LLE : **Trois rois, trois dames.** — CIRQUE-
 volution. — Th. des VARIÉTÉS : **L'Illus-**
 1^{er} février 1847.

Berny ; Grand steeple-chase à Berny. *La*
 47.

ANÇAIS : **Le Vieux de la montagne.** —
 ie. — GYMNASÉ : **Irène.** — ITALIENS : **Don**
 février 1847.

e Berny (Courrier de Paris). *La Presse*,
 e feuilletton parle du carnaval, des bals
 s danseuses en vogue à cette époque.

HISTORIQUE (: **La salle**). — OPÉRA-COMIQUE :
 — VAUDEVILLE : **Un carnaval.** — Th. des
 ul de tout le monde. — (*Mélanges*). *La*
 1847. Le fragment de cet article sur le
 seul conservé dans l'*Histoire de l'art dra-*
 i date de l'article du 1^{er} février, qu'il suit

HISTORIQUE : **La reine Margot.** *La Presse*,

HISTOIRE : I. M. Thomas Couture.) *La Presse*, . Ce *Salon* fut précédé dans *la Presse* d'une note de Girardin, qui n'a pas été réimprimée dans le *Salon de 1847* (in-24, Hetzel et Warnod, 1847), que tout le début du travail de Théophile répondait. Les sous-titres des chapitres que nous avons entre parenthèses, sont ceux du *Salon* en feuilletons de *la Presse* n'en portent pas. Un premier article a été réimprimé aussi dans l'*Artiste* de 1847, sous le titre de : *Les Romains de la décoration*, et, en 1853, dans *Les Peintres vivants*. Théophile Gautier lui-même en a cité la plus grande partie dans son compte rendu de l'*Exposition universelle de 1855*, dans le *Moniteur universel*, 6 septembre 1855), et dans le même journal, le 7 mars 1860. Voici un autre article, jusqu'à la partie réimprimée en abrégé, ainsi que nous l'avons dit, à la lettre de Girardin :

nous dispense de la philippique obligée, hélas ! nous sommes forcés, depuis si longtemps de commencer notre revue du Salon. Elle ne s'exécute que du mal. Les arrêts de cette inquisition ne s'exécuteraient plus dans l'ombre, si on se croirait mal jugé pourrait en appeler à un arbitre souverain. L'effet de cette mesure, arbitraire, ne peut qu'être salulaire ; elle rend les juges plus circonspects et les récriminations moins nombreuses. Si un chef-d'œuvre ou même un bon tableau méritant, sont rejetés, les dix jours de délai suffiront à la honte du juge et à la condamnation.

Les mauvaises choses, en général, que nous voyons dans les tentatives audacieuses, les éloignent, dans un sens ou dans un

huveau; Millet; Gendron; Alfred Arago; Glaize; Land; Lonsay; A. Guignet; Yvon.) — (IX. PEINTURES, DE CHASSES ET D'ANIMAUX : MM. Hippolyte et Lehmann; Couture; Verdier; Tissier; J.-B. Bon; Dubuffe; Champmartin; Picou; Bonvin; demoiselles Lepout et Gautier; MM. Louis et; Passot; Maxime David; Pommayrac; rd; mademoiselle Nina Bianchi; MM. Théodorski; Frédéric Becker; Tourneux; Landelle; et; Raden-Salek-ben-Jaggia; Leullier; Rouselle Rosa Bonheur; M. Klorboë.) — (X. PEINTURES ET DE MARINES : MM. Paul Flandrin; Corot; Desgoffe; Bellel; Gaspard Lacroix; les deux rs; Jules André; Hoguet; Charles Leroux; chard; Michel Bouquet; Thierry; Anastasi; trissot de Warville; Boyer; Buttura; Charles urier; Coignard; Lorentz; Damis; Lepoitevin; yé; Biard; Gudín; Durand-Brager; Mayer; huillier; mademoiselle Louise Thuillier; Frère; Fromentin; Karl Girardet; Borget.) chapitre, relatif à M. Paul Flandrin, termine feuillet précédent; dans le volume seulement nous l'indiquons ici, le chapitre X. R. SCULPTURE : Clésinger; Pradier; Daniel; ion; Jouffroy; Klagmann; Simart; Hartung; Vechte.) *La Presse*, 31 mars, 1^{er}, 2, 3, 5-6, il 1847. Un fragment du dernier chapitre a rtiste du 22 août 1847, sous le titre de : r un serpent, par Clésinger, et, en 1853, dans ts.

:-FRANÇAIS : Reprise d'Athalie. — ODÉON : PORTE-SAINT-MARTIN : Palma. — CONSERVATOIRE : de M. Lacombe; Manfred. — (Mélanges. — thème (Piot).) *La Presse*, 12 avril 1847.

de Berny : Grand steeple-chase à Berny. (1847.

FRANÇAIS : Un Poète. — ODÉON : Le Syrien. type espagnole. *La Presse*, 26 avril 1847.

DRAMATIQUE : Amour et Intrigue. — **FUNAMBULES :**
La Presse, 14 juin 1847.

FRANÇAIS : Pour arriver. — **OPÉRA : Débuts**
es Masson et Ferdinand. — **VAUDEVILLE : Le**
— Th. des **VARIÉTÉS : Un Mousquetaire.** —
Un Père. — **Concerts.** *La Presse*, 21 juin 1847.

le Berny : Une Visite à M. Ingres. *La Presse*,
est question en outre, dans cet article, de
des *Péchés de jeunesse* d'Alexandre Dumas

D'ALGER : Un Voyage en Alger. — **PALAIS-**
d'occasion. — **GAIÉTÉ : Le chevalier de**
(Concerts). *La Presse*, 28 juin 1847.

Changement de Direction. — **THÉÂTRE-**
ts. — **HIPPODROME.** — Th. des **VARIÉTÉS :**
me un nègre. *La Presse*, 5 juillet 1847.

arc des Minimes. *La Presse*, 12 juillet 1847.

Charlotte Corday. — **VAUDEVILLE : Le**
Presse, 19 juillet 1847.

3 - FRANÇAIS. — Th. des **VARIÉTÉS. etc.** —
Presse, 26 juillet 1847.

au des fleurs. — Th. des **VARIÉTÉS : La**
bourg. — (Nouvelles de Londres). *La Presse*,

HISTORIQUE : Le Chevalier de Maison-Rouge.
1847.

MIQUE : La Cachette. — **PALAIS-ROYAL : Les**
CIRQUE-OLYMPIQUE : Boxe, bâton et savatte.
10ût 1847.

VARIÉTÉS : Les Foyers d'Acteurs. — **GYM-**
elle Agathe. — **GAIÉTÉ : Léa.** *La Presse*,

Le fils du Diable. — **HIPPODROME : Équi-**

é ni déposée ni insérée dans la *Bibliographie*

thume parut pour la première fois joint aux éophile Gautier, en 1853, dans son *Théâtre de* en 1863 et en 1866, dans son volume intitulé : *es*; enfin, en 1872 et en 1877, à sa vraie place, définitive de son *Théâtre*.

Il a fait encore une reprise de cette pièce, le pour laquelle Théophile Gautier fit d'assez nombreux à la version primitive, dans le but de il y ajouta aussi quelques vers, entre autres au public qui terminent maintenant la pièce imprimés pour la première fois, en 1877, dans tion de son *Théâtre*. Les autres modifications n sont restées inédites. Nous en reparlerons voir le n° 1952^{bis}).

Il est à constater que Théophile Gautier avait toujours une sorte de couplet final à *Pierrot posthume*. inédits par lesquels il comptait d'abord terminer, et qui furent supprimés pour ne pas l'achever générale :

Nous pourrions, comme c'est la coutume,
Un couplet après *Pierrot posthume*,
Il vaut pas la peine d'être dit
Selon un barbier plein d'esprit.
Il vaut pas la peine qu'on le chante,
? On le danse, et la salle est contente.

Le journaliste qui rendit compte, dans *la Presse* du de la première représentation de *Pierrot* article commence par ces lignes, qui nous le peu sujettes à caution :

été faite, étudiée, apprise en huit jours,
Huit jours, faut-il encore en déduire deux
Si l'administration était indécise si elle
Des acteurs principaux le rôle dont elle

russe été, forcément infidèle,
 demeurer dans son palais, près d'elle ;
 touant son chiffre sur ma chair,
 es châteaux vivre au bord de la mer !
 eux nouveaux, des mers vertes et bleues,
 sens j'ai fait énormément de lieues,
 l'être cuit, je fus pris et vendu,
 s turcs m'ont aux trois quarts pendu ;
 comment l'on sut cette aventure,
 je la trouve en légende, en peinture,
 it le col d'un nœud qui serre trop,
 mon portrait met : *Aspice Pierrot !*

.

du même monologue, version imprimée :

stationneurs et très intelligents,

imitivement ceux-ci :

Is qui n'avaient ni comptoirs ni boutiques,
 saient même au besoin de pratiques.

pt, les vers cinq à dix :

raison, arrose-toi de pleurs,
 taphe et jette-toi des fleurs,
 s envoie un mot à la gazette,
 je fais et que je me regrette !
 lein de soins et de bontés pour moi !
 ux mouillés, je suivrai mon convoi.

es deux premiers vers :

x flacon ! qui jamais eût pu croire
 e immortel, il suffit de te boire.

cène était d'abord celle-ci :

ARLEQUIN.

. Je n'y puis plus tenir,
te la place.

PIERROT.

Allez-vous revenir ?

ARLEQUIN.

..

PIERROT.

Restez donc ; vos départs sont trop brusques.

ARLEQUIN.

ssés.....

PIERROT.

Sur quoi ?

ARLEQUIN.

Sur les vases étrusques.

ze :

r'a trompé ! triste position ;
out espoir de résurrection.
i faim, j'ai soif ; soif surtout. C'est fort triste.
les besoins qu'on a quand on existe.
t, mangeons ce poulet que j'ai pris,
ons un coup pour noyer la souris ¹.
t ou vivant ? Pour éclaircir mes doutes,
Tuons-nous, mais une fois pour toutes.
t vidé, je ne puis ressaisir
Arlequin, ce fatal élixir.

qui terminent aujourd'hui ce monologue, les
rs, inédits jusque-là, ont paru pour la pre-
1877, dans la deuxième édition du *Théâtre* et
ante des deux autres :

rs sont conservés dans la pièce jouée.

o ; tâche d'inventer une machine à vapeur
ner de belles femmes, et trouve un nou-
remplacer le soleil. Je vais en Orient, c'est

livre sur ces derniers mots, j'ai revu
m'apparut, pour la dernière fois, dans un
l, le visage pâli et les pieds gonflés, perdu
condamné peut-être et n'éprouvant aucune
cette mort, redoutée et hâle parce qu'elle
était triste, mais résigné. Il avait toujours,
tête de lion, son sourire dédaigneusement
a du passé, de Hugo, du romantisme dont
cé l'histoire, des gloires qui s'enfoncent
omme celle de Béranger, par exemple, de
sent, au contraire, comme celle de Musset.
me aussi et de ses vers, en homme qui en
et sait fort bien le rang qu'ils occuperont
é. D'ailleurs, nulle vanité dans ce juste et
s calme.

iserie charmante. Puis Gautier s'éloigna
lâmes traverser la cour de l'*Illustration*,
sureusement sans doute, attristés à cette
perdu.

ps met les hommes à leur plan ! Voilà le

zo parut, on n'y vit qu'une fantaisie, un
loxe. Aujourd'hui c'est une œuvre d'art

Le feuilleton de huitaine, l'article du
olé plus d'un, de ces livres-là ! Car, en ce
ques faisaient des livres.

issi du théâtre et lorsqu'on a publié les
ts de Gautier, on a omis de réimprimer le
r de *Fortunio* composa avec M. Noël Par-
lle qu'il « accomplit » avec M. Siraudin.
es deux pièces étaient curieuses. Le drame
de *Constantine*, le vaudeville avait pour
Espagne.

né que les fantaisies littéraires en vers,
e *Tricorne enchanté*, ces arlequinades gau-

ble de produire une révolution et surtout de grande des révolutions au Vaudeville.

tion a eu lieu.

ue le public m'a prouvé que *Pierrot posthume* fade, mal ordonnée, qu'il m'est douleur que cette pièce d'un si haut style peu au-dessus du répertoire des Funam-pelée à produire aucune révolution dans dans la caisse du Vaudeville, je crois na complicité et montrer le courage de n avec M. Théophile Gautier. Il y avait présenter une œuvre aussi osée. La gloire, s ; le péril, je veux le partager. Je suis autier, l'auteur de *Pierrot posthume*.

leur le rédacteur, l'assurance de ma con-guée.

« P. SIRAUDIN. »

blia cette lettre dans son numéro du la faisant suivre de ces lignes :

teur. — M. Siraudin, qui a le courage de, ne nous en vandra pas d'avoir le coupinion. Nous persistons, quoi qu'en diseouver *Pierrot posthume* très amusant; queonne notre tête, mais qu'il nous laisse re. »

. Siraudin ne resta pas longtemps sans on numéro suivant, le *Corsaire* publiait la :

A BON CHAT BON RAT

ir le rédacteur en chef du *CORSAIRE*

i de répondre à une lettre de M. Siraudin re numéro du 7 courant.

errot posthume.

et les choses se sont passées :

e œuvre avait fleuri en mon esprit au

avait nécessairement répandre sur son

refus, même basé sur des conventions put suffire pour arrêter un chevalier de comme M. le comte Siraudin. Or, celui-ci, le la nuit, se rendit chez l'imprimeur du à, *en soutenant qu'il venait de ma part, FIT SUR L'AFFICHE* de la seconde représentation *ume.*

M. le chevalier de l'Éperon d'or dit que *c'est une œuvre fade, mal ordonnée, et qu'il* ; *AVEC DOULEUR* (quel style), qu'elle est à des Funambules: je réponds que je prouve refusant de la laisser signer par lui.

« LEFEBVRE. »

cette lettre était placée cette note (le e 1847).

acteur. — M. Siraudin a commencé par ituelle; M. Lefebvre qui, en fait d'esprit, d'en emprunter à son voisin, a rendu à monnaie de sa pièce. Partant quittes! Une de main, messieurs, et que cela finisse. »

ainsi que *cela* dut finir, et je n'aurais exhumé cette polémique oubliée dont le échappe en partie, car je ne sais trop ce titre de *chevalier de l'Éperon d'or*, donné à est un aimable homme et un lettré et qui contemporains avec les pièces qu'il fait, cter avec les bonbons qu'il ne fait pas. que Théophile Gautier fut tenté de se ique, — et qu'il en reste une preuve amu- raconté ce débat ignoré.

édites de l'auteur d'*Émaux et Camées* sont n, en voici une, cependant.

Dreyfous, l'éditeur, a retrouvé, dans les ophile Gautier, le brouillon d'une lettre

*œuvre froide, mal ordonnée, dont le haut
peine au-dessus du répertoire des Funam-*

ter à faire des chicanes de puriste sur
or, qui appartient à la syntaxe de Bilbo-
rais prouver que j'ai drapé de mon mieux
scénique de M. Paul Siraudin. Puisqu'il
dire et de péril à propos de si peu de
bon que nos parts soient faites distincte-
envoie le scenario de M. Paul Siraudin
ce versifiée par moi d'un bout à l'autre ;
ce cet homme de charpente aurait été plus
un homme de style. En rémunération de
Paul Siraudin touche la moitié des droits
illets et du prix de la pièce imprimée. —
estion de nom et d'affiche, j'y suis resté
anger. Le débat s'agite entre lui et le
l'audeville. Pour moi je me serais con-
ontiers du plaisir de peindre anonyme-
es cartons de M. Paul Siraudin, comme
curs élèves de Raphaël, dont le labeur
d dans l'œuvre immense du maître.

Théophile GAUTIER.

ait n'est-il pas d'une adorable ironie ?
ntendre Gautier lui-même le laissant tomber,
sa bonhomie majestueuse.

.....

Jules CLARETIE.

me fut d'abord commencé en vers libres.
la pièce, sous cette forme, a été recueilli, en
e II des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

390

œuvre
de G

90
frère
184

•
AN
VI
n°
25

F

ARLEQUIN.

son extrait mortuaire
 écrit et paraphé
 chaque dictionnaire ;
 est pas une grammaire
 on ne voie agrafé
 pierrot à la potence ;
 tant des titres, je pense.

.

: Reprise de Charles VI ; mademoiselle Alboni ;
 ITALIENS : Madame Castellan, dans Lucia. —
 : La Recherche de l'inconnu. *La Presse*, 11 oc-

ATRE-FRANÇAIS : la salle ; programme de la
 PÉRA : Concerts de mademoiselle Alboni. —
 cia ; la Somnambula. — VAUDEVILLE : Le Pre-
 — FUNAMBULES : Pierrot marquis. *La Presse*,
 847. Champfleury, en 1854, dans ses *Contes*
avenirs des Funambules), a réimprimé ce compte

lez, mais ne touchez pas, comédie de cape et
 is journées, par MM. Théophile Gautier et Ber-
 présentée pour la première fois sur le second
 ais (Odéon), le 20 octobre 1847. In-12 de deux
 mie, 59 pages. Imprimerie Olivier, à Poissy.
 chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, n° 1 ;
 mes.

que nous trouvons inscrite dans la *Bibliogra-*
mce du 11 décembre 1847, sous le n° 5256,
 réimprimée. La version jouée est on ne pent
 de la version primitive, dont nous avons une
 mains. Nous devons à l'obligeance de M. Ber-
 curieux détails suivants sur la part de colla-
 éophile Gautier à cet ouvrage :

919. OPÉRA : (Griseldis, ou) les cinq sens. *La Presse*, 21 février 1848.

* 920. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Madame Allan dans les Faussees confidences; rentrée prochaine de mademoiselle Rachel. — ITALIENS : La Ganza ladra; le Barbier de Séville. — ODÉON : le Dernier Figaro; Garci de Castanar. — GYMNASSE : La Clef dans le dos. — VAUDEVILLE. — AMBIGU : Notre-Dame-des-Anges. — FUMAMBULES : Monsieur et Madame Polichimelle (par Champfleury). — (Concerts). *La Presse*, 25 février 1848.

921. Une visite chez Merodach-Baladan. *La Presse*, 29 février 1848 (numéro portant les dates du 25 au 29). Cet article a reparu en 1852 dans les *Caprices et Zigzags*, dont il a toujours fait partie depuis.

* 922. OPÉRA-COMIQUE : Gilles le Ravisseur. — PORTE-SAINT-MARTIN : Guillaume-Tell. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : La Marseillaise ; les Plaideurs. — OPÉRA : La Muette de Portici ; Griseldis. — (Quelques mots sur la République). *La Presse*, 6 mars 1848.

* 923. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Rentrée de mademoiselle Rachel : Horace ; Cléopâtre ; la Marseillaise ; le dernier des Kermor. — OPÉRA. *La Presse*, 20 mars 1848.

* 924. ODÉON : La fille d'Eschyle. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : L'Aventurière ; Mademoiselle Rachel dans Lucrèce. — PORTE-SAINT-MARTIN : L'auberge des Adrets ; Robert Macaire. *La Presse*, 27 mars 1848. C'est ce feuilleton que Théophile Gautier écrivit le dimanche 26 mars 1848, le jour même de la mort de sa mère. (Voir sa lettre, dans notre préface.)

925. OPÉRA-COMIQUE : Le rêveur éveillé. — Th. des VARIÉTÉS : Le pouvoir d'une femme ; l'almanach Liégeois. — GYMNASSE : Les filles de la Liberté ; Royal-Pendard ; Hercule Belhomme. — PALAIS-ROYAL : Le vieux Gamin ; le voyage sentimental. — AMBIGU : Les trois révolutions. — GAITÉ : La Foi, l'Espérance et la Charité. — ITALIENS. — (Nouvelles). *La Presse*, 3 avril 1848.

ercier de ses bonnes intentions, et ne crurent
 voir accepter d'être joués par un ukase gouver-
 1.

ues mois se passèrent, et Gautier rencontra un
 iner chez madame de Girardin, parmi d'autres
 , Nestor Roqueplan qui était alors directeur des
 , et qui offrit spontanément de faire le meilleur
 à l'imbroglia fantaisiste blakboulé au Théâtre-
 3.

tre anicroche du genre le plus imprévu... La
 lait entrer en répétition; le principal rôle, celui
 Melchior, devait être joué par un artiste très
 à dans les amoureux comiques; mais tout à coup
 ouvre que c'est un misérable qui volait des
 le cent sous en dévalisant les poches de l'acteur
 abillait dans la même loge que lui. Roqueplan
 a aussitôt d'étouffer un tel scandale; il fit partir
 la pêche à la baleine et il témoigna aux deux
 le regret de ne pouvoir monter leur pièce,
 plus à leur offrir qu'Hyacinthe pour faire
 ux rodomont d'une reine d'Espagne.

on un an se passe encore; Augustin Vizentini
 directeur de l'Odéon; il s'empresse d'aller
 er la pièce à Gautier pour Louis Monrose, et
 ernard Lopez de venir faire une lecture pour
 e sur la distribution, en lui annonçant d'avance
 s répétitions allaient commencer sur-le-champ.
 fois, par exemple, ce qui fut dit fut fait, et la
 nontée en quinze jours, obtint un de ces succès
 déon d'alors, qui contribuaient à la réputation
 à la fortune.

titre primitif devait être : *Ne touchez pas à la*

sore). — IX. Peinture (MM. Diaz; F. Leleux; Adolphe Leleux; Edmond Peinture (MM. Haffner; Adrien Guignet; Champmartin; Landelle; Laliman; Wetter; Émile Perrin; Tony Johannot; Peinture (MM. Meissonier; Steinhilber; Plassan; Alexandre Couder; Van-Schneide; Jeanron; Marcel de Pignere; (MM. Wattier; Debay; Comte-Calixte; Biard; Amaury Duval; Tissier; de mademoiselle Rosa Bonheur; MM. Coignard; Hoguet; Kiorboë; Eugène Dreux; Achille Giroux). *La Presse*, 2,

931. OPÉRA. — THÉÂTRE-FRANÇAIS. Th. des VARIÉTÉS : *La roue de Fortin* ; *Les républicains*. — HIPPODROME : 8 mai 1848.

931²⁰. Salon de 1848. XIII. Peinture. — Corot; Cabat; Français; Belle; *La Presse*, 9 mai 1848. Cet article cite la pièce : *A trois paysagistes* (voir n° 931¹⁰) ; tier les cite avec ces variantes :

. Aligny qui, le cra
Comme Ingres le ferait pour un p
Recherche le contour et la beauté
En fait une statue à sa forêt de m
Et polit dans l'azur le flanc des ro
Ainsi que Praxitèle un torse de V

931³⁰. Salon de 1848. XIV et XV. Peinture. — (MM. Hoguet; Palizy; Troyon; P. C. Leroux; Brissot de Warville; Flers; Buttura; Frère; Bacaut; de Hoguet; Yvon; Bida; Rosier; Doussaulger; Cordouan; Melbye). *La Presse*,

932. Vernet. *La Presse*, 11 mai

une large part des applaudissements. Il nous est possible aussi de passer sous silence ce que nous avons de talent plein de verve et d'originalité de M. de Vigny, à la beauté et à la grâce de mesdames de M. de Vigny, Henri et Saint-Hilaire, au jeu si distingué de M. de Vigny, et à l'excellente tenue de M. Lomain. *Habent libelli*, — les *comédies* ont leur destin. — Nous ne pouvons que les humbles sujets du public. Il nous faut le prier, comme faisaient nos ancêtres littéraires, d'excuser les fautes de l'auteur.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Les Aristocrates*. — OPÉRA : *Le Braconnier*. — GYMNASSE : *La Déesse*. *La Presse*, 15 novembre 1847.

OPÉRA. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Mithridate*; HERAULDEVILLE : *Elle ou la mort*. — TH. des VARIÉTÉS : *Les Cent soixante millions*; les *Campanologiens*; les *Hongrois*. — ODÉON : *La Couronne de France*. *La Presse*, 8 novembre 1847.

Dans cet article que se trouvent deux vers de Théophile Gautier, se moquant du style ampoulé et disant qu'au lieu de dire *Hernani*, au lieu de ces mots :

DON CARLOS.

Quelle heure est-il ?

RICARDO.

Minuit.

vers que voici :

Quel point de l'émail pose le pied de l'heure ?
Quand sa fuite il atteint la douzième demeure !

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Cléopâtre*. *La Presse*, 15 novembre 1847. Daté par erreur du 16 novembre, dans *l'Art dramatique*. Théophile Gautier a cité lui-même ce feuillet, dans son article du *Moniteur*.

1848

OPÉRA-COMIQUE : Haydée. — **GYMNASE : L'Art de ne rien d'étranges.** — **FUNAMBULES : Les Pérégrinations de Polichinelle.** *La Presse*, 3 janvier 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : La Marinette. — **ODÉON : Cécile et le Dernier Banquet.** — **GYMNASE : Les Mémoires d'un valet de Grammont.** — **(Le Jardin d'Hiver).** *La Presse*, 10 janvier 1848.

FALIENS : La Donna Del Lago. — **AMBIGU : Hortense.** — **Christophe Colomb.** — **VAUDEVILLE : Le Lion et le Gymnase : Lavater.** — **(Bals et Concerts).** *La Presse*, 10 janvier 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Le Puff. — **PORTE-SAINT-MARTIN : Le monde.** — **Th. des Variétés : Le Marquis de Lauzun.** — **OPÉRA-NATIONAL : Bal de la Liste civile.** — **OPÉRA-NATIONAL : Le Brasseur de Preston.** *La Presse*, 24 janvier 1848.

Th. des Variétés : Les Extrêmes se touchent. — **Gym-Léonie.** — **(Fêtes et Concerts).** *La Presse*, 31 janvier 1848.

THÉÂTRE-HISTORIQUE : Monte-Cristo. — **OPÉRA.** — **(Les).** *La Presse*, 7 février 1848.

Troisième Exposition de l'Association des Artistes, au Grand Palais National. *La Presse*, 13 février 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Thersite. — **OPÉRA-COMIQUE : La Noëlle.** *La Presse*, 15 février 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Représentation nationale : le 1^{er} ; les Horaces ; le Malade imaginaire ; la Marchante patriotiques ; il faut qu'une porte soit fermée. — Th. des VARIÉTÉS : Mademoiselle de PALAIS-ROYAL : Vestris 1^{er}. — OPÉRA. *La Presse*, 48.

PÉRA : Représentation gratuite. — GYMNASSE : Le de jouets d'enfants. *La Presse*, 17 avril 1848.

Salon de 1848. I. (Entrée en matière). Un fragment de, et de celui du 26 avril, réunis sous le titre de : 1848, ont reparu dans l'*Artiste* du 15 mai 1848. — *La Presse*, 21-22 et 23 avril 1848. Un fragment de même article, a reparu dans l'*Artiste* du 1^{er} juillet sous le titre de : *la Nyssia, de Pradier*. Un autre de ce morceau a été réimprimé aussi dans le même 15 du même mois, sous ce titre : *la Bacchante, de*

OPÉRA et THÉÂTRE-FRANÇAIS : (Représentations gratuites) — PALAIS-ROYAL : L'Académicien de Pontoise. — Concerts. *La Presse*, 24 avril 1848.

Salon de 1848. III. Sculpture. — IV. Peinture d'actions générales ; Eugène Delacroix). Réimprimé ainsi que nous venons de le dire, dans l'*Artiste* du 15 mai 1848. — V. Peinture (MM. Gérôme ; Picou ; Chas- — VI. Peinture (MM. Ziegler ; Henri Lehmann ; — VII. Peinture (MM. Hesse ; Jean-Baptiste Guillaud ; Schnetz ; A. Couder ; Glaize ; Le Ménaff ; H. Vernet ; Hamon). *La Presse*, 25, 26, 27, 28 mai 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : La marquise d'Aubray. — OPÉRA : Ah! enfin!!! ; le chevalier de Beauvoisin ; des places. — PORTE-SAINT-MARTIN : Robert-Magny-Blas. — OPÉRA. *La Presse*, 1^{er} mai 1848.

Salon de 1848. VIII. Peinture (MM. Debon ; Ch. Muller ; Duveau ; madame Calamatta ; Huet ; Célestin Nanteuil ; Boissard ; Antigna ; Les-

paru, très diminué, en 1874 dans les *Portraits contemporains*. Il y porte par erreur la date du 11 mars.

1. des VARIÉTÉS : Une poule ; le Fils du fermier. —
2. : Le gentilhomme campagnard. — HIPPODROME.
(Mss). *La Presse*, 15 mai 1848.

3. COURS pour la figure de la République. *La Presse*,
1848. Un fragment de cet article a été réimprimé
du 15 juin 1848, sous le titre de : *École nationale des*
Beaux-Arts : Symbolisme de la République.

4. GYMNASIE : Horace et Caroline. — SOIRÉES ORIENTALES.
JOUFFROY. — THÉÂTRES FORAINS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.
La Presse, 22 mai 1848.

5. THÉÂTRE-HISTORIQUE : La Marâtre. — AMBIGU : La
Thurberie. — PORTE-SAINT-MARTIN : Le maréchal
(Nouvelles). *La Presse*, 29 mai 1848.

6. THÉÂTRE-FRANÇAIS : La rue Quicampoix. — Th. des
Français : Un serpent et un font un. — PALAIS-ROYAL : L'ange de
démon familier. — OPÉRA. — HIPPODROME.
se, 5 juin 1848.

7. VAUDEVILLE : Le club des maris et le club des
femmes ; Le serpent de la paroisse ; Un mariage par procuration.
— PALAIS-ROYAL : Les Volcaniennes de Saint-
Le club champenois. — Th. des VARIÉTÉS : La république
de Platon. — THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *La Presse*, 12-
13 juin 1848.

8. OPÉRA : L'Apparition. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : De la
science d'analyse : Les frais de la guerre. — (Mélanges).
La Presse, 19 juin 1848.

9. Marilhat. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1848.
Article, dont il fut fait un tirage à part de la *Revue*
et imprimé par la imprimerie Gerdes à Paris, non déposé et non inséré
dans la *Bibliographie de la France*, reparut en 1856 dans le
numéro de *Théophile Gautier : l'Art moderne*, et en 1874,
dans les *Portraits contemporains*. Dans cette dernière réim-

pour nous, par Théophile Gautier, le satiriste, et par Auguste Préault, le poète du peuple, l'auteur du *Roi Candaule*..... ne s'en tiendra pas à promettre la *Plastique de la civilisation*, — non ! — le livre des élégances, l'histoire des nouvelles dont l'art actuel relève les choses de la mode agrandi jusqu'aux proportions idéales. Sculptures extérieures des maisons, tentures des appartements, toilettes des costumes des hommes, bijoux, ustensiles, Gautier va fixer en types magnifiques et à l'usage du pauvre et du riche, tout ce qui fait la poésie de chaque lieu et le charme de son intérieur. Il dira ce que doit être le salon du millionnaire, ce que peut être la chambrette de l'ouvrier. Il montrera une fleur, une gravure, une cage d'oiseau qui peuvent briller pour quelques francs, dans la plus humble boutique, les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles de Dieu. L'art, autrefois pouvait n'être que le privilège de quelques-uns ; il faut, sous la démocratie, qu'il soit le bien de tous.

de l'ouvrage a été réimprimé en 1883 dans le recueil de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de littérature*.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Il ne faut jurer de rien*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Tragaldabas*. — GYMNASSE : *La Niaisise*. — *La Presse*, 14 août 1848. Ce feuilleton, qui avait paru dans *la Presse* du 26 juin 1848, fut ajourné plusieurs fois jusqu'au 14 août suivant ; le début de l'ouvrage, après les émeutes, raconte les péripéties de la révolution. La fin en est restée inédite, et nous allons en donner ici pour la première fois.

THÉÂTRE-HISTORIQUE : *Le Chandelier*; *Atala*. —
VARIÉTÉS : *Un petit de la mobile*. — AMBIGU : *Le*
table. — GAITÉ : *Marceau*. *La Presse*, 15 août 1848.

A : *Nisida*; *L'Eden*. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Les*
8 femmes. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les liber-*
ève. — GYMNASSE : *Un premier coup de canif*.
HISTORIQUE : *Représentation au bénéfice de*
e Georges. — Th. des VARIÉTÉS : *La décadence*
près le tableau de Couture. — HIPPODROME. *La*
ût 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Mademoiselle Judith dans les*
our et du hasard. — OPÉRA-COMIQUE : *Il signor*
— Th. des VARIÉTÉS : *Les Deux anges gardiens*.
ITAL : *Le mobilier de Rosine*. — ITALIENS. —
La Presse, 4 septembre 1848.

ANTHÉON, peintures murales par Chenavard. *La*
7, 8, 9, 10 et 11 septembre 1848. Ce travail a
été en 1856 dans le volume de Théophile Gau-
moderne.

AMBIGU : *Joséphine et Napoléon*. — Th. des VARIÉ-
tés. — GAITÉ : *La Taverne du Diable*. *La Presse*,
8 1848.

OPÉRA : *La Marquise de Sennecoy*. — OPÉRA-
COMIQUE : *Sournoise*. *La Presse*, 18 septembre 1848.

LES DEUX ÉTOILES (Partie carrée. *La Belle-Jenny*).
1, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30 septembre,
1, 11, 12, 13, 14 et 15 octobre 1848. Ce roman
a première fois en librairie en 1851 (daté 1852),
3 in-8°, sous le titre de *Partie carrée*, et le troi-
sème complété par le *Club des Hachichins et le Che-*
val. En juin-septembre 1865 le journal *l'Univers*
publia de nouveau, sous le titre de *la Belle-Jenny*,
et conserva en reparaisant la même année en un
in-12.

qui forme vingt chapitres dans *la Presse*, en
un en volumes, le chapitre huit du journal

BROHAN. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Livre noir.*
VILLE : Roger Bontemps. — Th. des VARIÉTÉS :
 — (HIPPODROME). *La Presse*, 16 octobre 1848.

OPÉRA : *La Vivandière.* — PALAIS-ROYAL : *Les Pères.* — Th. des VARIÉTÉS. — SALLE MONTES-
 SAUT Leboucher. *La Presse*, 23 octobre 1848.

LIENS : *Andrèma a Parigi.* — ODÉON : *Macbeth,*
d'Émile Deschamps. — AMBIGU : *Les Sept Péchés*
 — PALAIS-ROYAL : *Les Envies de madame Godard;*
saint Martin. — Th. des VARIÉTÉS : *Les deux font*
 — GYMNASÉ : *Les Fonds secrets.* *La Presse*, 30 oc-

THÉÂTRE DU PALAIS DE VERSAILLES : Concert de l'As-
 des musiciens, dirigé par Berlioz. — THÉÂTRE-
 la vieillesse de Richelieu. — PORTE-SAINT-MARTIN :
BOHU-BOHU. — PALAIS-ROYAL : *Le Cuisinier poli-*
tesse, 6 novembre 1848.

OPÉRA : *Jeanne la Folle.* — OPÉRA-COMIQUE : *Le Val*
 — VAUDEVILLE : *Madame Cartouche ; un Coup*
 Cadet la Perle. *La Presse*, 13 novembre 1848.

GYMNASÉ : *O Amitié !* — Th. des VARIÉTÉS : *Quel*
sieur ! — GAITÉ : *Fualdès.* — VAUDEVILLE : *Les*
feu d'artifice. — PALAIS-ROYAL : *Le Czar Corne-*
THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Débuts de mademoiselle Nathalie.*
 20 novembre 1848.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *André del Sarto.* — ITALIENS. —
STORIQUE : *L'Hôtellerie de Genève.* — Th. des
Les Douze Travaux d'Hercule. — VAUDEVILLE :
osur. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Reprise de Napo-*
te-Hélène. *La Presse*, 4 décembre 1848.

Le nationale des Beaux-Arts : Exposition des
concours pour la République. — Envois de
Presse, 5 décembre 1848.

VAUDEVILLE : *La Propriété c'est le vol.* — THÉÂTRE



1849

TRÉ-FRANÇAIS : Daniel. (Notice nécrologique sur
ad de Villarceaux). — PORTE-SAINT-MARTIN : Les
[nde. — THÉÂTRE-HISTORIQUE : Les Mystères de
Th. des VARIÉTÉS : Une École normande. —
'Grésa Milanollo. *La Presse*, 1^{er} janvier 1849. Des
cet article ont été réimprimés dans les numé-
a journal *les Nationalités*, parus les 6 et 20 jan-

TRÉ-FRANÇAIS : La Corruption. — OPÉRA-COMIQUE :
GYMNASE : Tout chemin mène à Rome. — (Con-
ole des Beaux-Arts : la figure de la Répu-
La Presse, 8 janvier 1849.

8 (à Auguste Vacquerie). *L'Événement*, 13 jan-

a été réimprimée dans la *Patrie* du 10 janvier
ndemain, dans le *Rappel*, par M. Vacquerie lui-
signature d'« un Passant. » Nous allons trans-
article, qui encadre la lettre en question :

1 849, l'Académie avait à remplacer deux
aubriand et M. Vatout.
nement d'alors, nous primes sur nous de
Académie de les remplacer par ces deux
ac et Alexandre Dumas.
i Ons que, si ces deux noms semblaient trop

us m'eussiez consulté, mon nom n'eût pas
ur votre liste; mais cela ne fait qu'augmenter
naissance que je vous dois et que je vous
ujours.

« MÉRY. »

onsieur,

ment où je venais vous remercier d'avoir bien
u sujet des candidatures académiques, mêler
aux noms illustres que vous avez présentés,
lettres d'Alexandre Dumas et de Méry, et je
pleinement aux sentiments qu'elles contien-

« Théophile GAUTIER. »

si venait de partir pour la Russie, remercia
à son retour.

ie remplaça d'abord Chateaubriand. Le
le l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* fut
ailles.

second fauteuil, l'Académie, entre Balzac,
umas, Alfred de Musset et Théophile Gau-
— M. de Saint-Priest.

titre de renseignement, que Théophile Gautier
ois fois à l'Académie française. La première,
en remplacement de M. de Barante; le Père
ar dix-huit voix, tandis que le poète n'en obtint
seconde, le 7 mai 1868; il s'agissait de succéder
Autran fut nommé par vingt-trois voix contre
Théophile Gautier. Le 29 avril 1869, enfin, il
e troisième fois en concurrence avec Auguste
e fauteuil de M. Empis; il y eut quatre ballot-
eur de *Fortunio* obtint respectivement onze,
ois quatorze voix. Auguste Barbier fut nommé

isies : Variations nouvelles sur de vieux thèmes.
 éme de la femme, marbre de Paros. *Revue des*
les, 15 janvier 1849. Mêmes renseignements biblio-
 que pour le numéro précédent. Voici quelques
 édites de cette pièce, parmi lesquelles une strophe
 dans les *Émaux et Camées* :

rêveur qui la chante et l'aime
 rant l'écrin de ses trésors,
 voulut lire un poème,
 lanc poème de son corps !

ord en costume d'infante
 apparut dans son éclat,
 nant, superbe et triomphante
 flots de velours nacarat.

appeler de camériste
 sant tomber l'épais velours,
 un nuage de batiste
 ébaucha ses fins contours !

glissant du sein à la hanche,
 emise, à plis nonchalants,
 ne une tourterelle blanche
 s'abattre sur ses pieds blancs.

Praxitèle ou Cléomène
 semblait, sous le ciel clair,
 bit d'Anadyomène
 cer de l'azur amer !

.

n lasse d'art antique,
 i dias et de Vénus,
 ne autre pose plastique
 roupe ses charmes nus :

phonie en blanc majeur a paru encore en décembre rimée sur papier blanc, texte argent rosé, encalé lis, de vols de cygnes et d'hermines empruntés nents du château de Blois et imprimés en argent dans le volume de M. A. de Rochas, *le Livre de ivrage* non mis dans le commerce et imprimé à z *Raoul Marchand*. (Voir *le Livre* du 10 décembre e 763.)

oiselle et quelques strophes de *Vieux de la vieille* réimprimées dans cet ouvrage. (Voir numéros 13

ITALIENS : Réouverture : *Cenerentola*, par l'Alboni. : **Le Violon du Diable**. — **VAUDEVILLE** : *La Foire* ; **Le Maître de Poste** ; **Le Baron de Castel-Sarrancore** le **Pardon de Bretagne**. *La Presse*, 22 jan-

THÉÂTRE-FRANÇAIS : (Du **Privilege des théâtres**.) — : **L'Italiana in Algeri**. — Th. des **VARIÉTÉS** : *La cuisine* ; *La Reine d'Yvetot* ; *Madame Larifla*. — e **Concert du Conservatoire**. *La Presse*, 29 janvier

ITALIENS : *L'Elisire d'amore* ; *Nabucco*. — **OPÉRA** : *L'Espinasse*. — **GYMNASE** : *Le dernier des Rochegune*. **SVARIÉTÉS** : *La Pension alimentaire*. — **PALAIK-ROYAL** : *ire aux épinards* ; *Les Manchettes d'un vilain*. *La* 5 février 1849.

le Musée ancien. *La Presse*, 10 février 1849. Un court nt de cet article a été intercalé, remanié, en 1832, brochure de Théophile Gautier sur les *Noces de Cana* . Véronèse, gravées par M. Z. Prévost (voir n° 1176). ail, avec les modifications de 1832, a été réimprimé lement, en 1880, dans le volume de Théophile Gau- *bleaux à la plume*.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : **L'Amitié des femmes**. — **ITALIENS** : *uide*. — Th. des **VARIÉTÉS** : *Le Berger de Souvigny*. — e : *La Tasse cassée* ; *Les Filles du docteur*. *La Presse*, er 1849.

retraite de mademoiselle Anaïs ; le Moineau de
 - ITALIENS : Lucrezia Borgia ; Maria di Rohan. —
 La Danse des écus. — VAUDEVILLE : Second numéro
 e aux idées. — Cinquième concert du Conserva-
 Presse, 26 mars 1849.

OPÉRA-COMIQUE : Les Monténégrins. — ITALIENS. La
 avril 1849.

GYMNASE : Le Bouquet de violettes ; Gardée à vue.
 -ROYAL : E. H. — Th. des VARIÉTÉS : Vendredi. —
 s Lyriques. La Presse, 9-10 avril 1849.

ariations sur le Carnaval de Venise : I, Dans la
 Sur les lagunes ; III, Carnaval ; IV, Clair de lune
 ital. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1849. Ces vers
 és en 1852 dans les *Émaux et Camées* qu'ils n'ont
 tés depuis. On les trouve donc dans les éditions de
 58, 1863, 1866, 1872 et 1884. Celles de 1863 et 1866,
 seulement le titre de : *Poésies Nouvelles*. Il existe de
 breuses variantes inédites de ces vers ; nous allons
 er quelques-unes, réunies dans une version où se
 certaines strophes inédites, mais où manquent,
 nche, certaines strophes imprimées ; la pièce entière
 non plus les quatre titres de chapitres qui se trouvent
 version publiée en volume.

Il est un vieil air populaire
 Par tous les violons raclé,
 Aux abois des chiens en colère
 Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique
 L'ont sur leur répertoire inscrit,
 Et la serinette classique
 A ses témoins dorés l'apprit.

Avec lui pistons, clarinettes,
 Dans les bals aux poudreux berceaux,

dessus du chant qui chevrotte,
scolant le long du ruisseau,
te vers les cieux une note
Saint-Marc répète au Lido.

ire de pleurs se complique
s ce thème de carnaval,
icule et mélancolique,
vous charme et qui vous fait mal.

s l'air bavarde d'un ton bouffe,
s je me sens triste et navré,
comme un ramier qu'on étouffe,
mit mon pauvre cœur serré.

vain la chanson qui me raille
s secoue au nez ses grelots,
ns ce son qui grince et s'éraille
reconnais mes purs sanglots !

on âme en pleurs s'est souvenue
e mille choses d'autrefois.....
n dirait qu'une voix connue
ibre parmi toutes ces voix.

'un rayon d'argent irisée,
omme au clair de lune un jet d'eau,
a note jaillit en fusée,
ayant du ciel le bleu rideau.

La voix jeune, argentée et grêle,
Qui de ma peine se moqua,
Grimpe sur l'aigre chanterelle,
Avec un son d'harmonica.

Un son si perfidement tendre,
Si doucereusement cruel,

l'histoire de l'Art dramatique, et dans l'ap-
 prentissage du romantisme, à la suite de laquelle il
 incomplètement en 1874.

THEATRE ROYAL (à Londres) : **Gazza Ladra**,
 La Presse, 4 juin 1849.

THEATRE DE COVENT GARDEN (à Londres). — (**Les**
etc.). La Presse, 11 juin 1849. Un fragment de
 est entré en 1852 dans *Caprices et Zigzags*, sous
 les titres d'Ascot; il a fait partie de toutes les
 éditions.

La Presse, 25 juin 1849. Cet article, daté
 juin, » dans le journal, a reparu pour la
 première fois en 1852, dans *Caprices et Zigzags*
 sous le titre de *Quelques souvenirs*. L'introduction en a été sup-
 plée par les mots : « Pour aller en Chine. »

Malheureuse semaine de choléra et
 de s'écouler, les théâtres de Paris
 L'annonce de quelque représentation
 eût fait revenir à tire-d'aile, malgré la
 tique, car c'est dans les mauvais jours
 de tous ses fidèles. Mais la rue qui
 les muses, et nous n'aurions rien à faire
 nous avons profité de ce triste congé pour
 voyage en Chine, ni plus ni moins que
 M. de Lagrenée. Ce voyage nous a coûté
 deux shellings.

reparu aussi, incomplet toujours, et avec ce
 : « *Souvenirs de l'exposition universelle de*
 1877 dans *L'Orient*, par Théophile Gautier.

d'Angleterre). — **AMBIGU : Le Juif-Errant.**
Exposition des produits de la République.
Troisième numéro de la Foire aux idées ;

Théodore Frère; Vacherot. — IX. Peinture : et Armand Leleux; Meissonier; Chaplin; mier. — X. Peinture : MM. Verdier; Masson; ini; Nègre; Penguilly L'Haridon; Fauvelet; t; Plassan; Eugène Giraud. — XI. Peinture : e Vetter; Gourlier; Lefébure; Tysiewics; ard; Besson; Lessore; Laemlein; Froment; moiselle Rosa Bonheur; MM. Jadin; Bonneard; Casey; Giroux; Appert; Ph. Rousseau; rtin; Billotte; Blanchard; Bouvin. — XII et ure : MM. Th. Rousseau; Bellel; Corot; Chin- t; Troyon; Wyld; Paul Huet; Desgoffes; Curzon; Daubigny; Pron; Buttura; Vidal; mademoiselle Nina Bianchi; MM. Ziem; es de Mirbel; Herbelin; M. Maxime David; anet; mademoiselle Piédagnel. *La Presse*, août 1849.

ES VARIÉTÉS : Les Compatriotes; le marquis VAUDEVILLE : Une Semaine à Londres. — Adrienne de Carotteville. *La Presse*, 13 août

OME : Courses de taureaux. — THÉÂTRE-temps de duchesse. *La Presse*, 20 août 1849.

-FRANÇAIS : La Chute de Séjan. — PORTE-Étoile du marin. — (Mélanges). *La Presse*,

tures nationales de Beauvais et des Gobe- 10 septembre 1849. Cet article est précédé journal :

Gautier est en Espagne depuis une rs; il était attendu aujourd'hui à Paris. in des articles qu'il nous avait laissés . Aussitôt son arrivée, il mettra à jour euilleton dramatique.

Graniella. — Th. des Variétés : **Mademoiselle**
uits de Darcier. — PALAIS-ROYAL : **Un Lièvre**
La Presse, 22 octobre 1849. Le fragment de cet
 vé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte
 late du 25 octobre.

ltre inédite de Théophile Gautier, adressée à
 cage, directeur de l'Odéon :

cher Maître,

la liberté de vous recommander très fort
 madame Rouy dont Méry a dû déjà vous
 entendu et je crois qu'il peut obtenir du
 on. Les sentiments qu'il exprime sont de
 e à votre public. Je vous prie d'accorder
 une prompte lecture ; une fois lu ce drame
 era de lui-même.

à vous,

Théophile GAUTIER.

19.

Le Prophète. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Deux**
ON : L'Héritier du Czar. — GYMNASÉ : **Le**
.. — (Musique.) *La Presse*, 29 octobre 1849.

aux souliers de pain. *Le Conseiller des*
 octobre 1849. Ce conte a été réimprimé en
 ne troisième de la première édition de la
 en 1863, dans les *Romans et Contes* de Théo-
 l n'a plus quittés. Le dernier paragraphe
 e toutes les réimpressions ; le voici :

vez écouté cette légende d'Allemagne,
 tez dédaigneusement le pain après avoir
 dises qui l'accompagnent, songez au
 rmenté dans son cercueil par les sou-

Listes, dont la Sapho de Pradier, fondue en le lot principal.

RE-FRANÇAIS : **La Coupe enchantée.** — GYM-
en plein midi. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les**
DÉLASSEMENTS : Écouter aux portes. — Fu-
deux Pierrots. *La Presse*, 10 décembre 1849.

lto. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre
 , écrits pour madame Ernesta Grisi, sont
 dans les *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus
 eurs éditions diverses, en 1853, 1858, 1863,
 884; on sait que celles de 1863 et 1866 ont
 e de : *Poésies Nouvelles*.

ssadrice, **biographie de la comtesse Rossi.**
 d'une feuille, 36 pages. Imprimerie de Gra-
 A Paris, chez Sartorius, quai Voltaire, n° 5.
 que nous trouvons inscrite sous le n° 6950
de la France du 15 décembre 1849, porte
 850 et a pour épigraphe cette phrase de
the world's a stage. Après la mort de Théo-
 a retrouvé dans ses papiers presque tout
 cette notice, écrit entièrement de sa main,
 été inséré en 1874, conforme à cette ver-
raits Contemporains sous le titre de : *Ma-*
tesse Rossi. Nous allons donner ici les quel-
 brochure dont le manuscrit autographe
 vé et qui, pour cette raison, n'ont pas été
es Portraits Contemporains; tout fait suppo-
 elles sont aussi de Théophile Gautier, et
 se ajoutées sur l'épreuve de la brochure.
 le paragraphe trois de la page 450 des
orains, il faut ajouter, après le mot
 ment suivant qui se trouve dans la bro-

n'altéraient en rien la bonté et la sim-
 : mademoiselle Sontag. Cet or, si facile-
 lui tenait point aux mains; mais avec

arrivée à Londres madame Sontag avait eu un succès inouï, qui, en Angleterre, décidait de d'une artiste et la font d'un facile coup d'oeil jusqu'aux sphères les plus lumineuses de la société elle avait été invitée à une soirée par le duc de Devonshire ! Faveur sans exemple ; félicité rêvée en France par des milliers d'aspirants ; triomphe prodigieux, phénoménal !

En France, où les rangs sont à peu près confondus par les révolutions, on aura peine à comprendre ce que l'admission d'une artiste chez le duc de Devonshire, a d'immense et de significatif : le duc de Devonshire, riche de quatre millions de rente, et comte de Devonshire, le duc de Devonshire, l'ambassadeur aux couronnements, le Mécène des arts, de la mode, celui qui d'un regard fait et défaits des réputations, amène à la lumière ou plonge dans l'obscurité, tue ou donne la vie, qui vous signe par un coup d'œil, ou par un air froid vous écarte du dernier rang des êtres vulgaires !

Devonshire-House, où plane encore l'ombre de la duchesse de Devonshire, cette beauté politique dont le nom avait plus d'électeurs à Fox que le plus magnifique discours du grand orateur, dans ce centre étincelant, inaccessible, exclusif, que l'heureuse madame Sontag précédée d'une immense réputation de vertu, de talent, fit sa première apparition.

Invitée à une soirée expresse, était pour madame Sontag un honneur tellement insigne, que le beau monde n'avait pas de surprise, d'attente et de curiosité. Le fameux soir arriva, il y avait dans la rue une foule de gens bien mis, dressés sur la pointe

Lucchesi. — **GAITÉ :** *La Croix de Saint-Jacques.*
17 décembre 1849.

ALIENS : (Encore) *Matilde di Sabran ; Débuts de*
— **GYMNASE :** *Le Cachemire vert.* — **THÉÂTRE :**
Une Tempête dans un verre d'eau. — **VAUDE-**
FIN d'une République. — **PALAIS-ROYAL :** *Les*
de l'an III. — (Méthode de chant de ma-
Damoreau). *La Presse*, 24 décembre 1849.

RA : *Le Fanal.* — **VAUDEVILLE :** *Paris sans impôt.*
Les quatre Fils Aymon. *La Presse*, 31 décembre

ille d'Angri dans la Cenerentola. — (L'Assemblée te comique, un volume par A. Lireux). *La Presse*, 1850.

ÉRA-COMIQUE : Les Porcherons. — ITALIENS : Il i Seviglia. — PORTE-SAINT-MARTIN : Les Mémoires suf. — DÉLASSEMENTS : Entre deux selles ; Paris ne. — Premier concert du Conservatoire. — Tunis, par M. de Chassiron). *La Presse*, 14 jan- C'est cet article sur Tunis et M. de Chassiron noncé, en 1877, à la page 271 du tome I^{er} de omme devant être recueilli dans cet ouvrage, et nt en fut omis ; le seul article qui s'y trouve sur elatif au livre de M. Léon Michel. Nous en parle- late.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Entr'actes de l'Amour mé- des VARIÉTÉS : La Jeunesse de Lully. — GYMNASSE : — VAUDEVILLE : Les Saisons vivantes. — PALAIS- Vignes du Seigneur. — ITALIENS : Madame Froger cco. *La Presse*, 21 janvier 1850. Le fragment de , conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y rreur la date du 11 janvier.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Mademoiselle Rachel dans lle de Belle-Ile. — ITALIENS : Mademoiselle Er- dans la Donna del lago. — PORTE-SAINT-MARTIN : heurs d'or. — GAITÉ : Le Pied de Mouton. — RIÉTÉS : Le Quinze-Vingt. *La Presse*, 29 janvier agment de cet article, conservé dans l'*Histoire de itique*, y porte par erreur la date du 1^{er} février.

ysiologie de l'Homme du monde : Le Parfait . *Magasin des familles*, janvier 1850. Ce morceau ns l'*Illustrateur des dames et des demoiselles* du : 1861, et, en 1865, il fut placé, sous son second la deuxième édition de la *Peau de tigre*. Le *Maga- illes* annonça, en 1850, comme pendant de cet *Physiologie de la femme comme il faut*, par Théo- or ; mais il ne parut jamais.

rday. — ITALIENS. — ODÉON : *Une nuit blanche*.
— (Vente des dessins de Papety). *La Presse*,
30.

IA : *Stella*. — VAUDEVILLE : *Les Secrets du*
LASSEMENTS : *Le Ver luisant*. — Concert de la
armonique. — (Vente de Théodore Rousseau).
février 1850.

MNASE : *Le Coup d'État*. — Th. des VARIÉTÉS :
phoses de Jeannette ; *La Tutelle en carnaval* ;
Les Quatre filles Aymon ; *Euryale et Nisus*.
ISTORIQUE : *Louise de Vancroix*. — *Chronique*
ncerts de madame Sontag. — THÉÂTRE-ITALIEN.
mars 1850. L'oubli d'un paragraphe relatif au
ine partie de ce feuilleton tout à fait incom-
Cette phrase, corrigée, a été réimprimée dans
suivant ; mais l'*Histoire de l'Art dramatique* l'a
omplète, comme dans celui-ci.

TRE-FRANÇAIS : *Lecture de Charlotte Corday* ;
et *Le Chandelier*. — Th. des VARIÉTÉS : *La Ma-*
ry. — PALAIS-ROYAL : *Embrassons-nous, Folle-*
ieux Papillons. — (*Chronique musicale*). — *Ita-*
ée de madame Ronconi. — *Séances de musique*
par madame Wartel. — (*Le Prince Colibri et*
café Mulhouse). *La Presse*, 11 mars 1850.

ÉATRE-FRANÇAIS : *La Périchole (le Carrosse du*
ient). — Th. des VARIÉTÉS : *Colombine*. — *GAITÉ* :
de Lyon. — *Chronique musicale*. *La Presse*,
0.

terons ici deux lettres inédites de Théophile
age écrites vers la même date et motivées par
s de *François le Champi* à l'Odéon :

I

n cher Bocage,
reux *Champi* a tant de succès qu'on me

nche. Les feuilletonistes offrent cette lieu qu'ils se reposent pendant six jours septième. J'ai sur les bras une énorme *Grandier* et plus de *Monk* que je n'en

t'aller voir hier, mais le temps m'a serré la main par voie épistolaire en lité.

moi,

Théophile GAUTIER.

pièce jouée au Gymnase, dont Théophile e qu'il en dit ici, ne parla pas dans la

scènes d'Orient. Symphonie descriptive poésie de M. Théophile Gautier, musique ; in-8 de trois quarts de feuille, 12 pages. 1850, à Paris. — A Paris, chez les marchands 50 centimes.

phonie, que nous trouvons inscrit sous le a *Bibliographie de la France*, du 23 mars a première audition eut lieu au Théâtre- 1850, et qu'elle fut chantée par madame M. Alexis Dupont et Barroilhet. Or, ce mprimé d'avance, en donnant ces détails ude qui s'est reproduite depuis dans toutes du *Sélam* ; il ne fut exécuté pour la pre- : vendredi 5 avril, et, au lieu des trois ur le livret, ce furent : mademoiselle Dou- e Caroline Barbot), MM. Barbot et Bussine Méry rendit compte de cette représenta- du 8 avril 1850. Des fragments de cette réimprimés dans le journal d'Alexandre uetaire du 12 mai 1854, et furent pris réimpression publiée, en 1872, dans le le Gautier. En 1877 seulement, lors de la

nt tombeau, centre du monde,
d'Alep, de Trébizonde,
z, de Smyrne et de Golconde,
revenons toujours priant.

miers, où dormir est si doux,
rrêtons-nous.
dieu mirage,
ésert sauvage,
oir vent d'orage.
ous cet ombrage
nit le voyage.

miers, où dormir est si doux,
rrêtons-nous.
ins la mosquée,
argent plaquée
foule accourt,
suffoquée
arrête court.

u vrai dieu, gloire au prophète !
croissant victorieux
par nous sur chaque falte
ir terre et dans les cieux.

SAINT-MARTIN. Toussaint Louverture. —
Presse, 8 avril 1850.

Leprise de Freyschutz et des Huguenots.
te et satellites ; Le Martyre de Vivian. —
Une Idée fixe. — GYMNASÉ : Princesse et
Encore Toussaint Louverture). *La Presse*,

OMIQUE : Le Songe d'une nuit d'été. —
: La Petite Fadette. — PALAIS-ROYAL : Le
UDEVILLE : Le Baiser de l'étrier ; Une ni-

61. THÉÂTRE-FRANÇAIS : **La Migraine**. — AMBIGU : **Le Roi ome**. — Th. des VARIÉTÉS : **Les Nains du roi**. — GYM : **Le Bourgeois de Paris**. — ODÉON : **Fermeture ; Le lot d'enfant**. — Concert de madame Maria Martinez. *es*, 17 juin 1850.

62. THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Horace et Lydie**. — OPÉRA : **s à l'Opéra ; (la Statue de) Mercure, de Duret**. — JUMENTS : **Louis XIV et Napoléon ; Le Rapin**. — (Chro- **A propos d'une lettre de Maxime Du Camp**). *La Presse*, 1850.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Le Chandelier**. — VAUDEVILLE : **ités secrètes ; Le Président de la Basoche**. — GAITÉ : **Duclos**. — THÉÂTRE-HISTORIQUE : **Les Trois Racan**. — DES CHAMPS-ÉLYSÉES : **(Les Arabes)**. *La Presse*, t 1850.

Locomotion aérienne ; système de M. Petin. *La* juillet 1850. Cet article a reparu, toujours en 1850, rochure in-8° d'une demi-feuille qui se distribuait 'etin, et qui porte pour titre : *Nouveau système de aérienne*. Il a été réimprimé aussi dans le *Foyer* : d'août 1851 sous le titre de : *Navigation aérienne ; le M. Petin*.

OPÉRA-COMIQUE : **Le Talisman**. — Th. des VARIÉTÉS : **de garçon**. — PALAIS-ROYAL : **Roméo et Marielle**. : **Reprise de La Grande dame**. — CHATEAU DES : **Visions aériennes**. — HIPPODROME. *La Presse*, 50.

n et Jeannette, histoire rococo. *La Presse*, 9, 11, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26 juillet 1850. Ce roman même année en deux volumes in-8°, terminouvelle non signée intitulée : *Une Aventure de Or*, cette nouvelle est de Paul Lacroix (le acob), et elle avait paru, signée par lui, dans 17, 18, 22, 23 et 24 mai 1849. En 1852, *Jean et* uit partie du volume de Théophile Gautier : *Un* s, et a formé en 1862 (daté 1863), accompa-

La P
ticle,
la dat

1093.

Chassés

* 1094

La Bonne
de M. Em

1094 bis.

Robert Fle
Nous avons
soi-disant
l'Événement
Glaour et la
feuilleton.

1095. Hippo
Christian et M
pensionnaire. —

1095 bis. Salon
Millet; Laugée;
15 mars 1851.

* 1096. GYMNASI
Les Routiers. — T
— GAITÉ : Le Mu
17 mars 1851.

1096 bis. Salon de
saert; Gigoux; Gend

* 1097. OPÉRA : Le D
Bataille de dames. —
DÉLASSEMENTS : Marion
ment de cet article relat
celui sur Bataille de Dam
de l'art dramatique, la da

1097 bis. Salon de 1850.

is Le chasseur qui dans le bois s'égare
source a vu luire un dos argenté,

TR X-FRANÇAIS : **Le Chandelier**; **L'Épreuve**. —
ITÉS : **La Vie de café**. — **VAUDEVILLE** : **Les trois**
DÉ LASSEMENTS : **La Champenoise en loterie**. —
musical.) *La Presse*, 15 juillet 1850.

usée des antiques. *La Presse*, 27 juillet 1850.
te gralement en 1880 dans le volume de Théo-
Tableaux à la plume.

COMIQUE : **Giralda**. — **VAUDEVILLE** : **Le Dieu**
GYMNASÉ : **L'Échelle des femmes**. — **PALAIS-**
Pha. — **AMBIGU** : **Un Enfant de Paris**. — (Dé-
HIPPODROME. — (**Prochain départ pour l'Ita-**
29 juillet 1850.

RE-HISTORIQUE : **La Chasse au Chastre (Répé-**
é) *La Presse*, 6 août 1850.

Français de la Renaissance. *La Presse*,
 Réimprimé intégralement en 1880 dans le
 Émile Gautier : **Tableaux à la plume**.

Espagnol. *La Presse*, 27 et 28 août 1850.
 ement.

du Luxembourg. *La Presse*, 2 septembre
 eignement.

de Province. (Le Musée de Tours.) *La Presse*,
 50. Même renseignement.

Paris, notes de voyage. (Italia : Chapitres I
La Presse, 24, 25, 26, 27, 28 septembre; 2, 3,
 ; octobre 1850. Ces chapitres n'ont pas de
 resse et nous allons indiquer ici ceux du
 ève, *Plein-Palais*, *l'Hercule acrobate*; II, *Le*
s Montagnes; III, *Le Simplon*, *Domo d'Ossola*,
 IV, *Le Lac Majeur*, *Sesto-Calende*, *Milan*;

semaine en regardant éclater les premiers bourgeons sous les pluies et les giboulées de mars :

Qu'on nous pardonne, à nous qui sommes obligés à notre métier de critique, d'écrire toujours sur les autres, la confiance de cette impression personnelle. Nous parlons assez exactement des drames, mélodrames et vaudevilles pour mériter quelque indulgence lorsque la muse, forcément négligée, nous tourmente et nous fait tinter comme un reproche quelques rimes à l'oreille. Trente mille lignes de prose que nous griffonnons bon an mal an, nous laveront suffisamment de ces trente-deux vers.

Un fragment de cette pièce a reparu aussi en décembre 1878 dans l'album de M. Giacomelli, intitulé : *Ailes et fleurs*.

Ces vers ont été mis en musique par MM. V. Massé et Charles Gounod sous le titre de : *Primavera* ; sous celui de : *Mars* en Avril, par le vicomte J. de Calonne, et sous celui de : *Printemps, tu peux venir*, par M. E. Pessard.

1100^{ms}. Salon de 1850-1851. XII. Portrait : MM. Lehmann; Amaury Duval; Flandrin; Th. Chassériau; Jeannot Ricard; Courbet et Chaplin. — XIII. Suite du Portrait : MM. Diaz; Verdier; Bremond; Meissonier; madame P. Meurice; MM. Landelle; Riesener; Dubusc; Giraud; Jalabert; Teissier; madame Bertaud; MM. Gigoux et Faivre-Duffer. — XIV. MM. Decamps; Meissonier; Fauvalet. Théophile Gautier cite dans ce feuillet un long fragment de son article de *la Presse* du 8 août 1849 sur Meissonier. — XV. MM. Adolphe Leleux; Bonvin; O. Penguilly (*L'Haridon*); Vetter; Armand Leleux. *La Presse*, 8, 9, 10 et 11 avril 1851.

1101. Th. des VARIÉTÉS : Le Docteur Chiendent. — PORTE-SAINT-MARTIN : Le Vol à la duchesse. — PALAIS-ROYAL : Mademoiselle fait ses dents. — DÉLASSEMENTS : Un joli

Fin de la comédie. — GYMNASE : Réouverture : Prologue ;
la Fille du roi René ; **Le Canotier.** — Th. des VARIÉTÉS :
L'Hôtel de Nantes. — DÉLASSEMENTS : Gâchis et poussière ;
Fréville. — (Album de chant de Léopold Amat. — Nouvelles
publications d'Hetzel.) *La Presse*, 30 décembre 1850. Le
 fragment **de** cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dra-*
matique y **P**orte par erreur la date du 27 décembre.

1104^{ter}. Salon de 1850-1851. XXII. Sculpture : L. dier; Lechevalier; Premiet; Ottin; Laisson; Camille d'Orsay; Demesmay; Courtet; Jouffroy; Noël; Dieboldt; Meunier; Barré; Christophe; Jacquemont; Fouchères. — XXIII et dernier : Distribution des récompenses aux artistes. *La Presse*, 6 et 7 mai 1851. Cet article a été réimprimé aussi dans *l'Artiste* du 1^{er} mai 1851, même année.

* 1105. GAITÉ : Molière. — SALLE CHANTERREINE. — Edition chorégraphique espagnole à l'étranger. — Chronique musicale. *La Presse*, 12 mai 1851.

1106. OPÉRA : Zerline. — GYMNASE : Babelin; Les sœurs espagnoles. — PALAIS-ROYAL : La Fée Cocotte. *La Presse*, 19 mai 1851.

1107. AMBIGU : Villefort. — PALAIS-ROYAL : Belphegor. — Chronique musicale. *La Presse*, 26 mai 1851.

1108. THÉÂTRE-FRANÇAIS : La Fin du roman. — OPÉRA : Le Tyran domestique; La Gageure imprévue. — GYMNASE : Le Canotier. — PORTE-SAINT-MARTIN : Le Palais de cristal. — Chronique musicale. *La Presse*, 2 juin 1851.

1109. OPÉRA-COMIQUE : Raymond. — TH. des Variétés : Une Maîtresse femme. — GAITÉ : Les Aventures de Suzanne. — PORTE-SAINT-MARTIN. — Fête du Champ-de-Mars. *La Presse*, 9-10 juin 1851.

* 1110. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Les Caprices de Marianne. — AMBIGU : Les Vengeurs. — OPÉRA : M. Chappuis, dans le rôle de Prophète. — Inauguration de la salle Barthélemy. *La Presse*, 16 juin 1851. Le fragment de cet article conservé dans *Histoire de l'art dramatique* y porte par erreur la date du 28 juin 1851.

1111. OPÉRA : Débuts de M. de Lagrave. — Le comité de lecture du Théâtre-Français. — GYMNASE : La Dame aux camélias. — PALAIS-ROYAL : Entre deux Corniches. — Répétitions et expériences de la salle Barthélemy. — HIPPODROME ET CHAMP DE MARS. *La Presse*, 23 juin 1851.

* 1112. THÉÂTRE-FRANÇAIS : Les Bâtons flottants. — Th. des

amorphoses de l'amour, comédie par **ma-**
stine Brohan. — GYMNASÉ : **Tout vient à**
attendre. — Th. des **VARIÉTÉS** : **Le Chevalier**
chronique musicale. *La Presse*, 27 janvier

ie de M. Huguet de Massilla, boulevard
LAIS-ROYAL : **Le Vol à la fleur d'orange**. —
: **Jeanne**. — OPÉRA : **La Juive** ; **Débuts de**
insot. — Société Philharmonique. *La Presse*,

e 1850-1851. I. Réflexions préliminaires. —
Barrias ; **Laemlein**. *La Presse*, 5 et 6 février
e 1850 avait été ajourné par le gouvernement

: **Don Gaspar**. — (Miss **Kemble**.) — PALAIS-
me qui perd ses jarretières. — (Vente de
que musicale : **Gaspardo Spontini** ; **Deuxième**
Société Sainte-Cécile. *La Presse*, 10 février

u de 1850-1851. III. MM. Ziegler ; **Yvon** ; **Du-**
r. *L'Événement* du 18 janvier 1872 annonce
atre fragments inédits de critique artistique
Gautier ; or, celui relatif à une *Léda* de
ait de cet article. — IV. **M. Courbet**. *La Presse*,
1851.

RE-FRANÇAIS : **Représentation de retraite de**
THÉÂTRE DU CIRQUE : **L'Armée de Sambre-et-**
des VARIÉTÉS : **Une passion du midi**. —
Pages et poissardes. — (BOBINO). *La Presse*,

on de 1850-1851. V. MM. Vinchon ; **Philippo-**
Vernet ; **Odier** ; **Pils** ; **Blagdon** ; **Jobbé-Duval**.
Février 1851.

U : **Bruyère**. — OPÉRA-COMIQUE : **Bonsoir, mon-**
Th. des VARIÉTÉS : **La Chasse au Roman**.

I

Sur cette place je m'ennuie,
 Monolithe dépareillé,
 Sous les hachures de la pluie
 Qui lave mon granit mouillé.

II

Et ma pierre antique rougie —
 Aux fournaises d'un ciel de feu,
 Prend des pâleurs de nostalgie
 Dans cet air qui n'est jamais bleu.

III

O mon frère de granit rose,
 Comme toi, je voudrais encor
 Me dresser, près du sphinx morose,
 Devant le temple de Luxor !

.....

V

Rhamsès, un jour, mon bloc superbe,
 Que rien n'avait pu jeter bas,
 Roula fauché comme un brin d'herbe,
 Par un monsieur nommé Lebas.

.....

X

Le Nil, dans sa pose couchée,
 Coiffé de lotus et de joncs,
 Versant de son urne penchée,
 Des crocodiles pour goujons.

le Marencq; Célestin Nanteuil; Fernand
sc, 28 mars 1851.

ARIÉTÉS : Dans l'autre monde. — PALAIS-
à l'avenglette. — Chronique des concerts :
e Farrenc; etc. *La Presse*, 31 mars 1851.

le 1850-1851. XI. MM. Alaux; Lazerges;
nginot; J.-J. Eschkout; G. Tyr; Timbal;
Leullier; Herbsthoffer; Masson; Serrur;
avril 1851.

NT-MARTIN : Le Vol à la Duchesse; Relâche.
nte de Morcerf. — (THÉÂTRE-FRANÇAIS). —
Le Second mari de ma femme. — PALAIS-
Casse-cœur. — Revue musicale. *La Presse*,

ourire du printemps.) *La Presse*, 7 avril 1851.
, dont une version autographe est datée du
eparu pour la première fois en volume, en
aux et Camées, sous le titre indiqué plus
sse, elle ne porte aucun titre; elle a fait
toutes les éditions des *Émaux et Camées*,
léjà parlé (voir numéro 1028). Un exem-
de cette pièce, qui est entre nos mains,
ars. Nous allons transcrire ici le charmant
encadre la première publication de ces
:

hui un temps superbe; le ciel est bleu,
t, n'était notre tâche dominicale qu'il
s serions tout à fait de l'avis de M. de
r le repos du septième jour, et nous
rintemps dans le bois de Boulogne ou
le Meudon. Ne pouvant lui faire cette
ui adresserons en manière d'hymne,
de vers que nous avons rimée l'autre

our. — Chronique musicale. — (Livres.)
1851.

1850-1851. XVI. MM. Isabey ; Pignemman ; Luminais ; Hédouin ; Chaplin ; Sury ; Felon ; Guermann ; Bohn ; Doerr ; astine ; Lafont ; Roqueplan ; Diaz ; Tony Giraud ; Desbarolles ; Chavet ; Van-Muy-
vril 1851.

apho. — (Nouvelles.) *La Presse*, 21-22

1850-1851. XVII. MM. Trayer ; Loubon ; Arago ; Aze ; mesdames Eugénie Gautier ; MM. Giacomelli ; Patania ; Ph. Rousseau ; Appert ; Troyon ; Coignard ; Palizzi ; manheur ; MM. Giroux ; Couder ; Béranger ; mesdames Apoil ; Cornélie Bouclier ; MM. Th. Rousseau ; Corot ; Lapière ; baubigny ; Salzmänn ; Fromentin ; Paul ançais ; Ziem. — XIX. MM. Aligny ; Paul s ; Teytaud ; Bellel ; Chevandier de Val ; Villain ; Maurice Sand ; Eugène Lam-
in ; J. Thierry ; Wagrez ; Jules Noël ; Pron ;
E. Frère ; Joyant ; F. Brest ; etc. *La*
avril 1851.

ATIONAL (ANCIEN CIRQUE) : La Barrière de
SAINT-MARTIN : Le Diable. — GYMNASÉ :
ures. — PALAIS-ROYAL : Madame Bertrand
aton. — Réouverture de l'Hippodrome.
La Presse, 28 avril 1851.

1850-1851. XX. Sculpture : MM. Barye ;
XXI. Sculpture : MM. Clésinger ; Pra-
La Presse, 1^{er} et 2 mai 1851.

FRANÇAIS : C'est la faute du mari. — GYM-
roulade. — Th. des VARIÉTÉS : Comment
garçons. — Chronique musicale : Vieux-
5 mai 1851.

ire : Les trois Ages des Variétés; La ; Meublé et non meublé. — Inauguration de l'Opéra. — La Presse, 30 juin 1851. Le fragment conservé dans l'Histoire de l'art dramatique, comme celui du 16 juin, la date

**IONALES : Ouverture. — GYMNASSE : Si-
BIGU : Le Monstre vert. — SALLE DU
La Presse, 7 juillet 1851.**

**ANÇAIS : Reprise de l'Avocat Patelin ;
delet. — Th. des Variétés : Derrière le
ROYAL : English Exhibition. — Le Ballon
sse, 14 juillet 1851.**

**ST-MARTIN : Salvator Rosa. — GYMNASSE :
ipe son mari. — THÉÂTRE-FRANÇAIS. La
il.**

**de : L'Italie monumentale, par M. Eu-
et sonnets. (MM. Barbey d'Aurevilly ;
ariste Boulay-Paty). La Presse, 28 juillet**

**nodité des logements modernes. La Fa-
Atelier, n° 2, juillet 1851. Cet article a
le Pays du 27 août de la même année,
lement en 1880 dans Fusains et Eaux-**

**Maxime Du Camp. I. Nostalgies d'obé-
que de Paris; II. L'Obélisque de Luxor.
351. Ces vers sont entrés en 1852 dans
qu'ils n'ont plus quittés depuis. (Voir au-
férentes éditions de cet ouvrage.) La
celle des numéros suivants, ne se trouve**

**ariantes de plusieurs strophes de l'Obé-
e de la strophe cinq est imprimée dans
sont inédites :**

XI

du char d'or et de nacre
 nds pharaons d'autrefois,
 gle est heurté par le fiacre
 ant le dernier des rois.

XII

ois plus sous le portique
 tres en procession,
 er la bari mystique
 du Rhamesseion.

nt des variantes inédites de *l'Obélisque de*
 re strophe n'existe pas dans la version.

brûle comme un fer rouge
 aille, de soif fendu ;
 s joncs, où pas un ne bouge,
 x Nil halète étendu.

.

VI

lebout sur son pied grêle,
 plongé dans son jabot,
 templation épèle
 ouche en feu du dieu Thot.

.

IX

ui ne t'est comparable
 lumineux de l'Orient,
 pâles reflets du sable,
 n soleil toujours brillant !

à conclusion de ce même morceau, qui, tout
texte et ces variantes, est encore différente :

été de momies,
poraines de Rhamsès,
ures coulent, endormies,
mon frère a tous les succès.

la fraîche brise essue
nt brûlé d'âcres sueurs ;
unit, lavé par la pluie,
t de vermeilles couleurs,

s'il sortait hier à peine
nes du granit fouillé,
carrière de Syène,
the tout frais taillé !

A. Maxime Du Camp. II. Coquetterie pos-
4 août 1851. Mêmes renseignements biblio-
pour le numéro précédent. Voici des va-
e cette pièce, dont il existe, outre les deux
ployées de la deuxième strophe, que nous
e autre variante encore de son deuxième

te seulement pour Dieu.

unt les deux variantes complètes de la
», et celles de la suite du morceau :

veux sous la toile enclose
t de kh'ol sous mon œil bleu ;
l sera la teinte rose
e colora ton aveu.

je je reste toujours rose
le soir de ton aveu,
sous ma paupière close
its laissent leur cercle bleu.

**fait voir la main séchée
maire l'assassin.**

nt la première strophe d'*Impéria*, qui était
et une variante de la fin de la pièce dont
le manque au texte imprimé :

**'a fait voir, moulée en plâtre
ne jour une autre main
sie ou de Cléopâtre,
gment d'un chef-d'œuvre humain !**

.

**tout cela sous les lignes
e frêle main d'enfant,
lanche qu'un duvet de cygnes,
j'ai baisée en tremblant !**

**ut découvert dans sa paume,
e comme un camélia,
tait, vague et doux arôme,
rfum de gardénia !**

20 novembre 1880 cite trois strophes de cette
is en indiquer la provenance ni le titre.

**: Représentation en l'honneur du lord-
es). — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Débuts de made-
— PALAIS-ROYAL : En manches de chemise.
s : Le Monstre et le pharmacien. — (Expé-
mp de Mars.) *La Presse*, 11 août 1851.**

**ROME. — ARÈNES NATIONALES. — Th. des VA-
seuses espagnoles ; Gothon. — (Départ pour
éâtres de Londres.) *La Presse*, 18 août 1851.**

**ational : Paris-Londres. — (Les Théâtres de
âtres de Londres.) *La Presse*, 25 août 1851.**

**ASE : Mercadet ; (Détails sur H. de Balzac). —
AIS : Mathurin Régnier. — Th. des VARIÉTÉS :**

seph est par Maxime Du Camp, et la fin de
 ais de Cormenin. Citons ici cette courte lettre
 ophile Gautier, adressée à « Monsieur le Vicomte
 Place Royale ; » elle est surtout intéressante
 éférance qui y règne et que l'auteur de *For-*
 der toute sa vie envers l'auteur de *Notre-*

(Paris, février 1845.)

cher Maître,

Chartres une statue au général Marceau.
 a confié à notre ami Préault. Lamartine
 si que plusieurs personnages recomman-
 nom ferait un merveilleux effet sur la

oël Parfait qui est chargé de la direction
 Noël Parfait est mon camarade et collabo-
 illez-le amicalement ; il vous est tout

le humble et fidèle

Théophile GAUTIER.

1 de Paris : La Vie à Venise. III, IV et V.
 res XIV, XV et XVI). *La Presse*, 18, 19 et 20
 51. Ces articles portent dans *Italia* les titres
 début du vicaire, gondoles, coucher de soleil. Les
 Guillaume Tell, Girolamo. L'Arsenal, Fusine. Ce
 tre est augmenté, en volume, des treize der-
 phes, qui succèdent à celui terminé par ces
 a changé de pays. »

ions de l'arsenal, à Venise ; imité de Goethe.)
 septembre 1851. Ces vers, qui se trouvent sans
 ia, sont entrés sous celui que nous indiquons
 ans le tome deux des *Poésies complètes* de Théo-

et à M. Marc Fournier :

Mr Marc,

Je salue vivement madame Maillet, qui a un peu de courage, celui de duègne dramatique, beaucoup de talent et il me semble que tu es dans ta boîte théâtrale.

Bien à toi,

Théophile GAUTIER.

Paris : La Vie à Venise. IX. (Italia ; chasses, 10 octobre 1851. Ce chapitre porte le titre de : Les rues, la Fête de l'empereur.

.) — THÉÂTRE-FRANÇAIS : Le Dernier Aben-ville : La Corde sensible. — CIRQUE-NATIONAL : Les parties du monde. — Une Famille chinoise : Chung Atai. La Presse, 13 octobre 1851.

VARIÉTÉS : Les Filles de l'Air ; Le Voyage à l'au-deville : Le Coucher d'une étoile. — Au théâtre, le couvert est mis ; Le Marchand de : La Paysanne pervertie. — (Lettres sur Edmond Texier. Le premier numéro de La Presse, 20 octobre 1851.

Paris : La Vie à Venise. X. (Italia ; chasses, 26 octobre 1851. Ce chapitre porte le titre des fous, dans Italia.

La Vivandière ; Débuts de mademoiselle THÉÂTRE-FRANÇAIS : Les Adieux. — ODÉON : — OPÉRA-COMIQUE : Reprise de Raymond. AL : Murdock le bandit ; Mosquita ; le Bar- (Nouvelles.) La Presse, 27 octobre 1851.

Paris : La Vie à Venise. XI. (Italia ; chasses, 31 octobre 1851. Ce chapitre porte le titre de : Saint-Blaise, les Capucins.

1137. **Anthémius** ou
la Ferme et l'Atelier, o
jamais été réimprimé :

L'autre soir, en feu
intitulé : *L'Histoire d*
M. Ouffle, nous avons
vant, d'après lequel l
rait au règne de Justi
notre ère. L'auteur qui
Scholastique, au sixièm
dans son privilège la da
bilité de supercherie.

Nous transcrivons text
« Anthémius, architecte
tinien, dont Agathias fait
quatre, ayant perdu un p
nommé Zénon, pour se v
dans quelques endroits de
chaudières pleines d'eau,
par-dessus, et par des trous
devait s'évaporer. Il met de
larges à l'endroit qu'ils éta
couvercles, et allant petit
haut en forme de trompette.
répondait aux poutres et so
chambre où étaient les chau
sous, et comme l'eau des c
bouillons, les vapeurs épaiss
en haut par les tuyaux et ne
libre, parce que les tuyaux étai
saient branler les poutres et
de la chambre, mais de toute l

sin Zénon, qui pensait que c'était un terre, de sorte qu'il l'abandonna, dans l'ir. »

à la chaudière d'eau bouillante et le piston par la force d'expansion de la vapeur, enfin tout le principe des machines d'aujourd'hui? Il n'y manque que la condensation pour produire le mouvement de la machine. Cette découverte, qui n'a servi qu'à rendre l'industrie plus incommode et processive, est d'autant plus précieuse qu'elle a été faite par un ingénieur non fortuite, mais par raisonnement, car il est facile de voir les résultats qu'elle produirait. Il est bien connu de l'art comme cet Anthémios a su utiliser cette force vive, assez puissante pour ébranler les poutres et faire trembler une maison. On a l'application la distance est grande, mais treize siècles à faire ce pas. Anthémios en tête des précurseurs de la vapeur, lui, bien avant les Salomon de Caus, les sieurs Jouffroy, à moins qu'on ne retrouve dans l'histoire oublié un inventeur plus ancien que de remonter la vapeur à Prométhée.

**Saoua, ou les Khouan de Sidi-Mhammet-
de l'Afrique.** *Revue de Paris*, (1^{er}) novembre
1851. L'ouvrage fut réimprimé d'abord dans
le *Journal* le 6 et 27 septembre 1852; puis, en 1853, elle
fut publiée dans un volume collectif, publié sous le titre de
Œuvres, qui contenait un choix des œuvres d'ima-
ms jusqu'alors par la *Revue de Paris*. Ce devait
être la *Danse des Djinns* (voir plus loin), un des cha-
pitres annoncé par Eugène Didier : *Scènes d'Afri-
que* souvenir de voyage entra dans *Lois de Paris*,

sous le titre de :
Le début de ce
servé dans ces
sur *Venise*, écri
tion en 1865 dan
il fallut pour ce
née par l'auteur
indique en not
cette introducti

Je me trou
au mois d'août
Aucune, si ce
connue des vo
sur le perron
prend, vos a
assomment, t
vous déplaie
ne pouvez lire
Mérimée vous
apercevez qu
des fautes de
êtes indécrott
la seule recett
l'Afrique ou l
mois d'août 1
de fortes dose

* 1139. Gymn
mousquetaires
— Musique chi
ment conservé
tique, y porte p
fragment de c
dans le tome p
chinois.

le Paris : La Vie à Venise. XII. (Italia ; cha-
Presse, 7 novembre 1851. Ce chapitre porte
me : les Églises.

FRANÇAIS : Mademoiselle de la Seiglière.
rois de l'homme. — (Nouvelles.) — OPÉRA :
ine de Chypre. La Presse, 10 novembre 1851.

de Paris : La Vie à Venise. XIII, XIV, XV
cha pitres XXIV, XXV, XXVI et XXVII.) La
et 15 novembre 1851. Ces chapitres portent,
titr es suivants : Églises, Scuole et palais. Le
t V icenza. Détails de mœurs. Padoue. Les trois
aphes de l'article du 11 novembre ont été
Italia par un paragraphe inédit. Dans l'édi-
Voyage en Italie, les lignes supprimées ont
nt le paragraphe ajouté. Le chapitre intitulé :
ui intitulé : Padoue, ont reparu dans la Revue
méro de janvier 1853, sous le titre de : Le
et Padoue.

FRANÇAIS : L'École des Bourgeois. —
ne et Loïc. — Th. des VARIÉTÉS : Mignon. —
les Robes blanches ; Quand on va cueillir la
ronique musicale. La Presse, 17 novembre
ant de cet article conservé dans l'Histoire de
c y porte par erreur la date du 27 novembre.

-NATIONAL : La Perle du Brésil. La Presse,
1851. Dans l'Histoire de l'Art dramatique ce
par erreur la date du 1^{er} décembre.

Vert-Vert ; Débuts de mademoiselle Priora.
UE. — VAUDEVILLE : Hortense de Cerny ; La
— GYMNASÉ : Le mariage de Victorine. —
AIS (Marion Delorme). La Presse, 1^{er} décem-

IE-FRANÇAIS : Rentrée de mademoiselle Ra-
rices ; Adrienne Lecouvreur. — OPÉRA-
âteau de la Barbe bleue. — Th. des VARI-

TÉS :

immo

1144.

travail

plus q

volume

Le Tiroir

qui doit

se trouve

lu à la fi

mise en

second où

ton conten

Ce Paris

mal en feu

anglaise à l

1146. Ambro

GYMNASSE : Les

Circassienne. -

22 décembre 18

1147. *La Nég*

Ali-Biblot-Ben-S

La Rounat). Repr

des Variétés le 2

senora Maria Mar

Cette pièce, que

aux auteurs que

*la Revue et Gazette**Corsaire* du 1^{er} jan

plus le théâtre des V

qu'il ne la possède

absolument introuva

pouvoir la mettre sou

manquer de les intér

de Théophile Gautier.

rendu qu'il en a fait l

est l'indication du nom des deux auteurs
général des œuvres dramatiques et lyriques
répertoire de la Société des Auteurs et Com-
édiens, catalogue publié en 1863 ; la pièce
de Négresse et Pacha, et elle fait partie des
 œuvres dont l'agence de M. Peragallo était
 à régler les droits pour le compte de Théophile

Autographe de *la Négresse et le Pacha*, au-
 tre possession, est écrit tout entier de la main
 de l'auteur. Il n'y manque que le *Couplet d'annonce*
 qui commence la pièce, et le *Couplet final*, dit
 d'habitude, n'est donc là, sans doute, la seule part de
 Théophile Gautier à cette bouffonnerie.
 La jolie lettre inédite que le poète écrivit à
 pour lui proposer d'écrire la pièce :

à M. La Rounat.

J'en ai envie de faire débiter la négresse, Maria
 une espèce d'*Ourika* quelconque, où elle
 n'a qu'à chanter et peu à parler. C'est moi qui
 ai écrit ce morceau de bois d'ébène, et j'ai de-
 mandé à l'artiste de faire le cadre, ce qui a paru lui faire

demain matin causer de cela.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

Il fut joué que quinze ou seize fois, et la Mali-
 ne fut nouvelle obligée, comme avant ses débuts
 à donner seulement des concerts. Théophile
 lui-même, avait rendu compte de l'un d'eux dans
 le *Revue* de juin 1850. Vers le mois de mai de la même
 année, qui s'intéressait déjà à Maria Martinez, lui
 écrivit, une lettre dont voici la traduction :

Ven
matin,
choses

Un
de vous
la Reine
bran de

Quand
essai dan
reposée m
hautes, la
avez toutes

Je vous d
et de syntax
pire (encore
vous compre

A vos

1. A Londres.

LETTRE EN ESPAGNOL,

À LA MALIBRAN NOIRE, MARIA MARTINEZ.

1. Histoire des Œuvres de Théophile Gautier, tome I).



Señora mía

El favor de pasar a ver me
la mañana a la una u a
la tengo muchas cosas de decirnos.
mío quien vuelve de Inglaterra
de v^{ra} y de vuestro talento
del teatro de la Reyna que
de de ver la maravilla negra
en de la Habana. — Quando
ir conmigo por hacer la
la ópera el pecho debe ser
bora y la garganta limpia
voz baja y media y espero
e todo en buen estado. pido
de mis faltas de grammatice
hablo como puedo, mal, y escrito
v^{ra} es una persona tan fina
toda todo.

A los pies D. J. Fenovita

Phosphile Gaucher



ÉGRESSE ET LE PACHA

PARADE EN UN ACTE

PAR ALI-BIBLOT-BEN-SALMIGONDIS

(AIDÉ DE GAUTIER ET CHARLES DE LA ROUNAT)

Donnée pour la première fois sur le théâtre des Variétés,
le 27 décembre 1851.

PERSONNAGES.

Le Sultan de Bagdad.....	MM. MUTER.
Le Chef des gardes.....	JEANVY.
Le Prince de Palmyre.....	KOFF.
Les Esclaves.....	GAUTIER.
Le Prince de Paris.....	Mmes BOISCONTIN.
La Nègre.....	MARTINEZ.
Le Page muet.....	HÉLÈNE.

Femmes, esclaves, suite du sultan, etc.

NET, entrant, vient débiter ce couplet d'annonces :

AU PUBLIC

ont un vénérable usage
un couplet préparateur,
dans un respectueux langage,
s'adressant, messieurs, votre faveur.

bien, c'est qu'à la fin d'la pièce
paraître et que doit venir chanter
la charmante négresse,
vous êtes venus, ce soir, pour écouter.

entendez sa présence,
là veuillez patienter ;
attendre avec quelque indulgence
nous allons venir vous débiter.

H
D
N
C'

Cet
Et q
Vau
Qu' l

Mais
En sig
Dont r
Et je v
Exit.

(Le théâtre repré
droite une fenêtre.
sins aux pieds du S

Palmyre !

P.
Qu'est-ce qu'ap

O sultane de mo
moi donc une de ce

« C'est huit jours que tu fais l'ornement de ce
 « m'as pas encore raconté par quelle série
 « te trouves en ma possession, fille d'oc-
 « serait la situation.

PALMYRE.

je crois bien. Vous piquez un somme dès
 mots que je dis !...

ABOU-KASAR.

et de l'opium ; vois-tu, j'en fume trop.

PALMYRE.

ours l'effet de l'opium ! Vous n'avez que

ABOU-KASAR.

« sensible à tes reproches ; je n'en ai fumé
 « zaine de pipes aujourd'hui. Aussi, tu peux
 « as-y gaiement, jeune infidèle.

PALMYRE.

« déjà dit que je ne veux pas qu'on m'ap-
 « ça !... Je suis fidèle, mon gros loulou (elle
 « ue), et je n'ai pas besoin pour ça... de votre
 « riffe¹, privé de toute espèce de barbe et
 « voix d'enfant de chœur..., qui se promène
 « ournée, avec un grand sabre, pour garder
 « que ça fait frémir la nature !... Au fait, où

ABOU-KASAR.

est vrai... où donc... Ah ! il est mort ce

sur le manuscrit primitif. Tous les changements men-
 exigés par la censure.

matin, le drôle !...
serviteur... il était pa

Et de quoi est-il m

Ah ! il avait trop c
difficile à remplacer
Kalabalik, mon capit
poser à cet effet ; ma
qu'il a déterré un
d'esclaves, pourvu d
recevoir, aujourd'hui
Mais continue, ton r
charge-moi ma pipe
une, mon petit hom
t'écoute.

Je vous disais don
Caire, où je reçus le
à en passer quelques

1. Variante :

Il était complet, celui-

Vous appelez ça, compl

Bédame !

Pourquoi ça ?

Parce qu'il était entière

PALM

Je vous demande de qu

ABOU-KASAB.

; c'est l'Asie ici... Bagdad est en Asie.

PALMYRE.

Enommé par ses canifs !... Je connais ça...
 ra-comique là-dessus... Asie, Afrique, c'est
 même chose; j'y tiens pas... J'avais donc
 antinople, traversé les... machines... Com-
 us appelez ça ?

ABOU-KASAB.

nelles ?

PALMYRE.

em, les Gargamelles, et je m'étais mise en
 Kachemyre, où je comptais placer une forte
 tan...

ABOU-KASAB.

des tartans à Kachemyre ! En voilà une

PALMYRE.

connais bien, à Chatou, une fabrique de
 cs, qui coiffe tous les Turcs de Constanti-
 este, j'emmenais aussi avec moi une forte
 distes¹, avec lesquelles je voulais fonder
 dans ce département... Mais, crac ! voilà
 jour notre caravane est attaquée par des
 je suis prise, emmenée ici, et vendue
 ve !

ABOU-KASAB.

n'aviez pas avec vous un homme pour vous

des dromadaires.
 nos chameaux en fuite.

Si, un cousin à moi
moi donner une larme

Il s'est fait tuer ?

Non, il s'est sauvé.

Sauvé !

Que vouliez-vous

Qu'il mourût !

Bast ! ça se dit da
fait que le moins po
c'est bien tout comm
je le revoyais jamais

Console-toi, va !..
ou il aura été dévoré

Elles sont propre
Moutonnet ! (Elle pleure

AB

Voilà un chagrin
(Haut.) Pleure pas, ma
chose en marbre...,
granit rose.

PALMYRE.

Ah ! tais-toi ! Ce mot seul ravive mes regrets...

ABOU-KASAB.

Eh bien, tiens, n'en parlons plus ; c'est plus simple.

PALMYRE.

Ah ! oui... et puis, voyez-vous, quelques pierreries que je porterais en signe de deuil, remplaceraient avantageusement un monument inutile.

ABOU-KASAB.

S'il ne faut que cela pour te consoler !... tiens, prends ce collier, ces bagues...

PALMYRE.

C'est pas de refus.

ABOU-KASAB.

Parle, or donne, tout est à toi ! Je t'aime ! (Tendrement, d'une voix éteinte) —
 comme dans des sacs et que je les fasse jeter dans le ruisseau !

PALMYRE (effrayée).

Hein ! vous feriez une chose comme ça !

ABOU-KASAB.

Agathe !... Veux-tu qu'un coup de hache suive un coup de ton éventail ?

PALMYRE.

paraît que c'est là des douceurs qu'on vous offre sous le nom de bonbons dans ce pays-ci !

ABOU-KASAB.

Veux-tu que je fasse empaler un de mes amis ?

C'est ça ! U
vingt-cinq sou

On attend Sa

Tiens, veux-t
compagnon d'a

Non, je pré
miennes, à moi,

C'est facile ; ..
soires du théâtre
exprès pour une
je te les prome
Kalabalik ; je te s

AIR :

Surtout

Sois bie

Car au

J'te f'ra

Repr

Son cœur

Elle sera

Car elle a

Chose bien

PALMYRE.

Ça m'donn' dans l'estomac
 Comme un coup, et ça m'gèle,
 — Quand il parl' de son sac —
 Des os jusqu'à la moelle.

(Abou-Kazar et Kalabalik sortent.)

SCÈNE III.

PALMYRE (seule).

Ont-ils des manières ces cadets-là ! Ah !

re sans péril on triomphe sans gloire !
 mer un gros bourgeois ou un fragment
 change, le beau mérite !... Des gens qui
 plus, pour eux qu'une méchante badine
 Le petit doigt. Mais, parlez-moi de ceux-
 pas de main morte et se découpent dans
 ont une plus de caprices et de fantaisies que
 ima une jolie femme ! Du reste, il a le cœur
 rait gros pacha-là, et je crois tout de même
 ce j'aurais un petit peu sans le souvenir de
 lott tonnet ! Après ça, il est mort, n'est-ce
 Mou le pleurerai, ça ne le ressuscitera pas...
 l je

AIR : *Faut l'oublier.*

t l'oublier, sa souvenance
 irrait entraver mon av'nir ;
 squ'il ne peut plus revenir,
 uoi m'servirait la constance ?
 tends sa voix me le crier,

MOUTON

Jour de

Moutonn

Lui-même,

PALM

Ah ! le cœur

O bonheur !

Tais-toi ! On po

C'est juste.

De

Fais

(ils regar

PALMYRE E

Chut !

ARDE LUCIE : *Soleil, viens, éclaire...*

Soleil, viens, éclaire
 oment si doux pour mon cœur !
 Et de ta lumière
 s illuminer mon bonheur !
 retrouve, heureux destin !
 almyre, ô joie extrême,
 outonnet ! toi que j'aime !
 i, c'est toi, c'est toi-même,
 on bonheur est certain !

Reprise.

Soleil, etc.

PALMYRE.

ment as-tu fait pour pénétrer ici ?

MOUTONNET.

les habits d'un pauvre musulman, je me
 ans cet appartement.

PALMYRE.

, savais donc m'y trouver ?

MOUTONNET.

eur me le disait !... Ne me demande pas com-
 fait pour me tirer des mains des mécréants,
 e dirai pas.

PALMYRE.

toi ça ?

MOUTONNET.

le m'interroger... ; mes aventures manquent de
 Mais toi, le chic exagéré de ton costume
 , un vague effroi ! Où suis-je donc ici ?

lais en moi quelque chose se tourner incessamment vers toi,
 mille aimantée vers le pôle.

Dans le hare

Et tu...

Je suis... son
tient à la main.) Qu

Rien... Je v
à la marque d

Rassure-toi.
encore qu'au r

C'est bien in
sible. — Il y a
fentre. — Allon
récriminations
liers !

O ciel ! sacri

Tu hésites !

Non, mais j
effets, d'avoir

Oh ! moi, je

Le Sultan a

apporter, et quelques-unes à lui, que je débarrasse... Ce soir, au lever de la lune, reviens ; regardons cela. En attendant, blottis-toi sous quelque chose, dans le jardin... pas sous la lune... le ménage n'est pas fait, et tu pourrais te faire la tête divers objets...

MOUTONNET.

Je trouve que tu manques d'entraînement !

PALMYRE.

Il ! On vient, malheureux ! ils sont capables de sauter sur toi à des extrémités ! Fuis, il n'est que trop court à la fenêtre.)

MOUTONNET.

Une échelle qui s'est décrochée !

PALMYRE.

Kalabalik !... Zut ! moi, je me sauve ! Tire-toi si tu pourras. (Elle se sauve.)

MOUTONNET.

Sur ! Il n'y a que les femmes capables d'un tel saut !

SCÈNE V

MOUTONNET, KALABALIK.

KALABALIK.

Un petit bonhomme ! qu'est-ce que je vois là !

MOUTONNET (effrayé).

Don ! je vous jure !...

à des extrémités.

Vous
pour un

Oh !

Mais
seriez d

Oh !
qui l'as

Ah !

C'est
KALA
Hein

Aie !

Sois
chand c

Ah !

C'est

Ah !

1. Veux

M'entends-tu?

KALABALIK.

Ah ! j'ai
seigneur, je

MOUTONNET (à part).

dans l'histoire ancienne... (Haut). Noble
nomme Narsès !

KALABALIK.

Serais-tu
par l'impératrice

l'antique famille de ce Narsès insulté
ce Sophie ?

MOUTONNET.

nombre de mes aïeux, côté des oncles !

KALABALIK.

Alors, su
aux étres
un vrai bijou

moi. Tu vas revêtir le costume consacré
Ton espèce ! Narsès, tu es une trouvaille,

MOUTONNET (à part).

ne me fasse pas contrôler à la Monnaie !

KALABALIK.

voici le Sultan ! Prosterne-toi !

SCÈNE VI

LES MÊMES, ABOU-KASAR.

KALABALIK.

Gracieux Sultan !... Muley-Hassem, le marchand
d'esclaves, a tenu sa parole... ; voici le...

ABOU-KASAR.

Ah ! ah ! c'est là le... J'en suis bien aise... pour toi...
Relève-toi, que je voie un peu ta frimousse.

MOUTONNET (à part).

Je respire !

Il po
per le m
gerons

Il ap

Je n
momen

Sans

Nous
ne pou

Brav
lumièr
conten
moi-me

La v
donner

La b

Hé !

Imbé
tres en
et Mouton

SCÈNE VII.

ABOU-KASAR (*seul*).

Le Divan m'a fortement tracassé. Il prend de l'ombrage de l'influence qu'exerce ici cette jeune infidèle ! Est-ce qu'un vieux drôle de marabout n'a pas osé me menacer de la colère du prophète si je continuais à sacrifier la sultane mon épouse, à d'indignes favorites ! La Sultane a gagné le Divan ; elle est la fille du Shah de Perse. Sacrifier Palmyre pour reprendre ma légiti-
time ! Zut ! Palmyre a une expression charmante pour exprimer le dédain ; en pareille circonstance elle prononce, je crois, le nom de plusieurs légumes ou d'une sorte de pâtisserie... (*il cherche.*) Comment, diable ! (*apercevant Palmyre.*) Ah ! la voici.

SCÈNE VIII.

ABOU-KASAR, PALMYRE.

ABOU-KASAR.

Quel est donc, jeune houri, le gâteau par le nom
 auquel tu exprimes parfois ton mépris ?
Du flan !

PALMYRE.

ABOU-KASAR.

Qu'est cela ! je m'en souviendrai.

PALMYRE (*à part*).

Qu'est devenu Moutonnet ? (*Haut.*) Mon doux seigneur,
 s'est-il rien passé d'extra, dans ce bazar, tout à
 ne l'heure ?
 1.

ABOU-KA

Non ! Ah ! si, mon nouve

PALMYR

C'est ainsi que vous appe
femmes¹ ?

ABOU-K

Juste !... Eh ! eh ! c'est un

PALM

Grand Dieu ! aurait-il déjà
ser le goût du pain à quelq

ABOU-

Par la barbe du prop
quelque sujet de crainte à

PAL

Moi ? Plus souvent !

SCÈ

LES MÊME

(Moutonnet arrive avec Kalaba
est la porte du harem ; Moutonne
factionnaire, vêtu du costume de l

PALMYR

Moi je vous aime, gro

MOUTO

Hein ! eh bien, j'arriv

AB

Et tu n'as jamais aim

1. Municipal à femmes.

Jamais !

PALMYRE.

Ah ! ah ! ah !

MOUTONNET (à part, riant).

Qu'est-ce que c'est ?

ABOU-KASAB.

Femmes à Sultan rire... par là !

MOUTONNET (montrant la porte du sérail).

ABOU-KASAB.

Ah ! Ah ! dis donc, petite, une bonne charge. Le Divan qui voudrait que je te flanquasse à la porte pour reprendre mon épouse.

PALMYRE.

Tiens, comme dans *la Favorite*... à l'Opéra. Et vous seriez assez... chose pour vous laisser monter le coup, comme ça, par vos tondus de ministres ?

MOUTONNET (à part).

Lache ! Mais, c'est qu'elle ne m'a pas l'air d'une femme qui veut s'en aller.

ABOU-KASAB.

Non ! seulement, pour être tranquille, je vais être obligé d'en faire empaler quelques-uns, et madame Abo... elle-même pourrait bien aller conspirer au fond du Tigre.

PALMYRE.

Oh ! vous ne commettrez pas une pareille indécatesse ! Vous passeriez pour un homme mal élevé ! Que la Sultaness consume ses jours dans la douleur et les larmes, reléguée au fond de quelque solitude malsaine, et que vos ministres reçoivent d'innombrables coups de bâton ; ça me paraît bien suffisant.

Eh bien, mer

Comme tu vo
des malheureux

Gros loulou !
vocabulaire plat

J'ai craint un
fût troublé... Il

C'est à moi q
cuite.

Mais je répo
ô mon Sultan, s
et souveraineme

Si c'était une

Ah ! sacreble
de m'occuper d

Je ferai filer
nisco ! je reste.

Scélérate ! et

ABOU-KASAB

Ne quitte pa

SCÈNE X.

MOUTONNET.

(Il court à la porte par laquelle Abou-Kasar et Palmyre viennent de sortir ; mais elle se ferme au moment même où il arrive devant elle.)

Mais j'en'approuve pas cette sortie non motivée, moi.
 — Ah ! c'est comme ça ! mais cette créature, cette Palmyre, me refait au même de la façon la plus claire ! Mais elle fait la pluie et le beau temps ici !... mais ce Turc ne serait pas assez jobard pour, ... si, ... allons donc ! Et gros loulou d'ailleurs ! Oh ! je me vengerai ! Par quel procédé ! Voilà la question. — Je ne sais pas comment cela se dit en anglais ! — Il n'y a qu'un moyen. *le dégoûter* ! O Mahomet ! — que je suis censé adorer, — donne-moi une idée, envoie-moi une blanche colombe portant dans son bec un talisman qui... (On entend Mariquita chanter dans la coulisse le premier couplet d'une chanson espagnole.)

(Chant dans la coulisse.)

MOUTONNET (après avoir écouté).

Tiens, mais c'est très joli, ça ! Est-ce que ce serait la blanche colombe ? (Il va voir à la fenêtre.) Non, c'est une négresse, et une très belle négresse encore..... fichtre ! Ça n'appartient à un marchand d'esclaves... mais à vendre !... si !... Oh ! quelle idée !... Oh ! Mahomet, toi en qui je ne crois pas, c'est toi qui me l'envoies ! (Appelant.) Hé, là-bas, aboule ici ! Aboule, c'est un nom turc, il doit comprendre ! — Si cette femme répond à mon attente, mon espoir ne sera pas trompé !

MOUTONNET.

(Marie)

(L'orchestre je
avoir exprimé s
gresse. Celui-ci
doigts, le prix qu
l paye et congé

Eh! maq
ce qu'elle ch

Elle vous

Sait-elle l

Je ne cro
gnoles.

Le Congo

Elle est n
pagne à l'â

Merci, c'e
biographiqu
théâtre. Il fa
sa poche po
d'esclaves sort.)

SCÈNE XII.

MOUTONNET, MARIQUITA.

MOUTONNET.

Quel est ton nom, fille de la nuit?

MARIQUITA.

On me nomme Mariquita, señor.

MOUTONNET.

Eh bien, Mariquita, finis-moi donc cette chanson, dont tu viens de chanter le premier couplet dans la coulisse ?

MARIQUITA.

*J'obéis. (Pendant qu'elle se dispose à chanter, Moutonnet s'accroupit sur des coussins et tire une pipe de terre culottée d'un étui qu'il a dans sa poche.)**Chant.*

MOUTONNET.

Brava! brava! Ah! mais c'est-à-dire que c'est... Oh! quelle chance! Voilà Abou-Kasar lui-même; il a entendu et s'avance, comme le voyageur attiré par le chant des Willis!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ABOU-KASAR, PALMYRE. *(Elle fait de vains efforts pour empêcher Abou-Kasar d'approcher.)*

ABOU-KASAR.

Qu'ai-je entendu! (Brusquement à Palmyre qui le tire par la manche.) Mais fiche-moi donc la paix! (L'orchestre joue : « O divine harmonie » de Robert le Diable.)

De ces lieux il

Entendez-vous

(Monte

(En écoutant Mariquita
à la fin, à l'enthousiasme.)

Allah ! oh, Allah
porté, subjugué ! P
mes richesses, mes
femmes et Palmyre

Eh bien, merci.

MOU

Fameux ! j'ai réussi
gneur ; elle m'appartie

Eh bien, et moi ?

AR

Ah ! bien non ! — É
demande-moi ce que tu
parle bas à la négresse et elle sort
comprend.)

PA

M'accordes-tu n'importe

ABO

N'importe quoi.

1. Pour te posséder.

A moi donc, ô vengeance ! (Se tournant vers Moutonnet.) Je demande la tête de monsieur !... Qu'on me le décolle !
Me décoller !

PALMYRE.

MOUTONNET.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KALABALIK.

Mais ça ne se peut pas, une chose comme ça.
Faut-il ? KALABALIK (le sabre à la main et retroussant sa manche).
Pauvre !

MOUTONNET (avec effroi).

se peut pas, une chose comme ça.

LIK (le sabre à la main et retroussant sa manche).

MOUTONNET (désespéré).

PALMYRE (le reconnaissant).

Ciel ! Lui, sous ce costume... compromettant ! Ça serait-il bien vrai ?

MOUTONNET (avec indignation).

Jamais de la vie !

ABOU-KASAB.

Allons, que ça finisse.

PALMYRE.

Arrêtez !

ABOU-KASAB.

Tu ne veux plus ?

PALMYRE.

Non, je l'aime !

ABOU-KASAB.

Lui, Ah ! Ah ! elle est bonne ! Ah ! Ah !



C'est un
dans eu ég
net, ex-co
C'était pou

Malheure

Nous som

Ah! ah! a
pas, mes e
nous ne so
amour m'att
tonnet, je te

Am

Pour tant
Puisque d
Soyez touj
Et que par
A moins qu'ça n

Moi je me co
où donc est-elle

Seigneur, elle
et, refusant l'hon
ter simple esclav

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIQUITA, LA SULTANE. (Mariquita, vêtue en costume d'esclave, présente la Sultane à Abou-Kasar.)

ABOU-KASAR.

Use ! Oh ! (il se détourne avec horreur et se retourne aussitôt avec amour.) Ah ! dans mes bras, femme chérie !... Il faut que tu sois mon moutonnet.) Mais tu savais donc ?

MOUTONNET.

Convenu, je connaissais le dénouement.

ABOU-KASAR (avec sentiment).

Marquita ! (il veut la prendre dans ses bras ; elle se recule en montrant des mains d'une esclave et chante la chanson de la

Chant de la négresse.

CHŒUR.

Vivons-nous à l'allégresse,
Car le caprice est battu,
Cette excellente négresse
Fait triompher la vertu.

MARIQUITA (au public).

Si je suis noire, je suis femme,
Le public français est galant ;
J'espère en lui, je le proclame,
Plus qu'en mon modeste talent.
De votre France à l'art si chère,
Messieurs, soutenez aujourd'hui
La renommée hospitalière ;
Accueillez la pauvre étrangère,
Votre faveur donnez-la-lui, }
Elle implore ici votre appui. } *bis.*

*1148. **PORTES-SAINTE-MARTIN** : L'Imagier de Harlem. — Th. des **VARIÉTÉS** : **La Nègresse et le Pacha**. — **THÉÂTRE-NATIONAL** : **Bonaparte en Égypte**. — **VAUDEVILLE** : **Un bon ouvrier**; **Les Premières armes de 1852**. — **THÉÂTRE-FRANÇAIS DE MADRID**. *La Presse*, 30 décembre 1851. — Voici le compte rendu fait par Théophile Gautier lui-même de la pièce précédente :

Cette folie orientale, qui rappelle la fantaisie turque de l'Ourset *le Pacha*, avait pour excuse et prétexte de servir de cadre à la noire figure de la señora Maria Martinez, une chanteuse nègresse d'un rare talent et d'une originalité des plus attractives.

Une modiste française, partie pour Cachemire avec une cargaison de tartans qu'elle espère y placer avec bénéfices, a été interceptée en route par une caravane de Bédouins, qui l'ont vendue au calife de Bagdad, dont elle est devenue la favorite. Elle ne se déplairait pas trop dans le sérail, sans le souvenir de Moutonnet, ex-commis de nouveautés au Petit-Saint-Thomas, qui a pris bravement la fuite lors de l'attaque de la caravane par les Arabes. Moutonnet parvient à retrouver les traces de son amante et à se glisser dans le sérail, où il s'introduit pour remplacer le kislar-ugassi, mort récemment. Un menton glabre, une voix flûtée, le font accepter sans le moindre soupçon.

Voyant que la modiste prend au sérieux son rôle de sultane, il essaye de la remplacer dans le cœur du volage calife par une superbe nègresse, qui sait chanter et jouer de la guitare. La nègresse chante toutes les coplases et toutes les séguidilles possibles, mais elle est vertueuse, repousse les mouchoirs du sultan, et finit par réintégrer l'épouse légitime disgraciée. — La mo-

49
dis
ché
cale
phra
géré,
cipal

Qua
lamé
lotaient
bronze
parfaite,
cant son
posée fiè
Triana, ri
salle a app
son auditor
oreilles, ce
d'abord, en
de Séville :
Havane : *El*

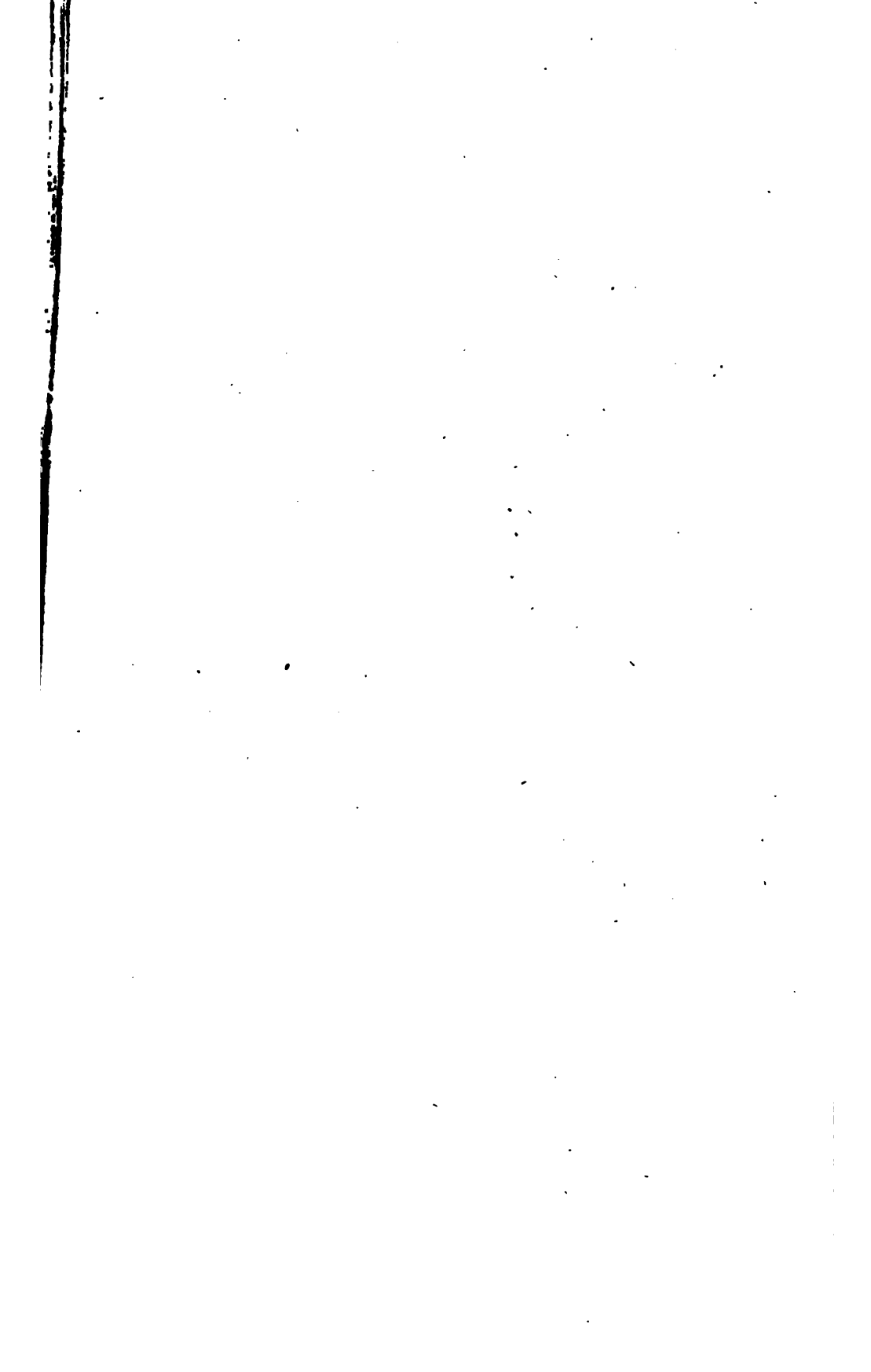
L'air del Mo
Maria Martinez
feu incroyables
des doigts sur le
les cordes, ajout
mée, a crié bis
quets a parfumé l
Le *Tango* est un
moitié chantée, m
joue et la dit de la n
originale; ces petits
gueurs que ravivent

digieuse, tout cela produit un effet charmant. La per-
 fection musicale de l'exécution n'enlève rien au cachet
 populaire, car la señora Maria Martinez fait partie de
 la musique de chambre de la reine d'Espagne, et con-
 sacre un talent classique à la reproduction de ces
 chants du faubourg et de la montagne, où pétillent par
 micas étincelants le sel (*la sal*) de l'esprit espagnol.
 Elle a été rappelée à la fin de la pièce, et applaudie
 à outrance, après un couplet français très gentiment
 dit, où elle réclame du public une indulgence dont elle
 n'a pas besoin.
 Mutée, Kopp, mademoiselle Boisgontier ont joué
 rondement cette folie, attribuée au poète persan : Ali-
 Biblot-ben-Salmigondis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris - Imp. E. CAPIONMONT et V. RENAUT, rue des Poitevins, 6.

Copy 1
p. 305



Études d

I. His

Ca

II. Un d

H.

in-8

Le Rocher, de

lettre de M.

française (Bil

Prix.

Études de Bibliogr

Histoire des aen

Paris. — Imp E. CAPION



LOAN PERIOD	1	2	3
Home Use			
	4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS.

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW.

MAR 17 2002

APR 17 2002

APR 16 2002

MAY 16 2002

FORM NO. DD6
6-00
50M

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
Berkeley, California 94720-6000

ADDITIONAL SERVICES
University of California
Berkeley

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY



8000912574

